# TROIS ÉTUDES SUR LA TRADITION DES COMMENTAIRES ANCIENS À LA *MÉTAPHYSIQUE* D'ARISTOTE

# PHILOSOPHIA ANTIQUA

## A SERIES OF STUDIES ON ANCIENT PHILOSOPHY

FOUNDED BY J.H. WASZINK† AND W.J. VERDENIUS†

EDITED BY

J. MANSFELD, D.T. RUNIA
J.C.M. VAN WINDEN

VOLUME LXXXVIII

CONCETTA LUNA

# TROIS ÉTUDES SUR LA TRADITION DES COMMENTAIRES ANCIENS À LA *MÉTAPHYSIQUE* D'ARISTOTE



# TROIS ÉTUDES SUR LA TRADITION DES COMMENTAIRES ANCIENS À LA *MÉTAPHYSIQUE* D'ARISTOTE

PAR

CONCETTA LUNA




BRILL
LEIDEN · BOSTON · KÖLN
2001

This book is printed on acid-free paper.

**Library of Congress Cataloging-in-Publication Data**

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data is also available

**Die Deutsche Bibliothek – CIP-Einheitsaufnahme**

**Luna, Concetta:**
Trois Études sur la Tradition des Commentaires Anciens à la *Métaphysique* d'Aristote. / by Concetta Luna. – Leiden ; Boston ; Köln : Brill, 2001
(Philosophia antiqua ; Vol. 88)
ISBN 90–04–12074–2

ISSN 0079-1687
ISBN 90 04 12074 2



*Cover illustration: Alje Olthof*
*Cover design: Cédilles / Studio Cursief, Amsterdam*



PRINTED IN THE NETHERLANDS

## TABLE DES MATIÈRES

# AVANT-PROPOS

Chargée de préparer une édition du commentaire de Syrianus sur la *Métaphysique* d'Aristote dans la Collection des Universités de France (ou Collection Budé), il m'a paru utile de commencer par préciser la situation exacte de ce commentaire dans la tradition exégétique antique, et ainsi de déterminer l'apport critique des autres commentaires à l'établissement de son texte. De là sont nées ces trois études où l'on essaie de définir, une fois pour toutes, la généalogie des commentaires anciens à la *Métaphysique.*

Dans les pages qui suivent, nous prendrons donc en considération les quatre commentaires grecs à la *Métaphysique* qui nous sont parvenus, à savoir :

(1) Alexandre d'Aphrodise : livres A-Δ (éd. M. Hayduck, CAG I, 1891, p. 1-439).
(2) Syrianus : livres B Γ M N (éd. W. Kroll, CAG VI 1, 1902).
(3) Asclépius de Tralles : livres A-Z (il s'agit de la version ἀπὸ φωνῆς du cours d'Ammonius — éd. M. Hayduck, CAG VI 2, 1888).
(4) Ps. Alexandre : livres E-N (éd. M. Hayduck, CAG I, p. 440-837).

Ces commentaires seront analysés essentiellement du point de vue de leurs rapports et de leurs influences réciproques. En particulier, l'Étude I aborde le problème du rapport entre le commentaire de Syrianus et celui du Ps. Alexandre et la question de l'identité du Ps. Alexandre. Le Ps. Alexandre est-il une source de Syrianus ou bien doit-on accepter l'hypothèse inverse ? Il est évident que la réponse à cette question, qui pourrait sembler d'ordre purement philologique, est décisive pour une interprétation correcte du rôle que Syrianus a joué dans l'évolution de la métaphysique néoplatonicienne. A notre avis, la seule réponse possible à cette question est celle qu'avait déjà donnée Karl Praechter : le Ps. Alexandre est Michel d'Éphèse, commentateur byzantin du XII^e^ siècle. Ce n'est qu'à l'aide d'une comparaison analytique des textes dans leur totalité qu'on peut écarter définitivement l'hypothèse que ce commentaire sur les livres E-N serait l'ouvrage d'un philosophe antérieur à Syrianus.

L'Étude II cherche à évaluer l'influence que le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise a exercée sur le commentaire de Syrianus. La liste de tous les passages parallèles montre que le commentaire d'Alexandre était le texte de référence dans la lecture de la *Métaphysique* que l'on faisait dans l'École d'Athènes au V[e] siècle. Tout en aboutissant à une interprétation qui est, à beaucoup d'égards, opposée à celle d'Alexandre, Syrianus a eu constamment sous les yeux le texte d'Alexandre. C'est Alexandre qui a fixé l'exégèse littérale de la *Métaphysique.*

L'Étude III, consacrée spécialement au commentaire d'Asclépius, montre la complexité de ce texte : issu d'un cours oral d'Ammonius, élève de Proclus et donc — indirectement — de Syrianus, il utilise abondamment les commentaires d'Alexandre et de Syrianus. Mais c'est une utilisation déjà scolastique et parfois maladroite, qui confirme l'infériorité spéculative de l'École d'Alexandrie et, en même temps, les liens très étroits qui l'unissent à l'École d'Athènes.

Les résultats que nous présentons ne sont que des préliminaires visant à fournir une base suffisamment solide à tous ceux qui, dans le futur, s'occuperont de ces textes, parmi les plus significatifs dans l'histoire de l'exégèse aristotélicienne et de la pensée philosophique de l'Antiquité tardive.

Ces trois études sont suivies d'une série d'appendices, qui rassemblent des données ou des excursus qui auraient trop alourdi l'exposé. Tous les passages de la *Métaphysique* traduits en français sont tirés de la traduction de J. Tricot, nouvelle édition, 2 vol., Paris 1966 (réimpr. Paris 1991-1992).

Je remercie sincèrement Jaap Mansfeld et David T. Runia qui ont accepté de publier ces études dans la série *Philosophia Antiqua*, ainsi que Michiel Klein Swormink qui en a suivi l'impression avec tant de soin et de gentillesse.

Ce livre est dédié à Alain-Philippe Segonds qui a bien voulu le relire et l'améliorer par ses nombreuses corrections et suggestions.

C. L.

# ÉTUDE I

## LES COMMENTAIRES DE SYRIANUS ET DU PS. ALEXANDRE SUR LA *MÉTAPHYSIQUE* ESSAI DE MISE AU POINT

La question qui va faire l'objet de cette étude est bien connue : quel est le rapport entre le commentaire de Syrianus sur la *Métaphysique* et celui du Ps. Alexandre d'Aphrodise ? Puisque L. Tarán, dans l'étude la plus récente consacrée à ce problème, a donné un aperçu de l'histoire de la question, nous nous bornerons à en résumer les données essentielles. Le commentaire de Syrianus sur la *Métaphysique* porte sur les livres B, Γ, M et N. Le commentaire sur les quatorze livres publié d'abord par H. Bonitz en 1847[1] et ensuite par M. Hayduck en 1891 sous le nom d'Alexandre d'Aphrodise, se divise en deux parties : les livres A-Δ sont l'œuvre d'Alexandre, alors que les livres E-N ne sont pas authentiques. Ils sont attribués à un auteur inconnu, qu'on désigne par Ps. Alexandre. Le problème du rapport entre le commentaire de Syrianus et celui du Ps. Alexandre naît du fait que, dans les livres M et N, on trouve un certain nombre de passages communs aux deux auteurs[2]. Les chiffres suivants aident à se faire une idée du problème :

Livre M : le commentaire de Syrianus compte 3023 lignes dans l'édition de Berlin, celui du Ps. Alexandre en compte 2666, dont 247 (= environ 1/11 de l'ensemble) sont en commun avec Syrianus.

Livre N : le commentaire de Syrianus compte 1040 lignes dans l'édition de Berlin, celui du Ps. Alexandre en compte 1602, dont 97 (= environ 1/16 de l'ensemble) sont en commun avec Syrianus.

Théoriquement, trois explications sont possibles : (1) le Ps. Alexandre dépend de Syrianus[3] ; (2) Syrianus dépend du Ps.

---

[1] Édition citée, *infra*, p. 2, n. 4.

[2] Cf. *infra*, Appendice I, p. 191-192.

[3] Cf. V. Rose, *De Aristotelis librorum ordine et auctoritate commentatio*, Berlin 1854, p. 146-152 ; J. Freudenthal, *Die durch Averroes erhaltenen Fragmente Alexanders zur Metaphysik des Aristoteles*, Berlin 1885 ; K. Praechter, compte rendu de Michaelis Ephesii *In libros De partibus animalium, De animalium motione, De animalium incessu*, ed. M. Hayduck, CAG XXIII 2, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 168 (1906), p. 861-907. Cette hypothèse est acceptée par P. Moraux, *Alexandre d'Aphrodise exégète de la*

Alexandre[4] ; (3) Syrianus et le Ps. Alexandre dépendent d'une source commune. La troisième hypothèse n'a jamais été soutenue, car une source commune ne saurait justifier l'identité de passages si étendus. Le choix demeure donc entre les deux premières hypothèses. A la question du rapport entre Syrianus et le Ps. Alexandre est étroitement liée celle de l'identification du Ps. Alexandre. Alors que les tenants de l'hypothèse "Ps. Alexandre → Syrianus" n'ont proposé aucune candidature, parmi les partisans de l'hypothèse "Syrianus → Ps. Alexandre", certains ont identifié le Ps. Alexandre à Michel d'Éphèse.

Bien que le problème ait fait l'objet d'une discussion très vive, à laquelle ont pris part quelques-uns parmi les meilleurs spécialistes de l'exégèse aristotélicienne, il y a lieu, me semble-t-il, de le reprendre à nouveaux frais, dans l'espoir d'atteindre une solution définitive. La dernière étude sur le sujet, celle de L. Tarán, parvient, à mon avis, à des conclusions qui ne résistent pas à une analyse textuelle minutieuse. On peut les résumer en trois points : (1) le Ps. Alexandre est une source de Syrianus ; (2) ni Syrianus ni le Ps. Alexandre n'ont connu le commentaire d'Alexandre sur les livres M et N ; (3) le Ps. Alexandre est un faussaire, en ce sens qu'il a voulu composer un commentaire sous le nom d'Alexandre d'Aphrodise. Je crois, en revanche, qu'on peut montrer que Syrianus est la source du Ps. Alexandre (§ 1-3), que celui-ci doit être identifié à Michel d'Éphèse, comme l'avait déjà vu Karl Praechter (§ 4), et qu'en composant ce commentaire, Michel d'Éphèse n'a pas voulu écrire un faux "Alexandre d'Aphrodise" (§ 5).

## 1. *Les passages parallèles Syrianus = Ps. Alexandre*

L'analyse de quelques-uns parmi les passages parallèles Syrianus = Ps. Alexandre aboutit aux conclusions suivantes : (1.1) le Ps. Alex-

---

*noétique d'Aristote*, Liège-Paris 1942, p. 14-19, et par H. D. Saffrey, *Le Περὶ φιλοσοφίας d'Aristote et la théorie platonicienne des idées nombres*, Leiden 1955 (2[e] éd. 1971), p. 18-19.

[4] Cf. H. Bonitz, préface à Alexandri Aphrodisiensis *Commentarius in libros Metaphysicos Aristotelis*, Berlin 1847, p. XVIII-XIX ; H. Usener, édition du commentaire de Syrianus, Berlin 1870 (réimpr. *Aristotelis Opera*..., edidit Academia Regia Borussica, ed. altera quam curavit O. Gigon, t. IV, Berlin 1961) ; W. Kroll, préface à son édition du commentaire de Syrianus, CAG VI 1, Berlin 1902, p. VI ; L. Tarán, « Syrianus and Pseudo-Alexander's commentary on *Metaph.* E-N », dans *Aristoteles Werk und Wirkung*, Paul Moraux gewidmet, hrsg. von J. Wiesner, t. II, Berlin-New York 1987, p. 215-232 (dorénavant : Tarán).

andre contient des citations qui ne s'expliquent que sur la base du texte de Syrianus ; (1.2) le Ps. Alexandre présente des anomalies de sens et de syntaxe dues au fait qu'il est le produit d'une élaboration plus ou moins maladroite du texte de Syrianus ; (1.3) le texte du Ps. Alexandre a le caractère d'une glose au texte de Syrianus.

### 1.1 *Deux citations incohérentes*

Les deux couples de passages parallèles que nous allons examiner se caractérisent par le fait que les deux textes contiennent la même citation, qui est explicite, complète et bien adaptée au contexte chez Syrianus, alors qu'elle est anonyme, incomplète et incohérente chez le Ps. Alexandre. Cet état de choses ne s'explique qu'en supposant que le texte du Ps. Alexandre dérive de celui de Syrianus.

(a) *Jamblique et le vide* (Syr. 149.26-150.4 = Ps. Alex. 771.19-772.2)
Dans ces deux passages, l'étendue du parallèle littéral est très réduite, ce qui peut expliquer le fait qu'ils n'ont jamais été utilisés dans la discussion du problème qui nous intéresse ici.

Le texte d'Aristote commenté est M 8, 1084 a 31-34. Aristote y affirme que les Platoniciens engendrent le vide, la proportion, l'impair et autres notions de ce genre dans les limites de la décade, qui constitue, pour eux, le nombre parfait :

> πειρῶνται δ' ὡς τοῦ μέχρι τῆς δεκάδος τελείου ὄντος ἀριθμοῦ. Γεννῶσι γοῦν τὰ ἑπόμενα, οἷον τὸ κενόν, ἀναλογίαν, τὸ περιττόν, τὰ ἄλλα τὰ τοιαῦτα, ἐντὸς τῆς δεκάδος.

En ce qui concerne le vide, Syrianus affirme que selon les arguments les plus rigoureux on ne peut admettre aucun modèle du vide (τοῦ κενοῦ παράδειγμα, p. 149.28) dans les nombres, parce que, comme le démontre Jamblique dans le cinquième livre de son *Recueil des doctrines pythagoriciennes*[5], le vide n'existe pas. L'expression κενοῦ παράδειγμα est une citation littérale tirée du livre V du *Recueil* de Jamblique :

[5] Cet ouvrage se composait de dix livres, dont seuls les quatre premiers sont conservés : la *Vie de Pythagore*, le *Protreptique*, le *De communi mathematica scientia*, le commentaire sur l'*Introduction arithmétique* de Nicomaque. Les livres V-X ne nous sont pas parvenus, mais Psellus a conservé des extraits des livres V, VI et VII, édités par D. J. O'Meara, *Pythagoras Revived. Mathematics and Philosophy in Late Antiquity*, Oxford 1989, p. 218-229.

| Syr. 149.28-31 | Jamblique, *apud* Psellum, p. 222.90-93 O'Meara |
|---|---|
| τοῦ δὲ κενοῦ παράδειγμα μὲν ἐν τοῖς ἀριθμοῖς οἱ ἀκριβέστεροι τῶν λόγων οὐκ ἀπολιμπάνουσιν, ἐπεὶ μηδ' ἐν τοῖς οὖσιν ἔστι κενόν, ὡς ἐν τῷ ε´ βίβλῳ τῆς τῶν Πυθαγορείων δογμάτων συναγωγῆς δείκνυσιν Ἰάμβλιχος. | Τὸ δὲ κενὸν ἀνύπαρκτόν ἐστι καὶ ἐν τῇ φύσει καὶ ἐν τῷ φυσικῷ ἀριθμῷ. Παράδειγμα δὲ τούτου οὐκ ἂν ἄλλο τι εἴη ἢ ἀναρμοστία καὶ ἀσυμμετρία· πεφυγάδευται δὲ ἐκ τῶν ἀριθμῶν ἡ ἀσυμμετρία, εἰ μὴ βούλοιτό τις τὸν ἄρτιον ὡς διεχῆ λέγειν διάκενον. |

Une fois établi, à l'aide de Jamblique, que, à proprement parler, le vide n'existe pas, Syrianus explique en quel sens Aristote a affirmé que pour les Platoniciens, le vide s'engendre dans les limites de la décade. Même s'il n'y a pas de modèle du vide, dit-il, toutefois les intervalles qui séparent un nombre de l'autre imitent le réceptacle de toutes les choses (χώρα), qui, tout en étant vide en lui-même, a été rempli par la démiurgie intellectuelle et par le mouvement circulaire du ciel, qui, contenant et embrassant toutes les choses, empêche l'existence de tout espace vide et assure, par là, la cohérence et l'harmonie de l'univers. De la même manière, la monade, qui engendre les nombres, ne laisse aucun vide, mais remplit tous leurs réceptacles[6].

Le Ps. Alexandre vise, comme d'habitude, à montrer le bien-fondé des affirmations d'Aristote. Il essaie donc d'expliquer en quel sens les Platoniciens disaient que le vide s'engendre dans les limites de la décade : les intervalles qui séparent l'un de l'autre deux nombres pairs ou impairs, sont une image et un modèle du vide. En effet, les Pythagoriciens plaçaient le vide au-delà du ciel et affirmaient qu'il est, pour ainsi dire, respiré par le tout, ce qui fait qu'il pénètre dans le tout et sépare les choses d'ici-bas les unes des autres, comme le dit Aristote dans la *Physique*[7]. Ayant ainsi justifié l'affirmation doxographique d'Aristote concernant la doctrine platonicienne de la

---

[6] Syr. 149.31-150.4 (le syntagme τὰς ἀριθμητικὰς ὑποδοχάς, à la p. 150.4, est un *hapax*).

[7] Le renvoi de Hayduck à *Phys.* IV 6, 213 b 22-27 est exact, comme le montrent les reprises textuelles. Ps. Alex. 771.25-27 : εἶναι γὰρ κενὸν ἐτίθεντο ἔξω τοῦ οὐρανοῦ οἱ Πυθαγόρειοι καὶ ἀναπνεόμενον ὑπὸ τοῦ παντὸς ἐπεισιέναι καὶ διακρίνειν ἀπ' ἀλλήλων τὰ τῇδε. *Phys.* IV 6, 213 b 22-27 : εἶναι δ' ἔφασαν καὶ οἱ Πυθαγόρειοι κενόν, καὶ ἐπεισιέναι αὐτὸ τῷ οὐρανῷ ἐκ τοῦ ἀπείρου πνεύματος ὡς ἀναπνέοντι καὶ τὸ κενόν, ὃ διορίζει τὰς φύσεις, ὡς ὄντος τοῦ κενοῦ χωρισμοῦ τινος τῶν ἐφεξῆς καὶ [τῆς] διορίσεως.

génération du vide, le Ps. Alexandre soulève la question suivante : en quel sens les intervalles séparant les nombres pairs sont-ils vides et non pas remplis par les nombres impairs[8] ? La réponse[9] consiste à dire que, suivant les Platoniciens, les nombres pairs, engendrés par la dyade indéfinie, sont en eux-mêmes et séparés des nombres impairs. Il s'ensuit que tout nombre pair se trouve entre deux nombres pairs. A leur tour, les nombres impairs, engendrés par l'un principiel et par la dyade indéfinie, sont, eux aussi, en eux-mêmes et séparés des nombres pairs. Les nombres pairs et les nombres impairs constituent donc deux séries parallèles, qui ne sont pas intégrées l'une à l'autre. La conclusion est que, comme rien n'existe inutilement, le vide qui existe dans les nombres est l'image et le modèle du vide (παράδειγμα τοῦ κενοῦ)[10].

Bien que l'exégèse du Ps. Alexandre soit tout à fait différente de celle de Syrianus, elle utilise la même expression jamblichéenne : παράδειγμα τοῦ κενοῦ[11]. Mais, alors que Syrianus cite explicitement et précisément sa source (le livre V du *Recueil* de Jamblique), la citation du Ps. Alexandre est tacite. En outre, — et c'est là la différence la plus importante —, alors que Syrianus a recours à Jamblique pour soutenir, avec lui et contre Aristote, que le vide n'existe pas dans les nombres (sauf dans un sens indirect et dérivé), l'expression jamblichéenne est utilisée par le Ps. Alexandre dans le sens opposé à celui du passage de Jamblique, car il soutient, contre l'avis de Jamblique, l'existence du vide dans les nombres.

Or, si l'on suppose, avec L. Tarán, que le Ps. Alexandre est la source de Syrianus et que Syrianus l'utilise dans la conviction qu'il s'agit du commentaire authentique d'Alexandre d'Aphrodise, voici comment il faudrait reconstituer les choses : pour expliquer l'affirmation d'Aristote selon laquelle les Platoniciens engendrent le vide dans les limites de la décade, le Ps. Alexandre a recours à un texte de Jamblique qui dit exactement le contraire ; puisqu'il ne peut utiliser ce texte dans son vrai sens, il se borne à emprunter la locution παράδειγμα τοῦ κενοῦ, sur laquelle il forge les locutions analogues παράδειγμα τῆς ἀναλογίας, παράδειγμα περιττοῦ[12], en complétant ainsi la triade citée par Aristote (τὸ κενόν, ἡ ἀναλογία, τὸ περιττόν).

---

[8] Ps. Alex. 771.27-29.
[9] Ps. Alex. 771.29-36.
[10] Ps. Alex. 771.36-38.
[11] Ps. Alex. 771.22.25.38.
[12] Ps. Alex. 771.3.7.22-23.

Syrianus, quant à lui, tout en étant convaincu que ce commentaire qui lui fournit de si longs passages, est le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, ne s'étonne aucunement d'y trouver une citation implicite de Jamblique. Au contraire, il pense l'exploiter dans le sens opposé à celui de "Alexandre" et, guidé par la seule locution παράδειγμα τοῦ κενοῦ, il arrive à répérer le texte précis de Jamblique d'où elle est tirée. C'est ainsi qu'il propose son exégèse anti-aristotélicienne, tout à fait cohérente avec la négation jamblichéenne du vide. Il s'agit, on le voit, d'une explication paradoxale des données textuelles. En revanche, il est tout à fait naturel et logique de penser que, pour réfuter Aristote, Syrianus a eu recours à Jamblique (dont il s'est justement servi ailleurs) et que le Ps. Alexandre, pour pouvoir utiliser le passage de Syrianus, l'a purifié de toute intention polémique[13], en supprimant le nom de Jamblique et la référence précise au *Recueil*, et en réduisant la citation à la seule expression παράδειγμα τοῦ κενοῦ, qui, hors de son contexte, a perdu sa signification originaire. Une telle interprétation des textes est aussi confirmée par le fait qu'aucune autre citation de Jamblique, ni explicite ni implicite, ne se trouve chez le Ps. Alexandre[14], alors que les citations explicites de Jamblique chez Syrianus sont au nombre de sept, dont deux contiennent un renvoi précis au *Recueil*[15]. Il est donc très difficile de croire que cette citation du livre V du *Recueil* de Jamblique ait été suggérée à Syrianus, qui connaît parfaitement ce texte, par la citation unique, déguisée et interprétée de travers par le Ps. Alexandre, qui, lui, ne cite jamais Jamblique.

---

[13] C'est une des caractéristiques du commentaire du Ps. Alexandre : donner, dans tous les cas, une justification du texte d'Aristote. Cf. aussi *infra*, p. 32, n. 40.

[14] Cette citation de Jamblique chez le Ps. Alexandre n'avait pas été remarquée jusqu'ici. C'est pourquoi L. Tarán affirme, p. 230, n. 43 : « There is no evidence to date the Ps.-Alexander beyond saying that he must have lived later (probably considerably later) than Alexander and that he cannot be later than Syrianus ». Il aurait été possible d'affirmer en toute sûreté que le Ps. Alexandre était postérieur à Jamblique.

[15] Syr. 8.18, 26.23, 38.38, 46.24, 103.6-7 (ταῖς τε Νικομάχου συναγωγαῖς τῶν Πυθαγορείων δογμάτων καὶ ταῖς τοῦ θείου'Ιαμβλίχου περὶ αὐτῶν τούτων πραγματείαις), 114.8, 140.15 (ὁ θεῖος 'Ιάμβλιχος ἐν ἑβδόμῃ βίβλῳ τῆς τῶν Πυθαγορείων δογμάτων συναγωγῆς). A ces citations explicites il faut ajouter le long passage Syr. 101.29-102.35 = Jamblique, *De comm. math. scientia*, p. 3.7-8.4 Festa (cf. *infra*, p. 67, n. 154).

(b) *Les poèmes orphiques* (Syr. 182.9-28 = Ps. Alex. 821.5-21)

Syr. 182.9-21

ἐκεῖνοι γὰρ Νύκτα μὲν καὶ Οὐρανόν φασι βασιλεύειν καὶ πρὸ τούτων <1> τὸν μέγιστον αὐτῶν πατέρα « τὸν τόθ' ἑλὼν διένειμε θεοῖς θνητοῖσί τε κόσμον | οὗ πρῶτος βασίλευσε περικλυτὸς Ἠρικεπαῖος » <fr. 108 K>, <2> μεθ' ὃν ἡ Νὺξ « σκῆπτρον ἔχουσ' ἐν χερσὶν <ἀριπρεπὲς> Ἠρικεπαίου » <fr. 102 K>, <3> μεθ' ἣν ὁ Οὐρανός, « ὃς πρῶτος βασίλευσε θεῶν μετὰ μητέρα Νύκτα » <fr. 111 K>. [4] Τὸ δὲ Χάος ὑπὲρ τὴν τοῦ βασιλεύοντός ἐστι σχέσιν· <5> τὸν δὲ Δία οὐ πρῶτον ἀλλὰ πέμπτον βασιλέα σαφῶς ὀνομάζουσιν οἱ πρὸς αὐτὸν παρὰ τῆς Νυκτὸς δοθέντες χρησμοί· « ἀθανάτων βασιλῆα θεῶν πέμπτον σε γενέσθαι » <fr. 107 K>.

Ps. Alex. 821.11-20

καὶ ἐπεὶ <1> πρῶτον μὲν κατ' Ὀρφέα τὸ Χάος γέγονεν, <2> εἶθ' ὁ Ὠκεανός, <3> τρίτον Νύξ, <4> τέταρτον ὁ Οὐρανός, <5> εἶτ' « ἀθανάτων βασιλεὺς θεῶν » <fr. 107 K> ὁ Ζεύς, δῆλον ὅτι καὶ οὗτος τὸν Δία [...] ὕστερον νομίζει καὶ τοῦ Χάους καὶ τοῦ Ὠκεανοῦ καὶ τῆς Νυκτὸς καὶ τοῦ Οὐρανοῦ, ἤτοι τοῦ κόσμου. Ἀλλ' οὗτοι μέν, φησίν, οἱ ποιηταὶ διὰ τὸ μεταβάλλειν καὶ ἄλλοτε ἄλλους ποιεῖν τοὺς ἄρχοντας τῶν ὄντων (<1> πρῶτον μὲν γὰρ « βασίλευσε περικλυτὸς Ἠρικαπαῖος » <fr. 108 K>, φησὶν ἡ ποίησις, <2> μεθ' ὃν Νὺξ « σκῆπτρον ἔχουσ' ἐν χερσὶν ἀριπρεπὲς Ἠρικαπαίου » <fr. 102 K>, <3> μεθ' ἣν Οὐρανός, « ὃς πρῶτος βασίλευσε θεῶν μετὰ μητέρα Νύκτα ») <fr. 111 K>.

Ces deux passages parallèles se rapportent à *Met.* N 4, 1091 b 4-6 :

> βασιλεύειν καὶ ἄρχειν φασὶν οὐ τοὺς πρώτους, οἷον νύκτα καὶ οὐρανὸν ἢ χάος ἢ ὠκεανόν, ἀλλὰ τὸν Δία.

Le problème que discute Aristote est le suivant : le Bien et le Beau sont-ils des principes, ou bien se manifestent-ils après les principes ? Pour réfuter la doctrine selon laquelle les principes s'identifient au Bien, Aristote invoque le témoignage des poètes anciens, qui auraient affirmé que ce ne sont pas les divinités primordiales qui règnent, à savoir la Nuit et le Ciel, ou le Chaos ou l'Océan, mais Zeus. Cela implique que le Bien, à qui convient le règne, ne se manifeste pas en même temps que les principes, mais leur est postérieur.

Syrianus veut réfuter cette interprétation des théogonies poétiques, en montrant que, à la différence de ce qu'affirme Aristote, Zeus n'est que le dernier à régner. Avant lui, d'autres règnes se sont succédés, d'autres divinités plus anciennes que lui ont exercé leur pouvoir sur l'univers. Cela signifie que le Bien, symbolisé par la royauté, coïncide avec le principe, puisque la première divinité qui se manifeste est la première qui règne. A cette fin, Syrianus expose la succession des règnes divins selon les “théologiens”, c'est-à-dire selon les *Discours*

*sacrés en 24 rhapsodies*[16]. A chaque règne Syrianus associe une citation orphique :

1° Ériképaios (= Phanès) : τὸν τόθ' ἑλὼν διένειμε θεοῖς θνητοῖσί τε κόσμον, | οὗ πρῶτος βασίλευσε περικλυτὸς 'Ηρικεπαῖος (fr. 108 Kern = Syr. 182.12-13).

2° la Nuit : σκῆπτρον ἔχουσ' ἐν χερσὶν <ἀριπρεπὲς> 'Ηρικεπαίου (fr. 102 Kern = Syr. 182.15).

3° le Ciel : ὃς πρῶτος βασίλευσε θεῶν μετὰ μητέρα Νύκτα (fr. 111 Kern = Syr. 182.17).

[4° le Chaos : étant identifié à la Dyade[17], le Chaos est au-delà de la royauté. Aucune citation].

5° Zeus : ἀθανάτων βασιλῆα θεῶν πέμπτον σε γενέσθαι (fr. 107 Kern = Syr. 182.21).

Sur la base de ces citations, Syrianus peut conclure à l'accord entre l'enseignement d'Orphée, c'est-à-dire des théologiens les plus anciens, et la vérité philosophique. C'est là, on le sait, une des notions-clés de son exégèse[18]. Son texte est parfaitement clair et cohérent.

Le passage du Ps. Alexandre suggère les remarques suivantes :

— Le Ps. Alexandre présente deux successions "orphiques" :

(1) Ps. Alex. 821.11-16 : 1° Chaos, 2° Océan, 3° Nuit, 4° Ciel, 5° Zeus. Cette succession, que le Ps. Alexandre présente comme étant orphique, n'est que la simple répétition de l'énumération d'Aristote : 1° la Nuit *et* 2° le Ciel, *ou bien* 3° le Chaos *ou bien* 4° l'Océan, à laquelle deux modifications ont été apportées : (i) l'ordre de l'énumération est 3°, 4°, 1°, 2°. (ii) Aristote ne dresse aucunement une succession chronologique de divinités, mais se borne à donner des exemples de divinités primordiales que les poètes ont chantées : la Nuit *et* le Ciel, *ou bien* le Chaos *ou bien* l'Océan. Ces exemples

---

[16] Cet ouvrage, composé aux I$^{er}$-II$^{e}$ siècles de notre ère, constitue le texte orphique de référence pour tous les philosophes néoplatoniciens (cf. M. L. West, *The Orphic Poems*, Oxford 1983, p. 227-258 ; L. Brisson, « Orphée et l'Orphisme à l'époque impériale. Témoignages et interprétations philosophiques, de Plutarque à Jamblique », dans L. Brisson, *Orphée et l'Orphisme dans l'Antiquité gréco-romaine*, Aldershot 1995, Étude IV, p. 2885-2897). Sur les règnes orphiques, cf. L. Brisson, « Proclus et l'Orphisme », *ibid.*, Étude V, p. 54-63.

[17] De même que le Chaos est identifié à la Dyade, l'Éther est identifié à la Monade et Chronos au premier principe (cf. L. Brisson, « Proclus et l'Orphisme », cit., p. 70-71).

[18] Cf. H. D. Saffrey, « Accorder entre elles les traditions théologiques : une caractéristique du néoplatonisme athénien », dans *On Proclus and his Influence in Medieval Philosophy*, ed. by E. P. Bos and P. A. Meijer, Leiden-New York-Köln 1992, p. 35-50.

deviennent, chez le Ps. Alexandre, une succession de divinités orphiques. Mais c'est, de toute évidence, une succession fausse à cause de la présence d'Océan. Ce nom a été sans doute suggéré à Aristote par deux vers de l'*Iliade* : Ὠκεανοῦ ὅς περ γένεσις πάντεσσι τέτυκται (XIV 246) et Ὠκεανόν τε, θεῶν γένεσιν, καὶ μητέρα Τηθύν (XIV 302). Dans la théogonie orphique, Océan est un des sept Titans engendrés par Ouranos et par Gaia, qui sont, à leur tour, engendrés par la Nuit et par Phanès, dont la Nuit est, en même temps, la mère, l'épouse et la fille. Dans aucun des fragments orphiques qui en font mention, Océan n'occupe la position que lui assigne le Ps. Alexandre. Le passage Ps. Alex. 821.11-13 est donc le seul texte qui place l'Océan au sommet de la succession des règnes orphiques, à savoir à la deuxième place, aussitôt après le Chaos et avant la Nuit. Il me semble donc évident que le Ps. Alexandre n'a fait que donner à l'énumération d'Aristote la forme d'une succession orphique. Puisqu'Aristote mentionne l'Océan après le Chaos, voilà que chez le Ps. Alexandre, l'Océan se trouve à occuper la deuxième place après le Chaos. Force est donc de conclure que le Ps. Alexandre ne puise ici à aucune source orphique : la présence d'Océan en cette position, due simplement à une remaniement malhabile du passage aristotélicien, dénonce l'ignorance totale de la théogonie orphique de la part du Ps. Alexandre[19].

(2) Ps. Alex. 821.16-21 : La seconde succession coïncide avec celle de Syrianus, à cette exception près que le Ps. Alexandre ne cite que les trois premiers termes : 1° Ériképaios, 2° Nuit, 3° Ciel. Le Chaos et Zeus, cités dans la première succession, ont été omis. Le Ps. Alexandre ne semble pas se rendre compte que les deux successions ne s'accordent pas entre elles, ce qui révèle, encore une fois, l'incompétence avec laquelle il se sert des textes orphiques.

— De même que le passage précédent constituait la seule citation jamblichéenne du Ps. Alexandre, à laquelle s'opposaient les six citations de Syrianus, de même ce passage-ci constitue la seule citation orphique du Ps. Alexandre, à laquelle s'opposent les nombreux fragments et témoignages orphiques cités par Syrianus[20]. Cela signifie

---

[19] Ce passage du Ps. Alexandre, qui figure dans le fr. 107 Kern avec celui de Syrianus, que Kern pense dépendre du Ps. Alexandre, ne devrait, en tout état de cause, pas être accueilli dans un recueil des fragments orphiques.

[20] Syr. 10.4 (fr. 66 Kern), 11.35 (fr. 29), 26.23 (fr. 180 et 192), 43.6 (fr. 29), 43.12 (fr. 66), 43.23 (fr. 68), 43.30 (fr. 66), 103.20 (fr. 317), 106.14 (fr. 315), 122.29 (fr. 317), 140.10 (fr. 315), 147.29 (fr. 315), 182.12-13 (fr. 108), 182.15 (fr. 102), 182.17 (fr. 111), 182.21 (fr. 107).

que le Ps. Alexandre ne cite ni Jamblique ni les poèmes orphiques de manière autonome, car non seulement ses citations sont isolées, mais elles coïncident avec des citations de Syrianus[21] et, en plus, elles sont employées à contresens.

— L'hypothèse de L. Tarán, selon laquelle Syrianus utiliserait le commentaire du Ps. Alexandre dans la conviction de lire celui d'Alexandre d'Aphrodise, se heurte au même genre de difficulté qu'on a déjà mentionnée à propos de la citation de Jamblique : comment Syrianus aurait-il pu regarder comme étant d'Alexandre d'Aphrodise un texte qui citait Jamblique et les poèmes orphiques ? En effet, de même que, dans le cas de Jamblique, la chronologie aurait évidemment empêché Syrianus de penser qu'il avait affaire au commentaire d'Alexandre, de même, dans le cas des poèmes orphiques, il aurait été inquiété par la place d'Océan dans la hiérarchie orphique.

— Les citations des fr. 107 et 108 Kern sont plus étendues chez Syrianus que chez le Ps. Alexandre. Comment interpréter cette donnée ?

Fr. 107 Kern

Syr. 182.18-21 : τὸν δὲ Δία οὐ πρῶτον ἀλλὰ πέμπτον βασιλέα σαφῶς ὀνομάζουσιν οἱ πρὸς αὐτὸν παρὰ τῆς Νυκτὸς δοθέντες χρησμοί· « ἀθανάτων βασιλῆα θεῶν πέμπτον σε γενέσθαι ».

Ps. Alex. 821.11-13 : καὶ ἐπεὶ πρῶτον μὲν κατ' Ὀρφέα τὸ Χάος γέγονεν, εἶθ' ὁ Ὠκεανός, τρίτον Νύξ, τέταρτον ὁ Οὐρανός, εἶτ' « ἀθανάτων βασιλεὺς θεῶν » ὁ Ζεύς.

Si vraiment Syrianus dépend du Ps. Alexandre, il faut imaginer qu'en lisant le texte du Ps. Alexandre, Syrianus a reconnu dans l'épithète ἀθανάτων βασιλεὺς θεῶν une citation orphique. Bien qu'il connaisse très bien les textes orphiques, on peut s'étonner du fait qu'une épithète si banale, quoique non homérique[22], lui ait suggéré la

[21] Dans le fr. 102 Kern, Syr. 182.15 omet ἀριπρεπές, que Kroll ajoute sur la base du Ps. Alex. 821.19. On pourrait croire que cette omission de Syrianus, absente chez le Ps. Alexandre, constitue un démenti de la thèse selon laquelle Syrianus est la source du Ps. Alexandre. Mais il s'agit d'un élément trop isolé par rapport à tous les autres indices fournis par la comparaison de ces deux textes, d'autant plus qu'on peut très bien expliquer cette omission par une simple faute de la tradition manuscrite de Syrianus. Cela montre, d'ailleurs, l'importance du Ps. Alexandre dans l'établissement du texte de Syrianus, dont la tradition manuscrite est, en général, assez médiocre.

[22] Cf. Hésiode, *Théog.* 886 : Ζεὺς δὲ θεῶν βασιλεύς, 923 : θεῶν βασιλῆι καὶ ἀνδρῶν (voir le commentaire de M. L. West aux vers 883 et 886 dans son *Hesiod,*

citation complète, d'autant plus que le nominatif βασιλεύς, dans lequel le Ps. Alexandre est obligé de transformer l'accusatif du texte original, a altéré la structure métrique, en sorte que l'expression ἀθανάτων βασιλεὺς θεῶν ne peut plus constituer le premier hémistiche d'un hexamètre. En outre, la citation de ce fragment, parfaitement nécessaire et bien adaptée au texte de Syrianus, est tout à fait incohérente avec le texte du Ps. Alexandre. Elle sert en effet à Syrianus à démontrer que Zeus n'a été que le cinquième à régner, alors que chez le Ps. Alexandre, elle se réduit quasiment à une épithète ornementale. Il faudrait donc imaginer que c'est cette épithète, à l'apparence innocente, tirée d'un vers orphique complètement déguisé, qui a amené Syrianus à trouver le vers orphique sur lequel se fonde toute sa réfutation de ce texte d'Aristote[23]. Le passage d'une épithète banale à la citation d'un texte essentiel à l'argumentation semble être bien plus difficile que le passage inverse, que l'on peut reconstituer comme suit : pour montrer, contre Aristote, que le règne de Zeus n'a pas été le premier, Syrianus cite le vers ἀθανάτων βασιλῆα θεῶν πέμπτον σε γενέσθαι ; le Ps. Alexandre, ne pouvant évidemment pas reprendre la citation tout entière, parce qu'elle va dans le sens contraire à celui de son exégèse philo-aristotélicienne, laisse tomber le second hémistiche πέμπτον σε γενέσθαι. La citation est ainsi camouflée et rendue inoffensive, tout en étant utilisée par le Ps. Alexandre à ses fins propres : il ne peut assigner à Zeus la cinquième place dans sa première succession que parce qu'il connaît le vers tel qu'il est chez Syrianus.

Fr. 108 Kern

Syr. 182.12-13 : τὸν τόθ' ἑλὼν διένειμε θεοῖς θνητοῖσί τε κόσμον, | οὗ πρῶτος βασίλευσε περικλυτὸς Ἠρικεπαῖος.

Ps. Alex. 821.17-18 : πρῶτον μὲν γὰρ βασίλευσε περικλυτὸς Ἠρικαπαῖος.

---

*Theogony*, Oxford 1971, p. 399, 403).

[23] Il faut aussi remarquer que l'identification de ce fragment est absolument précise chez Syrianus, qui l'introduit comme « les oracles donnés par la Nuit à Zeus ». Il se réfère au mythe orphique selon lequel la Nuit enseigna à Zeus la manière de s'emparer du pouvoir de son père Cronos et de devenir le cinquième roi : lorsque Cronos sera ivre de miel, Zeus devra le lier et le châtrer (fr. 154 Kern : cf. L. Brisson, « Orphée et l'Orphisme », cit., p. 2888-2889). Très probablement, le vers cité par Syrianus se trouvait tout près du fr. 154 Kern. Il devrait donc constituer un fragment autonome.

De nouveau, si Syrianus lisait le texte du Ps. Alexandre, pourquoi a-t-il voulu compléter la citation par l'addition du premier vers ? La citation du Ps. Alexandre suffisait parfaitement à montrer que le premier règne avait appartenu à Ériképaios. Il est par contre plus vraisemblable que la citation, complète chez Syrianus, ait été abrégée par le Ps. Alexandre. Il est aussi intéressant de remarquer que l'attribution du Ps. Alexandre : φησὶν ἡ ποίησις (p. 821.18) est si vague qu'on est amené à croire qu'il n'a aucune idée de l'origine de ces textes[24].

En conclusion, dans les deux exemples que l'on vient d'examiner, le texte de Syrianus est parfaitement cohérent et bien agencé, les citations sont absolument requises par le contexte, identifiées avec précision et plus étendues que chez le Ps. Alexandre. En revanche, le texte de celui-ci dénonce une ignorance profonde de la théogonie orphique, les citations vont dans le sens contraire à l'exégèse proposée, et sont identifiées de manière très vague. Les deux citations sont tout à fait isolées chez le Ps. Alexandre, alors que, chez Syrianus, elles font partie d'un ensemble assez important de citations jamblichéennes et orphiques, signe évident du fait que les deux citations sont normales et naturelles chez Syrianus, alors qu'elles sont exceptionnelles chez le Ps. Alexandre. On a souligné aussi que la présence d'une citation de Jamblique chez le Ps. Alexandre (citation que Syrianus aurait reconnue et identifiée) rend absurde l'idée que Syrianus aurait considéré le commentaire du Ps. Alexandre comme le commentaire authentique d'Alexandre d'Aphrodise. L'explication la plus logique est donc que le texte de Syrianus est la source (mal utilisée) du Ps. Alexandre.

### 1.2. *Une élaboration maladroite du texte de Syrianus*

Les deux couples de passages parallèles qui vont être examinés, présentent, malgré leur ressemblance presque parfaite, de petits détails qui montrent que le texte du Ps. Alexandre dérive de celui de Syrianus, sur lequel le Ps. Alexandre opère un "collage" qui n'est pas toujours bien réussi.

---

24 Chez les néoplatoniciens, le mot ποίησις désigne d'habitude Homère (cf. par ex. Proclus, *Theol. Plat.*, III 24, p. 86.10 ; VI 22, p. 98.1 Saffrey-Westerink ; *In Alc.* 49.21, p. 41 Segonds ; *In Tim.* I, p. 38.19 ; III, p. 116.28, 199.10 Diehl ; *In Parm.* I 701.26 ; V 1025.34-35 Cousin).

(a) Syr. 129.15-25 = Ps. Alex. 752.33-753.8

| Syr. 129.15-25 | Ps. Alex. 752.33-753.8 |
|---|---|
| Οὐ δύναται, φησίν, εἶναι ὁ εἰδητικὸς ἀριθμός, τουτέστιν ἡ αὐτοδυὰς καὶ ἡ αὐτοτριάς, ἀσυμβλήτων ὑποτεθεισῶν τῶν μονάδων· ᾧ ἕπεται <τὸ> μὴ εἶναι τὸν ἀριθμὸν τὸν εἰδητικόν. <'Αλλὰ> τοῦτο μὲν ἀφῆκεν· ἐπήνεγκε δὲ ὅτι κἄν τε συμβληταὶ ὦσι κἄν τε ἀσύμβλητοι αἱ μονάδες, δεῖ μὴ εἶναι τὴν αὐτοτριάδα τῷ πάντα **μὲν** ἀριθμὸν κατὰ πρόσθεσιν ἀριθμεῖσθαι καὶ ἀποτελεῖσθαι (οἷον τὴν δυάδα προσλαβοῦσαν μονάδα τριάδα γίγνεσθαι, | Οὐ δύναται, φησίν, εἶναι ὁ εἰδητικὸς ἀριθμός, τουτέστιν ἡ αὐτοδυὰς καὶ ἡ αὐτοτριάς, ἀσυμβλήτων ὑποτεθεισῶν τῶν μονάδων· ᾧ ἕπεται τὸ μὴ εἶναι τὸν εἰδητικὸν ἀριθμόν. 'Αλλὰ τοῦτο μὲν ἀφῆκεν, ἐπήνεγκε δὲ ὅτι κἄν τε συμβληταὶ ὦσι κἄν τε ἀσύμβλητοι αἱ μονάδες, δεῖ μὴ εἶναι τὴν αὐτοτριάδα, τῷ πάντα **μὲν** ἀριθμὸν κατὰ πρόσθεσιν ἀριθμεῖσθαι καὶ ἀποτελεῖσθαι, οἷον τὴν δυάδα προσλαβοῦσαν μονάδα τριάδα γενέσθαι· τούτων δὲ ὄντων ἀδύνατον τὴν τῶν ἀριθμῶν γένεσιν εἶναι, ὥς φασιν, ἐκ τῆς ἀορίστου δυάδος καὶ τοῦ ἑνός, ἀλλὰ κατὰ |
| καὶ διὰ τοῦτο πολλὰς εἶναι δυάδας ἔν τε τῇ ἑξάδι καὶ ὀκτάδι καὶ δωδεκάδι, μόριόν τε εἶναι δυάδα τριάδος μὲν τὸ δίμοιρον, τετράδος δὲ τὸ ἥμισυ), τοῦ **δὲ** εἰδητικοῦ ἀριθμοῦ μηδὲν εἶναι [τι] τοιοῦτον· (γεννᾶται γὰρ παρ' αὐτοῖς ἐκ τῆς μονάδος καὶ τῆς ἀορίστου δυάδος, καὶ ἕκαστος αὐτῶν εἷς ἐστι καὶ εἷς οὐδεὶς ἄλλου μόριον). | πρόσθεσιν· ὥστε ἀναγκαῖον πολλάς τε διὰ τοῦτο εἶναι δυάδας ἔν τε τῇ ἑξάδι καὶ ὀκτάδι καὶ δωδεκάδι, μόριόν τε εἶναι τὴν δυάδα, τριάδος μὲν τὸ δίμοιρον, τετράδος δὲ τὸ ἥμισυ· τοῦ **δὲ** εἰδητικοῦ ἀριθμοῦ μηδὲν εἶναι τοιοῦτον· γεννᾶται γὰρ κατ' αὐτοὺς ἐκ τῆς μονάδος καὶ τῆς ἀορίστου δυάδος, καὶ ἕκαστος αὐτῶν εἷς ἐστι καὶ οὐδεὶς αὐτῶν κατ' αὐτοὺς ἄλλου μόριον γίνεται. |

La comparaison de ces deux passages montre, chez le Ps. Alexandre, un défaut structurel dû à la présence des mots τούτων ... ἀναγκαῖον (p. 753.1-3), qui lui sont propres. Ces mots, insérés dans le texte de Syrianus, en ont troublé l'ordre et l'équilibre syntaxique. L'argumentation de Syrianus s'exprime, en effet, dans une période très claire et très bien marquée, dont voici les étapes :

— (ll. 18-19) Thèse : δεῖ μὴ εἶναι τὴν αὐτοτριάδα.

— (ll. 19-20 et 22-23) : Démonstration de la thèse par la construction τῷ + infinitif causal, avec l'opposition de deux infinitifs à l'aide des particules μέν / δέ : τῷ πάντα **μὲν** ἀριθμὸν κατὰ πρόσθεσιν ἀριθμεῖσθαι καὶ ἀποτελεῖσθαι (ll. 19-20)..., τοῦ **δὲ** εἰδητικοῦ ἀριθμοῦ μηδὲν εἶναι [τι] τοιοῦτον (ll. 22-23). L'argument d'Aristote ainsi reconstitué est le suivant : la triade en soi ne peut pas exister, parce que tout nombre (μὲν) est produit par addition, alors que (δὲ) le nombre idéal n'est pas produit de cette manière. On complète le

syllogisme de la façon suivante : et puisque la triade en soi est un nombre idéal, la triade en soi n'existe pas.

— (ll. 20-22) οἷον ... ἥμισυ : cet exemple, placé entre la phrase-μέν et la phrase-δέ, sert à éclairer la phrase-μέν, c'est-à-dire l'affirmation selon laquelle tout nombre est produit par addition. Par exemple, la triade est produite lorsqu'une unité s'ajoute à la dyade ; c'est pourquoi il existe une multiplicité de dyades : celles qui sont contenues dans le nombre six, celles qui sont contenues dans le nombre huit etc.

Nous avons donc une thèse générale expliquée à l'aide d'une proposition causale exprimée par τῷ + infinitif, composée d'une phrase-μέν (qui correspond à la prémisse majeure du syllogime) et d'une phrase-δέ (qui correspond à la prémisse mineure), entre lesquelles est inséré un exemple visant à éclaircir la phrase-μέν.

Le texte du Ps. Alexandre est identique à celui de Syrianus sauf les mots τούτων δὲ ... ἀναγκαῖον (p. 753.1-3), qui ne se lisent pas chez Syrianus. La question se pose donc de savoir si ces mots constituent une omission de Syrianus par rapport au Ps. Alexandre, ou bien une addition du Ps. Alexandre par rapport à Syrianus. Ils reproduisent, plus ou moins à la lettre, le passage 1081 b 17-18, et s'insèrent à l'intérieur de l'exemple οἷον ... ἥμισυ. En outre, alors que chez Syrianus, tout l'exemple dépend de τῷ (les infinitifs τριάδα γίγνεσθαι [l. 20], πολλὰς εἶναι δυάδας [l. 21] et μόριόν τε εἶναι [l. 22] continuent de dépendre de τῷ), chez le Ps. Alexandre les mots τούτων δὲ ... ἀναγκαῖον constituent une phrase nouvelle tout à fait indépendante de τῷ + infinitif. Cette nouvelle phrase se compose d'un génitif absolu τούτων δὲ ὄντων et d'une proposition principale infinitive ἀδύνατον ... εἶναι, à laquelle se rattache la proposition consécutive ὥστε ἀναγκαῖον, qui régit les infinitifs πολλὰς ... εἶναι δυάδας et μόριόν τε εἶναι, c'est-à-dire les infinitifs qui, chez Syrianus, dépendent de τῷ. Jusqu'ici, tout est clair. Mais les choses se compliquent lorsqu'on retrouve la phrase-δέ de Syrianus : τοῦ δὲ εἰδητικοῦ ἀριθμοῦ μηδὲν εἶναι τοιοῦτον. En effet, cette phrase-δέ qui, chez Syrianus, fait pendant à πάντα μὲν ἀριθμὸν κατὰ πρόσθεσιν ἀριθμεῖσθαι καὶ ἀποτελεῖσθαι, et constitue la prémisse mineure d'un syllogisme dont la phrase-μέν constitue la prémisse majeure, dépend, chez le Ps. Alexandre, de la proposition consécutive ὥστε ἀναγκαῖον. Il est en effet impossible de penser que chez le Ps. Alexandre, la phrase-δέ puisse encore se rattacher à la phrase-μέν et dépendre, comme celle-ci, de τῷ : la présence d'une nouvelle proposition indépendante (ἀδύνατον ... εἶναι) et de la consécutive ὥστε ἀναγκαῖον a

brisé définitivement la liaison τῷ πάντα μὲν ἀριθμόν ... τοῦ δὲ εἰδητικοῦ ἀριθμοῦ. Quelles en sont les conséquences ? 1°) La phrase-μέν reste dépourvue de sa phrase complémentaire. 2°) Le δέ de τοῦ δὲ εἰδητικοῦ ἀριθμοῦ μηδὲν εἶναι τοιοῦτον n'a plus aucune raison d'être. 3°) Toute la phrase τοῦ δὲ εἰδητικοῦ ἀριθμοῦ μηδὲν εἶναι τοιοῦτον dépend de ὥστε ἀναγκαῖον, ce qui donne un sens incompréhensible. 4°) Le syllogisme de Syrianus, simple et clair, se dissout complètement, car la prémisse mineure est désormais séparée de la majeure par une longue proposition, qui peut difficilement être interprétée comme une parenthèse entre la phrase-μέν et la phrase-δέ. Si l'on imagine que Syrianus dépend du Ps. Alexandre, il faut penser que grâce à l'omission de cette phrase, Syrianus a réussi à obtenir une période bien plus claire, plus ordonnée et logiquement plus cohérente que celle de son modèle, et cela sans être obligé de faire aucune élaboration, aucun effort pour adapter et pour souder les parties qui restaient après la suppression de ces trois lignes de texte. En revanche, si Syrianus est la source du Ps. Alexandre, le texte de celui-ci s'explique aisément : sa structure étrange, forcée et peu claire est simplement due à l'insertion de la phrase qui ne se lit pas chez Syrianus. Il suffit en effet de la supprimer et tout redevient clair et logique. L'intervention, très maladroite, est évidente. C'est donc le Ps. Alexandre qui a gâté le texte de Syrianus par une addition disgracieuse, et non pas Syrianus qui a réparé le texte confus et mal bâti du Ps. Alexandre par une omission providentielle.

(b) Syr. 154.32-155.5 = Ps. Alex. 778.8-15

| Syr. 154.32-155.5 | Ps. Alex. 778.8-15 |
| --- | --- |
| Πῶς ἔτι ταῦτα, φησίν (*scil.* Aristote), ἐκ τῶν πολυθρυλήτων ἀρχῶν δύνανται ποιεῖν ; Τί γὰρ ἐν τούτοις τὸ ὑπερέχον καὶ <τί> τὸ ἐλλεῖπον; Τὸ μὲν οὖν περὶ τῶν γωνιῶν καὶ πρόχειρόν ἐστιν· ὅτι **γὰρ** ἡ ὀρθὴ κατὰ τὴν μονάδα μᾶλλον, ὀξεῖα δὲ καὶ ἀμβλεῖα κατὰ τὴν ἀόριστον δυάδα, ἀφ' ἧς τό θ' ὑπερέχειν καὶ ὑπερέχεσθαι, πρόδηλον. Καὶ τῶν σχημάτων δὲ τὰ μὲν τῇ ἰσότητι καὶ ταυτότητι κατεχόμενα καὶ ὁμοιότητι πρὸς τὴν μονάδα μᾶλλον ὁρᾷ, τὰ δὲ ἀνισότητι καὶ ἑτερότητι καὶ ἀνομοιότητι πρὸς τὴν δυάδα. Λέγω δὲ οὐχ ὅτι κτλ. | Πῶς ἐκ τῶν πολυθρυλήτων αὐτῶν ἀρχῶν δυνήσονται ποιεῖν ; Τί γὰρ ἐν τούτοις τὸ ὑπερέχον καὶ τί τὸ ἐλλεῖπον ; Τὴν μὲν **γὰρ** ὀρθὴν γωνίαν ἔλεγον εἶναι κατὰ τὴν μονάδα, ὀξεῖαν δὲ καὶ ἀμβλεῖαν κατὰ τὴν ἀόριστον δυάδα, ἀφ' ἧς αὐταῖς τό θ' ὑπερέχειν καὶ ὑπερέχεσθαι. Ἀλλὰ καὶ τῶν σχημάτων τὰ μὲν ἐν ἰσότητι καὶ ταυτότητι θεωρούμενα, ὡς τὰ τετράγωνα καὶ τοὺς κύβους, ἐκ τῆς μονάδος ἔλεγον, τὰ δὲ ἀνισότητι καὶ ἑτερότητι κατεχόμενα ἐκ τῆς δυάδος. Ταῦτα δὲ πάντα πλασματώδη καὶ ἀδύνατα. |

La différence entre ces deux passages, qui, pour le reste, coïncident mot à mot, consiste en ce que ce qui, chez Syrianus, représente la réponse de Syrianus lui-même à la question soulevée par Aristote (comment expliquer la génèse des angles et des figures à partir de la monade et de la dyade indéfinie ?) constitue, chez le Ps. Alexandre, une opinion attribuée aux Platoniciens.

Regardons les choses de plus près. Syrianus formule d'abord l'aporie d'Aristote, M 9, 1085 a 19-20 : comment expliquer la génèse des angles et des figures à partir des principes, à savoir la monade et la dyade indéfinie ? L'aporie naît du fait que, selon Aristote (1085 a 9-19), les Platoniciens affirmaient que la ligne, la surface et le solide sont produits par les principes, à savoir par le principe d'unité, qu'ils interprétaient de plusieurs manières, et par la dyade du grand et du petit. Or, l'opposition "grand / petit", qui exprime l'opposition entre l'excès et le défaut, se réalise de manières différentes selon qu'il s'agit des lignes (long / court), des surfaces (large / étroit) ou des solides (haut / bas). Mais il est impossible de retrouver une telle opposition dans les angles et dans les figures. Il s'ensuit donc que la dyade du grand et du petit ne saurait expliquer la génèse des angles et des figures. Telle est l'aporie d'Aristote. Syrianus répond[25] : en ce qui concerne les angles, la réponse est facile (πρόχειρον), car il est évident que l'angle droit est plutôt apparenté à la monade, alors que les angles aigus ou obtus sont plutôt apparentés à la dyade indéfinie, d'où ils tirent leur excès et leur défaut par rapport à l'angle droit. En ce qui concerne les figures, les figures regulières, caractérisées par l'égalité, par l'identité et par la similitude, se placent plutôt du côté de la monade, alors que les figures irrégulières, caractérisées par l'inégalité, par l'altérité et par la dissimilitude, se placent plutôt du côté de la dyade[26]. Voilà donc comment les principes expliquent la génèse des angles et des figures. A ce moment, Syrianus éprouve le besoin de préciser sa pensée : Λέγω δὲ οὐχ ὅτι... Lorsqu'il affirme qu'il existe des figures qui se rangent plutôt du côté de la monade, et des figures qui se rangent plutôt du côté de la dyade indéfinie, il ne veut pas dire par là qu'elles sont engendrées seulement par un des deux principes, car ils agissent toujours de concert. Ce qu'il veut dire, c'est que dans certaines figures ou angles, on remarque la prédominance de l'un des deux principes, de la même manière que, bien que tous les nombres soient engendrés par les deux principes, les

---

[25] Syr. 154.33-155.2.
[26] Syr. 155.2-4.

nombres impairs sont dominés par la monade, et les nombres pairs par la dyade. On reconnaît, dans cette précision de Syrianus, la doctrine pythagoricienne des deux séries des contraires, intégrée à la doctrine néoplatonicienne des principes.

Si l'on examine le passage du Ps. Alexandre, on s'aperçoit que la réponse de Syrianus à l'aporie d'Aristote constitue ici l'opinion des Platoniciens, contre laquelle est dirigée l'aporie d'Aristote : Τὴν μὲν γὰρ ὀρθὴν γωνίαν ἔλεγον εἶναι κατὰ τὴν μονάδα (p. 778.10 ss.), ἐκ τῆς μονάδος ἔλεγον (p. 778.14). En outre, à la place de l'explication : Λέγω δὲ οὐχ ὅτι..., par laquelle Syrianus prévient toute interprétation incorrecte de sa réponse, on trouve, chez le Ps. Alexandre, la phrase : Ταῦτα δὲ πάντα πλασματώδη καὶ ἀδύνατα, par laquelle il liquide l'opinion des Platoniciens[27]. Un détail intéressant est constitué par le γάρ de Syr. 154.34 (ὅτι γὰρ ἡ ὀρθὴ...) = Ps. Alex. 778.10 (Τὴν μὲν γὰρ ὀρθὴν...). Chez Syrianus, ce γάρ explique la phrase : Τὸ μὲν οὖν περὶ τῶν γωνιῶν καὶ πρόχειρόν ἐστιν (p. 154.33-34) : en ce qui concerne les angles, la solution est facile à trouver, *car* l'angle droit etc. Chez le Ps. Alexandre, puisque la phrase : Τὸ μὲν οὖν περὶ τῶν γωνιῶν καὶ πρόχειρόν ἐστιν manque, le γάρ se réfère nécessairement à l'aporie d'Aristote, comme si l'aporie était dictée justement par cette opinion des Platoniciens. Mais la raison de l'aporie a été déjà donnée : Τί γὰρ ἐν τούτοις τὸ ὑπερέχον καὶ τί τὸ ἐλλεῖπον ; (p. 778.9-10). Le second γάρ du Ps. Alexandre n'a pas de sens, parce qu'il fait d'une réponse à l'aporie, la cause de l'aporie elle-même. C'est comme si Aristote avait été amené à formuler cette aporie par le fait que les Platoniciens affirmaient qu'il y a des angles et des figures qui sont apparentés plutôt à la monade, et d'autres qui le sont plutôt à la dyade. Mais une telle opinion constitue, logiquement, déjà une réponse à l'aporie. Elle ne saurait en être la cause. Le texte du Ps. Alexandre est, encore une fois, incohérent et obscur. En revanche, tout est logique et cohérent chez Syrianus, où le γάρ est strictement requis par le contexte : Τὸ μὲν οὖν ... πρόχειρόν ἐστιν· ὅτι γὰρ ἡ ὀρθὴ ... πρόδηλον (p. 154.33-155.2). Il sert en effet à justifier πρόχειρον : la solution est facile (πρόχειρον) car (γάρ) il est tout à fait évident (πρόδηλον) que etc. Le texte du Ps. Alexandre s'explique

[27] Cette phrase est tirée d'Aristote et est typique de sa polémique anti-platonicienne : cf. M 7, 1081 b 29-30 (πάντα γὰρ ταῦτ' <ἄτοπά> ἐστι καὶ πλασματώδη), 1082 b 1-3 (ὅλως δὲ τὸ ποιεῖν τὰς μονάδας διαφόρους ὁπωσοῦν ἄτοπον καὶ πλασματῶδες — λέγω δὲ πλασματῶδες τὸ πρὸς ὑπόθεσιν βεβιασμένον), M 9, 1085 a 14-15 (καὶ ἐν τούτοις δὲ μυρία φαίνεται τά τε ἀδύνατα καὶ τὰ πλασματώδη καὶ τὰ ὑπεναντία πᾶσι τοῖς εὐλόγοις).

bien à partir de celui de Syrianus : intéressé à défendre Aristote, le Ps. Alexandre transforme la réponse de Syrianus en une opinion des Platoniciens ; pour faire cela, il supprime la phrase qui introduit la solution de Syrianus : Τὸ μὲν οὖν ... πρόχειρόν ἐστιν. Cette suppression entraîne la présence du double γάρ : Τί γὰρ ἐν τούτοις... ; Τὴν μὲν γὰρ ὀρθὴν γωνίαν ἔλεγον εἶναι, qui rend son texte si ambigu. Pourquoi Aristote aurait-il soulevé cette aporie, s'il connaissait déjà la réponse de ses adversaires ? Naturellement, toute la partie la plus personnelle de la réponse de Syrianus (Λέγω δὲ οὐχ ὅτι...) a été supprimée et remplacée par une formule générique (Ταῦτα δὲ πάντα πλασματώδη καὶ ἀδύνατα). En revanche, si l'on imagine que le Ps. Alexandre est la source de Syrianus, on ne comprend pas pourquoi Syrianus se serait approprié l'opinion des Platoniciens jusqu'à en faire sa propre réponse à Aristote. Qu'il s'agisse de la réponse personnelle de Syrianus, et non pas d'une opinion anonyme déjà attestée avant Aristote, comme le veut le texte du Ps. Alexandre, est suggéré par le fait qu'elle attribue l'ἰσότης, la ταὐτότης et l'ὁμοιότης à la monade, l'ἀνισότης, l'ἑτερότης et l'ἀνομοιότης à la dyade, selon un schéma typique de la doctrine néoplatonicienne des principes chez Syrianus et chez Proclus[28]. On remarquera aussi que l'adjectif πολυθρύλητος (Syr. 154.32 = Ps. Alex. 778.9) ne se rencontre qu'une seule fois chez le Ps. Alexandre, alors qu'il est attesté trois fois chez Syrianus[29]. Si le Ps. Alexandre l'emploie ici, c'est parce qu'il le trouve chez Syrianus, de même que ses citations uniques de Jamblique et des poèmes orphiques coïncident avec des citations de Syrianus. Ce phénomène des occurrences uniques dans des passages parallèles suggère, à mon avis, que l'occurrence unique est due au recours à une source où ce terme ou ce texte sont utilisés de manière habituelle.

### 1.3 *Une glose au texte de Syrianus*

On a vu que le texte du Ps. Alexandre s'explique très souvent comme une réaction assez maladroite au texte de Syrianus. Dans ce paragraphe, je voudrais mettre en évidence un caractère complémentaire

---

[28] Cf. C. D'Ancona et C. Luna, « La doctrine des principes : Syrianus comme source textuelle et doctrinale de Proclus », dans *Proclus et la Théologie Platonicienne.* Actes du Colloque International de Louvain (13-16 mai 1998). En l'honneur de H. D. Saffrey et L. G. Westerink †, éd. par A.-Ph. Segonds et C. Steel, Leuven-Paris 2000, p. 189-278.

[29] Syr. 84.16, 105.25, 154.32.

du texte du Ps. Alexandre : il développe et glose le texte de Syrianus afin de le rendre plus clair et plus explicite. Les moyens par lesquels il y parvient sont essentiellement au nombre de deux : (i) il remplace les pronoms démonstratifs par leurs référents, (ii) il insère des phrases explicatives, qui sont le plus souvent introduites par γάρ. Voici les exemples les plus significatifs du premier point.

| Syr. 83.36-38 | Ps. Alex. 722.9-12 |
|---|---|
| καὶ προκείσθω μὲν αὐτῷ τὰ τρία προβλήματα, εἰ ἔστι τὰ μαθήματα καὶ πῶς ἐστιν, εἰ εἰσὶν αἱ ἰδέαι καὶ ὁ τῶν ἰδεῶν ἀριθμός, εἰ ἀρχαὶ **ταῦτα** τῶν ὄντων. | ζητῶν πάνυ ἐντρεχέστατα εἰ ἔστι τὰ μαθήματα καὶ πῶς ἐστιν, εἰ εἰσὶν αἱ ἰδέαι καὶ ὁ τῶν ἰδεῶν ἀριθμός, καὶ τρίτον εἰ τῶν ὄντων ἀρχαί εἰσιν **αἱ ἰδέαι καὶ οἱ ἀριθμοί**. |

Au ταῦτα de Syrianus correspond αἱ ἰδέαι καὶ οἱ ἀριθμοί chez le Ps. Alexandre. Si celui-ci était la source de Syrianus, pourquoi ce dernier, tout en étant en train de recopier fidèlement son modèle, aurait-il abrégé l'expression si explicite αἱ ἰδέαι καὶ οἱ ἀριθμοί par le démonstratif ταῦτα ? En revanche, le remplacement du pronom démonstratif par son référent est un procédé mécanique qui s'accorde bien avec la reprise littérale du modèle. Le même raisonnement s'applique à tous les cas de ce genre. Dans ce cas particulier, on remarquera encore, chez le Ps. Alexandre, l'addition de καὶ τρίτον, qui vise, elle aussi, à faciliter la compréhension du texte.

| Syr. 95.19-22 | Ps. Alex. 734.36-735.3 |
|---|---|
| ὅταν γὰρ λέγωμεν « τὰ ἰσοταχῶς κινούμενα ἐν ἴσῳ χρόνῳ τὸ αὐτὸ διάστημα διέξεισιν », οὐδὲν μὲν ἁπτόμεθα τῶν ὑποκειμένων πραγμάτων, ἀλλὰ περὶ τῆς κινήσεως αὐτῶν διαλεγόμεθα μόνης, οὐ μὴν διὰ **τοῦτο** καὶ κίνησιν εἶναι κεχωρισμένην ὑπολαμβάνομεν. | λέγομεν γὰρ καὶ δεικνύομεν ὅτι τὰ ἰσοταχῶς κινούμενα ἐν ἴσῳ χρόνῳ τὸ αὐτὸ διάστημα διέξεισιν, οὐδὲν ἁπτόμενοι τῶν ὑποκειμένων πραγμάτων, ἀλλὰ περὶ τῆς κινήσεως αὐτῶν μόνης διαλεγόμεθα, καὶ ὅμως οὐ διὰ **τὸ μὴ ἅπτεσθαι τῶν ὑποκειμένων** ὑπολαμβάνομεν εἶναι κίνησιν κεχωρισμένην. |

Le remplacement de τοῦτο par τὸ μὴ ἅπτεσθαι τῶν ὑποκειμένων fait aussi perdre la syntaxe élégante de Syrianus : « ce n'est pas pour autant que nous admettons... ».

| Syr. 99.27 | Ps. Alex. 739.6-7 |
|---|---|
| ὑπάρχει γὰρ **αὐτῷ** καὶ **ταῦτα**. | ὑπάρχει γὰρ **τῷ ἀνθρώπῳ** οὐ μόνον **τὸ μοναδικὸν καὶ ἄτομον**, ἀλλὰ καὶ **τὸ πάντῃ διαστατόν**. |

Cet exemple appartient à un parallèle très étendu : Syr. 99.17-31 = Ps. Alex. 738.24-739.12, mais nous ne citons que ce court passage, qui présente un double remplacement du démonstratif et montre clairement comment le Ps. Alexandre développe le texte de son modèle.

| Syr. 138.16 | Ps. Alex. 762.5-6 |
|---|---|
| ὑπάρξει δὲ αὐτοῖς **τοῦτο**. | ὑπάρξει δὲ αὐτοῖς **τὸ μὴ μέρη εἶναι ἄλλων ἀριθμῶν**. |

Exemple analogue au précédent.

| Syr. 154.8-9 | Ps. Alex. 777.14-15 |
|---|---|
| ταῦτα γὰρ εἴδη ἐκάλουν τοῦ μεγάλου καὶ μικροῦ τοῦ ἐν τῇ ἀορίστῳ δυάδι. | ταῦτα γὰρ **τὸ μακρὸν καὶ βραχὺ καὶ τὰ λοιπὰ** εἴδη ἐκάλουν τοῦ μεγάλου καὶ μικροῦ τοῦ ἐν τῇ ἀορίστῳ δυάδι. |

Il est intéressant de remarquer que le référent du pronom démonstratif ταῦτα (les couples de qualités contraires qui caractérisent les grandeurs géométriques : long / court, large / étroit, haut / bas) ne remplace pas le pronom, mais lui est simplement juxtaposé. Il est donc, me semble-t-il, évident que les mots τὸ μακρὸν καὶ βραχὺ καὶ τὰ λοιπὰ sont une addition du Ps. Alexandre par rapport à Syrianus, et non pas une omission de Syrianus par rapport au Ps. Alexandre.

| Syr. 179.5 | Ps. Alex. 815.5-7 |
|---|---|
| Τὰ πέρατά τινας **αὐτῶν** ὡς εἴδη καὶ οὐσίας φησὶ λαμβάνειν. | Εἰσί τινες, φησίν, οἳ τὰ πέρατα **τῆς γραμμῆς καὶ τοῦ ἐπιπέδου καὶ τοῦ σώματος** οἴονται τοιαύτας φύσεις εἶναι, τουτέστιν οὐσίας καὶ εἴδη χωριστὰ καὶ καθ' αὑτά. |

Remarquer aussi la longue périphrase οἴονται ... τουτέστιν par laquelle le Ps. Alexandre explique le ὡς ... λαμβάνειν de Syrianus.

| Syr. 183.35-184.1 | Ps. Alex. 823.9-12 |
|---|---|
| πρὸς τούτοις δὲ πᾶσιν εἰ τὸ ἕν, φησίν, ἀγαθόν, τὸ μὴ ἓν ὃ εἴτε δυάδα εἴτε ἄνισον εἴτε πλῆθος χρὴ καλεῖν, ἔσται κακόν, ἵνα ἐξ ἐναντίων ἡ γένεσις ᾖ τῶν πραγμάτων. | καὶ πρὸς τούτοις εἰ τὸ ἓν ἀγαθόν, τὸ μὴ ἕν, ὃ εἴτε δυάδα εἴτε ἄνισον εἴτε πλῆθος χρὴ καλεῖν, ἔσται κακόν, ἵν' ἐξ ἐναντίων, **ἑνὸς μὲν τοῦ ἀγαθοῦ, μὴ ἑνὸς δὲ τοῦ κακοῦ**, ἡ γένεσις ᾖ τῶν εἰδῶν. |

Cet exemple diffère des précédents, car il ne s'agit pas de remplacer un démonstratif par son référent, mais de rendre explicite un terme

par une glose. Le terme ἐναντίων est en effet expliqué par ἑνὸς μὲν τοῦ ἀγαθοῦ, μὴ ἑνὸς δὲ τοῦ κακοῦ. La glose est d'ailleurs superflue, car il ressort très clairement du contexte de quels contraires il est question ici.

| Syr. 193.6-8 | Ps. Alex. 835.4-6 |
|---|---|
| γελοῖον δὲ καὶ τὰ τρυπήματα τοῦ αὐλοῦ διὰ τὰ γράμματα **τοσαῦτα** ποιεῖν, ἢ προσαρμόζειν τὰ κδʹ στοιχεῖα τῇ ὁλότητι τοῦ κόσμου. | γελοῖον δὲ καὶ τὰ τρυπήματα τοῦ αὐλοῦ, ᾧ οἱ αὐληταὶ χρῶνται, διὰ τὰ γράμματα **εἴκοσι καὶ τέσσαρα** ποιεῖν, ἢ προσαρμόζειν τὰ κδʹ στοιχεῖα τῇ ὁλότητι τοῦ κόσμου. |

On remarquera aussi l'addition, élémentaire et superflue, de la relative ᾧ οἱ αὐληταὶ χρῶνται.

En ce qui concerne le second point, c'est-à-dire l'insertion de phrases explicatives, les exemples les plus intéressants sont les suivants :

| Syr. 92.14-16 | Ps. Alex. 731.3-10 |
|---|---|
| ζητεῖ δὲ ἐν αὐτῷ, τί τὸ αἴτιον τοῖς μαθηματικοῖς μεγέθεσι τῆς ἑνώσεως· τοῖς μὲν γὰρ αἰσθητοῖς φύσις ἢ ἔνυλον εἶδος ἢ κόλλα ἢ δεσμός, τοῖς δὲ μαθηματικοῖς τί ; | ὃ δὲ ζητεῖ τοιοῦτόν ἐστιν· ἐπεὶ τὰ μαθηματικὰ σώματα ἐξ ἐπιπέδων εἰσί, τί τὸ αἴτιον αὐτοῖς τῆς ἑνώσεως ; Τοῖς μὲν γὰρ φυσικοῖς σώμασιν ἢ ἡ ψυχὴ ὡς εἶδός ἐστιν αἰτία τοῦ ἓν εἶναι, ὡς ἐπὶ τῶν τελείων ζῴων, ἢ μέρος ψυχῆς, ὡς ἐπὶ τῶν ἐχόντων ἁφὴν μόνην, ἢ ἄλλο τι εὔλογον, κόλλα δηλαδὴ ἢ δεσμός. Εἰ δὲ μὴ ἔστι τὸ δεσμοῦν ἀλλὰ ἐξέλθοι ἀπ' αὐτῶν, εὐθὺς πολλά τε γίνεται καὶ διαλύεται. Τοῖς δὲ μαθηματικοῖς καὶ δυναμένοις διαιρεῖσθαι διὰ τὸ ποσὰ εἶναι τί τὸ αἴτιον τῆς αὐτῶν ἑνώσεως ; |

La brève phrase dans laquelle Syrianus affirme que la cause de l'unité des êtres naturels est ou bien la nature, ou bien une forme matérielle, ou bien la colle, ou bien un lien, est développée, chez le Ps. Alexandre, par l'addition de locutions tirées du passage aristotélicien qui est commenté ici : ἡ ψυχὴ ... ἢ μέρος ψυχῆς = ψυχῇ ἢ μέρει ψυχῆς (1077 a 21-22), ἢ ἄλλο τι εὔλογον = ἢ ἄλλῳ τινί, εὐλόγως (a 22), Εἰ δὲ μὴ ἔστι τὸ δεσμοῦν ... πολλά τε γίνεται καὶ διαλύεται = εἰ δὲ μή[30], πολλά, καὶ διαλύεται (a 22-23), δυναμένοις διαιρεῖσθαι διὰ

[30] On remarquera que le Ps. Alexandre remplace le εἰ δὲ μή d'Aristote par Εἰ δὲ

τὸ ποσὰ εἶναι = διαιρετοῖς καὶ ποσοῖς οὖσι (a 23). On remarquera aussi le contraste entre la phrase elliptique de Syrianus : τοῖς δὲ μαθηματικοῖς τί ; et celle qui lui correspond chez le Ps. Alexandre, avec son énorme addition : Τοῖς δὲ μαθηματικοῖς καὶ δυναμένοις διαιρεῖσθαι διὰ τὸ ποσὰ εἶναι τί τὸ αἴτιον τῆς αὐτῶν ἑνώσεως ;

Syr. 93.22-24

Ἐν τούτοις τῷ μὲν λόγῳ συγχωρεῖ εἶναι πρότερα τὰ μαθηματικὰ τῶν αἰσθητῶν, ἐπειδὴ τὸ αἰσθητόν τις ὁριζόμενος σῶμα δεῖται τῶν διαστάσεων αἳ ὁρίζουσι τὸ μαθηματικόν, τῇ οὐσίᾳ δὲ οὐκέτι.

Ps. Alex. 732.19-26

ταῦτα εἰπὼν λέγει ὅτι τῷ μὲν λόγῳ ἔστωσαν πρότερα τὰ μαθηματικὰ τῶν αἰσθητῶν, ἐπειδή τις τὸ αἰσθητὸν ὁριζόμενος δεῖται τῶν διαστάσεων, αἳ ὁρίζουσι τὸ μαθηματικόν· ὥστε ἐπεὶ ὁ τοῦ αἰσθητοῦ σώματος λόγος προσδεῖται τῶν διαστάσεων καὶ τῶν λόγων αὐτῶν, ὥσπερ καὶ ὁ προσδεόμενος τοῦ ζῴου τοῦ λόγου αὐτοῦ προσδεῖται (τὸ γὰρ πρᾶγμα καὶ ὁ λόγος αὐτοῦ ταὐτόν), ὥστε ἐπεὶ ὁ τοῦ αἰσθητοῦ σώματος λόγος προσδεῖται τῶν διαστάσεων καὶ τῶν λόγων αὐτῶν, ἔσονται πρότερα τὰ διαστήματα τῷ λόγῳ· οὐκέτι δὲ καὶ τῇ οὐσίᾳ.

Toute la phrase du Ps. Alexandre ὥστε ἐπεὶ ... τῷ λόγῳ (avec la répétition ὥστε ... αὐτῶν aux lignes 21-22 et 24-25, assez typique du style du Ps. Alexandre), longue, prolixe et embrouillée, vise à expliquer pourquoi les dimensions et, par conséquent, les objets mathématiques, sont antérieurs aux réalités sensibles quant à leur définition (τῷ λόγῳ). Cette phrase, dont il n'y a pas trace chez Syrianus, sépare τῷ μὲν λόγῳ (l. 19) de οὐκέτι δὲ καὶ τῇ οὐσίᾳ (l. 26) de manière forcée et non naturelle. Son caractère de glose en ressort très clairement.

Syr. 100.15-24

Ἐν τούτοις ἀποτείνεται μὲν πάνυ δεόντως πρὸς Ἀρίστιππον καὶ εἴ τις ἄλλος ἀπεσκοράκιζε τὰ μαθήματα μηδενὸς αὐτὰ καλοῦ ἢ ἀγαθοῦ νομίζων στοχάζεσθαι. Καί

Ps. Alex. 739.21-740.1

Ἐν τούτοις ἀποτείνεται πρὸς Ἀρίστιππον καὶ εἴ τις ἄλλος ἀπεσκοράκιζε τὰ μαθήματα. Εἰ γὰρ πᾶν, φησὶν ὁ Ἀρίστιππος, ὃν ἀγαθοῦ ἢ καλοῦ ἕνεκεν ἐργάζεται,

---

μὴ ἔστι τὸ δεσμοῦν, selon le modèle (explication et glose) que nous avons décrit pour Syrianus.

φησι τοῦ χρησίμου μὲν καὶ συμφέροντος τοῦ ἐν τοῖς πρακτοῖς (τοῦτο γὰρ νῦν ἀγαθὸν καλεῖ) μὴ μετεῖναι τοῖς μαθήμασιν, ἐπεὶ μηδὲ τὴν ἀρχὴν πολιτική τις ἕξις ἦν ἡ μαθηματική· τοῦ μέντοι καλοῦ μάλιστα τοὺς μαθηματικοὺς ἔχεσθαι περὶ τὰ σύμμετρα καὶ ὡρισμένα καὶ εὔτακτα διατρίβοντας· κἂν γὰρ μὴ ὀνομάζωσι τὸ καλὸν ἐν τοῖς συμπεράσμασιν, ἀλλ' οὖν δήλη ἐστὶν αὐτῶν ἡ πραγματεία πᾶσα συμμετριῶν καὶ ὁμοιοτήτων καὶ ἀναλογιῶν καὶ τάξεων στοχαζομένη· πολλὰ δὲ καὶ ἐν τῇ φύσει τέλος ποιεῖται τὸ καλὸν καὶ τὸ εὔτακτον καὶ τὸ ὡρισμένον.

τὰ δὲ μαθηματικὰ οὔτε καλοῦ οὔτε ἀγαθοῦ στοχάζεται, τὰ μαθηματικὰ ἄρα οὐκ εἰσίν. Καί φησι τοῦ χρησίμου μὲν οὖν καὶ συμφέροντος τοῦ ἐν τοῖς πρακτοῖς (τοῦτο γὰρ νῦν ἀγαθὸν καλεῖ) μὴ μετεῖναι τοῖς μαθήμασιν, ἐπεὶ μηδὲ τὴν ἀρχὴν πολιτική τις ἕξις ἦν ἡ μαθηματική· περὶ γὰρ τὴν πολιτικὴν ἕξιν τὸ ὡς πρακτὸν καὶ ὡς συμφέρον ἀγαθόν ἐστιν· τοῦ μέντοι καλοῦ μάλιστα ἔχεται ἡ μαθηματική, περὶ τὰ σύμμετρα καὶ εὔτακτα καὶ ὡρισμένα διατρίβουσα· κἂν γὰρ μὴ ὀνόματα τῶν μαθηματικῶν ἐν τοῖς συμπεράσμασι λαμβάνουσιν (οὐ γὰρ λέγουσιν ὅτι παντὸς ἄρα τριγώνου αἱ τρεῖς γωνίαι δυσὶν ὀρθαῖς ἴσαι εἰσίν, ὅτι τοῦτο καλόν), ἀλλ' οὖν δήλη ἐστὶν αὐτῶν πᾶσα ἡ πραγματεία συμμετριῶν καὶ ὁμοιοτήτων καὶ ἀναλογιῶν καὶ τάξεων στοχαζομένη. Ἀλλὰ καὶ ἐπ' ἄλλων πολλῶν αἴτια φαίνεται ἡ τάξις καὶ τὸ ὡρισμένον· πολλὰ γὰρ ἐν τῇ φύσει τέλος ποιεῖται τὸ καλὸν καὶ τὸ εὔτακτον καὶ τὸ ὡρισμένον.

Nous citons intégralement ces deux longs passages parce qu'ils montrent clairement la manière dont le Ps. Alexandre glose Syrianus. Il faut remarquer les éléments suivants :

— La phrase du Ps. Alex. 739.22-24 : Εἰ γὰρ πᾶν ... οὐκ εἰσίν traduit en bonne forme syllogistique, typique de l'enseignement scolaire, la phrase de Syr. 100.16-17 : μηδενὸς ... στοχάζεσθαι.

— Deux phrases-γάρ sont insérées pour expliquer deux affirmations de Syrianus. La première (Ps. Alex. 739.27 : περὶ γὰρ τὴν πολιτικὴν ... ἐστιν) explique l'affirmation selon laquelle les mathématiques ne sont pas une disposition politique ; la seconde (Ps. Alex. 739.30-31 : οὐ γὰρ λέγουσιν ... καλόν) explique l'affirmation selon laquelle les mathématiciens ne font aucune mention du beau dans leurs démonstrations. Il est intéressant de remarquer que l'addition de la première phrase a "fait oublier" au Ps. Alexandre qu'il se trouvait toujours à l'intérieur d'une proposition infinitive dépendante de καί φησιν : au lieu d'écrire τοῦ μέντοι καλοῦ μάλιστα ἔχεσθαι τὴν μαθηματικὴν ... διατρίβουσαν, il écrit ἔχεται ἡ μαθηματική ...

διατρίβουσα. La faute est évidente, car, de cette manière, la phrase-μέν de la proposition infinitive dépendante de καί φησιν est correctement à l'infinitif (τοῦ χρησίμου μὲν ... μὴ μετεῖναι), alors que la phrase-μέντοι se trouve au mode fini : τοῦ μέντοι καλοῦ μάλιστα ἔχεται ἡ μαθηματική. Cela dénonce le caractère additionnel de la phrase περὶ γὰρ τὴν πολιτικὴν ... ἐστιν, véritable glose qui, introduite dans le texte de Syrianus, a provoqué une altération syntaxique.

— Le verbe ἀποσκορακίζειν n'est utilisé par le Ps. Alexandre que dans ce passage, alors que Syrianus l'emploie aussi à la p. 192.29 : encore un exemple d'occurrence unique en passage parallèle.

Syr. 125.10-14

εἰ γάρ ἐστι, φησίν, ἐν τῇ ἐννεάδι πρώτη καὶ μέση καὶ τελευταία τριάς, εἰ τύχοι ὁ αὐτοάνθρωπος οὐ μᾶλλον ἡ πρώτη ἔσται τῆς ἐννεάδος ἢ ἡ μέση ἢ ἡ τρίτη. Οὐ δεῖ δὲ πολλὰς ἰδέας εἶναι τοῦ αὐτοανθρώπου· ὥστε ἢ οὐδεμία ἢ πᾶσαι· εἰ δὲ ἀδύνατον πάσας, οὐδεμία· οὐκ ἄρα μοναδικὸς ἀριθμὸς ἡ ἰδέα, εἴπερ ἀδιάφοροι αἱ μονάδες.

Ps. Alex. 748.9-15

ἐπειδὴ ἐν τῇ ἐννεάδι πρώτη καὶ μέση καὶ τελευταία ἐστὶ τριάς, ἔσονται τρεῖς αὐτοάνθρωποι. Διὰ τί γάρ, εἰ τύχοι, ἡ πρώτη τριὰς ἔσται αὐτοάνθρωπος καὶ οὐχ ἡ δευτέρα ἢ ἡ τελευταία ; Ἢ οὖν οὐδεμία τῶν τριάδων ἐστὶν ἰδέα, ἢ πᾶσαι. Εἰ δὲ ἀδύνατον πάσας (οὕτω γὰρ συμβήσεται, ἐπειδὴ ἄπειροί εἰσι τριάδες, ἀπείρους εἶναι καὶ αὐτοανθρώπους), οὐδεμία αὐτῶν ἐστιν ἰδέα. Οὐκ ἄρα μοναδικὸς ἀριθμὸς ἡ ἰδέα, εἴπερ ἀδιάφοροί εἰσιν αἱ μονάδες.

Les mots que Hayduck met entre parenthèses (οὕτω γὰρ ... αὐτοανθρώπους) sont une phrase introduite par γάρ, par laquelle le Ps. Alexandre glose un passage qu'il juge un peu trop concis chez Syrianus. Ils expliquent en effet pourquoi il est impossible que toute triade soit une idée : s'il en était ainsi, en supposant que l'homme en soi soit une triade, il s'ensuivrait que, puisque les triades sont infinies, les hommes en soi seraient, eux aussi, infinis. On remarquera aussi ce que devient une phrase de Syrianus, concentrée et elliptique (même si parfaitement compréhensible), chez le Ps. Alexandre :

Syr. 125.13-14 : εἰ δὲ ἀδύνατον πάσας, οὐδεμία
Ps. Alex. 748.13-14 : Εἰ δὲ ἀδύνατον πάσας (οὕτω γὰρ ... αὐτοανθρώπους), οὐδεμία αὐτῶν ἐστιν ἰδέα.

Syr. 138.13-19

ὥστε χρὴ χωρίζειν ἕκαστον τῶν ἀριθμῶν καὶ ἀεὶ ἀπ' ἄλλης ἀρχῆς ἐπὶ τὰς ἑξῆς μεταβαίνειν. Εἰ γὰρ οἱ μὲν ἀριθμοὶ ἰδέαι, αἱ δὲ ἰδέαι οὐ περιέχονται ὑπ' ἄλλων ἰδεῶν ὥστε μέρος εἶναι τῶν περιεχουσῶν, οὐδ' ἂν ἀριθμοὶ μέρη εἶεν ἄλλων ἀριθμῶν· ὑπάρξει δὲ αὐτοῖς τοῦτο, εἰ διάφοροι εἶεν αἱ ἐν αὐτοῖς μονάδες. Ταῦτα δέ, φησίν, καὶ εἰ σῴζει τὴν αὐτῶν ὑπόθεσιν, ἀλλ' ἀνατρέπει πολλὰ τῶν ἀριθμητικῶν θεωρημάτων· διὸ πρὸς μὲν τὴν ἑαυτῶν ὑπόθεσιν ὀρθῶς λέγουσιν, ἁπλῶς δὲ οὐκ ὀρθῶς.

Ps. Alex. 761.34-762.11

οὐ κατὰ πρόσθεσιν οὖν τὸ μέτρον ποιοῦνται, ἀλλὰ χωρίζουσιν ἕκαστον τῶν ἀριθμῶν καὶ μετὰ τὸ ἓν ὡς ἀπ' ἄλλης ἀρχῆς μεταβαίνουσιν ἐπὶ τὰ δύο μὴ προστιθέντες τῷ προτέρῳ ἑνὶ ἄλλο ἕν. Οὐ **γὰρ** ἡ γένεσις τῶν ἀριθμῶν ἐκ τῆς ἀορίστου δυάδος ἦν, εἰ τῷ ἑνὶ προστεθὲν ἄλλο ἓν ὁ δύο ἐγένετο καὶ τούτῳ ἄλλο ἓν ὁ τρία καὶ ἐφεξῆς. 'Αλλὰ μὴν οὐδὲ ἰδέαν ἐνδέχεται εἶναι· ἐνυπάρξει γὰρ ἡ ἑτέρα ἰδέα οἷον ἡ αὐτοδυὰς ἐν τῇ ἑτέρᾳ ἰδέᾳ τῇ αὐτοτριάδι, εἴπερ οἱ ἀριθμοὶ ἀδιάφοροι ὄντες κατὰ πρόσθεσιν μετρούμενοι εἰδητικοί εἰσιν. Εἰ οὖν οἱ ἀριθμοὶ ἰδέαι, αἱ δὲ ἰδέαι οὐ περιέχονται ὑπ' ἄλλων ἰδεῶν ὥστε μέρος εἶναι τῶν περιεχουσῶν, οὐδ' ἂν οἱ ἀριθμοὶ μέρη εἶεν ἄλλων ἀριθμῶν· ὑπάρξει δὲ αὐτοῖς τὸ μὴ μέρη εἶναι ἄλλων ἀριθμῶν, εἰ διάφοροί εἰσιν αἱ ἐν αὐτοῖς μονάδες. Ταῦτα οὖν, φησίν, εἰ καὶ σῴζει τὴν αὐτῶν ὑπόθεσιν, ἀλλ' ἀνατρέπει πολλὰ τῶν ἀριθμητικῶν θεωρημάτων· οὔτε **γὰρ** σωρεία ἔσται κατὰ τοῦτο τῶν τυχουσῶν μονάδων ὁ ἀριθμός, οὔτε οὖν διαιρεθήσεται εἰς τὰς τυχούσας, οὔτε πρὸς ἀλλήλας λόγον ἕξουσι τὸν ἡμιόλιον τὸν ἐπίτριτον ἢ ἄλλον τινά. 'Αλλὰ πρὸς μὲν τὴν ἑαυτῶν ὑπόθεσιν ὀρθῶς λέγουσιν, ἁπλῶς δὲ οὐκ ὀρθῶς.

Le passage du Ps. Alexandre présente deux phrases introduites par γάρ. La première : Οὐ γὰρ ἡ γένεσις ... εἰδητικοί εἰσιν (p. 761.37-762.3) explique pourquoi, dans la perspective platonicienne, les nombres ne peuvent pas s'engendrer par addition ; la seconde : οὔτε γὰρ σωρεία ... ἄλλον τινά (p. 762.8-10) affirme que la doctrine platonicienne selon laquelle les nombres ne se produisent pas par addition, mais constituent, chacun, une réalité séparée et en elle-même, détruit la possibilité d'effectuer les opérations arithmétiques, parce que les nombres deviennent incomparables les uns avec les autres.

Syr. 144.5-19

ἐπεὶ οὖν *** ἐν τῇ ἀορίστῳ δυάδι, λέγω δὴ τοῦ τε μεγάλου καὶ τοῦ μικροῦ, ἢ αἱ μὲν ἐκ τοῦ μεγάλου αἱ δὲ ἐκ τοῦ μικροῦ, οὐκ ἀπὸ πάντων ἑκάστη τῶν στοιχείων οὐδ' ἴσαι αἱ μονάδες, ἀλλὰ πρὸς τῷ διάφοροι εἶναι καὶ ἐναντίωσιν ἕξουσι πρὸς ἀλλήλας, εἴ γε αἱ μὲν μεγάλαι αἱ δὲ μικραὶ ἔσονται. Ἢ **τε** τριὰς πόθεν ἕξει τὴν τρίτην μονάδα, ἀπὸ τοῦ μεγάλου ἢ ἀπὸ τοῦ μικροῦ ; Εἰ μὴ ἄρα διὰ ταύτην, φησί, τὴν ἀπορίαν τὸ ἓν ἐν τῇ τριάδι καὶ παντὶ τῷ περιττῷ μέσον ποιοῦσιν, ἵνα ἴσαι ὦσιν αἵ τε ἐκ τοῦ μεγάλου γιγνόμεναι καὶ αἱ ἐκ τοῦ μικροῦ μὴ μόνον ἐν ἀρτίῳ, ἀλλὰ καὶ ἐν περιττῷ ἀριθμῷ. Εἰ δὲ ἑκάστη μονὰς ἐκ [τῆς] τοῦ μεγάλου καὶ τοῦ μικροῦ ἴσων ἀλλήλοις γενομένων τῇ κράσει, πρῶτον πῶς ἔσται μία φύσις αὐτὴ ἡ δυὰς ἡ ἐκ τοῦ μεγάλου καὶ τοῦ μικροῦ ; Δῆλον γὰρ ὅτι <εἰ> καὶ ἡνώθη ὕστερον ἰσασθέντα, ἀλλ' οὖν ἦν πρὸ τῆς ἑνώσεως δύο. Ἔπειτα δὲ τί διοίσει μονὰς δυάδος ; Εἰ γὰρ ἐν τῇ μονάδι δυάς ἐστιν ἰσασθεῖσα καὶ ἡ δυὰς αὐτὸ τοῦτο λέγεται δυὰς εἶναι, τί διοίσουσιν ἀλλήλων ;

Ps. Alex. 767.32-768.26

πότερον ἑκάστη μονὰς τῶν ἐν τῇ αὐτοτριάδι (ἐρωτάσθω γὰρ ἐπ' αὐτῆς) ἐξ ἀμφοῖν ἐγένετο τῶν ἐν τῇ ἀορίστῳ δυάδι, λέγω δὴ τοῦ μεγάλου καὶ μικροῦ, ἢ αἱ μὲν ἐκ τοῦ μεγάλου αἱ δὲ ἐκ τοῦ μικροῦ. Εἰ μὲν γὰρ δὴ οὕτω, τουτέστιν εἰ μὲν γὰρ αἱ μὲν ἐκ τοῦ μεγάλου αἱ δὲ ἐκ τοῦ μικροῦ, οὐκ ἀπὸ πάντων ἑκάστη τῶν στοιχείων ἐστίν, ἀλλ' ἡ μὲν ἐκ τοῦ μεγάλου ἡ δὲ ἐκ τοῦ μικροῦ. Ὥστε οὔτε ἴσαι ἔσονται οὔτε συμβληταί, ἀλλὰ πρὸς τῷ διάφοροι εἶναι καὶ ἐναντιώσεις ἕξουσι πρὸς ἀλλήλας, εἴ γε αἱ μὲν μεγάλαι ἔσονται διὰ τὸ ἐκ τοῦ μεγάλου εἶναι, αἱ δὲ μικραὶ διὰ τὸ ἐκ μικροῦ. Τούτου **γάρ** ἐστι δηλωτικὸν τὸ « οὔτε ἀδιάφοροι αἱ μονάδες· ἐν τῇ μὲν γὰρ τὸ μέγα ἐν τῇ δὲ τὸ μικρὸν ὑπάρχει, ἐναντίον τῇ φύσει ὄν. Ἀλλὰ καὶ ἐν τῇ τριάδι αὐτῇ, φησί, πῶς ; Μία γάρ ἐστι περιττή ». Ἔστι δὲ οἶμαι τὸ λεγόμενον τοιοῦτον. Ἢ **τε** τριὰς ἐὰν τὴν πρώτην τυχὸν ἔχῃ μονάδα ἐκ τοῦ μεγάλου, τὴν δὲ δευτέραν ἐκ τοῦ μικροῦ, τὴν τρίτην (ταύτην **γὰρ** εἶπε περιττήν) πόθεν ἕξει ; Ἀπὸ τοῦ μεγάλου ἢ ἀπὸ τοῦ μικροῦ ;

Τοῦτο ἐρωτήσας ὑπεραπολογεῖται τούτων λέγων· ἀλλ' ὡς ἔοικε, φησί, συνεωρακότες ταύτην τὴν ἀπορίαν τὸ ἓν μέσον ποιοῦσι τοῦ τρία καὶ ἁπλῶς παντὸς ἀριθμοῦ, ἵνα ἴσαι ὦσιν αἵ τε ἐκ τοῦ μεγάλου γινόμεναι καὶ μικροῦ μονάδες· τὸ **γὰρ** ἕν, φασί, μέσον κείμενον τὴν ὑπερβολὴν τῆς μιᾶς μονάδος, ἣν ἔχει πρὸς τὴν λοιπήν, ἀφαιρεῖται καὶ ἐν τῇ δεούσῃ προστεθὲν ἰσάζει αὐτάς. Ταῦτα δὲ ὅτι πλασματώδη καὶ ψευδῆ δῆλον[31]. Ἀλλ' εἰ μέν, ὡς εἴρηται, αἱ μέν εἰσιν ἐκ τοῦ μεγάλου αἱ δὲ ἐκ τοῦ μικροῦ, ταῦτα· εἰ δ'

[31] Pour la phrase Ταῦτα δὲ ὅτι πλασματώδη καὶ ψευδῆ δῆλον, cf. *supra*, p. 17, n. 27.

ἑκατέρα τῶν μονάδων ἐξ ἀμφοτέρων ἐστὶν ἰσασθέντων, τουτέστιν εἰ δὲ ἑκάστη μονὰς ἐκ τοῦ μεγάλου καὶ μικροῦ ἐστιν ἴσων ἀλλήλοις γινομένων ἐν τῇ κράσει (κραθῆναι **γὰρ** ἀνάγκη τὸ μέγα καὶ τὸ μικρόν, εἰ ἐξ ἀμφοτέρων αὐτῶν εἰσιν αἱ μονάδες), πρῶτον μὲν ἡ αὐτοδυὰς πῶς ἔσται μία καὶ ἁπλῆ φύσις ἐκ δυοῖν οὖσα τοῦ μεγάλου καὶ μικροῦ ; Δῆλον γὰρ ὅτι εἰ καὶ ἡνώθη τὸ μέγα καὶ τὸ μικρὸν ὕστερον ὑπὸ τοῦ ἑνὸς ἰσασθέντα, ἀλλὰ πρὸ τῆς ἑνώσεως δύο ἦν, ὥσπερ καὶ τὰ ἐν ἡμῖν στοιχεῖα πρὸ τῆς ἑνώσεως τέτταρα. Ἔπειτα τί διοίσει ἡ δυὰς τῆς μονάδος ; Ἐπεὶ γὰρ καὶ ἐν ἑκάστῃ μονάδι δυάς ἐστιν ἰσασθεῖσα καὶ ἡ δυὰς αὐτὸ τοῦτο δυὰς εἶναι λέγεται, τί διοίσουσιν ἀλλήλων ;

Les quatorze lignes de Syrianus correspondent à trente-deux lignes du Ps. Alexandre. Une telle disproportion est due principalement à des gloses, c'est-à-dire à des parties de texte qui n'ajoutent rien d'essentiel.

— Τούτου γὰρ ... τοιοῦτον (p. 768.3-7) : cette phrase est constituée par la citation du passage 1083 b 26-29. L'expression par laquelle elle s'achève, Ἔστι δὲ οἶμαι τὸ λεγόμενον τοιοῦτον est, comme nous le verrons, typique du Ps. Alexandre (= Michel d'Éphèse)[32]. Le caractère extrinsèque et additionnel de cette phrase est trahi par le τε de Ἥ τε τριάς (Ps. Alex. 768.7 = Syr. 144.9). Chez Syrianus, le raisonnement, qui suit de près le texte aristotélicien, se développe de la manière suivante :

(ll. 5-7) il y a deux possibilités : ou bien les unités sont engendrées par le grand et par le petit (qui constituent la dyade indéfinie), ou bien certaines unités sont engendrées par le grand, et d'autres par le petit. Si l'on admet la seconde hypothèse, il s'ensuivra que :

(a) (l. 7) toutes les unités ne seront pas engendrées par les deux principes ;

(b) (l. 7) les unités ne seront pas égales, puisque les unes seront grandes, les autres, petites ;

---

[32] Cf. *infra*, p. 59.

(c) (ll. 8-9) les unités seront contraires l'une à l'autre, parce que le grand et le petit sont contraires ;

(d) (ll. 9-10) *et* la triade (Ἥ τε τριάς), si ses deux premières unités sont engendrées l'une par le grand et l'autre par le petit, d'où tirera-t-elle sa troisième unité ? du grand ou du petit ?

Or, la phrase Τούτου γὰρ ... τοιοῦτον du Ps. Alexandre s'insère entre (c) et (d). De cette manière, la phrase Ἥ τε τριὰς ... τὴν τρίτην ... πόθεν ἕξει ; (Ps. Alex. 768.7-9) est complètement coupée des conséquences (a), (b) et (c) et est présentée comme une étape ultérieure du texte aristotélicien, dont le Ps. Alexandre va proposer l'exégèse (introduite par la formule Ἔστι δὲ οἶμαι τὸ λεγόμενον τοιοῦτον). L'enclitique τε n'a donc plus aucune raison d'être. Il n'est que le reste, désormais inutile, du texte de Syrianus, où, en revanche, il est requis par l'étroite connexion des conséquences (a)-(d).

— ταύτην γὰρ εἶπε περιττήν (p. 768.8) : explication de τρίτην.

— τὸ γὰρ ἕν ... τουτέστιν (p. 768.12-17) : Cette longue phrase se compose de deux parties :

(i) τὸ γὰρ ἕν ... δῆλον (ll. 12-15) : En M 8, 1083 b 28-30, Aristote formule l'aporie de la triade : si les deux premières unités de la triade sont engendrées l'une par le grand et l'autre par le petit, par quoi la troisième unité sera-t-elle engendrée ? par le grand ou par le petit ? C'est probablement à cause de cette aporie, dit-il, que les Platoniciens font de l'un en soi un moyen terme dans tout nombre impair. Les unités composant les nombres impairs sont ainsi divisées en deux groupes qui comptent, chacun, le même nombre d'unités, car l'unité en excès est l'un. Le trois sera donc composé d'une unité engendrée par le grand, d'une unité engendrée par le petit, et de l'un comme moyen terme. Telle est l'exégèse correcte. On la trouve, bien formulée, chez Syrianus : « A moins que, dit-il (*scil.* Aristote), à cause de cette aporie ils (*scil.* les Platoniciens) ne fassent de l'un le moyen terme dans la triade et dans tout nombre impair, afin que les unités engendrées par le grand et les unités engendrées par le petit soient égales (*scil.* en nombre égal), non seulement dans le nombre pair, mais aussi dans le nombre impair »[33].

Or, le Ps. Alexandre propose une exégèse différente. Il semble croire que l'un comme moyen terme sert, pour ainsi dire, à compenser la petitesse d'une unité par rapport à l'autre : « En effet, disent-ils, l'un, se trouvant en position intermédiaire, annule la

---

[33] Syr. 144.10-13.

supériorité qu'une unité a par rapport à l'autre et, ajouté à l'unité inférieure, les rend égales »[34]. Il ne s'agit donc pas, pour lui, de diviser tout nombre impair en deux ensembles contenant le même nombre d'unités, mais de rendre égales, dans tous les nombres, aussi bien pairs qu'impairs, les unités différentes. Cette exégèse fautive peut, me semble-t-il, s'expliquer à partir du texte de Syrianus. Lorsque celui-ci affirme : « [...] afin que les unités engendrées par le grand et les unités engendrées par le petit soient égales non seulement dans le nombre pair, mais aussi dans le nombre impair »[35], le Ps. Alexandre peut avoir compris que la solution de l'un comme moyen terme concernait tous les nombres, aussi bien pairs qu'impairs. C'est sans doute pour cette raison qu'il écrit : τὸ ἓν μέσον ποιοῦσι τοῦ τρία καὶ ἁπλῶς παντὸς ἀριθμοῦ[36].

(ii) 'Αλλ' εἰ μέν ... τουτέστιν (ll. 15-17) : Simple résumé : telles sont les conséquences de l'hypothèse selon laquelle certaines unités sont engendrées par le grand et d'autres par le petit ; en revanche, si chaque unité est engendrée à la fois par le grand et par le petit, il s'ensuit que etc.

— κραθῆναι ... μονάδες (ll. 19-20) : Explication du terme τῇ κράσει, qui ne se trouve pas chez Aristote.

Outre ces quatre phrases introduites par γάρ, les autres éléments que le texte du Ps. Alexandre contient en plus du texte de Syrianus, visent tous à expliquer et à rendre l'expression plus explicite :

— p. 767.37 : ἀλλ' ἡ μὲν ἐκ τοῦ μεγάλου ἡ δὲ ἐκ τοῦ μικροῦ : simple éclaircissement de la phrase précédente (οὐκ ἀπὸ πάντων ἑκάστη τῶν στοιχείων ἐστίν, ll. 36-37), qui, elle, se lit chez Syrianus.

— p. 768.2-3 : διὰ τὸ ἐκ τοῦ μεγάλου εἶναι ... διὰ τὸ ἐκ μικροῦ : explique pourquoi il y aura des unités grandes et des unités petites.

— p. 768.7-8 : ἐὰν ... μικροῦ : explique l'aporie de la triade.

— p. 768.22 : τὸ μέγα καὶ τὸ μικρόν ... ὑπὸ τοῦ ἑνός : rend explicites le sujet et l'agent.

— p. 768.23-24 : ὥσπερ καὶ ... τέτταρα : exemple très banal.

La comparaison de ces deux passages du point de vue de la technique de composition montre que *tous* les éléments propres au Ps. Alexandre peuvent être éliminés sans que l'argumentation subisse

---

[34] Ps. Alex. 768.12-14.

[35] Syr. 144.11-13.

[36] Ps. Alex. 768.11. Bonitz voulait ajouter <περιττοῦ> ; à notre avis, le texte transmis par les mss. est correct et il ne faut pas corriger le Ps. Alexandre sur la base d'Aristote et de Syrianus.

le moindre dommage. Il suffit en effet de les supprimer pour obtenir tel quel le texte de Syrianus. Autrement dit, le texte du Ps. Alexandre se compose du texte de Syrianus plus des additions qui n'ont aucune relation profonde avec le reste. Si l'on imaginait que c'est Syrianus qui a supprimé tous ces passages, on se heurterait toujours à la même difficulté : comment peut-on concevoir un abrégé qui ne se fait que par coupures nettes, sans aucun besoin de souder les parties qui restent en les adaptant l'une à l'autre, et, ce qui est le plus étonnant, en sorte que le résultat de ces coupures est un texte qui est *régulièrement* plus clair et plus rigoureux que son modèle ?

| Syr. 152.30-153.1 | Ps. Alex. 776.11-18 |
| --- | --- |
| Ἐπειδὴ <αὐτῷ> τῷ ἑνί, φησί, ταὐτὸν δὲ εἰπεῖν τῇ ἀρχηγικῇ μονάδι, ὁμοιοτέρα ἐστὶν ἡ ἐν τῇ δυάδι μονὰς ἤπερ ἡ δυάς (ἡ μὲν γὰρ διαιρετή, ἡ δὲ ἀδιαίρετος), τὸ δὲ τῇ ἀρχῇ ὁμοιότερον πρότερον, προτέρα ἂν εἴη ἡ μονὰς ἡ ἐν τῇ δυάδι τῆς δυάδος· οὔ φασι δὲ ἐκεῖνοι. | Ἐπειδὴ αὐτῷ τῷ ἑνί (ταὐτὸν δὲ εἰπεῖν τῇ ἀρχικῇ μονάδι), ὁμοιοτέρα ἐστὶν ἡ ἐν τῇ δυάδι μονὰς ἤπερ ἡ δυάς (ἡ μὲν γὰρ δυὰς διαιρετή, ἡ δὲ μονὰς ἡ ἐν αὐτῇ ἀδιαίρετος, τὸ δὲ ἀδιαίρετον τῷ ἀδιαιρέτῳ ὁμοιότερον ἤπερ τὸ διαιρετόν), ἐπεὶ οὖν ὁμοιοτέρα ἡ ἐν τῇ δυάδι μονὰς τῇ ἀρχικῇ μονάδι, τὸ δὲ τῇ ἀρχῇ ὁμοιότερον πρότερον, προτέρα ἂν εἴη ἡ μονὰς ἡ ἐν τῇ δυάδι τῆς δυάδος· οὔ φασι δὲ τοῦτο ἐκεῖνοι, ἀλλ' εὐθὺς μετὰ τὴν ἀρχικὴν μονάδα τὴν δυάδα τάττουσιν. |

Le parallèle suggère trois remarques :

— La phrase de Syr. 152.31-32 : ἡ μὲν γὰρ διαιρετή, ἡ δὲ ἀδιαίρετος, est rendue plus explicite, chez le Ps. Alexandre (p. 776.13-14), grâce à l'identification, typiquement scolaire, de ἡ μὲν et ἡ δὲ : ἡ μὲν γὰρ δυάς ... ἡ δὲ μονὰς ἡ ἐν αὐτῇ.

— La phrase du Ps. Alex. 776.14 : τὸ δὲ ἀδιαίρετον ... διαιρετόν n'est qu'une banalité, car elle ne sert qu'à compléter le syllogisme en y ajoutant la prémisse mineure.

— La reprise ἐπεὶ οὖν ... μονάδι (Ps. Alex. 776.15) est une épanalepse très typique du style du Ps. Alexandre (= Michel d'Éphèse)[37]. C'est, encore une fois, un élément inutile à l'argumentation.

[37] Cf. *infra*, p. 64.

Syr. 154.17-20

Εἴτε, φησί, μὴ σύνεισιν ἀλλήλαις αἱ ἀρχαὶ τῶν μεγεθῶν, ἀπολελυμέναι ἀλλήλων αἱ διαστάσεις ἔσονται (τὰ γὰρ ἐκ διαφόρων ἀρχῶν ὑποστάντα οὐκ ἀναγκάζεται ἅμα εἶναι), ὥστε ἐπίπεδον ἔσται ἄνευ γραμμῆς· εἴτε σύνεισι, ταὐτὸν ἔσται ἡ γραμμὴ τῷ ἐπιπέδῳ καὶ τῷ στερεῷ τὸ ἐπίπεδον.

Ps. Alex. 777.23-33

Εἰ μὴ σύνεισιν ἀλλήλαις αἱ ἀρχαὶ μηδὲ συνακολουθοῖεν[38] τῷ μακρῷ καὶ βραχεῖ τὸ πλατὺ καὶ στενὸν καὶ βαθὺ καὶ ταπεινόν, καὶ πάλιν τῷ πλατεῖ καὶ στενῷ τὸ βαθὺ καὶ ταπεινὸν καὶ μακρὸν καὶ βραχύ, ὁμοίως καὶ τῷ βαθεῖ καὶ ταπεινῷ ἐκεῖνα. Εἰ οὖν μὴ ἀκολουθοῖεν ἀλλήλοις ἀλλὰ κεχωρισμένα ἐστὶν ἀπ' ἀλλήλων καὶ πάντῃ ἀκοινώνητα, καὶ αἱ ἐξ αὐτῶν γινόμεναι διαστάσεις ἥ τε γραμμὴ καὶ τὸ ἐπίπεδον καὶ τὸ στερεὸν ἀπολελυμέναι καὶ κεχωρισμέναι ἔσονται (τὰ γὰρ ἐκ διαφόρων ἀρχῶν ὑποστάντα οὐκ ἀναγκάζεται ἅμα εἶναι), ὥστε ἔσται ἐπίπεδον ἄνευ γραμμῆς καὶ στερεὸν χωρὶς ἐπιπέδου, ὅπερ ἐστὶν ἀδυνατώτατον. Εἴτε σύνεισιν ἀλλήλοις τὸ μακρὸν καὶ τὸ πλατὺ καὶ τὰ λοιπά, ταὐτὸν ἔσται τῇ γραμμῇ καὶ τῷ στερεῷ τὸ ἐπίπεδον καὶ ταῦτα ἐκείνῳ.

Tout le long passage : μηδὲ συνακολουθοῖεν ... καὶ τὸ στερεόν que le Ps. Alexandre (ll. 23-28) a en plus par rapport à Syrianus, n'est qu'une explication de la phrase qui précède, par l'énumération détaillée des trois couples de principes opposés (long / court, large / étroit, haut / bas) et épanalepse εἰ οὖν μὴ ἀκολουθοῖεν. De la même manière, dans la formulation de la seconde branche de l'alternative (si les principes des grandeurs géométriques ne s'impliquent pas l'un l'autre), alors que, chez Syrianus, le sujet est sous-entendu : εἴτε σύνεισι (l. 19), chez le Ps. Alexandre, il est exprimé : Εἴτε σύνεισιν ἀλλήλοις τὸ μακρὸν καὶ τὸ πλατὺ καὶ τὰ λοιπά (ll. 31-32). On remarquera aussi que là où Syrianus écrit simplement αἱ διαστάσεις (l. 18), le Ps. Alexandre glose en précisant de quelles dimensions il s'agit : αἱ ἐξ αὐτῶν γινόμεναι διαστάσεις ἥ τε γραμμὴ καὶ τὸ ἐπίπεδον καὶ τὸ στερεὸν (ll. 27-28). La phrase du Ps. Alexandre, allongée démesurément par ces additions, a perdu la disjonction εἴτε

[38] J'écris συνακολουθοῖεν au lieu de συνακολουθεῖ ἐν, parce que le verbe συνακολουθεῖν requiert le datif simple. Le présence de l'indicatif σύνεισιν dans la même protase ne gêne pas (voir les lignes 26-27 : εἰ οὖν μὴ ἀκολουθοῖεν ... κεχωρισμένα ἐστὶν).

... εἴτε de Syrianus, ce qui a entraîné un affaiblissement de la structure logique de l'argument[39].

Il me semble donc que les exemples que l'on vient d'analyser montrent que le texte du Ps. Alexandre se présente le plus souvent comme une glose au texte de Syrianus, que le Ps. Alexandre développe, explique et explicite en ajoutant des sujets dans les phrases elliptiques, en remplaçant les pronoms démonstratifs par leurs référents, en insérant des phrases entières qui, très souvent introduites par γάρ, n'apportent jamais rien d'essentiel ou de significatif au texte de Syrianus[40].

## 2. *Quelques observations sur le lexique du Ps. Alexandre*

Dans la préface à son édition (p. XXVI), H. Bonitz avait remarqué quelques particularités du vocabulaire du Ps. Alexandre, qui l'amenaient à supposer, chez celui-ci, une certaine influence chrétienne et néopythagoricienne, et à exclure, par suite, qu'Alexandre d'Aphrodise pût être l'auteur "immédiat" du commentaire aux livres E-N : d'où sa thèse selon laquelle ces livres seraient l'ouvrage d'un auteur bien postérieur à Alexandre, qui aurait retravaillé le commentaire

---

[39] Noter aussi une faute dans la conclusion du Ps. Alexandre : si les principes des grandeurs géométriques s'impliquent l'un l'autre, dit-il, « la surface sera identique à la ligne et au solide, et ces autres (= la ligne et le solide) seront identiques à celle-là (= la surface) », alors que la conclusion de Syrianus est correcte : « la ligne sera identique à la surface, et la surface sera identique au solide ».

[40] L'argument de Bonitz, préface, p. V, repris par Kroll, préface, p. VI, n. 1, selon lequel il est plus vraisemblable de penser que Syrianus dépend du Ps. Alexandre parce que celui-ci n'aurait rien pu tirer d'un commentaire aussi peu littéral que celui de Syrianus, alors que ce dernier, au contraire, pouvait très bien profiter de l'exégèse littérale du Ps. Alexandre, est, à notre avis, très faible. En réalité, malgré son caractère polémique, le commentaire de Syrianus présente, presque pour chaque lemme, une section d'exégèse littérale, qui est le plus souvent nettement distinguée de la réponse à Aristote, introduite par ῥητέον ou par des expressions équivalentes (cf. *infra*, Étude III, p. 142-143). Une telle structure du commentaire de Syrianus a sans aucun doute facilité la tâche du Ps. Alexandre, qui n'a pas été obligé de demêler la paraphrase de la partie polémique et plus teintée de néoplatonisme. Cela est évident dans les passages où le parallèle Syrianus = Ps. Alexandre s'arrête juste avant le début de la réponse de Syrianus à Aristote : cf. Syr. 92.16 = Ps. Alex. 731.10 ; Syr. 93.1 = Ps. Alex. 732.15 ; Syr. 95.22 = Ps. Alex. 735.2-3 ; Syr. 99.31 = Ps. Alex. 739.12 ; Syr. 115.19 = Ps. Alex. 742.24-25 ; Syr. 150.15 = Ps. Alex. 772.20 ; Syr. 153.32 = Ps. Alex. 777.3 ; Syr. 172.34 = Ps. Alex. 808.12 ; Syr. 176.11 = Ps. Alex. 812.22 ; Syr. 179.6 = Ps. Alex. 815.9 ; Syr. 179.17-18 = Ps. Alex. 816.26 ; Syr. 180.17 = Ps. Alex. 817.36 ; Syr. 184.1 = Ps. Alex. 823.11-12 ; Syr. 185.14-15 = Ps. Alex. 824.1-2 ; Syr. 194.27 = Ps. Alex. 836.32-33.

authentique d'Alexandre. L. Tarán se borne à renvoyer à Bonitz pour affirmer que le Ps. Alexandre fut influencé par le néopythagorisme et par le néoplatonisme. Comme nous l'avons vu, Tarán date le Ps. Alexandre entre Alexandre et Syrianus, en le plaçant plus près de Syrianus à cause des influences néoplatoniciennes qu'on décèle dans son vocabulaire[41]. Je voudrais donc examiner d'un peu plus près certains termes présents chez le Ps. Alexandre[42] et montrer que si la thèse de L. Tarán était correcte, il faudrait accepter une conclusion invraisemblable, à savoir que le Ps. Alexandre, malgré son orthodoxie aristotélicienne, a été un des créateurs du vocabulaire néoplatonicien tardif.

— ἀρχικὴ μονάς et ἀρχικὴ δυάς : Ces deux syntagmes ne sont pas attestés avant Syrianus. Pour ἀρχικὴ μονάς, on compte 8 occurrences chez le Ps. Alexandre, 14 chez Syrianus, 10 chez Proclus, une chez Damascius et une chez Simplicius[43]. Pour ἀρχικὴ δυάς, on compte 4 occurrences chez le Ps. Alexandre, 4 chez Syrianus, une chez Proclus[44].

— αὐτομέγεθος : Ce terme n'est pas attesté avant Syrianus. On compte 3 occurrences chez le Ps. Alexandre, 4 chez Syrianus, 13 chez Proclus[45].

— ὀντότης : Ce terme avait déjà été signalé par Bonitz[46]. Il semble être attesté pour la première fois chez Marius Victorinus, qui pourrait

---

[41] Tarán, p. 220, n. 18, et p. 230, n. 43.

[42] Les mots et les syntagmes qui font l'objet de la brève analyse qui suit, ont été selectionnés sur la base de leur caractère manifestement non-aristotélicien ou tardif (un certain nombre parmi eux avaient été déjà signalés par Bonitz). Le TLG constitue maintenant un outil de travail incomparable pour toute recherche de terminologie. Nous avons utilisé les versions D et E.

[43] Ps. Alex. 775.26.33-34, 776.12.15.17, 780.30.32.33. Syr. 113.15, 132.12-13, 133.11, 135.22, 139.29-30, 140.22, 149.18, 151.5, 152.13.19.30, 156.24, 157.31, 158.2. Proclus, *Theol. Plat.* III 2, p. 10.1, V 11, p. 36.2, V 31, p. 115.21, 116.1-2, 117.2 Saffrey-Westerink ; *El. Theol.* § 64, p. 60.20.32, 62.4, § 181, p. 158.32-33 Dodds ; *In Remp.* II, p. 143.24-25 Kroll. Damascius, *De princ.* III, p. 64.16 Westerink-Combès. Simplicius, *In Epict. Ench.*, XXXV 26 Hadot$^2$.

[44] Ps. Alex. 753.12-13, 763.33, 764.4, 767.29. Syr. 112.35, 113.13, 129.33, 156.27. Proclus, *In Remp.* I, p. 88.29-30 Kroll.

[45] Ps. Alex. 463.6, 729.8.31. Syr. 13.2, 48.4, 90.2 (= Ps. Alex. 729.31), 143.13. Proclus, *In Parm.* IV 854.11-12, 867.10.19-20.26.28-29.31.38, 868.3.11, 870.34.37, 875.29.31 Cousin. Il s'agit bien du terme αὐτομέγεθος, et non pas d'une façon d'orthographier αὐτὸ μέγεθος : cf. Ps. Alex. 463.6 τὸ μὲν γὰρ αὐτομέγεθος καὶ τὸν αὐτοαριθμὸν πρώτας οὐσίας φάσκοντες ; 729.31 (= Syr. 90.2) μεταξὺ τοῦ αὐτομεγέθους καὶ τοῦ μαθηματικοῦ παντὸς μεγέθους ; Proclus, *In Parm.* IV 867.10 τῷ αὐτομεγέθει ; 867.19-20.38, 870.37 et 875.29.31 τοῦ αὐτομεγέθους.

[46] Préface, p. XXVI.

l'avoir tiré de Porphyre[47]. Mais il ne semble avoir connu aucun succès, puisqu'on ne le trouve que chez Jean Lydus (VIe s.)[48], Jean Damascène (VIIe-VIIIe s.), Eustrate (XIe-XIIe s.), Eustathe (XIIe s.) et Nicéphore Grégoras (XIIIe-XIVe s.)[49]. On en compte en revanche 9 occurrences chez le Ps. Alexandre, toutes dans la locution ὀντότητος μετέχειν. Si le Ps. Alexandre était antérieur à Syrianus, on s'expliquerait mal l'aisance surprenante avec laquelle il se sert de ce terme, qui est extrêmement rare chez les philosophes néoplatoniciens.

— οἱ τὰς ἰδέας πρεσβεύοντες : Cette expression, par laquelle sont désignés les Platoniciens, n'est pas attestée avant Asclépius. On compte 2 occurrences chez le Ps. Alexandre, 12 chez Asclépius, une chez Olympiodore, Sophonias et Michel d'Éphèse[50].

— ὁ πολυτίμητος νοῦς : Cette expression, déjà signalée par Bonitz[51], n'est pas attestée avant Syrianus. On compte 7 occurrences chez le Ps. Alexandre, 2 chez Syrianus, 7 chez Proclus, 3 chez Damascius, 3 chez Simplicius, une chez Psellus, une chez le Ps. Thémistius (= Sophonias) et une chez Michel d'Éphèse[52].

---

47 *Candidi Epistola* I 3, 1-6 Henry-Hadot : « His igitur sic se habentibus neque ὄν ante deum fuit neque ὀντότης [...] Si igitur neque potentia neque existentia fuit neque exsistentialitas [...] multo magis et ὀντότης et ὄν et substantialitas et substantia ». Pour le rapprochement avec Porphyre, cf. le témoignage de Jean Lydus cité à la note suivante.

48 *De mensibus* IV 94, p. 138.21-24 Wünsch : οἱ δὲ θεολόγοι ταύτην (*scil.* τὴν Ἑστίαν) εἶναι βούλονται τὴν λεγομένην ὀντότητα (ce qu'on appelle "substantialité") [...] ὁ δὲ Πορφύριος μετὰ τὴν νοητὴν Ἑστίαν ἤτοι ὀντότητα βούλεται καὶ τὴν ἔφορον τῆς γῆς (= fr. 357 Smith : le fragment de Porphyre que cite Jean Lydus est tiré du Περὶ ἀγαλμάτων).

49 Jean Damascène, *Expositio fidei* 36, p. 89.55 Kotter ; *De duabus in Christo voluntatibus* 28, p. 210.7 Kotter. Eustrate, *In Anal. Post.*, p. 20.3, 103.13, 179.5, 215.8 Hayduck ; *In Eth. Nic.*, p. 13.7.9, 47.38, 268.20-21, 289.26.27, 292.33, 294.21 Heylbut ; Eustathe, *In Homeri Odysseam*, t. II, p. 218.11 Stallbaum. Nicéphore Grégoras, *Byzantina Historia*, t. II, p. 1067.6-7 Schopen-Bekker.

50 Ps. Alex. 481.26, 561.21. Asclépius, *In Met.*, p. 69.22-23, 70.15, 216.14-15, 216.22, 249.1, 393.4-5, 393.34, 404.10, 405.29-30, 417.32, 419.34-35, 440.24 Hayduck. Olympiodore, *In Phaed.* 5 § 6.2 Westerink. Sophonias, *In De anima*, p. 5.24 Hayduck. Michel d'Éphèse, *In Eth. Nic. X*, p. 531.16-17.

51 Préface, p. XXVI.

52 Ps. Alex. 463.34, 707.21, 710.36, 719.14.28-29, 795.4. Syr. 25.4, 90.32. Proclus, *Theol. Plat.* I 19, p. 93.13 (avec la note de Saffrey-Westerink, qui renvoient aussi à Psellus, *Epist.* 207, p. 507.15 Sathas), II 3, p. 24.21 ; *In Alc.* 247.9, p. 294 Segonds ; *In Parm.* IV 957.10-11, VI 1053.14-15 Cousin ; *In Tim.* I, p. 404.6 Diehl ; *Dubit.* § 53.19, p. 208 Isaac. Damascius, *De princ.* I, p. 18.23-19.1, 34.12, III, p. 164.6 Westerink-Combès. Simplicius, *In De caelo*, p. 482.19 Heiberg ; *In Phys*, p. 147.9, 317.17 Diels. Ps. Thémistius (= Sophonias), *In Parva Naturalia*, p. 3.15 Wendland. Ps. Philopon (= Michel d'Éphèse), *In De gen. anim.*, p. 64.5-6 Hayduck.

— στοιχειωτός : La première attestation est dans les *Theologoumena Arithmetica* du Ps. Jamblique[53]. On compte 2 occurrences chez le Ps. Alexandre[54]. L'emploi de ce terme est massif dans le *De principiis* de Damascius (env. 60 occurrences)[55], et c'est sans doute de lui que l'hérite Simplicius[56].

— συνεπτυγμένως : Ce terme n'est pas attesté avant Proclus (3 occurrences)[57]. On compte 2 occurrences chez le Ps. Alexandre[58]. On le retrouve ensuite chez le Ps. Simplicius (1), chez un Anonymus, *In Rhetoricam* (4), et chez Eustrate (1)[59]. Le Ps. Alexandre serait donc la source de Proclus.

D'autres termes, qui ne sont pourtant pas typiques du vocabulaire philosophique néoplatonicien, retiennent l'attention, parce que leurs attestations sont très tardives. Dans ces cas aussi, le mérite de les avoir inventés reviendrait au Ps. Alexandre.

— ἀρχαιοπρεπῶς : Une occurrence chez le Ps. Alexandre (p. 636.36). Ce terme n'est pas attesté avant Damascius[60]. On le retrouve ensuite chez Simplicius, le Ps. Simplicius, Théophylacte Simocattes (VII^e s.) et dans les scholies sur l'*Iliade*[61].

— μεμελανωμένως : Ce terme est très intéressant, car il n'est attesté que chez le Ps. Alexandre et chez Michel d'Éphèse. Leurs textes présentent en outre une forte affinité[62] :

---

53 [Jamblique], *Theol. arithm.*, p. 68.9 de Falco.

54 Ps. Alex. 606.10, 679.2.

55 Il faut ajouter aussi *In Phil.*, § 56.7, 104.9, 235.3, 237.2 Westerink.

56 *In De caelo*, p. 555.4, 601.3.11.17.19 Heiberg ; *In Phys.*, p. 201.20.22, 246.4.16, 630.1.11, 637.34 Diels.

57 *In Remp.* I, p. 294.2 Kroll ; *Theol. Plat.* III 2, p. 8.13 Saffrey-Westerink ; *In Eucl.*, p. 55.1 Friedlein.

58 Ps. Alex. 467.3, 479.24.

59 Ps. Simplicius, *In De anima*, p. 42.9 Hayduck ; Anon., *In Rhet.*, p. 230.21.24, 244.14, 245.7 Rabe (CAG XXI 2) ; Eustrate, *In Anal. Post.*, p. 102.26 Hayduck.

60 *In Parm.*, t. II, p. 198.14 Ruelle.

61 Simplicius, *In De caelo*, p. 698.13 Heiberg ; *In Phys.*, p. 111.15, 873.7 Diels. Ps. Simplicius, *In De anima*, p. 246.20 Hayduck. Théophylacte Simocattes, *Historiae*, VII 8.5, p. 259.8 de Boor. *Scholia in Homeri Iliadem*, Λ 162a, t. III, p. 157.7-8, P 216-8, t. IV, p. 371.89 Erbse.

62 Ces quatre textes sont déjà cités en parallèle par Praechter, art. cité *supra*, p. 1, n. 3 [GGA 168 (1906)], p. 887, qui en souligne la « besonders auffällige Uebereinstimmung ». Cf. aussi *infra*, p. 61, pour l'expression ἀσαφῶς καὶ περινενοημένως (ἀπαγγέλλειν), qui, elle aussi, est propre exclusivement au Ps. Alexandre et à Michel d'Éphèse.

| Ps. Alex. 519.14-15 | Ps. Alex. 653.4-5 | Michel d'Éphèse, *In Parva Nat.*, p. 9.34-35 Wendland | Michel d'Éphèse, *In De gen. anim.*, p. 196.11-12 Hayduck |
|---|---|---|---|
| τὴν λύσιν ἀσαφῶς καὶ λίαν μεμελανωμένως ἐπαγαγών. | ἀσαφῶς δὲ πάνυ καὶ μεμελανωμένως ἑρμηνεύει ταῦτα. | πάνυ δὲ ασαφῶς καὶ μεμελανωμένως ἀπαγγέλλει τὰ λεγόμενα. | πάνυ δ' ἀσαφῶς καὶ μεμελανωμένως ἐπάγει τὰς αἰτίας. |

Si le Ps. Alexandre était antérieur à Syrianus, il faudrait admettre qu'il a inventé un terme qui n'a été repris que six siècles plus tard par Michel d'Éphèse. En outre, l'affinité terminologique de ces quatre textes est si frappante qu'il faudrait en conclure que Michel d'Éphèse, lorsqu'il écrivait ses commentaires sur le *De gen. anim.* et sur les *Parva Nat.*, avait sous les yeux ces deux passages du Ps. Alexandre. Tout cela semble absolument invraisemblable.

— ὀρθολεκτεῖν : Terme très rare, dont on ne connaît que quatre occurrences chez le Ps. Alex., Nil d'Ancyre († ca. 450), le Ps. Grégoire de Nysse, et Eustathe[63].

— σκιωδῶς : Deux occurrences chez le Ps. Alexandre[64]. Sauf une occurrence chez Didyme l'Aveugle (IV^e^ s.)[65], cet adverbe n'est attesté que chez des auteurs tardifs : Jean Damascène, Michel d'Éphèse, Eustrate et Nicéphore Grégoras[66].

Il est aussi intéressant de souligner la locution : κατεξηραμμένη χείρ (p. 514.35), qui semble bien être un écho du récit évangélique de *Marc.* 3.1 : ἐξηραμμένην ἔχων τὴν χεῖρα, car l'expression ἐξηραμμένη (κατεξηραμμένη) χείρ ne se trouve que dans ces deux textes. Il est très difficile de croire qu'un commentateur antérieur à Syrianus se soit souvenu de ce passage de l'Évangile pour expliquer l'affirmation d'Aristote, *Met.* Z 11, 1036 b 30-32 : οὐ γὰρ πάντως τοῦ ἀνθρώπου μέρος ἡ χείρ, ἀλλ' ἡ δυναμένη τὸ ἔργον ἀποτελεῖν, ὥστε ἔμψυχος οὖσα· μὴ ἔμψυχος δὲ οὐ μέρος[67].

---

[63] Ps. Alex. 783.27. Nil d'Ancyre, *Epist.* II 291, PG 79, col. 345 A. Ps. Grégoire de Nysse, *De occursu Domini*, PG 46, col. 1164 C. Eustathe, *In Iliadem*, t. II, p. 40.1, 717.4 Van der Valk.

[64] Ps. Alex. 440.9, 520.20.

[65] *In Zachariam* II 70, t. II, p. 462.18 Doutreleau.

[66] Jean Damascène, *Homilia in transfigurationem Domini*, PG 96, col. 552 B. Michel d'Éphèse, *In De gen. anim.*, p. 154.22 Hayduck. Eustrate, *In Eth. Nic.*, p. 104.6 Heylbut. Nicéphore Grégoras, *Byzantina Historia*, t. II, p. 698.17, 1133.1, t. III, p. 26.6, 203.5, 259.7, 387.3, 449.23 Schopen-Bekker.

[67] On remarquera aussi la présence de trois *hapax* : ἀγαθοδοσία (p. 707.19), πεπερασμενώτερος (p. 639.3), προσκατασκευαστικός (p. 750.11). En ce qui concerne ἀγαθοδοσία, ce terme semble être forgé sur le modèle de mots assez tardifs tels que ἀγαθοδότις (Didyme l'Aveugle, *De Trin.* II 14, PG 39, col. 712 A ;

En conclusion, si l'on accepte la thèse selon laquelle le Ps. Alexandre est antérieur à Syrianus, il faut accepter la conclusion qu'il a créé ou, du moins, a été le premier auteur attesté à utiliser les termes ou syntagmes suivants : ἀρχαιοπρεπῶς, ἀρχικὴ μονάς, ἀρχικὴ δυάς, αὐτομέγεθος, μεμελανωμένως, ὀρθολεκτεῖν, οἱ τὰς ἰδέας πρεσβεύοντες, ὀντότης ὁ πολυτίμητος νοῦς, στοιχειωτός (probablement), συνεπτυγμένως, parmi lesquels ἀρχικὴ μονάς, ἀρχικὴ δυάς, αὐτομέγεθος, ὀντότης, ὁ πολυτίμητος νοῦς, στοιχειωτός et συνεπτυγμένως sont des termes importants du vocabulaire néoplatonicien tardif. Le problème est évidemment celui de concevoir une figure qui réunirait en elle-même des traits si opposés, presque incompatibles : un commentateur de la *Métaphysique* de stricte observance aristotélicienne, ayant vécu après Jamblique et peu avant Syrianus, c'est-à-dire à une époque où il n'y a pratiquement plus de philosophes aristotéliciens orthodoxes, un commentateur aristotélicien qui serait non seulement influencé par le néoplatonisme, comme L. Tarán se contente de dire en répétant les affirmations de Bonitz, qui remontent à 1847, mais aussi capable d'enrichir le vocabulaire néoplatonicien de termes-clés, tels que ἀρχικὴ μονάς et ἀρχικὴ δυάς, qui supposent une théorie des premiers principes déjà parfaitement formée ; un commentateur que Syrianus aurait estimé à tel point qu'il en aurait recopié des pages entières sans toutefois jamais le citer. Quel personnage pourrait correspondre à un tel portrait ? La réponse est, à notre avis, évidente : personne.

## 3. *Alexandre et le Ps. Alexandre*

La thèse de L. Tarán est (i) que le Ps. Alexandre et Syrianus n'ont pas connu le commentaire authentique d'Alexandre d'Aphrodise sur les livres E-N, (ii) que Syrianus a utilisé le commentaire du

---

Ps. Denys l'Aréopagite, *De div. nom.* I 3, p. 111.10 Suchla ; *De eccl. hier.* III 7 et VII 6, p. 87.22-23 et 126.17 Heil-Ritter ; Jean Damascène, *Homiliae* VIII 3, PG 96, col. 701 C), ἀγαθοδότως (Ps. Denys l'Aréopagite, *De cael. hier.* I 1, p. 7.5 Heil-Ritter) et ἀγαθοδωρία (Germain de Constantinople [† 733], *Oratio* 1 *In vivificam crucem*, PG 98, col. 228 C). Quant au terme αὐτοεῖδος (Ps. Alex. 790.32, 791.2.3.6.8.10.11.12.14), il pourrait s'agir d'un terme propre au Ps. Alexandre, qui, dans son exégèse de M 10, 1087 a 5-6, au lieu de lire τὸ αὐτὸ εἶδος, lit τὸ αὐτοεῖδος, qu'il interprète comme équivalent à τὸ ἀρχικὸν ἕν. Mais rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit d'un terme réellement composé, et non pas d'une simple façon d'orthographier αὐτὸ εἶδος (cf. *supra*, p. 33, n. 45).

Ps. Alexandre dans la conviction qu'il s'agissait du vrai Alexandre d'Aphrodise, et (iii) que le Ps. Alexandre est un faussaire qui aurait écrit le commentaire sur ces livres avec l'intention d'en attribuer la paternité à Alexandre d'Aphrodise. Nous reviendrons plus tard sur le dernier point de la thèse de L. Tarán[68] ; pour l'heure, nous allons examiner les deux premiers points.

On a déjà vu qu'il est impossible de soutenir que Syrianus a pu considérer le Ps. Alexandre comme le vrai Alexandre d'Aphrodise à cause de la citation de Jamblique que Syrianus aurait lue et reconnue comme telle chez le Ps. Alexandre. Il vaut toutefois la peine de suivre de près l'argumentation de L. Tarán. Elle s'articule dans les étapes suivantes :

(1) L. Tarán énonce deux critères concernant Alexandre d'Aphrodise : (a) il est impossible qu'Alexandre ait interprété deux passages parallèles de la *Métaphysique* de deux manières différentes ; (b) il est impossible qu'Alexandre ait oublié ou contredit les affirmations d'Aristote concernant les doctrines de Platon et de ses successeurs[69].

(2) L. Tarán démontre que Syrianus ne connaissait pas le commentaire authentique d'Alexandre sur les livres M et N (analyse des passages parallèles Syr. 154.9-13 = Ps. Alex. 777.16-21)[70].

(3) L. Tarán démontre que l'Alexandre cité par Syrianus dans les livres M et N est le Ps. Alexandre (analyse des passages parallèles Syr. 166.26-28 = Ps. Alex. 797.12-17, et Syr. 122.11-23 = Ps. Alex. 745.20-32)[71].

Je voudrais donc examiner les trois parallèles sur lesquels L. Tarán s'appuie pour soutenir sa thèse. Comme le premier parallèle est une citation du Περὶ φιλοσοφίας et que les deuxième et troisième parallèles sont des citations d'Alexandre chez Syrianus, j'examinerai brièvement toutes les citations de l'Aristote perdu chez le Ps. Alexandre et chez Syrianus, ainsi que toutes les citations d'Alexandre dans les livres M et N de Syrianus.

---

68 Cf. *infra*, p. 66-71.
69 Tarán, p. 222.
70 Tarán, p. 224.
71 Tarán, p. 226-228.

### 3.1 *Le premier parallèle et l'Aristote perdu*

| Syr. 154.5-13 | Ps. Alex. 777.11-21 |
|---|---|
| Βουλόμενοι, φησί, καὶ τὰ μεγέθη παράγειν ἀπὸ τῶν δύο ἀρχῶν τοῦ τε ἑνὸς καὶ τῆς ἀορίστου δυάδος, ἐκ μὲν τῆς δυάδος φασὶ τήν τε γραμμὴν τὸ μακρὸν καὶ βραχὺ λαβεῖν, τό τε ἐπίπεδον τὸ στενὸν καὶ πλατύ, τό τε στερεὸν τὸ βαθὺ καὶ ταπεινόν· ταῦτα γὰρ εἴδη ἐκάλουν τοῦ μεγάλου καὶ μικροῦ τοῦ ἐν τῇ ἀορίστῳ δυάδι. Τὴν δὲ κατὰ τὸ ἕν, φησίν, ἀρχὴν οὐχ ὁμοίως εἰσῆγον ἅπαντες, ἀλλ' οἱ μὲν αὐτοὺς τοὺς ἀριθμοὺς τὰ εἴδη τοῖς μεγέθεσιν ἔλεγον ἐπιφέρειν, οἷον δυάδα μὲν γραμμῇ, τριάδα δὲ ἐπιπέδῳ, τετράδα δὲ στερεῷ (τοιαῦτα γὰρ ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας ἱστορεῖ περὶ Πλάτωνος)· οἱ δὲ μεθέξει τοῦ ἑνὸς τὸ εἶδος ἀπετέλουν τῶν μεγεθῶν. | Βουλόμενοι καὶ τὰ μεγέθη παράγειν ἀπὸ τῶν δύο ἀρχῶν τοῦ τε ἑνὸς καὶ τῆς ἀορίστου δυάδος, ἐκ μὲν τῆς δυάδος φασὶ τήν τε γραμμὴν τὸ μακρὸν καὶ βραχὺ λαβεῖν, τό τε ἐπίπεδον τὸ πλατὺ καὶ στενόν, τό τε στερεὸν τὸ βαθὺ καὶ ταπεινόν· ταῦτα γὰρ τὸ μακρὸν καὶ βραχὺ καὶ τὰ λοιπὰ εἴδη ἐκάλουν τοῦ μεγάλου καὶ μικροῦ τοῦ ἐν τῇ ἀορίστῳ δυάδι. Τὴν δὲ κατὰ τὸ ἕν, φησίν, ἀρχὴν οὐχ ὁμοίως εἰσῆγον ἅπαντες, ἀλλ' οἱ μὲν αὐτοὺς τοὺς ἀριθμοὺς τὰ εἴδη τοῖς μεγέθεσιν ἔλεγον ἐπιφέρειν, οἷον δυάδα μὲν γραμμῇ, τριάδα δὲ ἐπιπέδῳ, τετράδα δὲ στερεῷ (τοιαῦτα γὰρ ἐν τοῖς Περὶ φιλοσοφίας ἱστορεῖ περὶ Πλάτωνος, δι' ὃ καὶ ἐνταῦθα βραχέως καὶ συντόμως τὴν τούτων ἐξέθετο διάνοιαν), οἱ δὲ μεθέξει τοῦ ἑνὸς τὸ εἶδος ἀπετέλουν τῶν μεγεθῶν. |

Ces deux passages, qui sont presque identiques, se réfèrent à *Met.* M 9, 1085 a 9-14, où Aristote parle de la dérivation des grandeurs géométriques à partir des espèces du grand et du petit :

> οἱ μὲν γὰρ ἐκ τῶν εἰδῶν τοῦ μεγάλου καὶ τοῦ μικροῦ ποιοῦσιν, οἷον ἐκ μακροῦ μὲν καὶ βραχέος τὰ μήκη, πλατέος δὲ καὶ στενοῦ τὰ ἐπίπεδα, ἐκ βαθέος δὲ καὶ ταπεινοῦ τοὺς ὄγκους· ταῦτα δέ ἐστιν εἴδη τοῦ μεγάλου καὶ μικροῦ. Τὴν δὲ κατὰ τὸ ἓν ἀρχὴν ἄλλοι ἄλλως τιθέασι τῶν τοιούτων[72].

Pour expliquer l'affirmation selon laquelle les positions des Platoniciens sont divergentes en ce qui concerne le principe d'unité, Syrianus et le Ps. Alexandre mentionnent deux thèses, dont la première est attribuée à Platon, et la seconde à des philosophes inconnus. (a) Platon : les grandeurs géométriques sont engendrées

---

72 « Certains philosophes les (= la ligne, la surface et le solide) dérivent des espèces du Grand et du Petit : par exemple, ils forment les lignes à partir du Long et du Court, les surfaces, à partir du Large et de l'Étroit, les solides, à partir du Haut et du Bas, toutes choses qui sont des espèces du Grand et du Petit. Quant au principe formel de telles entités, correspondant à l'Un, leurs positions sont divergentes ».

par les nombres ; (b) philosophes inconnus : les grandeurs géométriques sont engendrées par leur participation à l'un. Or, la seconde opinion (les grandeurs géométriques sont engendrées par l'un) est mentionnée par Aristote en B 4, 1001 b 19-25. Dans son commentaire sur ce passage, Alexandre d'Aphrodise, p. 228.10-28, identifie les tenants de cette opinion à Platon, et il attribue la première opinion (les grandeurs géométriques sont engendrées par les nombres) à un τις. Syrianus aussi (p. 48.20-23) attribue à Platon l'opinion visée par Aristote dans B 4. Cela signifie que l'opinion (b), que Syrianus et le Ps. Alexandre, dans leurs commentaires sur M 9, attribuent à des philosophes inconnus, est attribuée à Platon par Alexandre et par Syrianus dans leurs commentaires sur B 4. En revanche, l'opinion (a), que Syrianus et le Ps. Alexandre attribuent à Platon dans leurs commentaires sur M 9, est attribuée par Alexandre à un philosophe inconnu dans son commentaire sur B 4. Cela signifie, selon L. Tarán, que dans M 9, Syrianus utilise une source différente de celle qu'il utilisait dans B 4 ; et puisque dans B 4, il utilisait Alexandre, il s'ensuit que dans M 9, il ne connaît pas le commentaire d'Alexandre, car, sur la base des deux critères énoncés par L. Tarán, il est impossible qu'Alexandre ait interprété le même passage d'Aristote de deux manières différentes et qu'il se soit trompé ou contredit à propos des doctrines de Platon et de son école. Par suite, Syrianus utiliserait une source qui n'est pas Alexandre. Il reste à démontrer que cette source autre que le vrai Alexandre, c'est justement le Ps. Alexandre. C'est ce que L. Tarán essaie d'établir à l'aide des deuxième et troisième parallèles.

Mais avant d'en venir là, examinons de plus près le premier parallèle. L'attribution fautive à Platon de l'opinion selon laquelle les grandeurs géométriques sont engendrées par les nombres, est faite sur la base du Περὶ φιλοσοφίας : τοιαῦτα γὰρ ἐν τοῖς Περὶ φιλοσοφίας ἱστορεῖ περὶ Πλάτωνος (Syr. 154.12-13 = Ps. Alex. 777.18-19)[73]. Selon

[73] Le passage Ps. Alex. 777.16-21 (= fr. 11 Ross, fr. 27B, p. 489 Gaiser) est commenté par M. Isnardi Parente, « Testimonia Platonica. Per una raccolta delle principali testimonianze sui λεγόμενα ἄγραφα δόγματα di Platone. Testimonianze di età ellenistica e di età imperiale », *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filosofiche*, CCCXCV (1998), Memorie - Serie IX - Volume X - Fasc. 1, p. 105-106. Les deux passages parallèles de Syrianus et du Ps. Alexandre sont commentés par H. D. Saffrey, *Le Περὶ φιλοσοφίας d'Aristote*, cit., p. 18-19. Le P. Saffrey pense que le Ps. Alexandre recopie très probablement Syrianus, qui, à son tour, peut avoir trouvé cette citation du Περὶ φιλοσοφίας chez Alexandre d'Aphrodise. Le P. Saffrey, p. 19, a raison de croire que la remarque du Ps. Alexandre, 777.19-20 : δι' ὃ καὶ ἐνταῦθα βραχέως καὶ συντόμως τὴν τούτων

L. Tarán, puisque cette attribution est fautive, elle ne peut pas remonter à Alexandre. Or, même si l'on accepte cette inférence, cela n'implique pas nécessairement que la source de Syrianus était fautive et que, par conséquent, il ne peut pas s'agir d'Alexandre. Il est tout à fait possible que Syrianus ait mal interprété Alexandre en référant à Platon une remarque qu'Alexandre faisait à propos de l'autre opinion, c'est-à-dire à propos de la véritable opinion platonicienne (les grandeurs géométriques sont engendrées par l'un et par la dyade indéfinie)[74]. En outre, si l'on pense, avec L. Tarán, que la source de Syrianus est le Ps. Alexandre, le problème n'est que renvoyé : d'où vient l'attribution fautive du Ps. Alexandre ? Puisque L. Tarán pense que le Ps. Alexandre ne connaît pas le commentaire authentique d'Alexandre[75], il faut penser que cette attribution fautive est due au Ps. Alexandre lui-même. Mais un autre problème surgit : si le Ps. Alexandre ne connaît pas le commentaire d'Alexandre, d'où a-t-il tiré la citation du Περὶ φιλοσοφίας ? Il paraît sûr, en effet, qu'Alexandre a été le dernier à lire directement le Περὶ φιλοσοφίας et le Περὶ τἀγαθοῦ et qu'aucun des commentateurs postérieurs n'a connu ces deux ouvrages de première main[76]. Il est aussi important de remarquer que cette citation du Περὶ φιλοσοφίας est isolée chez le Ps. Alexandre, alors que Syrianus cite aussi un autre fragment de cet ouvrage[77], dont aucune trace ne se trouve chez le Ps. Alexandre. Mais si Syrianus ne connaît pas le commentaire d'Alexandre et qu'il dépend du Ps. Alexandre pour sa première citation du Περὶ φιλοσοφίας, d'où a-t-il tiré sa seconde citation ? Faut-il admettre qu'il

---

ἐξέθετο διάνοιαν, pourrait être une réponse à Syr. 154.13-14 : ταῦτα ... οὔτε διηρθρωμένως παραδέδοται, en ce sens que Syrianus reprocherait à Aristote le caractère peu clair et peu développé de ce passage, et le Ps. Alexandre justifierait Aristote en disant que cela est dû au fait qu'Aristote a déjà traité ce sujet dans le Περὶ φιλοσοφίας.

74 C'est l'hypothèse de H. Cherniss, dans son compte rendu du livre du P. Saffrey, *Gnomon*, 31 (1959), p. 36-51, en part. p. 48-49.

75 Tarán, p. 224-225.

76 H. Cherniss, *Aristotle's Criticism of Plato and the Academy*, t. I, Baltimore 1944, p. 121, n. 77 ; Id., c. r. de H. D. Saffrey, *Le Περὶ φιλοσοφίας d'Aristote*, cit., *Gnomon*, 31 (1959), p. 38 ; E. Berti, *La filosofia del « primo » Aristotele*, Milano 1997[2] [1re éd. Padova 1962], p. 207, p. 252 n. 148 ; M. Isnardi Parente, « Testimonia Platonica », cit., 1998, p. 58, 75. — Sur les fragments aristotéliciens conservés par Syrianus, Asclépius, le Ps. Alexandre et le Ps. Philopon, cf. *infra*, Appendice II, p. 193-196.

77 Syr. M 9, p. 159.33-160.3 = fr. 11, p. 78 Ross = Test. Plat. n° 58, p. 539 Gaiser = test. n° 25, p. 276 Richard (M.-D. Richard, *L'enseignement oral de Platon*, Paris 1986). Aucun parallèle chez le Ps. Alexandre. Ce passage de Syrianus est commenté par M. Isnardi Parente, « Testimonia Platonica », cit., 1998, p. 106-108. Cf. aussi E. Berti, *La filosofia del « primo » Aristotele*, cit., p. 270-271.

en a eu une connaissance directe ? Aucun élément ne semble autoriser une telle conclusion.

Quelle est la situation pour les autres œuvres perdues d'Aristote ?

— Περὶ τἀγαθοῦ : Aucune citation chez Syrianus, trois citations chez le Ps. Alexandre (p. 615.14-15 [I 3], 643.2-3 [K 3], 695.26 [Λ 7][78]). Le manque de parallèles chez Syrianus s'explique par le fait qu'il n'a pas commenté les livres I, K et Λ. Ces trois citations du Ps. Alexandre n'impliquent pourtant pas qu'il avait un accès direct au Περὶ τἀγαθοῦ. En effet, les trois passages répètent la même information, à savoir que dans le Περὶ τἀγαθοῦ, Aristote a ramené tous les contraires à l'opposition un / multiplicité, information qui provient du commentaire d'Alexandre sur *Met.* Γ 2[79], comme le Ps. Alexandre l'admet lui-même dans le premier passage[80]. Les trois citations du Ps. Alexandre ne signifient donc ni qu'il pouvait lire le Περὶ τἀγαθοῦ ni qu'il disposait du commentaire d'Alexandre sur les livres I, K et Λ.

— Περὶ ἰδεῶν : Deux citations chez Syrianus, une citation chez le Ps. Alexandre, qui correspond à la seconde citation de Syrianus (bien que les deux passages ne soient pas identiques littéralement) :

Syr. M 6, 120.33-121.4 = fr. 1, p. 121 Ross (aucun parallèle chez le Ps. Alexandre).

Syr. N 6, 195.10-16 ≅ Ps. Alex. 836.34-837.3 = fr. 1, p. 121 Ross.

La situation du Περὶ ἰδεῶν est donc la même que celle du Περὶ φιλοσοφίας : Syrianus présente deux citations, dont une seulement est partagée par le Ps. Alexandre. Si donc Syrianus dépend du

---

78 Fr. 5 Ross, p. 120. Les deux premiers passages sont commentés par M. Isnardi Parente, « Testimonia Platonica », cit., 1998, p. 71-74.

79 *In Met.*, p. 250.17-20 : ἀναπέμπει δὲ ἡμᾶς περὶ τοῦ γνῶναι ὅτι σχεδὸν πάντα τὰ ἐναντία ὡς εἰς ἀρχὴν ἀνάγεται τό τε ἓν καὶ τὸ πλῆθος εἰς τὴν Ἐκλογὴν τῶν ἐναντίων, ὡς ἰδίᾳ περὶ τούτων πραγματευσάμενος. Εἴρηκε δὲ περὶ τῆς τοιαύτης ἐκλογῆς καὶ ἐν τῷ δευτέρῳ Περὶ τἀγαθοῦ (= fr. 5 Ross), et p. 262.18-24 : διὰ δὲ τοῦ "εἰλήφθω γὰρ ἡ ἀναγωγὴ ἡμῖν" ἀναπέμπει πάλιν ἡμᾶς εἰς τὰ ἐν τῷ B Περὶ τἀγαθοῦ δεδειγμένα (= fr. 5 Ross) ... Εἰπὼν ὅτι πως τὰ ἐναντία πάντα εἰς τὸ ἓν καὶ πλῆθος ἀνάγεται, καὶ τοῦτο δι' ἧς πεποίηται ἀναγωγῆς τῶν ἐναντίων ἐν τῷ B Περὶ τἀγαθοῦ εἰς ταῦτα πιστωσάμενος... Dans ces deux passages, Alexandre commente respectivement *Met.* Γ 2, 1003 b 33-1004 a 2 : ὥσθ' ὅσαπερ τοῦ ἑνὸς εἴδη, τοσαῦτα καὶ τοῦ ὄντος· περὶ ὧν τὸ τί ἐστι τῆς αὐτῆς ἐπιστήμης τῷ γένει θεωρῆσαι, λέγω δ' οἷον περὶ ταὐτοῦ καὶ ὁμοίου καὶ τῶν ἄλλων τῶν τοιούτων. Σχεδὸν δὲ πάντα ἀνάγεται τἀναντία εἰς τὴν ἀρχὴν ταύτην· τεθεωρήσθω δ' ἡμῖν ταῦτα ἐν τῇ ἐκλογῇ τῶν ἐναντίων, et 1004 b 33-1005 a 2 : πάντα δὲ καὶ τἆλλα ἀναγόμενα φαίνεται εἰς τὸ ἓν καὶ πλῆθος, εἰλήφθω γὰρ ἡ ἀγωγὴ ἡμῖν. Les deux passages d'Alexandre sont recopiés par Asclépius, *In Met.*, p. 237.11-14 et 247.17-21 Hayduck.

80 Ps. Alex. 615.14-15 : Πεποίηκε γὰρ διαίρεσιν ἐν τοῖς Περὶ τἀγαθοῦ, ὡς καὶ ἐν ἄλλοις εἴπομεν.

Ps. Alexandre, la question se pose de savoir d'où Syrianus a tiré les deux citations du Περὶ ἰδεῶν et du Περὶ φιλοσοφίας qu'il ne pouvait pas lire chez le Ps. Alexandre. Quant à la citation du Περὶ ἰδεῶν qui est commune à Syrianus et au Ps. Alexandre, il vaut la peine de l'analyser de plus près.

| Syr. 195.10-16 | Ps. Alex. 836.34-837.3 |
|---|---|
| Ταῦτά ἐστιν ἃ ἐν τούτοις ἀντιλέγει ταῖς τῶν Πυθαγορείων καὶ Πλατωνικῶν ἀνδρῶν θεωρίαις ὁ Ἀριστοτέλης· ἃ δὴ περιέχει καὶ τὰ ἐν τῷ μείζονι τῶν Α ῥηθέντα, ὡς καὶ ὁ ὑπομνηματιστὴς Ἀλέξανδρος ὑπεσημήνατο· διὸ καὶ ἡμεῖς τούτοις ἐπιστήσαντες οὐδ' ἐκεῖνα παραλελοιπέναι νομίζομεν· οὐ μὴν οὐδ' ὅσα ἐν τοῖς Περὶ εἰδῶν δύο βιβλίοις πρὸς αὐτοὺς εἴρηκε· σχεδὸν γὰρ κἀκεῖ τὰ αὐτὰ ταῦτα ἀνακυκλοῖ, ὥστε εἰκότως διὰ τῶν αὐτῶν ἂν εἴη καὶ ἡ πρὸς ἐκεῖνα ἀπάντησις. | Ταῦτα εἰπὼν συμπεραίνεται τὸν σύμπαντα λόγον λέγων· τὰ μὲν οὖν συμβαίνοντα τοῖς εἰδητικοὺς ἀριθμοὺς ποιοῦσι καὶ τοῖς χωριστὰ τὰ μαθηματικὰ τιθεμένοις καὶ αἴτια τῶν φυσικῶν λέγουσι τὰ ῥηθέντα ἐστί, καὶ ἔτι πλείω τούτων συναχθείη, τὰ περὶ τῶν εἰδῶν γραφέντα αὐτῷ δύο βιβλία, ἄλλα ὄντα παρὰ τὸ Μ καὶ Ν, καὶ ἐκτὸς τῆς Μετὰ τὰ φυσικὰ συντάξεως. |

Les deux passages, qui constituent l'épilogue des deux commentaires, ne présentent aucune reprise littérale et ne disent pas la même chose. On peut les paraphraser comme suit :

Syrianus : Voilà les objections qu'Aristote a développées contre les Pythagoriciens et les Platoniciens. Les mêmes objections se lisent aussi dans le livre A, comme Alexandre d'Aphrodise en fait la remarque. C'est pourquoi, en commentant le livre N, j'ai aussi répondu aux objections du livre A[81] et à celles qui sont contenues dans les deux livres Περὶ ἰδεῶν, car elles sont presque les mêmes que les objections de *Met.* A et N.

Ps. Alexandre : Voilà quelles sont les conséquences absurdes qui découlent du fait de poser les nombres idéaux et les réalités mathématiques comme étant séparés des réalités naturelles. Mais plus d'objections encore pourraient être formulées, c'est-à-dire les objections contenues dans les deux livres Περὶ ἰδεῶν, qui ne s'identifient pas aux livres M et N de la *Métaphysique* et qui ne font pas partie de la *Métaphysique.*

Si l'hypothèse de L. Tarán était correcte, il faudrait penser que la citation d'Alexandre qui se lit chez Syrianus renvoie au passage du

[81] Cela signifie évidemment que Syrianus n'a pas commenté le livre A.

Ps. Alexandre, que Syrianus penserait être le vrai Alexandre. Deux difficultés s'opposent à cette conclusion. Premièrement, comment expliquer que Syrianus, tout en citant Alexandre, dise autre chose que son prétendu modèle ? En particulier, pourquoi affirmerait-il que les objections de *Met.* A et M sont les mêmes que celles du Περὶ ἰδεῶν, alors qu'il lisait chez le Ps. Alexandre que le Περὶ ἰδεῶν contenait des objections ultérieures par rapport à la *Métaphysique* ? Si Syrianus a voulu modifier le témoignage d'Alexandre pour l'affaiblir en affirmant qu'il avait réfuté toutes les objections d'Aristote visant la doctrine des nombres idéaux, on ne comprend pas pourquoi il aurait cité explicitement Alexandre, qui disait le contraire, à savoir que plus d'objections encore pouvaient être formulées. Il est donc évident que le renvoi de Syrianus à Alexandre ne vise pas le passage parallèle du Ps. Alexandre[82].

Deuxièmement, puisque la même affirmation se lit aussi dans la première citation du Περὶ ἰδεῶν chez Syrianus (M 6, p. 120.33-121.4), qui n'a pas d'analogue chez le Ps. Alexandre, il s'ensuivrait que cette citation provient, elle aussi, de la citation unique du Ps. Alexandre dans son commentaire sur N 6. Mais il est difficile de croire que, lorsqu'il commentait M 6, Syrianus avait sous les yeux le commentaire du Ps. Alexandre sur N 6, et cela pour dire non pas ce que disait "Alexandre", mais le contraire.

En outre, l'affirmation du Ps. Alexandre, selon laquelle le Περὶ ἰδεῶν contenait des objections supplémentaires par rapport à la *Métaphysique*, semble être une paraphrase du texte aristotélicien fusionnée avec le renseignement de Syrianus concernant le Περὶ ἰδεῶν. Aristote écrit : τὰ μὲν οὖν συμβαίνοντα ταῦτά τε κἂν ἔτι πλείω συναχθείη (1093 b 24-25), et le Ps. Alexandre paraphrase : τὰ μὲν οὖν συμβαίνοντα τοῖς εἰδητικοὺς ἀριθμοὺς ποιοῦσι ... καὶ ἔτι πλείω συναχθείη (p. 836.34-837.1). Ensuite, l'affirmation de Syrianus que le

---

[82] C'est pourquoi Kroll renvoie à Ps. Alex., M 4, p. 741.28-37, où le Ps. Alexandre observe que le passage M 4, 1078 b 34-M 5, 1080 a 8 répète à la lettre le passage A 9, 990 b 2-991 b 9. Mais dans ce texte du Ps. Alexandre, on ne lit aucune citation du Περὶ ἰδεῶν. Il faudrait alors penser que Syrianus a tiré la remarque concernant l'identité entre M 4-5 et A 9 de ce passage du commentaire du Ps. Alexandre sur M 4, et la citation du Περὶ ἰδεῶν du passage sur N 6, en la modifiant pourtant, car au lieu de dire, comme le Ps. Alexandre, que le Περὶ ἰδεῶν contient des arguments supplémentaires par rapport à ceux qui se trouvent dans les livres A et M de la *Métaphysique*, il affirme que ces trois textes contiennent tous les trois les mêmes arguments. C'est évidemment une hypothèse trop compliquée.

Περὶ ἰδεῶν contenait *presque* les mêmes objections que *Met.* A et M, a pu lui suggérer de voir dans la phrase purement potentielle d'Aristote : « et on pourrait rassembler plus d'objections encore », une référence au Περὶ ἰδεῶν.

En conclusion, si Syrianus et le Ps. Alexandre n'ont pas connu le commentaire authentique d'Alexandre d'Aphrodise sur les livres M et N et que Syrianus utilise le Ps. Alexandre dans la conviction qu'il s'agit du vrai Alexandre, il devient difficile d'expliquer les citations de l'Aristote perdu aussi bien chez Syrianus que chez le Ps. Alexandre. En effet, si le Ps. Alexandre n'a pas connu le commentaire d'Alexandre, d'où a-t-il tiré les citations de l'Aristote perdu qui ne se trouvent pas dans les livres A-Δ du commentaire d'Alexandre ? S'il lisait encore ces ouvrages d'Aristote, il est bien étonnant qu'il n'ait cité qu'une seule fois le Περὶ φιλοσοφίας et le Περὶ ἰδεῶν. Mais ce qui éveille le soupçon, c'est surtout le fait que ses deux citations coïncident avec celles de Syrianus, qui, lui, présente des citations du Περὶ φιλοσοφίας et du Περὶ ἰδεῶν qui ne se lisent pas chez le Ps. Alexandre. D'autre part, si le Ps. Alexandre est la source de Syrianus, d'où Syrianus a-t-il tiré les citations qu'il a en plus par rapport au Ps. Alexandre ? Faut-il admettre qu'il a eu, lui aussi, un accès direct à ces ouvrages d'Aristote ? La seule hypothèse qui permette d'échapper à ces difficultés, c'est que Syrianus tire ses citations de l'Aristote perdu du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, et que le Ps. Alexandre tire les siennes du commentaire de Syrianus. Cela explique pourquoi celles du Ps. Alexandre ne sont qu'un choix parmi les citations de Syrianus.

### 3.2 *Les deuxième et troisième parallèles et les citations d'Alexandre chez Syrianus*

Les deuxième et troisième parallèles examinés par L. Tarán sont deux citations d'Alexandre chez Syrianus. Par ces textes, il veut montrer que l'Alexandre cité par Syrianus est le Ps. Alexandre. Si cela est vrai, il faut que toutes les citations d'Alexandre dans les livres M et N de Syrianus puissent être interprétées comme des renvois au Ps. Alexandre. Nous allons donc examiner toutes ces citations. Elles sont au nombre de dix.

(1) Syr. 96.17-19 (M 3, 1077 b 14-1078 a 13). Syrianus affirme que si, comme le dit Alexandre d'Aphrodise, notre activité intellectuelle s'exerçait sur des objets qu'elle a forgés elle-même et qui ne sont pas

intelligibles par nature, il s'ensuivrait une querelle absurde à propos d'objets qui ne sont pas de vrais intelligibles. Aucun passage du Ps. Alexandre ne correspond à cette citation[83]. Il faut donc conclure que l'Alexandre que cite ici Syrianus n'est pas le Ps. Alexandre. Faire l'hypothèse d'un Ps. Alexandre qui ne s'identifierait pas au Ps. Alexandre que nous connaissons, est d'ailleurs complètement injustifié[84].

(2) Syr. 100.3-13 (M 3, 1078 a 22-31). La phrase : οὕτω γὰρ ὁ Ἀφροδισιεὺς τοῦτο τὸ ῥητὸν ἐξηγεῖται (l. 4) est un renvoi précis au commentaire d'Alexandre sur 1078 a 22-31. Rien, dans le commentaire du Ps. Alexandre, ne correspond à cette citation de Syrianus. Il est en outre très intéressant de remarquer que cette citation d'Alexandre se trouve exactement entre deux passages parallèles Syr. = Ps. Alex. :

lemme 1078 a 22-31 :
Syr. 99.17-31 = Ps. Alex. 738.24-739.12
Syr. 100.3-13 : citation d'Alexandre
lemme 1078 a 31-b 5 :
Syr. 100.15-24 = Ps. Alex. 739.21-740.1

La citation explicite d'Alexandre se trouve donc encadrée, chez Syrianus, entre deux passages qui sont identiques chez le Ps. Alexandre. Or, si l'Alexandre que cite Syrianus est le Ps. Alexandre, on se heurterait à une absurdité inexplicable : Syrianus aurait recopié à la lettre deux longs passages du Ps. Alexandre sans le nommer et, entre l'un et l'autre, il aurait inséré une citation explicite d'Alexandre qui ne se trouvait aucunement dans le modèle qu'il avait sous les yeux et qu'il était en train de recopier soigneusement. Autrement dit, dans la même page, Syrianus aurait recopié deux passages du Ps. Alexandre sans le citer et lui aurait attribué un passage qui ne lui appartenait pas.

(3) Syr. 108.25-29 (M 4, 1079 a 2-3). Syrianus cite l'opinion d'Alexandre selon laquelle, pour Aristote, les idées seraient synonymes des sensibles. Contre Alexandre, Syrianus affirme que dans ce passage (1079 a 2-3), Aristote a raison de dire que les idées sont "homonymes" des sensibles, et non pas "synonymes". Aucun passage parallèle chez le Ps. Alexandre. Mais puisque le passage M 4, 1079 a 2-3 est identique à A 9, 990 b 6-8, Kroll renvoie au commentaire

---

[83] Usener renvoie au Ps. Alex. 712.14-20 Bonitz = 735.30-36 Hayduck, mais Kroll a raison de dire que ce renvoi ne porte pas.

[84] Hypothèse exclue aussi par Tarán, p. 225.

d'Alexandre d'Aphrodise sur A 9, p. 77.12, où Alexandre écrit effectivement : ὁμώνυμον μὲν λέγων τὸ συνώνυμον. Cette citation ne permet donc de tirer aucune conclusion.

(4) Syr. 111.33-37 (M 4, 1079 a 11-13). Syrianus cite certainement le commentaire d'Alexandre *ad locum*, comme le suggère l'expression : ἐξηγούμενος τὸ ῥητόν (l. 34). Aucun passage parallèle chez le Ps. Alexandre[85].

(5) Syr. 122.11-23 (M 6, 1080 b 11-16). Dans ce passage, Aristote rapporte, à propos du nombre, deux opinions anonymes, qu'il est toutefois possible d'attribuer sur la base de passages parallèles. (a) Platon : il existe aussi bien le nombre idéal que le nombre mathématique, et ils sont, tous deux, séparés des objets sensibles ; (b) Speusippe : il n'existe que le nombre mathématique[86]. Pour la première opinion, Syr. 122.11-15 se réclame d'Alexandre pour proposer l'attribution à Platon. La même attribution se trouve chez le Ps. Alex. 745.22-28. Puisque l'attribution est exacte, elle n'est pas significative. Il en va autrement pour la seconde opinion : aussi bien Syrianus que le Ps. Alexandre l'attribuent à Xénocrate au lieu de Speusippe. Puisque Syrianus renvoie, encore une fois, à Alexandre, L. Tarán en tire la conclusion que l'Alexandre cité par Syrianus à l'appui de cette fausse attribution, ne pouvant pas être le vrai Alexandre, qui n'aurait jamais commis pareille faute, est le Ps. Alexandre. Voyons maintenant les textes :

---

[85] Puisque le passage M 4, 1079 a 11-13 répète A 9, 990 b 15-17, Kroll renvoie au commentaire d'Alexandre sur A 9 ; mais dans tout le passage d'Alexandre (p. 83.34-85.12), on ne trouve pas l'affirmation que l'homme en soi est synonyme des hommes d'ici-bas. Il me semble donc plus vraisemblable que Syrianus cite ici le commentaire perdu d'Alexandre sur M 4.

[86] *Met.* M 6, 1080 b 11-16 : οἱ μὲν [= Platon] οὖν ἀμφοτέρους φασὶν εἶναι τοὺς ἀριθμούς, τὸν μὲν ἔχοντα τὸ πρότερον καὶ ὕστερον τὰς ἰδέας, τὸν δὲ μαθηματικὸν παρὰ τὰς ἰδέας καὶ τὰ αἰσθητά, καὶ χωριστοὺς ἀμφοτέρους τῶν αἰσθητῶν· οἱ δὲ [= Speusippe] τὸν μαθηματικὸν μόνον ἀριθμὸν εἶναι, τὸν πρῶτον τῶν ὄντων, κεχωρισμένων τῶν αἰσθητῶν. Pour l'attribution de la première opinion à Platon, Ross, *ad loc.*, renvoie à A 6, 987 b 14-18. Pour l'attribution de la seconde opinion à Speusippe, Ross, *ad loc.*, renvoie à Z 2, 1028 b 21-24. Tarán est d'accord sur l'attribution des deux opinions (cf. *art. cit.*, p. 228, et *Speusippus of Athens. A critical study with a collection of the related texts and commentary*, Leiden 1981, F 29a, p. 299-302).

| Syr. 122.18-19 | Ps. Alex. 745.31-35 |
|---|---|
| Τοὺς περὶ Ξενοκράτην φησὶν αὐτὸν Ἀλέξανδρος αἰνίττεσθαι, οἳ χωρίζουσι μὲν τὸν μαθηματικὸν τῶν αἰσθητῶν, οὐ μέντοι μόνον εἶναι νομίζουσι. | διὰ δὲ τοῦ « οἱ δὲ τὸν μαθηματικὸν μόνον ἀριθμὸν εἶναι τὸν πρῶτον τῶν ὄντων » τοὺς περὶ Ξενοκράτην (*scil.* ᾐνίξατο)· οὗτοι γὰρ καὶ χωρίζουσι τὸν μαθηματικὸν τῶν αἰσθητῶν καὶ μόνον αὐτὸν εἶναί φασι καὶ πρῶτον πάντων, τοῦ εἰδητικοῦ κατορχούμενοι. Καὶ οἱ περὶ Ξενοκράτην οὖν ἕνα μόνον ἀριθμὸν νομίζουσι καὶ οἱ Πυθαγόρειοι. |

L'argument de L. Tarán est le même que pour le premier parallèle. On peut donc encore une fois lui objecter que rien n'empêche de penser que l'attribution fautive à Xénocrate d'une opinion de Speusippe n'implique pas nécessairement que la source de Syrianus soit fautive, car il est bien possible que Syrianus, désormais incapable de distinguer entre les différentes doctrines des disciples de Platon[87], ait mal compris le texte d'Alexandre.

(6) Syr. 160.6-9 (M 9, 1086 a 21). Syrianus affirme que selon certains interprètes, le livre M se termine en 1086 a 21, alors que dans la plupart des manuscrits, il se termine en 1087 a 25, d'après la division acceptée par Alexandre. Aucune trace de cette question ne se trouve chez le Ps. Alexandre. Mais puisque celui-ci témoigne de la même division des livres M et N que Syrianus attribue à Alexandre, ce passage n'est pas significatif.

(7) Syr. 165.22-23 (M 10). Cette phrase est jugée suspecte par Kroll, parce qu'elle répète ce qui est dit dans le texte n° 6. De même que le n° 6, cette citation n'est pas significative.

(8) Syr. 166.26-28 (N 1, 1087 b 9-12). Ce passage est commenté par L. Tarán, p. 226-227. Il avait déjà été discuté par J. Freudenthal pour démontrer la thèse contraire à celle de L. Tarán. En N 1, 1087 b 9-12, Aristote adresse à Platon la critique suivante :

> καὶ γὰρ ὁ τὸ ἄνισον καὶ ἓν λέγων τὰ στοιχεῖα, τὸ δ' ἄνισον ἐκ μεγάλου καὶ μικροῦ δυάδα, ὡς ἓν ὄντα τὸ ἄνισον καὶ τὸ μέγα καὶ τὸ μικρὸν λέγει, καὶ οὐ διορίζει ὅτι λόγῳ, ἀριθμῷ δ' οὔ[88].

---

[87] H. Cherniss, *Aristotle's criticism*, cit., p. 120, n. 77, cite ces deux passages pour montrer que Syrianus et le Ps. Alexandre ignoraient les différences entre les doctrines des successeurs de Platon. Cherniss pense, lui aussi, que le Ps. Alexandre est la source de Syrianus.

[88] « Et, en effet, même le philosophe qui reconnaît l'Inégal et l'Un pour les éléments, et l'Inégal comme la Dyade du Grand et du Petit, celui-là admet l'identité de l'Inégal avec le Grand et le Petit, sans préciser qu'il s'agit là d'une

La phrase qui nous intéresse ici est : καὶ οὐ διορίζει ὅτι λόγῳ, ἀριθμῷ δ' οὔ. Si l'on accepte ce texte, qui est celui des manuscrits, Aristote affirme que Platon, tout en identifiant l'inégal avec le grand et le petit, aurait dû préciser que l'unité qu'ils constituent, c'est une unité logique, et non pas numérique, en ce sens que l'inégal d'une part, et le grand et le petit de l'autre, ce sont deux choses distinctes. Or, le texte que commentent Syrianus et le Ps. Alexandre n'est pas : λόγῳ, ἀριθμῷ δ' οὔ, mais le contraire : ἀριθμῷ, λόγῳ δ' οὔ. Syrianus affirme, en outre, que cette exégèse est préférable à celle d'Alexandre. Il semble donc qu'Alexandre suivait la leçon λόγῳ, ἀριθμῷ δ' οὔ. Voici les textes parallèles :

| Syr. 166.26-28 | Ps. Alex. 797.12-17 |
|---|---|
| Ἔδει γάρ, φησί, τὸν Πλάτωνα λέγειν ὅτι ταῦτα λόγῳ μὲν δύο, ἀριθμῷ δὲ ἕν· οὕτω γὰρ ἄμεινον ἐξηγεῖσθαι ἢ ὡς ὁ Ἀλέξανδρος ὑπέλαβεν αὐτὸν λέγειν. | Ταῦτα εἰπὼν μέμφεται τῷ Πλάτωνι λέγων ὅτι τὸ ἄνισον καὶ τὸ ἓν ὁ Πλάτων λέγων στοιχεῖα τῶν ἀριθμῶν, τὸ δὲ ἄνισον δυάδα καλῶν ἐκ μεγάλου καὶ μικροῦ, ὡς ἓν ὄντα τὸ ἄνισον καὶ τὸ μέγα καὶ μικρὸν λαμβάνει, καὶ οὐ διορίζει ὅτι τῷ μὲν ἀριθμῷ καὶ τῷ ὑποκειμένῳ ἕν εἰσι, τῷ δὲ λόγῳ πολλά. Ἔδει δὲ ἓν αὐτὰ λέγοντα διορίζειν πῶς ἓν καὶ πῶς οὐχ ἕν. |

La situation pourrait donc être résumée de la manière suivante :

| | |
|---|---|
| Manuscrits (et Alex. *apud* Syr.) : | λόγῳ (*scil.* ἕν), ἀριθμῷ δ' οὔ. |
| Syrianus et Ps. Alex. : | ἀριθμῷ (*scil.* ἕν), λόγῳ δ' οὔ. |
| Syrianus (comm.) : | λόγῳ μὲν δύο, ἀριθμῷ δὲ ἕν. |
| Ps. Alexandre (comm.) : | τῷ μὲν ἀριθμῷ ... ἕν, τῷ δὲ λόγῳ πολλά. |

J. Freudenthal et L. Tarán interprètent ces données de deux manières différentes.

Freudenthal : Puisque le Ps. Alexandre et Syrianus présentent la même exégèse, et que cette exégèse est différente de l'exégèse que Syrianus attribue à Alexandre, il s'ensuit (1) que le Ps. Alexandre n'est pas Alexandre d'Aphrodise, et (2) qu'il a repris l'exégèse de Syrianus sans se rendre compte qu'elle était contraire à celle d'Alexandre.

Tarán : La phrase de Syrianus : οὕτω γὰρ ἄμεινον ἐξηγεῖσθαι ἢ ὡς ὁ Ἀλέξανδρος ὑπέλαβεν αὐτὸν λέγειν (p. 166.27-28) ne signifie pas

unité simplement logique et non pas numérique ».

que l'Alexandre cité par Syrianus lisait le texte des manuscrits (λόγῳ [*scil.* ἕν], ἀριθμῷ δ' οὔ), mais qu'il lisait exactement le même texte que Syrianus (ἀριθμῷ [*scil.* ἕν], λόγῳ δ' οὔ), tout en l'interprétant différemment. Et cette différence d'exégèse (non pas de texte !) s'explique justement sur la base du passage du Ps. Alexandre. La différence entre Syrianus et le Ps. Alexandre consiste dans le fait que le Ps. Alexandre interprète λόγῳ δ' οὔ comme τῷ λόγῳ πολλά, alors que Syrianus l'interprète comme τῷ λόγῳ δύο. Le Ps. Alexandre affirme donc que le terme « le grand et le petit » est ambigu (λόγῳ πολλά), et c'est à cette exégèse que Syrianus s'oppose, en insistant sur la notion de dyade[89].

L'interprétation de ce passage proposée par L. Tarán est, à mon avis, peu naturelle et même forcée pour deux raisons. Premièrement, il me semble très difficile d'interpréter le texte du Ps. Alexandre comme s'il y était question de l'ambiguïté de l'expression « le grand et le petit ». L'ambiguïté, c'est-à-dire la multiplicité des significations, ne s'oppose pas à l'unité numérique, mais à l'unité du nom. En réalité, le Ps. Alexandre se borne à une simple paraphrase du texte aristotélicien, qu'il recopie tel quel. Une interprétation aussi précise que celle que L. Tarán lui attribue, aurait requis un vocabulaire différent et une prise de position très nette. Son texte n'autorise nullement une telle lecture. Deuxièmement, rien, chez Syrianus, ne permet d'affirmer que son δύο est une réaction au πολλά du Ps. Alexandre. Sa citation d'Alexandre est trop laconique pour qu'on puisse y voir une objection aussi subtile. L'explication de Freudenthal est donc de loin plus simple et plus naturelle.

(9) Syr. 186.16 (N 5, 1092 a 17-21) : Τοῦτο Ἀλέξανδρος εἰς Πλάτωνά φησιν ἀπερρίφθαι. Puisque le nom de Platon se lit aussi dans le passage parallèle du Ps. Alexandre (p. 824.27-31), aucune conclusion ne peut être tirée de cette citation.

(10) Syr. 195.10-12 (N 6, 1093 b 24-29). Citation du Περὶ ἰδεῶν : cf. *supra*, p. 42-45.

En conclusion, des dix citations d'Alexandre contenues dans les livres M et N de Syrianus, les citations n° 1, 2 et 4, étant sans

---

[89] Tarán, p. 227 :« The latter argues that Aristotle criticizes Plato for not stating that the dyad of the great and the small, though one in number and as matter, is "many" in definition. He says "many" probably because he thought that "the great and the small" is ambiguous. It is to this that Syrianus seems to object ; he believes that Aristotle's point against Plato is that the latter failed to point out that the dyad of the great and the small, while one in number, is two in definition. In other words, he places emphasis on the word "dyad" ».

correspondant chez le Ps. Alexandre, doivent se référer au commentaire perdu d'Alexandre d'Aphrodise[90]. La citation n° 2 montre que les citations d'Alexandre chez Syrianus sont d'une nature complètement différente des passages parallèles Syr. = Ps. Alex. La citation n° 5 peut s'expliquer facilement par une lecture fautive ou hâtive du commentaire d'Alexandre de la part de Syrianus. La citation n° 8, déjà utilisée par Freudenthal, n'autorise pas l'interprétation qu'en donne L. Tarán.

Outre ces trois passages parallèles, L. Tarán propose deux arguments supplémentaires, qui renforceraient sa thèse. Il s'agit de deux éléments qui seraient propres au Ps. Alexandre et aux livres M et N de Syrianus. Puisqu'ils ne se retrouvent ni chez Alexandre d'Aphrodise ni dans les livres B et Γ de Syrianus, on aurait là un indice du fait que, dans les livres M et N, Syrianus a changé de source, passant d'Alexandre au Ps. Alexandre.

(1) Chez le Ps. Alexandre et chez Syrianus (M et N), on trouve un certain nombre d'exemples où l'on emploie le nom "Alexandre". Trois objections contre cet argument : (i) Chez le Ps. Alexandre, les exemples de ce genre ne se trouvent que dans les livres E, Z, Θ et K[91], c'est-à-dire dans les livres que Syrianus n'a pas commentés. (ii) On ne peut pas dire que ce type d'exemples caractérise le commentaire de Syrianus sur les livres M et N par rapport au commentaire sur les livres B et Γ, parce qu'on ne trouve qu'un seul exemple de ce genre dans tout le commentaire de Syrianus (M 2, p. 90.25). (iii) Un exemple qui utilise le nom d'Alexandre se trouve aussi dans le commentaire de Michel d'Éphèse sur le *De gen. anim.*[92], ce qui

---

[90] De la même manière, les trois citations d'Alexandre dans le commentaire d'Asclépius sur le livre Z (p. 408.5, 408.20 et 428.13 Hayduck) sont sans correspondant chez le Ps. Alexandre, et les efforts de Bonitz (préface, p. XIX-XX) pour démontrer le contraire, échouent (il est obligé de penser que les deux premières citations sont dues à une erreur d'Asclépius qui aurait mal compris Ammonius, et de reconnaître que la troisième pourrait correspondre à n'importe quel commentaire). Tarán, p. 231, n. 46, envisage l'hypothèse qu'Ammonius ou Asclépius n'aient connu que quelques scholies du commentaire d'Alexandre sur le livre Z. Quoi qu'il en soit de la "quantité" du commentaire d'Alexandre connu d'Ammonius et d'Asclépius, il semble difficile de croire que ce texte, connu de ces deux commentateurs, soit demeuré inaccessible à Syrianus.

[91] Ps. Alex. 448.19-21 (E 2), 466.17-18 (Z 4), 467.22 (Z 4), 501.22-23 (Z 9), 514.18 (Z 11), 523.35-36 (Z 13), 524.6-7 (Z 13), 524.33-34 (Z 13), 527.20-21 (Z 14), 531.25-26 (Z 15), 532.7-19 (Z 15), 580.3-5 (Θ 6), 663.1-4 (K 8).

[92] *In De gen. anim.*, p. 35.24-26 Hayduck : εἴπερ γέγονεν ὁ 'Αλέξανδρος ὡς ἐξ ἐναντίου τοῦ σπέρματος, ὥσπερ ὑπόκειταί τι τῷ μέλανι, οὕτως ἔδει καὶ τῷ 'Αλεξάνδρῳ ὑποκεῖσθαί τι, καὶ ἦν ἂν ὁ 'Αλέξανδρος συμβεβηκός.

confirmerait plutôt l'identification du Ps. Alexandre avec Michel d'Éphèse[93].

(2) Chez le Ps. Alexandre et chez Syrianus (M et N)[94], Alexandre d'Aphrodise est parfois appelé ὁ 'Ἀφροδισιεύς. Deux objections contre cet argument : (i) Chez le Ps. Alexandre, il n'y a qu'une seule occurrence de ce genre, même si le terme 'Ἀφροδισιεύς est répété plusieurs fois[95]. Il ne s'agit donc pas d'une particularité du Ps. Alexandre. (ii) Si, malgré cela, on voulait continuer à voir dans ce terme un trait caractéristique du Ps. Alexandre[96], il faut observer que l'appellation 'Ἀφροδισιεύς désigne Alexandre d'Aphrodise en quatre passages de Michel d'Éphèse[97]. Ce terme ne rapproche donc pas le

---

93 Cf. le paragraphe suivant, p. 53-71.

94 Ps. Alex. 532.7-19 (Z 15) ; Syr. 96.18 (M 3), 100.4 (M 3), 100.10 (M 3), 165.22 (M 10-N 1).

95 Ps. Alex. 532.7-19 (Z 15) donne l'exemple d'Alexandre et de ses propriétés (ἰσχνός, φιλόσοφος, λευκός, 'Ἀφροδισιεύς) pour expliquer que la définition qui définit un sujet par une multiplicité de propriétés, n'est pas une définition unitaire, parce qu'elle ne définit pas une réalité unique, mais une réalité multiple et composée. Dans cet exemple très prolixe, le terme 'Ἀφροδισιεύς revient sept fois, parce que les quatre propriétés sont combinées de manières tour à tour différentes (ἔσται δὲ τὸ λεγόμενον ἐκδηλότερον ἐπὶ τοῦ 'Ἀλεξάνδρου· ἐπειδὴ γὰρ ὁ 'Ἀλέξανδρός ἐστιν ἰσχνὸς φιλόσοφος λευκὸς 'Ἀφροδισιεύς, τὸ ἰσχνὸν καὶ φιλόσοφον καὶ λευκὸν ἕτερα ὄντα τοῦ 'Ἀφροδισιέως (ἅπαντα γάρ εἰσιν ὁ 'Ἀλέξανδρος, οὐ μὴν τὰ τρία μόνα), ὑπάρξουσι τῷ 'Ἀφροδισιεῖ 'Ἀλεξάνδρῳ. Πάλιν ἐπειδὴ ὁ 'Ἀφροδισιεὺς καὶ τὸ ἰσχνὸν καὶ φιλόσοφον ἕτερά εἰσι τοῦ λευκοῦ 'Ἀλεξάνδρου, ὑπάρξουσι τῷ λευκῷ 'Ἀλεξάνδρῳ. Πάλιν ἐπειδὴ τὸ φιλόσοφον καὶ ὁ λευκὸς καὶ ὁ 'Ἀφροδισιεὺς ἕτερά εἰσι τοῦ ἰσχνοῦ 'Ἀλεξάνδρου, ὑπάρξουσι τῷ ἰσχνῷ 'Ἀλεξάνδρῳ· ὥστε ὁ ὁρισμὸς ὁ λέγων ὅτι 'Ἀλέξανδρός ἐστιν ἰσχνὸς φιλόσοφος λευκὸς 'Ἀφροδισιεύς, οὐχ ἑνός ἐστιν, ἀλλὰ τοῦ ἰσχνοῦ 'Ἀλεξάνδρου καὶ τοῦ λευκοῦ 'Ἀλεξάνδρου καὶ τοῦ φιλοσόφου 'Ἀλεξάνδρου καὶ τοῦ 'Ἀφροδισιέως 'Ἀλεξάνδρου, οἵπερ εἰσὶν ἕτεροι· ὁ γὰρ ἰσχνὸς 'Ἀλέξανδρος, ᾗ ἰσχνός, ἕτερός ἐστι τοῦ λευκοῦ 'Ἀλεξάνδρου.

96 En réalité, l'ethnique 'Ἀφροδισιεύς se trouve aussi ailleurs, soit seul soit accompagné de 'Ἀλέξανδρος : cf. Thémistius, *In Phys.*, p. 104.20 Schenkl ; Synésius, *Epist.* 129, p. 312.37 Garzya ; Eusèbe, *Praep. ev.*, VI 8, 39.2 des Places (SC 266) ; Ammonius, *In De int.*, p. 15.23, 27.24, 39.14, 67.31 Busse ; Philopon, *In De gen. et corr.*, p. 77.8-9 Vitelli ; *In Anal. Priora*, p. 12.24 Wallies ; *In De anima*, p. 10.2-3, 518.10 Hayduck ; *De aet. mundi*, p. 211.28, 212.14 Rabe ; Simplicius, *In De caelo*, p. 297.1, 430.29, 431.27 Heiberg ; *In Cat.*, p. 1.14, 10.9-10, 292.30-31 Kalbfleisch ; *In Phys.*, p. 19.5, 44.10, 77.9, 131.15 Diels ; Olympiodore, *Prolegomena*, p. 13.32 Busse ; *In Meteor.*, p. 6.19, 69.15-16, 175.2.12.16, 178.5, 210.15, 251.4, 263.19-20, 270.3, 298.18, 302.13 Stüve ; Élias, *In Cat.*, p. 166.35 Busse ; Psellus, *Philosophica minora* II, opusc. 13, p. 32.32 O'Meara ; *Theologica*, opusc. 3.153 Gautier.

97 *In De motu anim.*, p. 121.1, 123.7-8 ; *In Parva Nat.*, p. 84.26, 135.24-25. Nous citons les commentaires de Michel d'Éphèse selon les éditions des CAG : Eustratii et Michaelis *et Anonyma in Ethica Nicomachea commentaria*, éd. G. Heylbut, CAG XX, Berlin 1892 ; Alexandri quod fertur *In Aristotelis Sophisticos Elenchos commentarium*, éd. M. Wallies, CAG II 3, Berlin 1898 ; Michalis Ephesii *In librum quintum Ethicorum Nicomacheorum commentarium*, éd. M. Hayduck, CAG XXII 3, Berlin 1901 ; Ioannis

Ps. Alexandre de Syrianus (M et N) plus qu'il ne le rapproche de Michel d'Éphèse.

### 4. *Le Ps. Alexandre est Michel d'Éphèse : la thèse de K. Praechter*

Dans son compte rendu du vol. XXII 2 (1904) des *Commentaria in Aristotelem Graeca,* qui contient l'édition, par M. Hayduck, des commentaires de Michel d'Éphèse sur le *De part. anim.*, le *De motu anim.* et le *De inc. anim.*[98], K. Praechter chercha à démontrer l'attribution à Michel d'Éphèse de trois commentaires : (i) Ps. Alexandre, *In Met.*, (ii) Ps. Alexandre, *In Soph. El.*, (iii) Ps. Philopon, *In De gen. anim.*[99]. En ce qui concerne le commentaire *In Soph. El.*, la question de l'attribution à Michel d'Éphèse avait été laissée ouverte par M. Wallies[100], alors que, pour le commentaire sur le *De gen. anim.*, M. Hayduck avait accepté l'attribution à Michel d'Éphèse[101]. En ce qui concerne l'*In Met.*, l'attribution à Michel d'Éphèse n'est pas une "découverte" de K. Praechter. Elle repose sur quatre éléments :

(1) Le scholiaste anonyme du Paris. gr. 1853 attribue à Michel d'Éphèse trois passages du Ps. Alexandre.

(i) Paris. gr. 1853, f. 260r (Z 4, 1029 b 13 ss.) : τί ἦν εἶναι καὶ ὁρισμοῦ διαφορὰν ὁ μὲν Ἐφέσιος τοῦτό φησιν, ὅτι τὸ μὲν τί ἦν εἶναι αὐτὸ τὸ πρᾶγμα καὶ τὴν φύσιν αὐτοῦ συνηγμένως καὶ συνεπτυγμένως καὶ ἅμα ὡς ἓν καὶ φύσιν νοουμένην δηλοῦν ἐστιν, ὁρισμὸς δ' ἐστὶν ἡ κατὰ ἀνάπλωσιν καὶ ἀπαρίθμησιν τῶν ἐξ ὧν σύγκειται τὸ εἶδος μερῶν νόησις. = Ps. Alex. 467.2-9[102].

---

Philoponi (Michaelis Ephesii) *In libros De generatione animalium commentaria,* éd. M. Hayduck, CAG XIV 3, Berlin 1903 ; Michaelis Ephesii *In Parva Naturalia commentaria,* éd. P. Wendland, CAG XXII 1, Berlin 1903 ; Michaelis Ephesii *In libros De partibus animalium, De animalium motione, De animalium incessu commentaria,* éd. M. Hayduck, CAG XXII 2, Berlin 1904.

98 Article cité *supra*, p. 1, n. 3 (dorénavant : Praechter).

99 Éditions citées, *supra*, p. 52, n. 97.

100 Praefatio, p. v.

101 Praefatio, p. v. Hayduck reprend la thèse de V. Rose, *De Aristotelis librorum ordine,* cit., p. 148.

102 Texte de la scholie dans C. A. Brandis, *Scholia in Aristotelem,* Berlin 1836 (réimpr. *Aristotelis Opera...*, edidit Academia Regia Borussica, ed. altera quam curavit O. Gigon, t. IV, Berlin 1961), p. 743a, ll. 10-14, et I. Hadot, « Recherches sur les fragments du commentaire de Simplicius sur la *Métaphysique* d'Aristote », dans *Simplicius. Sa vie, son œuvre, sa survie.* Actes du colloque international de Paris (28 sept. - 1er oct. 1985), éd. par I. Hadot, Berlin-New York 1987, p. 225-245, en part. p. 228-229. Cf. aussi G. Vuillemin-Diem, « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht und zu Echtheitszweifeln am grösseren und kleineren Alpha in Handschriften und

(ii) Paris. gr. 1853, f. 272r (Θ 1, 1045 b 34) : τὸ κατὰ ἐντελέχειαν καὶ κατὰ τὸ ἔργον ὁ μὲν Ἐφέσιος ἐκ παραλλήλου φησὶ δηλοῦν τὸ αὐτό. = Ps. Alex. 565.18-19[103].

(iii) Paris. gr. 1853, f. 301bisr (M 8, 1083 a 6) : ὁ μὲν Ἐφέσιος τὸ τῷ πλήθει ἀντὶ τοῦ τῷ μήκει ἑρμηνεύει. = Ps. Alex. 763.10-14[104].

(2) La citation du Ps. Philopon, *In Met.*, E 4, trad. latine de Francesco Patrizi, Ferrara 1583, f. 25rb : « Ephesius autem proprie entia dicit singulares substantias »[105] = Ps. Alex. 458.5-6 : κυρίως ὄντα λέγων τὰς ἀτόμους οὐσίας.

---

Kommentaren », dans *Zweifelhaftes im Corpus Aristotelicum. Studien zu einigen Dubia.* Akten des 9. Symposium Aristotelicum (Berlin, 7.-16. September 1981), hrsg. von P. Moraux und J. Wiesner, Berlin-New York 1983, p. 157-192, en part. p. 168. — Sur l'attribution d'un commentaire sur la *Métaphysique* à Simplicius, soutenue par I. Hadot, *art. cit.*, voir maintenant M. Rashed, « Traces d'un commentaire de Simplicius sur la *Métaphysique* à Byzance ? », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 84 (2000), p. 275-284, qui montre que cette hypothèse ne peut pas être retenue.

103 Texte de la scholie dans C. A. Brandis, *Scholia in Aristotelem*, p. 777a, ll. 37-38, et I. Hadot, « Recherches sur les fragments », cit., p. 231-232, n. 15.

104 Texte de la scholie dans C. A. Brandis, *Scholia in Aristotelem*, p. 820a, l. 19, et I. Hadot, « Recherches sur les fragments », cit., p. 232, n. 15.

105 Texte grec dans le ms. Vat. Urb. gr. 49, f. 68r, ll. 1-2 : ὁ Ἐφέσιος δὲ κυρίως ὄντα λέγει τὰς ἀτόμους οὐσίας καὶ καλῶς. Cf. G. Vuillemin-Diem, « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht », cit., p. 169-170. On trouve une seconde citation en Z 15, f. 32rb, mais le Ps. Alexandre y est cité comme ὁ ἐξηγητής (*expositor*) : « Scribitur etiam, (si quis deinde) & redit expositor ad primum quidem, hoc est, si dixerimus, & de solo homine animal bipes, nunquid ex ideis idea, sed etiam haec de multis dicentur, quod si non, quomodo cognoscetur idea ? seu ideae ex his quae hic, sunt cognoscibiles. Si quidem praedicantur de his, quae quidem accipiuntur in ideae definitionem quomodo cognoscetur ? quod si dicatur de multis, clarum quod non sunt unius nominis sed multorum » (texte grec dans les mss. Vat. Urb. gr. 49, f. 89r, ll. 15-23, et Wien, Nationalbibliothek, phil. gr. 189, f. 138r, ll. 1-5 : ἔπειτα· γράφεται καὶ ἔτι ἀντὶ τῶν ἔπειτα καὶ ἀποδίδωσιν ὁ ἐξεγητὴς πρὸς τὸ πρῶτον μὲν τουτέστιν εἰ εἴποιμεν καὶ ἐπὶ μόνου ἀνθρώπου τὸ ζῷον δίπουν ἄρα ἐξ ἰδεῶν ἰδέα. Ἀλλὰ καὶ ταῦτα ἐπὶ πολλῶν λεχθήσονται. Εἰ γὰρ μή, πῶς γνωσθήσεται ἡ ἰδέα ; Εἰ γὰρ αἱ ἰδέαι ἐκ τῶν τῆδέ εἰσι γνώριμοι, εἰ μὲν κατηγοροῦνται τούτων ἅπερ λαμβάνονται εἰς τὸν τῆς ἰδέας ὁρισμόν, πῶς γνωσθήσεται ; Εἰ δὲ λέγονται ἐπὶ πολλῶν, δῆλον ὡς οὐκ εἰσὶν ἑνὸς ὀνόματα ἀλλὰ πολλῶν [= Ps. Alex. 533.6-11]). Cf. G. Vuillemin-Diem, « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht », cit., p. 170, n. 35. La traduction latine du commentaire du Ps. Philopon a été réimprimée : Pseudo-Johannis Philoponi *Expositiones in Omnes XIV Aristotelis Libros Metaphysicos*, Übersetzt von Franciscus Patritius, Neudruck der ersten Ausgabe Ferrara 1583 mit einer Einleitung von Ch. Lohr, Stuttgart-Bad Cannstatt 1991. — Outre les mss. Vat. Urb. gr. 49 et Wien, Nationalbibliothek, phil. gr. 189, le commentaire du Ps. Philopon est aussi transmis par un troisième ms. qui a été récemment découvert par S. Alexandru, « A New Manuscript of Pseudo-Philoponus' Commentary on Aristotle's *Metaphysics* Containing a Hitherto Unknown Ascription of the Work », *Phronesis*, 44 (1999), p. 347-352. Il s'agit du ms. Milano, Biblioteca Ambrosiana, F 113 sup., ff. 173r-238v (XIVe s.), qui contient les livres K-N et attribue ce commentaire à Georges Pachymère (1242-*ca.* 1307).

(3) Le titre du ms. Paris. gr. 1876 (XIV^e s.), f. 140^r : Μιχαὴλ τοῦ Ἐφεσίου σχόλια εἰς τὸ ε′ τῶν Μετὰ τὰ Φυσικὰ τοῦ Ἀριστοτέλους. La même inscription se lit aussi dans le ms. Paris. Coisl. 161, f. 310^r[106].

(4) La liste des commentaires de Michel d'Éphèse qui clôt son commentaire *In Parva Nat.*, p. 149.8-16 :

> τὰ μὲν οὖν Περὶ ζῴων μορίων καὶ πορείας, ἔτι τὰ Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως, Περὶ ζῴων τε κινήσεως, καὶ Περὶ ζῴων γενέσεως, τά τε Περὶ μακροβιότητος καὶ βραχυβιότητος, καὶ σὺν τούτοις τὰ περὶ γήρως καὶ νεότητος, οὕτως ἐμοὶ σεσαφήνισται κατὰ δύναμιν [...] γέγραπται δέ μοι καὶ εἰς τὰ Μετὰ τὰ φυσικὰ ἐξ αὐτοῦ τοῦ ζῆτα (*an* ἔψιλον *leg.* ?) ἕως τοῦ νῦ. λοιπὸν δ' ἐστὶ τὸ Περὶ χρωμάτων. ὅπερ ἢν δώῃ θεός, ἀπ' ἄλλης ἀρχῆς σαφηνίσομεν[107].

C'est sur la base de ces quatre éléments ou de quelques-uns d'entre eux que l'attribution de l'*In Met.* E-N à Michel d'Éphèse a été soutenue par C. A. Brandis, F. Ravaisson, V. Rose[108]. En ce qui concerne L. Tarán, son évaluation de ces quatre arguments est la suivante :

---

[106] Cf. I. Hadot, « Recherches sur les fragments », cit., p. 242-245 (Note supplémentaire à la note 12).

[107] Sont omis les commentaires sur les ouvrages suivants : *Soph. El.*, *Eth. Nic.* V, *Eth. Nic.* IX-X, *De somno et vig.*, *De insomniis*, *De divinatione per somnium.* Quant au projet d'écrire un commentaire sur le Ps. aristotélicien *De coloribus*, il fut effectivement réalisé : le texte grec de ce commentaire a été retrouvé par D. Harlfinger, et la traduction latine par Maximus Margunius (Padoue 1575) est accessible, avec une traduction allemande, dans : Aristoteles, *De coloribus*, übersetzt und erläutert von G. Wöhrle, Darmstadt 1999, p. 103-129 (voir aussi p. 28-29). — La correction de ζῆτα en ἔψιλον est proposée par V. Rose, *De Aristotelis librorum ordine*, cit., p. 147. — A cette liste de commentaires de Michel d'Éphèse, il faut ajouter un commentaire sur la *Politique*, d'où sont tirées les scolies publiées par O. Immisch dans son édition de la *Politique*, Leipzig 1929, p. 293-327 (pour l'attribution à Michel d'Éphèse, cf. Praefatio, p. XVII-XXI).

[108] C. A. Brandis, *Scholia in Aristotelem*, note à la p. 734a, fonde l'attribution à Michel d'Éphèse sur le titre du ms. Paris. gr. 1876, même si la question de l'attribution de cette partie du commentaire ne l'intéresse que dans la mesure où il est sûr qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage d'Alexandre d'Aphrodise. F. Ravaisson, *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, t. I, Paris 1837, p. 65, n. 1, invoque le titre des mss. et la liste des commentaires à la fin de l'*In Parva Nat.* (mais puisque Ravaisson considère le commentaire du Ps. Philopon comme authentique, il pense que Michel d'Éphèse est antérieur à Philopon). V. Rose, *De Aristotelis librorum ordine*, cit., p. 146-152, soutient l'attribution à Michel d'Éphèse sur la base des scholies du ms. Paris. gr. 1853, du titre du ms. Paris. gr. 1876 et de la liste des commentaires de Michel à la fin de l'*In Parva Nat.* Ces arguments sont considérés comme très faibles par J. Freudenthal, *Die durch Averroes erhaltenen Fragmente*, cit., p. 53-55, qui repousse l'attribution à Michel d'Éphèse pour deux raisons : (1) un commentateur aussi cultivé que Michel d'Éphèse peut difficilement avoir été un faussaire ; (2) le Ps. Alexandre est un païen, alors que Michel d'Éphèse était un chrétien.

(1) Les trois scholies du ms. Paris. gr. 1853 : L. Tarán n'en fait aucune mention.

(2) Citation du Ps. Philopon : L. Tarán mentionne ce fait et envisage l'hypothèse que l'attribution du Ps. Philopon ait suggéré l'attribution du ms. Paris. gr. 1876 ou vice versa[109].

(3) Titre du ms. Paris. gr. 1876 : Selon L. Tarán, ce titre ne peut pas être antérieur au XIII^e s. et ne se trouve pas dans le ms. le plus ancien, le Laur. 87, 12 (= L). Ce ms., que G. Cavallo date de la fin du XI^e s., ne saurait contenir un ouvrage écrit entre 1118 et 1138[110]. Même si l'on accepte la datation de D. Harlfinger[111] (XII^e s.), il doit s'agir du début du siècle et, par conséquent, il est encore trop tôt pour que le ms. puisse contenir un ouvrage écrit après 1118. On remarque aussi, dans la tradition manuscrite du texte, un certain nombre de fautes d'origine onciale, qui, selon L. Tarán, impliquent que le texte du Ps. Alexandre fut écrit plusieurs siècles avant Michel d'Éphèse.

En ce qui concerne la datation du ms. L, je ne suis pas en mesure de juger de la question, mais je crois que la datation au XII^e s. est tout à fait compatible avec l'attribution de ce texte à Michel d'Éphèse. Quant au titre, il faut lui reconnaître une certaine valeur[112], même si, évidemment, il ne constitue pas une preuve

---

109 Tarán, p. 216 et 220.

110 L'activité de Michel d'Éphèse en tant que commentateur d'Aristote se déroula dans le cercle que la princesse Anne Comnène réunit autour d'elle après s'être rétirée dans le couvent τῆς Κεχαριτωμένης à Constantinople (1118). Le *terminus ante quem* est fixé en 1138, parce que, à cette date, Anne Comnène, ayant commencé à écrire ses mémoires, dut interrompre ses études aristotéliciennes (cf. R. Browning, « An unpublished funeral oration on Anna Comnena », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 188 [NS 8] (1962), p. 1-12, repris dans *Aristotle transformed*, ed. by R. Sorabji, London 1990, p. 393-406, en part. p. 399). Sur le rôle que Michel d'Éphèse a joué dans l'aristotélisme byzantin et sur ses rapports avec l'aristotélisme occidental, cf. Aristotle and Michael of Ephesus, *On the movement and progression of animals*, Translated, with Introduction and Notes by A. Preus, Hildesheim-New York 1981, p. 8-21 ; A. Preus, *Michael of Ephesus and the History of Zoology*, dans *The Classics in the Middle Ages*, ed. by A. S. Bernardo and S. Levin, Binghamton-New York 1990, p. 265-282.

111 « Zur Überlieferungsgeschichte der Metaphysik », dans *Études sur la Métaphysique d'Aristote*. Actes du VI^e Symposium Aristotelicum, publiés par P. Aubenque, Paris 1979, p. 7-33, en part. p. 9, n. 6 (voir ici aussi la datation de G. Cavallo).

112 I. Hadot, « Recherches sur les fragments », cit., p. 244-245, affirme, entre autres, que le titre du Paris. gr. 1876 est dû au copiste C, qui a été « identifié par D. Harlfinger avec celui qui a exécuté à lui seul ou presque, dans le troisième quart du XIV^e siècle, une édition complète des œuvres d'Aristote accompagnées des principaux commentaires de l'Antiquité tardive et de l'époque byzantine, édition qui est constituée par le Paris. gr. 1921, les Coisl. 161 et 166 et le Hieros. Sancti

décisive d'attribution. En ce qui concerne les vingt-trois fautes citées par L. Tarán[113], je crois qu'aucune ne peut être classée comme une véritable faute d'origine onciale[114]. En outre, seize d'entre elles, n'étant pas communes à tous les témoins, ne peuvent fournir aucun renseignement sur le texte de l'archétype translittéré, mais représentent une simple bipartition A *vs.* L, qui est postérieure à cet archétype[115]. Des sept fautes communes à tous les mss., quatre sont des fautes de division des mots[116].

(4) Liste des commentaires de Michel d'Éphèse : L. Tarán présente deux objections[117]. (i) Puisque toute la liste est omise par le ms. P, il se peut qu'elle ne soit pas de Michel d'Éphèse. (ii) La mention du commentaire sur la *Mét.* a l'air d'être une addition postérieure, puisqu'elle se trouve après la liste des commentaires qui ont été déjà composés et avant le commentaire prévu sur le *De coloribus.* Il est en outre étrange que Michel ait mentionné en dernier ce qui aurait dû être son commentaire le plus important. Contre la première objection, il faut remarquer que le ms. P s'arrête à la p. 127.19, bien avant la liste (p. 149.8-16), et qu'ensuite, à partir de la p. 148.4, il ne donne que de brefs extraits[118]. L'omission de P n'a donc aucune force probante. Contre la seconde objection, il faut dire qu'elle ne tient pas compte du fait que la liste se trouve à la fin du commentaire sur les *Parva Naturalia.* Il est donc tout à fait logique que Michel énumère d'abord ses commentaires sur les écrits biologiques et qu'il place la *Métaphysique* à la fin de la liste. Dans ce

---

Sepulcri 150 ».

113 Ps. Alex. 483.28, 492.26-27, 504.22, 506.1, 506.27, 509.8, 511.3, 517.2, 561.1-2, 582.5, 666.11, 674.3, 692.34, 715.22, 744.18, 769.33, 775.23, 790.32, 791.6, 805.27, 822.11, 823.28-29, 825.16.

114 Aucune ne présente la confusion de lettres typique de la trasmission en onciale, sauf p. 517.2 συνόλου FA : συνόδου LS. Tarán cite comme fautes d'origine onciale p. 790.32 et 791.6 : αὐτοεῖδος A : αὐτὸ εἶδος L, où la leçon de L est évidemment une correction faite sur la base du texte d'Aristote 1087 a 6 ; ou encore p. 805.27 τοῦ τὸ L : τοῦτο A : τοῦ coni. Bonitz, où la présence de τοῦ τὸ (τοῦτο) s'explique probablement par une double leçon due au fait que le verbe προσυπακούειν régit, chez le Ps. Alexandre (et Michel d'Éphèse), aussi bien le génitif que l'accusatif (cf. *infra*, p. 62), ce qui rend la correction inévitable ; ou encore p. 674.3 οὐδεμίαν L : οὐδὲ μνείαν A, où la leçon de A est probablement une faute d'iotacisme. En outre, même s'il s'agissait de vraies fautes d'onciale, elles auraient pu se trouver dans les sources de Michel. Par conséquent, elles ne sauraient être utiles à dater le texte de Michel lui-même.

115 Ps. Alex. 506.1, 506.27, 511.3, 517.2, 561.1-2, 666.11, 674.3, 692.34, 715.22, 744.18, 769.33, 790.32, 791.6, 805.27, 822.11, 823.28-29.

116 Ps. Alex. 483.28, 504.22, 509.8, 775.23.

117 Tarán, p. 231-232 (Addendum to notes 20 and 41).

118 Cf. la Praefatio de Wendland, p. VII.

contexte, le commentaire sur la *Métaphysique* ne pouvait être qu'un « afterthought ».

Ces quatre arguments de critique externe ne jouent aucun rôle dans l'étude de Karl Praechter. Il a été le premier à soutenir l'attribution à Michel d'Éphèse sur la base de la critique interne, et précisément sur la base d'une analyse stylistique, qui est, à notre avis, absolument irréfutable. Il a dressé une liste d'expressions et de tournures caractéristiques qui se retrouvent dans l'*In Met.* et dans tous les commentaires de Michel d'Éphèse et qui constituent, pour ainsi dire, sa signature. Elles sont en effet si nombreuses et si typiques qu'il suffit de lire quelques pages pour les reconnaître. C'est donc à juste titre que K. Praechter parle de « eine große Reihe häufig wiederkehrender Redewendungen, eine Uebereinstimmung die so weit geht, daß der Gedanke an Zufall oder Nachahmung ausgeschlossen ist »[119]. La liste des expressions et les parallèles fournis par K. Praechter sont très riches, même s'ils ne sont pas exhaustifs. D'autre part, quelques expressions ne sont pas si fréquentes qu'elles puissent être considérées comme vraiment typiques. Mais, dans l'ensemble, la quantité des données que Praechter a rassemblées est impressionnante[120]. Il est en réalité impossible d'expliquer la présence et la fréquence de ces locutions dans l'*In Met.* autrement que par l'hypothèse que Michel d'Éphèse en est l'auteur. Il faut donc reprendre, je crois, le travail de Praechter en le complétant par la citation de tous les passages parallèles. Leur liste montre de la manière la plus évidente l'étonnante uniformité stylistique reliant l'*In Met.* à tous les ouvrages de Michel[121].

La plupart de ces locutions ont un caractère technique, en ce sens qu'il s'agit de formules concernant les différents aspects de l'exégèse : distinction entre le sens général d'un passage et la lettre du texte, discussion des variantes, exégèse littérale, ponctuation, ordre des mots, éclaircissement des phrases elliptiques etc., bref, tout ce qui relève de la structure du commentaire, et non pas de son contenu. On comprend donc que ces locutions se retrouvent dans tous les commentaires de Michel, qu'il agisse des œuvres biologiques, ou de la *Métaphysique*, ou des *Réfutations sophistiques* ou de l'*Éthique*.

---

119 Praechter, p. 883.

120 On s'étonne donc que L. Tarán passe tout cela sous silence et qu'il se borne à observer que quelques-unes des particularités syntaxiques mentionnées par K. Praechter sont attestées bien avant Michel d'Éphèse (Tarán, p. 229, n. 41).

121 Cf. *infra*, Appendice III, p. 197-212.

(1) [Praechter, p. 885]. L'opposition entre le sens général d'un passage qui vient d'être expliqué, et l'interprétation littérale qui va être proposée, est exprimée par une formule du type : ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια τοιαύτη τις ἂν εἴη, ἡ δὲ λέξις... Les variantes concernent principalement le prédicat : τοιαύτη, τοιαύτη τις, αὕτη, οἶμαι τοιαύτη, εἴρηται ; διάνοια est parfois remplacé par ἔννοια. Bien que le syntagme ἡ τῶν λεγομένων διάνοια soit bien attesté à partir de Galien et d'Alexandre d'Aphrodise jusqu'à Jean Damascène[122], la locution dont il est question (ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια τοιαύτη τις ἂν εἴη, ἡ δὲ λέξις...), est presque exclusivement propre à Michel d'Éphèse[123]. *In Met.* : 24 occurrences ; MdÉ (tous les autres commentaires) : 59 occurrences.

(2) [Praechter, p. 886]. La formule qui introduit l'exégèse littérale d'un passage est, dans sa structure de base : τὸ λεγόμενον τοιοῦτόν ἐστιν. Toutes sortes de variantes peuvent modifier cette structure : ordre des mots, addition de δυνάμει ou οἶμαι, alternance ἐστιν / ἂν εἴη, remplacement de τὸ λεγόμενον par τὰ λεγόμενα, ὃ λέγει, ὅ φησι, ὃ ζητεῖ ou par τὸ + lemme aristotélicien. Parfois τοιοῦτον manque. Bien que cette locution soit empruntée à Alexandre d'Aphrodise[124], elle est si fréquente chez Michel d'Éphèse qu'on peut la regarder comme un trait caractéristique de son style. *In Met.* : 87 ; MdÉ : 272.

(3) [Praechter, p. 887]. A λέξις se rattache une série de locutions forgées sur le modèle suivant : τό + adjectif neutre (ou adverbe) substantivé + τῆς λέξεως, par exemple τὸ κατάλληλον τῆς λέξεως. Les adjectifs utilisés dans ce syntagme sont : ἀκόλουθον, ἀσαφές, κατάλληλον, πλῆρες, συνεχές ; le seul adverbe qu'on trouve est : ἑξῆς (ἐφεξῆς). Parfois l'expression se réduit à τὸ τῆς λέξεως. Il s'agit d'une locution très fréquente, bien qu'elle ne soit pas propre à Michel d'Éphèse[125]. *In Met.* : 11 ; MdÉ : 78.

(4) [Praechter, p. 886]. Lorsque Michel veut fournir l'équivalent littéral d'une phrase d'Aristote, il emploie l'expression τό + citation +

---

[122] Galien (1 occurrence), Alexandre d'Aphrodise (1), Origène (1), Eusèbe (1), Grégoire de Nysse (9), Chrysostome (3), Ps. Chrysostome (2), Jean Damascène (1).

[123] Un seul exemple, qui n'est pas d'ailleurs tout à fait identique, se trouve chez Philopon, *In Meteor.*, p. 78.31-32 Hayduck : ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια τοιαύτη. Λοιπὸν τὴν λέξιν σκοπήσωμεν. Cf. aussi *De aet. mundi*, p. 104.5-6 Rabe.

[124] Cf. *infra*, Étude II, p. 97-98.

[125] Occurrences chez Apollonius de Citium (I[er] s. av. J.-C.) (1), Galien (1), Alexandre d'Aphrodise (*In Met.*, p. 54.12-13, 141.12, 185.22, 244.31), Plotin (1), Origène (1), Basile de Césarée (1), Ammonius (2), Asclépius (1), Philopon (4), Simplicius (3), Eustrate (2).

ἴσον / ταὐτόν ἐστιν (ἴσον est beaucoup plus fréquent que ταὐτόν). Les variantes sont limitées et le plus souvent déterminées par le contexte (τό + citation peut être remplacé par ὅ). Cette locution est empruntée à Alexandre d'Aphrodise[126], mais elle devient extrêmement fréquente chez Michel d'Éphèse. *In Met.* : 81 (77 ἴσον, 4 ταὐτόν) ; MdÉ : 290 (193 ἴσον, 97 ταὐτόν).

(5) Une autre formule qui sert à donner l'équivalent d'une locution ou d'une phrase aristotélicienne est : εἴληπται ἀντὶ τοῦ (par ex. *In Met.* 541.16-17 : τὸ γὰρ τί ἀντὶ τοῦ διὰ τί νῦν εἴληπται). Cette formule, qui sert surtout pour les locutions particulières et peu conformes à l'usage courant, est utilisée dans l'exégèse des textes aussi bien païens que chrétiens[127] et devient absolument courante dans les commentaires homériques d'Eustathe[128]. *In Met.* : 8 ; MdÉ : 37.

(6) [Praechter, p. 886]. Une expression équivalente à la précédente, et qui sert, elle aussi, à introduire l'exégèse littérale, est : δυνάμει λέγων, qui peut, le cas échéant, se transformer en : δυνάμει συλλογιζόμενος (συλλογίζεται), lorsque Michel réécrit un passage aristotélicien sous forme de syllogisme. Le syntagme δυνάμει λέγων est attesté à partir de Galien jusqu'à Eustrate[129], mais chez aucun de ces auteurs sa présence n'est aussi considérable que chez Michel d'Éphèse. *In Met.* : 26 ; MdÉ : 58.

(7) [Praechter, p. 887]. Encore une autre formule par laquelle Michel traduit le texte d'Aristote en un langage plus courant : une proposition introduite par ἵνα ᾖ, et complétée de plusieurs

---

126 On en compte 64 occurrences dans l'*In Met.* : p. 21.22, 26.5, 44.9-10, 50.23, 59.17, 64.6, 77.17-19, 93.10, 94.10, 141.16-17.29, 146.19, 149.8, 157.36, 158.14.20-21, 165.1.17, 167.21, 168.14, 172.15.32, 174.27-28, 182.20-21, 185.24, 189.11-12, 196.24-25, 206.6-10, 215.6, 219.9, 223.24.32-34, 224.2-3.36-37, 225.11, 228.24-25, 229.6, 230.14, 231.24-25, 235.32, 251.10-11, 253.16-18, 255.32, 267.27, 271.1, 273.2-3, 289.39-290.1, 298.23-24, 314.1-2, 316.27-28, 321.1-2, 327.8.14-15, 332.10, 333.7-10, 350.27-28, 356.28-29, 376.34, 378.31, 388.4-5, 403.18-19, 411.34-35, 427.39-428.1, 439.11-12.

127 Occurrences chez Tryphon le Grammairien (Ier s. av. J.-C.) (1), Porphyre (1), Origène (1), Athanase (1), Basile de Césarée (1), Chrysostome (1), Didyme l'Aveugle (1), Ammonius (2), Ps. Simplicius (9), Philopon (3), David (8), Eustrate (2).

128 Cf. par ex. *In Iliadem*, t. I, p. 121.2, 128.33-34, 147.15-16, 185.16, 381.17, 764.9-10, t. II, p. 5.20-21, 14.11, 28.2 etc. Van der Valk.

129 Occurrences chez Galien (4), Alexandre d'Aphrodise (2), Eusèbe (2), Didyme l'Aveugle (1), Ammonius (1), Philopon (3), Élias (1), Eustrate (3). Cf. aussi Simplicius, *In Ench. Epict.* XXXII 23 Hadot[2] : δυνάμει συλλογιζόμενος οὕτως.

manières : ἵνα ᾖ τὸ λεγόμενον (τοιοῦτον), ἵνα ᾖ τὸ ὅλον τοιοῦτον, ἵνα ᾖ τὸ πᾶν (τοιοῦτον) etc.[130]. *In Met.* : 29 ; MdÉ : 38.

(8) Locutions qui traduisent le langage parfois obscur d'Aristote en un langage plus explicite sont aussi : (a) ὡς (ἂν) εἰ ἔλεγεν, (b) (οὕτως) ἐπῆκται ὡς (ὥσπερ) εἰ ἔλεγεν. Le syntagme (b) est propre exclusivement à Michel d'Éphèse. (a) *In Met.* : 5 ; MdÉ : 24. (b) *In Met.* : 6 ; MdÉ : 14.

(9) Toujours dans le même but, mais avec une nuance de prudence et de doute, Michel utilise la phrase : (καὶ) εἴη ἂν λέγων ὅτι[131]. *In Met.* : 25 ; MdÉ : 15.

(10) [Praechter, p. 887]. L'obscurité stylistique d'Aristote est parfois mise en évidence par la locution : ἀσάφειαν (πολλήν, πλείστην) ποιεῖν (ἐμποιεῖν), dont le sujet est ou bien une phrase d'Aristote (*In Met.*) ou bien Aristote lui-même (*In Soph. El.*, *In Eth. Nic. IX-X*, *In Parva Nat.*). *In Met.* : 6 ; MdÉ : 4.

(11) [Praechter, p. 886-887]. Un verbe très typique de l'exégèse littérale est ἀπαγγέλλω, accompagné des adverbes ἐλλιπῶς, σαφῶς ou ἀσαφῶς, par lesquels Michel exprime son jugement sur la formulation du texte aristotélicien. *In Met.* : 6 ; MdÉ : 38. La tournure ἀσαφῶς καὶ περινενοημένως, de même que ἀσαφῶς καὶ μεμελανωμένως, est propre exclusivement à Michel d'Éphèse[132] :

| *In Met.* 644.4 | *In Eth. Nic. IX-X* 510.27-28 | *In Parva Nat.* 6.3-5 | *In De inc. anim.* 161.9-10 |
|---|---|---|---|
| ἀσαφῶς δὲ καὶ περινενοημένως ἀπήγγελται. | πάνυ δὲ ἀσαφῶς καὶ περινενοημένως τὰ προκείμενα ἀπαγγέλλει. | ἀσαφῶς καὶ ἄγαν περινενοημένως ἀπηγγέλθαι. | τὴν αἰτίαν τοῦ ἀδυνάτου ἀσαφῶς καὶ περινενοημένως ἐπήγαγεν. |

(12) [Praechter, p. 888]. Pour dire que deux expressions sont équivalentes ou synonymes, Michel emploie la locution ἐκ παραλλήλου κεῖσθαι, qui n'est pourtant pas très fréquente. *In Met.* : 4 ; MdÉ : 17.

(13) [Praechter, p. 888]. Lorsqu'une section du texte joue le rôle d'une incise, on trouve l'expression μεταξὺ παρεμβάλλειν, le plus souvent au passif. *In Met.* : 5 ; MdÉ :13.

---

[130] Michel pourrait s'être inspiré d'Alexandre d'Aphrodise, chez qui on trouve de rares occurrences de cette locution (cf. *In Met.*, p. 68.3-4, 141.25, 176.19, 285.35, 433.15-16).

[131] Deux occurrences chez Alexandre d'Aphrodise, *In Met.*, p. 51.3, 145.23.

[132] Pour l'expression ἀσαφῶς καὶ μεμελανωμένως, cf. *supra*, p. 35-36.

(14) [Praechter, p. 888]. Pour compléter une phrase elliptique, la locution habituelle est : τοῦτο (τούτου) γὰρ δεῖ προσυπακούειν (avec accusatif ou génitif). Même si l'expression δεῖ προσυπακούειν est évidemment très fréquente dans le contexte de l'exégèse, la phrase τοῦτο (jamais τούτου) γὰρ δεῖ προσυπακούειν est relativement rare[133]. *In Met.* : 7 ; MdÉ : 12.

(15) [Praechter, p. 891]. Les particularités propres à Aristote sont souvent soulignées par l'adjectif σύνηθες, accompagné ou bien d'un pronom, selon le schéma : τοῦτο σύνηθες αὐτῷ, ou bien d'un infinitif, selon le schéma : σύνηθες γὰρ τῷ 'Αριστοτέλει ... λαμβάνειν. Cette expression se trouve dans l'*In Met.*, *In Soph. El.*, *In De part. anim.*, *In De gen. anim.* et *In Parva Nat.* (dans l'*In Eth. Nic. IX-X*, σύνηθες est remplacé par ἔθος). *In Met.* : 5 ; MdÉ : 12.

(16) [Praechter, p. 885]. L'*In Met.* partage avec l'*In De motu anim.*, l'*In De gen. anim.* et l'*In Parva Nat.* le syntagme ἡ σαφήνεια τῶν λεγομένων[134]. Les deux schémas dans lesquels ce syntagme est utilisé sont : (a) la locution πρὸ τῆς τῶν λεγομένων σαφηνείας accompagnée d'un adjectif verbal (par ex. διοριστέον), de δεῖ + infinitif (par ex. δεῖ ὑπομνησθῆναι ἡμᾶς), de ἄξιον + infinitif (par ex. ἄξιόν ἐστιν ἡμᾶς ἀναμνησθῆναι), de καλῶς ἔχει (ἂν ἔχοι) + infinitif ; (b) la locution ἐπὶ τὴν τῶν λεγομένων σαφήνειαν accompagnée d'un adjectif verbal (ἰτέον, βαδιστέον, ὁρμητέον). Bien que le syntagme ἡ σαφήνεια τῶν λεγομένων ne soit pas rare[135], les deux schémas dont on vient de parler ne se rencontrent que chez Michel d'Éphèse. *In Met.* : 7 ; MdÉ : 8.

(17) [Praechter, p. 887]. Lorsqu'il s'agit de reconstituer l'ensemble d'un raisonnement en le mettant dans une forme simple et ordonnée, Michel emploie la locution : ἡ τοῦ λόγου συναγωγή (συνέχεια), suivie de τοιαύτη, qui peut être atténué (τοιαύτη τις, οἶμαι τοιαύτη)[136]. *In Met.* : 8 ; MdÉ : 12.

---

[133] Occurrences chez Alexandre d'Aphrodise (5), Chrysostome (1), Didyme l'Aveugle (1), Ammonius (1), Simplicius (1).

[134] En *In Met.* 58.3 τῶν λεγομένων est remplacé par τῆς λέξεως.

[135] Occurrences chez Galien (1), Alexandre d'Aphrodise (1), Thémistius (1), Chrysostome (1), Ps. Chrysostome (1), Théodoret de Cyr (2), Simplicius (1), Philopon (1), David (1), Sophonias (1), Eustathe (1).

[136] Il est intéressant de remarquer que la locution ἡ τοῦ λόγου συναγωγή (+ τοιαύτη) semble être empruntée à Simplicius, qui est pratiquement le seul à l'avoir utilisée (18 occurrences : *In De caelo*, p. 233.5-6, 235.36, 240.23, 253.25, 258.13-14, 411.13, 607.24, 699.14, 714.2 Heiberg ; *In Phys.*, p. 279.8-9, 354.11-12, 379.23, 385.19-20, 757.25, 1041.7, 1047.7, 1204.19-20 Diels ; *In Epict. Ench.*, VII 28-29 Hadot[2]), si l'on fait abstraction d'une occurrence chez Sextus Empiricus, *Pyr. hyp.*

(18) [Praechter, p. 889]. Si le texte d'Aristote peut s'interpréter comme la réponse à une objection possible, on trouve trois locutions : (a) ἐπεὶ δὲ ἔμελλέ τις λέγειν ὅτι (avec des variantes) ; (b) ἵνα μή τις λέγῃ ; (c) ἔνστασις (ἀπορία) δυναμένη φέρεσθαι. La dernière de ces trois locutions n'est attestée que chez Simplicius[137]. (a) *In Met.* : 13 ; MdÉ : 11. (b) *In Met.* : 5 ; MdÉ : 4. (c) *In Met.* : 8 ; MdÉ : 4.

(19) [Praechter, p. 891 et 888]. Pour ce qui est de l'ordre des mots et de la ponctuation, les locutions les plus caractéristiques sont : (a) ὑπερβατῶς ἀναγνωστέον (ἀναγιγνώσκειν) ; (b) ὑποστικτέον (ὑποστίζειν, στίζειν) εἰς τὸ ... εἶτα ἐπακτέον (ἐπάγειν). Alors que la première locution est attestée chez Philopon et chez Olympiodore[138], la seconde (ὑποστικτέον εἰς τὸ ... εἶτα ἐπακτέον) est propre à Michel d'Éphèse. (a) *In Met.* : 12 ; MdÉ : 7. (b) *In Met.* : 6 ; MdÉ : 17.

(20) [Praechter, p. 888]. Dans la discussion des variantes textuelles, on trouve la locution : φέρεται (εὕρηται) δὲ καὶ ἄλλη γραφὴ ἔχουσα οὕτως (ὧδε). Cette locution ne semble être attestée que chez Didyme l'Aveugle[139]. *In Met.* : 2 ; MdÉ : 6.

Une seconde classe, moins nombreuse, comprend des locutions qui ne sont pas liées aux exigences propres de l'exégèse, mais constituent des traits de style, des particularités linguistiques. Voici les plus fréquentes.

(21) αἰτία τοῦ + adverbe interrogatif : πῶς, πόθεν, τίνος ἕνεκα, τίνος χάριν, διὰ τί (dans l'*In Met.* on trouve aussi αἰτία τοῦ ὅτι). *In Met.* : 31 ; MdÉ : 15.

(22) [Praechter, p. 873 et 892]. Le nominatif absolu λέγων, c'est-à-dire le participe λέγων qui ne se réfère à aucun verbe de mode fini. Cette construction est extrêmement fréquente[140]. Un exemple servira

---

II § 147, p. 101 Mutschmann-Mau, et d'une occurrence chez Damascius, *In Phaed.* I, § 251.7 Westerink. En revanche, Simplicius n'utilise qu'une fois le syntagme ἡ τοῦ λόγου συνέχεια (*In De caelo*, p. 153.12 Heiberg), dont on compte 7 occurrences chez Philopon, 1 chez Ammonius, Élias, Palladius d'Alexandrie (VI^e s. apr. J.-C.) et Alexandre de Tralles (VI^e s. apr. J.-C.), et 3 chez Eustathe.

[137] *In De caelo*, p. 254.28, 347.30-31, 355.19-20 Heiberg. On peut ajouter Alex. Aphr., *In Top.*, p. 196.10-11 Wallies : ἔνστασίν φησι ... δύνασθαι φέρεσθαι.

[138] Philopon, *In Anal. Post.*, p. 299.27 Wallies ; *In De gen. et corr.*, p. 307.25-26 Vitelli ; *In Phys.*, p. 338.6, 356.10, 853.23 Vitelli ; Olympiodore, *In Alc.* § 167.8 Westerink.

[139] *Fragmenta in Psalmos*, dans E. Mühlenberg, *Psalmenkommentare aus der Katenenüberlieferung*, t. II, Berlin-New York 1977, n° 738a, p. 91.31 : φέρεται γραφὴ ὧδε ἔχουσα ; n° 793a, p. 120.9 : ἄλλη γραφὴ φέρεται οὕτω ἔχουσα ; n° 1231, p. 336.28 : φέρεται δὲ καὶ ἑτέρα γραφὴ οὕτως ἔχουσα. En revanche, la simple locution γραφὴ οὕτως ἔχουσα se trouve chez Galien (2), Alexandre d'Aphrodise (2) et Simplicius (4).

[140] Dans le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise sur la *Métaphysique*, on n'en trouve en revanche qu'un seul exemple : *In Met.*, p. 346.24-26 (ἀρχὴ λέγεται καὶ

à l'illustrer : οὕτω καὶ τὰ φυσικὰ εἴδη ἀδύνατον ὁρίζεσθαι χωρὶς ὕλης, ὕλην λέγων ... τὸ γένος (*In Met.* 444.31-33). *In Met.* : 54 ; MdÉ : 81.

(23) Formule de récapitulation d'un raisonnement afin de pouvoir tirer la conclusion définitive : ἐπειδὴ (ἐπεὶ, εἰ) οὖν (δὴ) ταῦθ' (τοῦθ') οὕτως ἔχει. *In Met.* : 15 ; MdÉ : 19.

(24) Les exemples sont introduits très souvent par φέρε εἰπεῖν, οἷον φέρε, οἷον εἰπεῖν, οἷον φέρε εἰπεῖν[141]. *In Met.* : 35 ; MdÉ : 58.

(25) [Praechter, p. 879 n. 1 [p. 880], 890. L'adverbe τέως (δέ) est assez fréquent, mais sa valeur n'est pas tout à fait claire, car il ne semble pas possible de lui donner sa signification temporelle courante (parfois on pourrait le traduire par « au moins »[142]). Pas d'occurrences dans l'*In Eth. Nic. IX-X*. *In Met.* : 15 ; MdÉ : 18.

(26) [Praechter, p. 866, 891-892, 903]. En ce qui concerne la syntaxe, le phénomène de loin le plus répandu et le plus frappant, c'est l'épanalepse, c'est-à-dire la reprise d'une phrase due à l'insertion d'une incise, qui fait en sorte que, la connexion devenant trop lâche, l'auteur ressent la nécessité de reprendre le discours[143]. La reprise est marquée par les particules οὖν ou δή (parfois associées). On obtient donc des tournures du genre : ἐπειδὴ ... ἐπειδὴ οὖν (*In Met.* 448.2-13), ἐπεὶ ... ἐπειδὴ οὖν (465.23-25), Δείξας ... ταῦτα δὴ δείξας (496.9-13), τὸ γὰρ εἶδος ... τὸ δὴ εἶδος (546.33-35), ἕνα μὲν τρόπον ... ἕνα μὲν οὖν δὴ τρόπον (573.3-7), δῆλόν ἐστιν ἐκ τῶν δειχθέντων ... ἐκ τῶν οὖν δειχθέντων, φησί, δῆλόν ἐστιν (595.4-6) etc. *In Met.* : 109 ; MdÉ : 232.

Aux autres particularités syntaxiques relevées par Praechter, à savoir : ἄν + subjonctif avec la valeur d'un optatif potentiel[144], ἐάν (ὅταν) + indicatif[145], ἄν (ἐάν, ὅταν) + optatif[146], le manque de ἄν dans l'apodose des propositions hypothétiques irréelles[147], εἰ + subjonctif[148], on pourrait ajouter deux constructions : (i) ἄν (κἄν) +

---

ὅθεν πρῶτον γνωστόν ἐστι τὸ πρᾶγμα, ὡς τῶν ἀποδείξεων ἀρχαὶ λέγονται αἱ ὑποθέσεις, ὑποθέσεις λέγων τὰς καθ' ἑκάστην ἐπιστήμην τε καὶ τέχνην ἀρχάς).

[141] Rares exemples chez Alexandre d'Aphrodise, *In Met.*, p. 150.13.16, 410.25, 438.37.

[142] Par ex. *In Met.*, p. 450.35 ; *In Eth. Nic. IX-X*, p. 471.8 ; *In De part. anim.*, p. 57.1.2.

[143] Cf. par ex. Ps. Alex. 776.11-18 et 777.23-33, cités *supra*, p. 30 et 31. Praechter, p. 903, suggère que la présence si massive de l'épanalepse pourrait être un indice de l'origine orale des commentaires de Michel.

[144] Praechter, p. 867, 873, 884, 891.

[145] Praechter, p. 870, 884, 891.

[146] Praechter, p. 871.

[147] Praechter, p. 871, 891.

[148] Praechter, p. 884, 891.

indicatif futur[149], (ii) εἰ + subjonctif ou optatif aoriste + indicatif futur[150].

Deux éléments ressortent de la liste qu'on vient de dresser : (1) l'*ensemble* des locutions caractéristiques du Ps. Alexandre se retrouve dans *tous* les commentaires de Michel d'Éphèse[151], (2) six parmi elles sont propres *exclusivement* à Michel (nos 1 [διάνοια / λέξις], 8b [οὕτως ἐπῆκται ὡς εἰ ἔλεγεν], 11 [ἀσαφῶς καὶ περινενοημένως et ἀσαφῶς καὶ μεμελανωμένως], 16 [σαφήνεια τῶν λεγομένων] et 19b [ὑποστικτέον εἰς τὸ ... εἶτα ἐπακτέον]).

On remarquera finalement deux parallèles intéressants, qui ne constituent pourtant pas des traits de style :

[1] Le début des livres K, Λ, M et N de l'*In Met.* est caractérisé par une formule par laquelle Michel rappelle le titre du livre et sa place dans l'ensemble du traité. La même formule se trouve au début des livres IX et X de l'*In Eth. Nic. IX-X* (son absence dans les autres commentaires s'explique par le fait qu'il s'agit d'ouvrages qui sont constitués par un nombre limité de livres, alors que la *Métaphysique* et l'*Éthique* comportent une division en plusieurs livres).

*In Met.*, p. 633.2-3 : Ἐν τῷ παρόντι βιβλίῳ δεκάτῳ ὄντι τῆς ὅλης πραγματείας, κάππα δὲ ἐπιγραφομένῳ.

*ibid.*, p. 668.2-3 : Ἐν τῷ παρόντι βιβλίῳ τῆς Μετὰ τὰ Φυσικά, ὃ λάμβδα τοῖς Περιπατητικοῖς ἐπιγράφειν σύνηθες κτλ.

---

149 *In Met.*, p. 460.15, 477.35, 505.26, 522.5-6.8, 558.4.9, 599.23, 657.10.12, 695.37-39, 779.18, 787.11, 804.12-13, 829.28-29 ; *In Soph. El.*, p. 11.4-5, 46.23, 86.16, 123.33, 179.19 ; *In Eth. Nic. IX-X*, p. 510.11-12, 532.6, 613.10-11 ; *In De part. anim.*, p. 9.17, 52.2 ; *In De motu anim.*, p. 106.12, 110.23, 111.25 ; *In De gen. anim.*, p. 50.25.31, 85.27-28, 95.7-8, 105.26-27 (δοίη ἂν ... καὶ γεννήσει). Bien que cette construction soit déjà attestée au Ve siècle de notre ère (un exemple se trouve aussi chez Syrianus, *In Met.*, p. 10.31-32 : ἂν ... γενήσεται), une fréquence aussi élevée que chez le Ps. Alexandre ne s'explique qu'à l'époque byzantine (cf. É. Renauld, *Étude de la langue et du style de Michel Psellos*, Paris 1920, p. 107 et n. 1). En général, toutes ces particularités syntaxiques impliquent un texte très tardif, où s'exerce encore l'influence d'une langue soignée, mais où déjà la syntaxe des modes n'est plus "instinctive".

150 *In Met.*, p. 596.12-15, 636.10-11, 765.28-29, 787.15-16 ; *In Soph. El.*, p. 6.1-2, 115.17-18 (indicatif présent), 128.24, 135.5-6, 154.15-17, 181.11-12.

151 Comme Praechter (compte rendu des CAG, « Byzantinische Zeitschrift », 18 [1909], p. 516-538, repris dans K. Praechter, *Kleine Schriften*, hrsg. von H. Dörrie, Hildesheim-New York 1973, p. 282-304, en part. p. 535-536 [301-302]) l'avait déjà remarqué, on retrouve aussi ces locutions dans les scolies sur la *Politique* tirées du commentaire (perdu) de Michel d'Éphèse : voir l'édition de O. Immisch (citée *supra*, p. 55, n. 107), p. 295.18-19, 296.5-6 (corriger πλῆθος en πλῆρες), 300.36, 301.29, 304.22, 305.11.13.15, 306.4-5, 307.21, 311.9, 312.23-25, 314.39, 315.11.20-21, 316.27, 318.21, 321.28, 322.21, 323.2.8.

*ibid.*, p. 722.7-8 : ἐν τῷ παρόντι βιβλίῳ, ὃ Μ ἐπιγράφεται, καὶ τῷ ἐφεξῆς τῷ Ν, ὃ τέλος ἐστὶ τῆς ὅλης πραγματείας κτλ.

*ibid.*, p. 794.5-7 : ἐν τῷ παρόντι βιβλίῳ, Ν μὲν ἐπιγραφομένῳ, τεσσαρεσκαιδεκάτῳ δὲ κατὰ τὸν ἀριθμὸν καὶ τελευταίῳ τῆς ὅλης πραγματείας ὄντι κτλ.

*In Eth. Nic. IX-X*, p. 509.17-18 : ἐν μὲν γὰρ τῷ παρόντι βιβλίῳ Ι ὄντι τῆς παρούσης πραγματείας κτλ.

*ibid.*, p. 529.2-4 : Τὸ παρὸν βιβλίον, ὃ δέκατον μέν ἐστι τῶν Ἠθικῶν Νικομαχείων, Κ δὲ ἔθος τοῖς ἐκ τοῦ Περιπάτου ἐπιγράφειν, τελευταῖόν ἐστι τῆς τοιαύτης πραγματείας.

[2] La phrase de l'*In Met.*, p. 631.14-15 : καλλίων δέ, οἶμαι, ἡ προτέρα ἐξήγησις, se retrouve telle quelle dans l'*In Soph. El.*, p. 117.28-29 : καλλίων δὲ οἶμαι ἡ προτέρα ἐξήγησις, et p. 133.22 et 135.10 : καλλίων δὲ ἡ προτέρα ἐξήγησις[152].

### 5. *Le Ps. Alexandre (Michel d'Éphèse) est-il un faussaire ?*

Dans l'*In Met.* E-N, on lit quatre références aux livres A-Δ, par lesquelles le Ps. Alexandre (= Michel d'Éphèse) semble vouloir se présenter comme l'auteur du commentaire sur les livres A-Δ, c'est-à-dire comme Alexandre d'Aphrodise :

(1) p. 567.24 : εἴρηται ἡμῖν ἐν τῷ Δ ταύτης τῆς πραγματείας πλατύτερον.
(2) p. 630.31-32 : καὶ εἴρηταί μοι περὶ τούτων ἐκεῖσε (= *Met.* Δ) ἀκριβέστερον.
(3) p. 641.11-12 : ἀλλὰ περὶ τούτου εἴρηταί μοι ἐν τῷ Β πλατύτερον. Ἐμνήσθη γὰρ τούτου καὶ ἐκεῖσε.
(4) p. 741.36-37 : ἐκείνων δὲ τὴν σαφήνειαν ἐκ τῶν ἐν τῷ μείζονι Α σχολῶν θηρᾶσθαι χρή.

En plus de ces quatre "fausses" auto-références aux livres A-Δ de la *Métaphysique*, on lit huit autres auto-références, dont quatre à un commentaire sur le *De anima*, et quatre à des commentaires sur les *Seconds Analytiques*, sur le *De caelo*, sur la *Phys.* et sur le *De gen. et corr.* :

(5) p. 441.8-9 : ὡς ἐν τῇ Περὶ ψυχῆς ἡμῖν εἴρηται.
(6) p. 445.13 : ἐν τῇ Περὶ ψυχῆς ἡ αἰτία ἡμῖν εἴρηται.

---

[152] Un seul parallèle chez Simplicius, *In Phys.*, p. 258.13 Diels : καλλίων δὲ ἡ προτέρα ἐξήγησις.

(7) p. 505.2 : εἴρηται ἀκριβέστερον ἐν τῷ Β λόγῳ τῆς Περὶ ψυχῆς πραγματείας.

(8) p. 589.23-25 : ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων πάνυ πλατύτερόν μοι ἐν τῇ Περὶ ψυχῆς εἴρηται, καὶ νῦν ἕνεκα τῶν λεγομένων μετρίως ὑπέμνησται.

(9) p. 475.20-21 : ὡς καὶ ἐν τῷ Β τῶν Ὑστέρων Ἀναλυτικῶν ἐπεσημηνάμεθα καὶ ἐν ἄλλοις πολλοῖς.

(10) p. 703.4-7 et 15-16 : μετὰ πολλῆς εἴρηται τῆς ἐπιμελείας [...] ἐκεῖσε (= *De caelo*) ἐξηγησάμενοι [...] καὶ δι' ἣν αἰτίαν εἴπομεν ἐν τῇ Περὶ οὐρανοῦ.

(11) p. 667.10-11 : καὶ δεῖ τούτων τὴν σαφήνειαν ἐκ τῶν εἰς ἐκεῖνα (= *Phys.*) ὑπομνημάτων πορίζεσθαι.

(12) p. 672.11-12 : ἁπλῆν γὰρ γένεσιν τὴν τῶν οὐσιῶν ἐλέγομεν ἐν τῇ Περὶ γενέσεως.

En outre, le Ps. Alexandre transcrit, sans signaler sa source, quatre passages d'Alexandre d'Aphrodise, dont un est tiré des *Questions*, et trois du *De anima* :

(1) Ps. Alex. 685.30-687.22 = Alex. Aphr., *Quaestiones* I 1, p. 2.20-4.26 Bruns.

(2) Ps. Alex. 694.27-39 = Alex. Aphr., *De anima*, p. 108.3-15 Bruns.

(3) Ps. Alex. 697.18-39 = Alex. Aphr., *De anima*, p. 85.11-86.6 Bruns.

(4) Ps. Alex. 699.1-11 = Alex. Aphr., *De anima*, p. 109.25-110.3 Bruns.

Sur la base de ces données, L. Tarán a affirmé que le Ps. Alexandre est un faussaire, en ce sens qu'il a voulu présenter son commentaire sur *Met.* E-N comme étant l'ouvrage d'Alexandre d'Aphrodise[153]. Je crois que les fausses auto-références et les emprunts anonymes à Alexandre d'Aphrodise[154], loin d'autoriser cette

---

[153] L. Tarán (p. 229 et n. 38-39) ne cite que les auto-références à *Met.* A-Δ et le passage emprunté aux *Questions* d'Alexandre d'Aphrodise. Cela est dû probablement au fait que même si les trois passages tirés du *De anima* d'Alexandre sont déjà signalés par J. Freudenthal, *Die durch Averroes erhaltenen Fragmente*, cit., p. 24-27, ils n'apparaissent pas dans l'apparat de Hayduck, qui ne signale que le passage des *Questions.* Avant L. Tarán, la thèse selon laquelle le Ps. Alexandre serait un faussaire a été soutenue par H. Bonitz (préface, p. XXVII) et par J. Freudenthal, *Die durch Averroes erhaltenen Fragmente*, cit., p. 19. Mais puisque Bonitz pense que le rédacteur anonyme de l'*In Met.* E-N utilisait du matériel authentique d'Alexandre, il interprète les auto-références comme une confirmation de l'origine alexandriste de cette partie du commentaire (cf. p. XXII-XXIII). Il pense que les références aux commentaires sur le *De anima*, les *Seconds Analytiques*, le *De caelo*, la *Physique* et le *De gen. et corr.* renvoient à des ouvrages perdus d'Alexandre. Selon Praechter, l'hypothèse du Ps. Alexandre faussaire n'a pas été encore démontrée de manière définitive (p. 882-883, n. 1).

[154] Aux emprunts à Alexandre d'Aphrodise qui viennent d'être cités, il faut aussi ajouter un emprunt à Simplicius : Ps. Alex., *In Met.*, p. 706.34-707.11 = Simpl., *In De caelo*, p. 382.10-16 Heiberg. Cet emprunt a été signalé par Ph. Merlan, « Ein Simplikios-Zitat bei Pseudo-Alexandros und ein Plotinos-Zitat bei Simplikios», *Rheinisches Museum*, N. F. 84 (1935), p. 154-160. Naturellement, Tarán, p. 230, n.

conclusion, confirment l'identification du Ps. Alexandre à Michel d'Éphèse.

En effet, l'étude des commentaires de Michel a montré qu'il a non seulement pillé les œuvres d'Alexandre d'Aphrodise, notamment le *De anima*, mais qu'il n'a pas hésité à renvoyer à ces passages qu'il avait empruntés à Alexandre comme s'il s'agissait de ses propres ouvrages. Ce phénomène, déjà connu des éditeurs de Michel, M. Hayduck et P. Wendland, a été mis en évidence en toute son ampleur par P. L. Donini[155].

Dans le commentaire *In De motu anim.*, on lit un renvoi à un ouvrage (perdu) de Michel lui-même, le Περὶ ὁρμῆς καὶ τῆς ὁρμητικῆς δυνάμεως. Michel affirme que dans cet ouvrage, il a déjà traité le problème : quels sont les organes par lesquels l'âme meut le vivant ? et, de manière générale, comment meut-elle sans être mue ? Il suffit donc, dit-il, de se rapporter à ce traité, dont il transcrit une longue citation :

> *In De motu anim.*, p. 114.22-27 : τίσι δὲ ὀργάνοις χρωμένη κινεῖ τὸ ζῷον ἡ ψυχή, καὶ ὅλως πῶς κινεῖ οὐ κινουμένη, εἴρηται ὅτε περὶ ὁρμῆς καὶ τῆς ὁρμητικῆς δυνάμεως ὁ λόγος ἦν. Διὸ ἐξ ἐκείνου τοῦ βιβλίου τὴν πᾶσαν τοῦ 'Αριστοτέλους διάνοιαν ἀναλέγεσθαι χρὴ τῷ βουλομένῳ τῆς ἀληθείας ἐπιτυγχάνειν· ὅμως καὶ νῦν ὀλίγα τῶν ἐκεῖσε παραγράφομεν. Εἴρηται πρῶτον ὅτι [...] (suit une longue citation, p. 114.27-116.10, qui se clôt par les mots [p. 116.10-13]) : ὡς ἐν τῷ Περὶ ὁρμῆς τε καὶ τῆς ὁρμητικῆς δυνάμεως λόγῳ εἴρηται. 'Αλλὰ ταῦτα μὲν εἴληπται ἱκανῶς πρὸς σαφήνειαν τῶν μελλόντων λέγεσθαι· τὰ δὲ πλείονα τούτων ὁ βουλόμενος θεωρεῖν ἐντυγχανέτω τῷ Περὶ ὁρμῆς λόγῳ.

---

42, pense que ce parallèle peut s'expliquer par le fait que Simplicius, ainsi que Syrianus, dépendrait du commentaire du Ps. Alexandre, qu'il croirait être celui d'Alexandre d'Aphrodise. L'affirmation de Tarán, *loc. cit.*, selon laquelle Ph. Merlan donne pour sûr que le Ps. Alexandre est Michel d'Éphèse (« ...taking for granted that Ps.-Alexander is Michael Ephesius...») doit être rectifiée, car Merlan, *art. cit.*, p. 157-158, dit le contraire : « Zitiert also Simplikios den Pseudo-Alexandros oder dieser jenen ? Die Frage ist zulässig, da es ja wohl noch immer nicht ausser Zweifel steht, dass Pseudo-Alexandros eigentlich Michael aus Ephesos ist ». Merlan, *art. cit.*, p. 158, parvient, lui aussi, à la conclusion que le Ps. Alexandre n'est pas un faussaire. En général, pour ce qui concerne les emprunts anonymes, leur présence dans un ouvrage n'implique pas, à notre avis, que l'auteur de cet ouvrage veuille écrire un faux sous le nom de celui d'où il a tiré ces emprunts. Un exemple pourrait suffire : le long passage que Syrianus recopie du *De comm. math. scientia* de Jamblique, cf. *supra*, p. 6, n. 15, ne signifie sûrement pas que Syrianus veuille écrire son commentaire sur la *Met.* sous le nom de Jamblique.

[155] P. L. Donini, « Il *De anima* di Alessandro di Afrodisia e Michele Efesio », *Rivista di filologia e di istruzione classica*, 96 (1968), p. 316-323.

Comme P. L. Donini l'a fait remarquer, toute la longue citation du Περὶ ὁρμῆς καὶ τῆς ὁρμητικῆς δυνάμεως de Michel d'Éphèse n'est qu'une transcription littérale de trois passages du *De anima* d'Alexandre d'Aphrodise :

MdÉ, *In De motu anim.*, p. 114.27 (τοῦ ὀρεκτικοῦ) - 115.25 (φευκτοῦ) = Alex. Aphr., *De anima*, p. 76.6-77.16 Bruns.

MdÉ, *ibid.*, p. 115.25 (κινεῖ) - 116.1 (ψυχρόν) = Alex. Aphr., *ibid.*, p. 78.24-79.4.

MdÉ, *ibid.*, p. 116.2 (αἰσθάνεται) - 10 (τελειότης, ὡς) = Alex. Aphr., *ibid.*, p. 79.16-20 (les mots καὶ κατὰ ... αἰτία. Καὶ, ll. 4-9, sont un ajout de MdÉ).

La longue "auto-citation" de Michel n'est donc qu'un collage de trois passages tirés à la lettre du *De anima* d'Alexandre. D'ailleurs, le *De anima* d'Alexandre était une des sources préférées de Michel, qui en a recopié des extraits non seulement dans son commentaire sur le *De motu anim.*, mais aussi dans ses commentaires *In Eth. Nic. IX-X*, *In De gen. anim.* et *In Parva Nat.* Voici la liste des emprunts[156] :

*In De motu anim.* : MdÉ 103.5-9 = Alex. Aphr. 73.19-23 ; MdÉ 114.27-115.25 = Alex. Aphr. 76.6-77.16 ; MdÉ 115.25-116.1 = Alex. Aphr. 78.24-79.4 ; MdÉ 116.2-10 = Alex. Aphr. 79.16-20 ; MdÉ 119.22-24 = Alex. Aphr. 77.20-21 ; MdÉ 120.4-7 = Alex. Aphr. 77.22-78.2 ; MdÉ 123.1-6 = Alex. Aphr. 97.18-22.

*In Eth. Nic. IX-X* : MdÉ 486.24-31 = Alex. Aphr. 74.1-8 ; MdÉ 556.37-557.8 = Alex. Aphr. 38.21-39.8.

*In De gen. anim.* : MdÉ 83.36-84.5 = Alex. Aphr. 38.21-39.5 ; MdÉ 83.32-34 = Alex. Aphr. 74.21-23 ; MdÉ 84.12-26 = Alex. Aphr. 80.24-81.15.

*In Parva Nat.* : MdÉ 2.24-28 = Alex. Aphr. 66.25-67.2 ; MdÉ 2.31-4.14 = Alex. Aphr. 68.4-69.19 ; MdÉ 4.21-27 = Alex. Aphr. 69.20-70.3 ; MdÉ 4.30-5.5 = Alex. Aphr. 72.5-13 ; MdÉ 52.9-11 = Alex. Aphr. 74.20-23 ; MdÉ 52.22-26 = Alex. Aphr. 95.1-4 ; MdÉ 100.19-21 = Alex. Aphr. 94.26-29 ; MdÉ 100.21-29 = Alex. Aphr. 95.6-11 + 95.19-22 ; MdÉ 100.30-33 = Alex. Aphr. 96.22-25 ; MdÉ 100.33-101.6 = Alex. Aphr. 96.12-19 ; MdÉ 107.13-16 = Alex. Aphr. 95.16-19 ; MdÉ 108.18-21 = Alex. Aphr. 95.14-16.

---

156 Les emprunts des commentaires *In De motu anim.*, *In Eth. Nic. IX-X* et *In De gen. anim.* ont été signalés par P. L. Donini, ceux du commentaire *In Parva Nat.* sont signalés en partie par l'éditeur, P. Wendland, p. XII, en partie par P. L. Donini. Aux emprunts du commentaire *In De motu anim.* on ajoutera aussi la reprise de la prière finale du commentaire de Simplicius sur les *Catégories* au début du commentaire de Michel *In De motu anim.*, p. 104.3-5 : ἐπὶ δὲ τὴν τῶν λεγομένων σαφήνειαν ἴωμεν εὐχόμενοι τῷ τῶν λόγων ἐφόρῳ θεῷ ἀκριβῆ τούτων δοῦναι ἡμῖν κατανόησιν = Simpl., *In Cat.*, p. 438.34-35 Kalbfleisch : εὐχόμενος τοῖς τῶν λόγων ἐφόροις τούτων τε ἀκριβεστέραν ἐνδοῦναι κατανόησιν.

Deux brefs emprunts au commentaire d'Alexandre sur les *Topiques* sont signalés par S. Ebbesen[157] :

> MdÉ, *In Soph. El.*, p. 4.15-20 = Alex. Aphr., *In Top.*, p. 21.8-13 Wallies ; MdÉ, *ibid.*, p. 4.23-27 = Alex. Aphr., *ibid.*, p. 21.15-19.

De même que dans le commentaire *In De motu anim.* Michel renvoie à des passages d'Alexandre d'Aphrodise comme faisant partie de son ouvrage Περὶ ὁρμῆς καὶ τῆς ὁρμητικῆς δυνάμεως, de même dans son commentaire *In De gen. anim.*, on lit une "auto-référence" au commentaire de Philopon *In De anima*[158].

Il est donc évident que la pratique d'incorporer dans ses propres commentaires des extraits plus ou moins étendus tirés des commentateurs antérieurs, notamment d'Alexandre d'Aphrodise, est une particularité de Michel d'Éphèse. C'est dans ce contexte qu'il faut lire les auto-références à l'*In Met.* A-Δ et les emprunts anonymes au *De anima* et aux *Questions* d'Alexandre. Il n'y a là aucune intention de forger des faux. Les commentaires de Michel sont des ouvrages faits de pièces et de morceaux[159]. Pressé de fournir en très peu de temps un grand nombre de commentaires sur les ouvrages d'Aristote les plus disparates, il dut constituer un dossier de textes, le plus souvent tirés d'Alexandre d'Aphrodise, qu'il utilisait à chaque fois que l'argument le permettait. Cela présuppose une technique de composition très rapide, scolastique et peu originale, qui vise à produire des commentaires en série et qui est forcée d'utiliser sans trop de scrupules tous les matériaux disponibles. Michel n'a pas voulu écrire un faux commentaire d'Alexandre sur *Met.* E-N. Ce n'était pas son but. Ce serait lui attribuer une intention trop compliquée et, surtout, encore étrangère au monde byzantin. Il a voulu, probablement dû, écrire en vitesse un commentaire sur la

---

[157] S. Ebbesen, *Commentators and commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi*, t. I, Leiden 1981, p. 272.

[158] *In De gen. anim.*, p. 88.7-9 : εἴρηται δὲ περὶ τοῦ ἀέρος ὅπως διαπορθμεύει τὰ χρώματα αὐτὸς μὴ χρωννύμενος ἀκριβῶς ἡμῖν ἐν τῷ δευτέρῳ λόγῳ Περὶ ψυχῆς. Michel se réfère à Philopon, *In De anima*, p. 335.14 ss. Hayduck (cf. surtout ll. 14-18 : ὁρῶμεν γὰρ ὅτι, ὅταν διὰ σφέκλου κεχρωσμένου πυρρῷ ἢ ἄλλῳ τινὶ τοιούτῳ χρώματι ἀκτὶς ἡλίου βάλλῃ, ἀπαθὴς ὁ ἀὴρ μένων τό τε χρῶμα τοῦ σφέκλου καὶ τὸ σχῆμα διαπορθμεύει, μέχρις ἂν στερεοῦ τινος προσψαύσῃ σώματος, καὶ λοιπὸν ἐν ἐκείνῳ ἐναπομάττεται τό τε χρῶμα τοῦ σφέκλου καὶ τὸ σχῆμα). Voir l'apparat critique de Hayduck *ad loc.* et sa Praefatio à l'édition de Philopon, p. VI. On remarquera aussi l'affinité stylistique existant entre cette auto-référence à un commentaire sur le *De anima* et celle de l'*In Met.*, p. 505.2 (cf. *supra*, p. 67).

[159] Voir surtout comment S. Ebbesen, *Commentators and commentaries*, cit., t. I, p. 268-285, a reconstitué les sources du commentaire *In Soph. El.*

*Métaphysique* et, pour y réussir, a eu recours à toutes les sources qu'il a pu ramasser. Pour les livres A-Δ, il existait heureusement le commentaire d'Alexandre : Michel s'y réfère comme à son propre ouvrage parce que ce gros morceau d'exégèse fait, en quelque sorte, partie du commentaire qu'il doit fournir, de même que tous les extraits du *De anima* font partie de son traité Περὶ ὁρμῆς καὶ τῆς ὁρμητικῆς δυνάμεως. Pour les livres E-N, il a tiré de Syrianus tout ce qu'il était possible d'en tirer, à savoir les passages d'exégèse littérale. C'est un travail très scolaire et, au fond, bien médiocre. D'ailleurs, c'est Michel lui-même qui, dans son commentaire sur *Eth. Nic.* V, avoue candidement sa technique de composition :

> Ἐπεὶ ἐν τῷ τρίτῳ βιβλίῳ τῆς παρούσης πραγματείας περὶ ἀκουσίου καὶ ἑκουσίου εἴρηκεν, οὐ χρὴ ἡμᾶς πάλιν ἐνταῦθα μνείαν ποιουμένου τοῦ Ἀριστοτέλους πονεῖν, ἀλλ' ἐκ τῶν ἐκεῖσε γεγραμμένων τοῖς ἐξηγηταῖς σχολῶν ἔτι σῳζομένων τὰ εἰς σαφήνειαν τῶν προκειμένων συντείνοντα μετενεγκεῖν (p. 50.6-9).

Voir en lui un commentateur antérieur à Syrianus, un aristotélicien acharné, mais influencé par le néoplatonisme et, au surplus, inventeur fécond de nombreux termes du vocabulaire néoplatonicien, source privilégiée de Syrianus, qui aurait cédé au piège de ce faux Alexandre d'Aphrodise, tout en y trouvant des citations de Jamblique et des poèmes orphiques, est une méprise qui risque d'engendrer des conséquences intenables pour la reconstitution de l'histoire de l'exégèse aristotélicienne pendant l'Antiquité tardive.

# ÉTUDE II

## LE COMMENTAIRE D'ALEXANDRE D'APHRODISE COMME SOURCE DU COMMENTAIRE DE SYRIANUS

Comme nous l'avons vu, Syrianus connaît le commentaire d'Alexandre sur les quatorze livres de la *Métaphysique*, car il cite les livres M et N. Les citations explicites d'Alexandre chez Syrianus sont au nombre de 17 :

| | |
|---|---|
| livre B : | 5 citations (p. 17.29, 23.25-34, 32.15-22, 37.1-2, 53.12). |
| livre Γ : | 2 citations (p. 54.13, 62.14-15). |
| livre M : | 7 citations (p. 96.18, 100.3-13, 108.25-29, 111.33-37, 122.11-23, 160.6-9, 165.22-23). |
| livre N : | 3 citations (p. 166.26-28, 186.16, 195.10-12). |

Les citations explicites d'Alexandre concernent toujours des points bien précis d'exégèse littérale. Les deux seules exceptions sont constituées par les passages p. 23.25-34 (B 2, 997 b 5-11), où Syrianus attaque Alexandre à propos de la prétendue synonymie existant entre l'homme d'ici-bas et l'homme en soi[1], et p. 32.15-37 (B 3, 998 b 30-999 a 1), où Syrianus critique la doctrine péripatéticienne de la différence spécifique[2].

L'attitude générale de Syrianus à l'égard d'Alexandre est claire : le commentaire d'Alexandre fournit l'exégèse littérale précise et définitive, qui rend en quelque sorte superflue toute tentative d'expliquer le texte aristotélicien. Il est inutile de refaire le travail qu'Alexandre a fait de manière aussi complète. D'ailleurs, le but de Syrianus est différent de celui d'Alexandre : il ne s'agit pas d'expliquer la lettre du texte de manière le plus possible objective, mot à mot, de présenter toutes les interprétations possibles de chaque phrase, de

---

[1] Cf. A. Madigan, « Syrianus and Asclepius on Forms and Intermediates in Plato and Aristotle », *Journal of the History of Philosophy*, 24 (1986), p. 149-171.

[2] Ce passage est analysé par F. A. J. de Haas, *John Philoponus's New Definition of Prime Matter. Aspects of its Background in Neoplatonism & the Ancient Commentary Tradition*, Leiden-New York-Köln 1997, p. 246-249.

reconstruire les arguments, de montrer dans le détail l'enchaînement des syllogismes[3]. Ce travail, accompli par Alexandre, est le point de départ présupposé par Syrianus. Cela ne veut évidemment pas dire que le commentaire de Syrianus soit dépourvu d'exégèse littérale. Au contraire, Syrianus a repris fidèlement le modèle d'Alexandre, c'est-à-dire le commentaire par lemmes brefs[4]. Mais son exégèse littérale est réduite et se borne, en général, à une paraphrase, qui sert simplement à rappeler l'argument d'Aristote. Ce que Syrianus se propose de faire et qu'il a fait effectivement, c'est de discuter avec Aristote, d'évaluer ses arguments, de réfuter ses critiques anti-platoniciennes. Il le déclare explicitement dans le prologue au livre Γ (p. 54.11-15):

> « C'est là ce qu'il (*scil.* Aristote) va entreprendre d'exposer dans ce livre, que, de notre côté, nous ne commenterons pas en sa totalité, dans la mesure où il a été expliqué avec suffisamment de clarté par ce travailleur infatigable qu'est Alexandre. Mais là où [Aristote] nous semble affirmer quelque chose qui présente une réelle difficulté, nous entreprendrons <d'examiner et> de mettre à l'épreuve cette partie du texte, en paraphrasant le reste pour maintenir la continuité de la doctrine »[5].

Il faut toutefois rappeler que le commentaire de Syrianus sur le livre Γ est quelque peu particulier. A la différence des livres B, M et N, dans lesquels Aristote développe les thèmes principaux de sa polémique anti-platonicienne, le livre Γ, qui contient la défense du principe de contradiction et la réfutation du relativisme, trouve presque toujours l'approbation de Syrianus[6]. Cela dit, il est vrai que cette déclaration que Syrianus place au début de ce livre, vaut en très large mesure aussi pour les trois autres livres.

La différence entre les deux commentaires est aussi révélée par la disproportion quantitative qui les sépare. L'exégèse d'Alexandre, littérale, minutieuse et détaillée, a besoin, pour se développer, d'une

---

3 Cf. P. L. Donini, « Alessandro di Afrodisia e i metodi dell'esegesi filosofica », dans *Esegesi, parafrasi e compilazione in età tardoantica*, Atti del Terzo Convegno dell'Associazione di Studi Tardoantichi, a cura di C. Moreschini, Napoli 1995, p. 107-129.

4 Cf. C. D'Ancona, « Syrianus dans la tradition exégétique de la *Métaphysique* d'Aristote. Deuxième partie : Antécédents et postérité », dans *Le commentaire entre tradition et innovation*, Actes du Colloque international de l'Institut des traditions textuelles (Paris et Villejuif, 22-25 septembre 1999), publiés sous la direction de M.-O. Goulet-Cazé, Paris 2000, p. 311-327.

5 Trad. J.-P. Schneider (inédite).

6 Cf. D. J. O'Meara, *Pythagoras Revived. Mathematics and Philosophy in Late Antiquity*, Oxford 1989, p. 120.

étendue bien plus importante que celle requise par l'exégèse "spéculative" de Syrianus. Il suffit de citer quelques exemples : Alex. 216.14-217.25 (48 lignes) = Syr. 40.9-22 (14 lignes) ; Alex. 255.3-260.29 (206 lignes) = Syr. 62.27-63.32 (43 lignes) ; Alex. 271.22-282.36 (455 lignes) = Syr. 66.27-67.16 (28 lignes) ; Alex. 311.24-316.29 (173 lignes) = Syr. 76.25-77.15 (31 lignes). Une telle disproportion explique, au moins en partie, pourquoi les parallèles textuels sont brefs et rares.

On aurait toutefois tort de croire que les citations explicites épuisent la dette de Syrianus à l'égard d'Alexandre. Alors que, dans les livres M et N, il est impossible d'évaluer cette dette à cause de la perte du texte d'Alexandre, dans les livres B et Γ, plusieurs cas d'utilisation "tacite" confirment l'idée que le commentaire d'Alexandre constituait, pour Syrianus, le point de repère fondamental, malgré la différence profonde dans la manière de se représenter la *Métaphysique* et la tâche de l'exégète aristotélicien.

Voici donc la liste des lieux où Syrianus a utilisé Alexandre sans le citer. Elle montre que la présence du commentaire d'Alexandre chez Syrianus est bien plus importante que ce que les citations explicites ne laissent soupçonner et que Kroll lui-même n'avait vu[7].

(1) Syr. 3.10-11, cf. Alex. 175.24 [B 1, 995 b 12-13]. Syrianus semble tirer d'Alexandre l'idée selon laquelle la quatrième aporie de B 1 n'est qu'un appendice de la précédente (Syr. λείψανον τοῦ πρὸ αὐτοῦ, cf. Alex. ἐπὶ τούτῳ ἀπορηθῆναι).

(2) Syr. 6.9-11, cf. Alex. 177.1-2 [B 1, 995 b 20-25]. Syrianus s'inspire d'Alexandre dans la formulation de l'aporie. La reprise est textuelle :

| Alex. 177.1-2 | Syr. 6.9-11 |
|---|---|
| εἰ γὰρ τοῦ διαλεκτικοῦ τὸ ἐνδόξως περὶ αὐτῶν διαλαμβάνειν, τίνος τὸ ἀληθῶς ; | εἰ γὰρ ὁ διαλεκτικὸς ἐνδόξως περὶ αὐτῶν διαλήψεται, καθάπερ εἴρηται κἀνταῦθα κἀν τοῖς Τοπικοῖς, τίς ἔσται ὁ σὺν ἐπιστήμῃ περὶ αὐτῶν ἀναδιδάξων ; |

Syrianus reproduit la structure hypothétique et interrogative de la phrase (εἰ γὰρ ... τίς... ;) ainsi que les termes-clés (διαλεκτικός,

---

[7] Sur les 34 passages parallèles qui suivent, Kroll en signale 16 (nos 5, 7-9, 13, 15, 17b-c, 20b, 21-23, 25-27, 28, 31). D'autres parallèles signalés par Kroll ne me paraissent pas significatifs : Syr. 30.6, cf. Alex. 203.31 ; Syr. 31.28, cf. Alex. 205.18 ; Syr. 48.20, cf. Alex. 228.10 ; Syr. 56.13, cf. Alex. 241.9.

ἐνδόξως, διαλαμβάνειν). A ce propos, il faut remarquer que, si le terme διαλεκτικός se trouve chez Aristote (995 b 23 : οἱ διαλεκτικοί) et n'a donc pas de valeur probante, l'adverbe ἐνδόξως est le terme par lequel Alexandre traduit ἐκ τῶν ἐνδόξων (995 b 24) et le verbe διαλαμβάνειν est tout à fait absent de ce passage aristotélicien.

(3) Syr. 8.1-11, cf. Alex. 178.5-21 [B 1, 995 b 31-34]. Aristote soulève l'aporie suivante : « Un autre problème doit surtout être examiné et traité : y a-t-il, ou non, en dehors de la matière, quelque chose qui soit cause par soi ? Ce quelque chose est-il séparé, ou non ? Est-il un ou multiple en nombre ? »[8]. L'exégèse d'Alexandre est, comme d'habitude, claire et littérale : Aristote, dit-il, soulève cette difficulté parce que certains philosophes naturalistes considéraient la matière comme la seule cause par soi, alors que les propriétés de la matière étaient des causes accidentelles. Les causes par soi étaient donc l'air et l'eau, les causes accidentelles, la rareté et la densité. Ce qu'Aristote veut rechercher, ce n'est pas s'il y a d'autres causes accidentelles en dehors de la matière, mais s'il y a d'autres causes par soi, comme il l'a montré lui-même dans la *Physique*. Or, s'il existe une autre cause par soi en dehors de la matière, il faut se demander si cette cause est séparée de la matière ou si elle existe dans la matière, comme c'est le cas pour la forme matérielle et, selon les Stoïciens, pour le dieu et la cause efficiente, qui existeraient dans la matière. Et si cette cause immatérielle et séparée de la matière existe, il faut se demander si elle est une ou plusieurs. Aristote a abordé cette

[8] On remarquera que selon Ross et Tricot, l'aporie se poursuit jusqu'à 995 b 36, alors que pour les commentateurs anciens, 995 b 34 marque le début de l'aporie suivante. La division du texte du livre B en ce qui concerne le nombre des apories pose quelques difficultés, car certains passages peuvent être interprétés soit comme une seule aporie complexe soit comme plusieurs apories distinctes. Alors que les exégètes modernes reconnaissent dans B 1 une liste de 14 apories, les interprètes anciens font un découpage différent, qui aboutit à une liste plus longue. Syrianus est le seul à numéroter les apories de manière assez claire. Pour lui, elles sont au nombre de 17 : (1) 995 b 4-6 (discussion B 2, 996 a 18-b 26) ; (2) 995 b 6-10 (disc. B 2, 996 b 26-997 a 15) ; (3) 995 b 11-13 (disc. B 2, 997 a 15-25) ; (4) 995 b 13-18 (disc. B 2, 997 a 34-998 a 19) ; (5) 995 b 19-20 (disc. B 2, 997 a 25-34) ; (6) 995 b 20-27 (pas de discussion) ; (7) 995 b 27-29 (disc. B 3, 998 a 20-b 14) ; (8) 995 b 29-31 (disc. B 3, 998 b 14-999 a 23) ; (9) 995 b 31-34 (disc. B 4, 999 b 12-24) ; (10) 995 b 34-36 (disc. B 4, 999 a 24-b 12) ; (11) 996 a 1-2 (disc. B 4, 999 b 24-1000 a 4) ; (12) 996 a 2-4 (disc. B 4, 1000 a 5-1001 a 3) ; (13) 996 a 4-9 (disc. B 4, 1001 a 4-b 25) ; (14) 996 a 9-10 (disc. B 6, 1003 a 5-17) ; (15) 996 a 11 (disc. B 6, 1002 b 32-1003 a 5) ; (16) 996 a 11 (pas de discussion) ; (17) 996 a 12-15 (disc. B 5, 1001 b 26-1002 b 11). Aux apories énumérées dans B 1, il faut ajouter l'aporie soulevée et discutée en B 6, 1002 b 12-32. Cf. aussi *Alexander of Aphrodisias, On Aristotle Metaphysics 2 & 3*, Translated by W. E. Dooley, S. J. & A. Madigan, S. J., London 1992, p. 77-78 (introduction de A. Madigan au livre B).

question dans le livre Λ. Syrianus reprend plusieurs éléments de l'exégèse d'Alexandre :

(a) la référence aux philosophes naturalistes, qui n'admettaient que la matière :

| Alex. 178.5-6 | Syr. 8.2 |
| --- | --- |
| τῶν ἀρχαίων φυσικῶν τινες τὴν ὕλην αἰτίαν ὑποθέμενοι μόνον καθ' αὑτήν, τὰ ταύτης πάθη κατὰ συμβεβηκὸς αἰτίας ἔλεγον κτλ. | Τῶν φυσικῶν τὴν ὕλην μόνην ὁρώντων κτλ. |

(b) L'identification de la matière à l'eau ou à l'air ou au feu :

| Alex. 178.7-8 | Syr. 8.2-3 |
| --- | --- |
| καθ' αὑτὸ μὲν γὰρ αἴτιον ἦν αὐτοῖς ὁ ἀὴρ ἢ τὸ ὕδωρ ἢ τὸ μεταξὺ ἤ τι ἄλλο κτλ. | [..] καὶ ταύτην ὕδωρ ἢ ἀέρα ἢ πῦρ εἶναι λεγόντων κτλ. |

(c) La citation des Stoïciens, pour lesquels la cause efficiente était inséparable de la matière :

| Alex. 178.18-19 | Syr. 8.3-4 |
| --- | --- |
| [...] καὶ ὡς τοῖς ἀπὸ τῆς Στοᾶς ἔδοξεν ὁ θεὸς καὶ τὸ ποιητικὸν αἴτιον ἐν τῇ ὕλῃ εἶναι. | [...] ἄλλων δὲ καὶ ποιητικὴν μὲν αἰτίαν ἀπολειπόντων, ἀχώριστον δὲ ταύτην τῆς ὕλης, καθάπερ οἱ Στωϊκοὶ μὲν ὕστερον κτλ. |

(d) Le renvoi au livre Λ (ch. 7-8) à propos de la question de savoir si la cause séparée de la matière est une ou plusieurs :

| Alex. 178.19-21 | Syr. 8.9-11 |
| --- | --- |
| καὶ εἰ ἔστι τι αἴτιον χωριστὸν καὶ ἄϋλον, πότερον ἓν τοῦτο κατ' ἀριθμόν ἐστιν ἢ πλείω, περὶ ὧν αὐτὸς ἐν τῷ Λ τῆσδε τῆς πραγματείας λέγει. | ὅταν δὲ προσεπιζητῇ πότερον ἓν τὸ χωριστὸν αἴτιον ἢ πολλά, [...] καθὰ καὶ αὐτὸς ἐν τῷ Λ παραδέδωκεν. |

Il est donc évident que, sans le citer, Syrianus a le commentaire d'Alexandre sous les yeux. Mais il a organisé les données qu'il puisait chez Alexandre pour produire une exégèse tout à fait typique de son attitude à l'égard du texte aristotélicien. Alors que les philosophes naturalistes, dit Syrianus, n'admettaient que la cause matérielle, d'autres philosophes reconnaissaient aussi l'existence d'une cause efficiente ; pour les uns, comme pour les Stoïciens, cette cause

efficiente était inséparable de la matière, pour les autres, comme pour Aristote lui-même et pour Platon, elle est séparée de la matière. Il y a néanmoins une différence entre Platon et Aristote : alors que, pour Aristote, la cause efficiente séparée de la matière constitue l'objet du désir de tous les êtres, pour Platon elle est la cause qui engendre l'univers. Le problème se pose de savoir qui a raison entre ceux qui posent une cause efficiente inséparable de la matière, et ceux qui la séparent de la matière (Aristote et Platon). Quant à la question de savoir si la cause efficiente inséparable de la matière est une ou plusieurs, on répondra qu'elle est une et plusieurs en même temps, parce que la multiplicité est coordonnée à l'Un et qu'elle tend vers lui, qui est l'objet de son désir, comme Aristote l'a enseigné dans le livre Λ. Il est intéressant de remarquer que le renvoi au livre Λ, que Syrianus tire d'Alexandre, ne joue plus le même rôle : alors qu'Alexandre se bornait à dire qu'Aristote discute ce problème (unité ou multiplicité de la cause efficiente) dans le livre Λ, Syrianus range Aristote à ses côtés et lui fait dire ce qu'il veut entendre, à savoir que la cause efficiente et séparée est, en même temps, une et plusieurs.

(4) Syr. 12.20-23, cf. Alex. 180.18-24 [B 1, 996 a 11]. L'aporie dont il est question, est la suivante : les principes sont-ils en puissance ou en acte autrement que par rapport au mouvement ? Alexandre propose trois interprétations de cette aporie, car se demander si les principes sont en puissance ou en acte autrement que par rapport au mouvement peut signifier : (a) les principes sont-ils principes parce qu'ils meuvent ce dont ils sont les principes ? (b) les principes sont-ils eux-mêmes en mouvement ou bien immobiles ? (c) les principes se transforment-ils les uns dans les autres ou bien sont-ils exempts de tout changement ? Alexandre ne choisit pas parmi ces trois interprétations, ce qui est cohérent avec son attitude "philologique" à l'égard du texte aristotélicien. Syrianus accepte manifestement la deuxième interprétation d'Alexandre, car il résout l'aporie en termes d'immobilité / mouvement des principes, qui sont justement les termes de la deuxième interprétation d'Alexandre : les principes des réalités éternelles, dit-il, sont immobiles, les principes des réalités corruptibles sont en mouvement. Ce bref passage constitue un exemple clair du rapport qui relie Syrianus à Alexandre. D'une part, Syrianus dépend d'Alexandre, qui lui fournit les termes exacts de l'exégèse littérale, d'autre part, il modifie sa source : il la simplifie en passant sous silence les deux autres interprétations (ces ambiguïtés du texte

aristotélicien ne l'intéressent pas), et il répond à la difficulté soulevée par Aristote, ce qui constitue la raison et le but de son commentaire.

Alex. 180.18-24

Ὃ ζητεῖ ἔστιν, ὅτι (**a**) πότερον αἱ ἀρχαὶ ἀρχαί εἰσι τῷ κινεῖν καὶ ποιεῖν τὰ ὧν εἰσιν ἀρχαὶ ἢ ἄλλως· δοκεῖ γὰρ ἡ μέν τις εἶναι κινητικὴ ἀρχή, ὡς ἡ ποιητική, ἡ δὲ οὐκέτι, ὡς ἡ ὑλική. (**b**) Δύναται λέγεσθαι καὶ τοιοῦτόν τι, πότερον κινούμεναι αὗται αἱ ἀρχαὶ αἰτίαι τοῖς ἐξ αὐτῶν ἢ αὐταὶ ἀκίνητοι οὖσαι, ὥσπερ τὰς ἰδέας ἔλεγον οἱ λέγοντες· τοιοῦτον δὲ καὶ τὸ πρῶτον αἴτιον. (**c**) Ἢ δύναται ἐκ τοῦ προειρημένου ἀκούεσθαι, πότερον αἱ ἀρχαὶ κινοῦνται καὶ μεταβάλλουσιν εἰς ἀλλήλας ἢ εἰσὶν ἀμετάβλητοι.

Syr. 12.20-22

πρὸς δὲ τὸ τρίτον, (**b**) ὅτι αἱ μὲν ἀκίνητοί εἰσι τῶν ἀρχῶν, ὅσαι τῶν ἀϊδίων εἰσὶν αἴτιαι, αἱ δὲ κινοῦνται, ὅσαι τῶν [αἰτίων] γιγνομένων καὶ φθειρομένων.

(5) Syr. 13.18-28, cf. Alex. 181.2-23 [B 2, 996 a 18-21]. Cf. *infra*, p. 178, n° 2.

(6) Syr. 14.16-31, cf. Alex. 183.8-13 [B 2, 996 a 21-b 1]. Contre la thèse selon laquelle la cause finale n'appartient qu'aux sciences pratiques, Syrianus affirme que la fin appartient aussi, et à plus forte raison, aux sciences théoriques. Cette idée se trouve déjà chez Alexandre, même si la définition du but des sciences théoriques est différente : alors qu'Alexandre assigne à ces sciences la tâche de connaître l'être au sens propre, Syrianus parle du Bien, de l'assimilation à Dieu et de notre véritable salut :

Alex. 183.8-13

ἔτι δὲ καὶ οὐ πᾶν ἀγαθὸν τῇ αὐτοῦ φύσει πρακτέον ἐστίν, ἀλλ' ἔστι τὸ μὲν πρακτέον ἀγαθόν, τὸ δὲ θεωρητικὸν καὶ οὐ πρακτέον, ὅ ἐστι καὶ ἐν τοῖς μαθηματικοῖς· ἡ γὰρ ἀλήθεια ἡ περὶ ἐκεῖνα ἀγαθὸν οὖσα ἐκείνοις τέλος. Τοιοῦτον γὰρ καὶ τὸ τῆς σοφίας τέλος· ἡ γὰρ τοῦ κυριωτάτου τε καὶ ἀρίστου τῶν ὄντων καὶ μάλιστα ὄντος γνῶσις μέγιστον οὖσα ἀγαθὸν ἐκείνῃ τέλος.

Syr. 14.16-21

ἑξῆς δὲ ὁ λόγος κατασκευάζειν μὲν ἐπιχειρεῖ, ὅτι τελικὴν αἰτίαν οὐκ ἔχει τὰ μαθήματα· ψεῦδος δὲ λαμβάνει, ὅτι τὸ οὗ ἕνεκα πράξεώς τινός ἐστι τέλος· οὐ γὰρ μόνων τῶν πράξεών ἐστι τὰ τέλη, ἀλλὰ πολλῷ πλέον τῶν θεωριῶν· τοῦ γὰρ ἀγαθοῦ χάριν καὶ <τῆς> πρὸς τὸ θεῖον ἐξομοιώσεως καὶ τῆς ἀληθινῆς ἡμῶν σωτηρίας θεωρεῖν ἐφιέμεθα, τῶν δὲ πράξεων τὸ τέλος καὶ μερικὸν καὶ οὐδὲ κυρίως τέλος.

(7) Syr. 15.23-24, cf. Alex. 184.13-19 [B 2, 996 b 8-13][9]. Aristote veut démontrer que toute science qui s'occupe des causes a le droit d'être appelée "sagesse". Pour mener à bien cette démonstration, dit Alexandre, il se sert des caractères propres à la sagesse qu'il a lui-même fixés dans le livre A. Syrianus tire d'Alexandre le renvoi au livre A, comme le montre l'énumération de ces caractères, qui est évidemment filtrée à travers Alexandre :

| Aristote, *Met.* A 2, 982 a 8-b 8 | Alex. 184.17-19 | Syr. 15.23-24 |
|---|---|---|
| ἐπίστασθαι πάντα a 8 et 21 | μάλιστα εἰδυῖα<br>πάντα εἰδυῖα<br>τῶν χαλεπῶν γνωστική | πλεῖστα εἰδυῖα |
| ἀκριβέστερον a 13<br>διδασκαλικώτερον a 13 | | διδασκαλικωτέρα |
| ἀρχικωτέραν a 17<br>ἀκριβέσταται a 25<br>διδασκαλική a 28<br>ἀρχικωτάτη b 4 | ἀκριβεστάτη<br>διδασκαλική<br>ἀρχικωτάτη<br>ἀρχιτεκτονικωτάτη | ἀκριβέστατα[10]<br><br><br>ἀρχιτεκτονικωτέρα τῶν ἄλλων |

Les expressions de Syrianus πλεῖστα εἰδυῖα et ἀρχιτεκτονικωτέρα τῶν ἄλλων proviennent manifestement d'Alexandre, puisqu'elles ne se lisent pas chez Aristote.

(8) Syr. 16.10-15, cf. Alex. 185.6-13 [B 2, 996 b 14-16][11]. Il s'agit d'expliquer l'affirmation d'Aristote selon laquelle « On peut connaître la même chose de bien des manières, mais nous disons qu'il vaut mieux connaître ce qu'est une chose par ce qu'elle est que par ce qu'elle n'est pas ». Alexandre donne deux exemples de connaissance "négative" : la définition du point comme ce qui n'a pas de parties[12] et la définition de l'accident comme ce qui n'est ni définition ni genre ni propre[13]. Syrianus reprend l'exemple du point[14], mais remplace celui de l'accident par l'exemple du divin, défini comme "immortel"[15]. La présence d'Alexandre est trahie par une brève reprise textuelle :

---

[9] Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*

[10] Kroll, *ad loc.*, propose de corriger ἀκριβέστατα en ἀκριβεστάτη à cause du parallèle avec Aristote et Alexandre.

[11] Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*

[12] Alex. 185.7-8.

[13] Alex. 185.9-11.

[14] Syr. 16.12.

[15] Syr. 16.12-13.

Alex. 185.5-6 et 12-13

ὅταν ἐκ τῶν ὑπαρχόντων αὐτῷ εἰδῶμεν ἢ ὅταν ἐκ τῶν μὴ ὑπαρχόντων [...] οὗτος τῷ εἶναι γνωρίζει τὸ συμβεβηκός· ἐκ γὰρ τοῦ ὑπάρχοντος αὐτῷ.

Syr. 16.13-14

ὁ διὰ καταφάσεως αὐτὸ (*scil.* τὸ σημεῖον, τὸ θεῖον) γιγνώσκων καὶ τῶν ὑπαρχόντων αὐτῷ.

(9) Syr. 17.5-10, cf. Alex. 185.30-186.2 [B 2, 996 b 18-22][16]. Aristote affirme que connaître une chose signifie connaître son essence. Par exemple, construire un carré équivalent à un rectangle signifie découvrir une moyenne proportionnelle. A cet exemple Alexandre ajoute celui de l'éclipse de lune : on sait ce qu'est une éclipse lorqu'on sait que c'est l'interposition de la terre entre le soleil et la lune. Ensuite, Alexandre explique l'exemple aristotélicien de la quadrature[17] et renvoie[18] à *Anal. Post.* II 10, 94 a 2, où Aristote affirme que la définition est comme une démonstration de l'essence qui diffère de la démonstration pour la position des termes. Syrianus tire d'Alexandre l'exemple de l'éclipse et le renvoi aux *Seconds Analytiques*, qu'il réfère à l'éclipse, et non pas à la quadrature :

Alex. 185.30-186.2

οἷον τί ἐστι σελήνης ἔκλειψις τότε ἴσμεν, ὅταν μάθωμεν ὅτι ἀντίφραξις γῆς, ὅ ἐστιν ὁρισμὸς τῆς ἐκλείψεως. Ὁμοίως καὶ τί ἐστι τετραγωνισμὸς εὐθυγράμμου τότε ἴσμεν, ὅταν μάθωμεν ὅτι μέσης εὕρεσις [...] ὁ γὰρ μετὰ τῆς αἰτίας ὁρισμὸς ἀπόδειξις θέσει διαφέρουσα, ὡς ἐν τοῖς Ὑστέροις ἀναλυτικοῖς ἔδειξε.

Syr. 17.5-10

διὰ τί ἐκλείπει τὸ φῶς ; Ὅτι ἀντιφράττεται τὸ φῶς ὑπὸ τῆς γῆς. Ἔχεις οὖν τὸν ὁρισμὸν τῆς σεληνιακῆς ἐκλείψεως· ἔστι γὰρ ἔκλειψις σελήνης φωτὸς τοῦ ἐν αὐτῇ στέρησις διὰ τὴν τῆς γῆς ἀντίφραξιν· ἧς ἐὰν ποιήσῃς ἀπόδειξιν, τὴν θέσιν τῶν ὅρων ἀμείβεις μόνον, ὡς ἐν τοῖς Ἀποδεικτικοῖς αὐτὸς ἡμᾶς ἐδίδαξε.

(10) Syr. 19.33-20.8, cf. Alex. 189.26-32 [B 2, 997 a 2-11]. L'argument d'Aristote vise la thèse selon laquelle la science des axiomes coïncide avec la science des principes de la substance : il n'y a pas de science des axiomes, dit Aristote, parce que la connaissance des axiomes est immédiate et ne fait pas l'objet d'une démonstration. Selon Syrianus, l'argument d'Aristote repose sur deux prémisses fausses : (a) si les axiomes font l'objet d'une science, ils sont démontrables ; (b) si les axiomes sont démontrables, il y a un substrat

---

[16] Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*

[17] Alex. 185.31-186.1.

[18] Alex. 186.1-2.

unique dont ils sont démontrés. Contre la prémisse (a), Syrianus affirme que les axiomes, tout en étant des objets de science, ne sont pas démontrables, parce qu'ils sont des propositions immédiates (τὰς ἀμέσους προτάσεις, p. 20.6). Contre la prémisse (b), Syrianus démontre qu'elle amène à un *regressus in infinitum* : si les axiomes ont un substrat unique, dont ils sont démontrés, il y aura des axiomes des axiomes, car la démonstration des axiomes implique l'existence d'autres axiomes qui jouent le rôle de prémisses universelles. Aristote n'explicite pas cette conséquence absurde, mais elle découle naturellement de ses prémisses. Deux éléments de l'exégèse de Syrianus proviennent d'Alexandre : l'expression ἄμεσοι προτάσεις désignant les axiomes (Syr. 20.6, cf. Alex. 188.31 et 189.28) et l'idée du *regressus in infinitum* (Syr. 20.1-3, cf. Alex. 189.30).

(11) Syr. 21.35-36, cf. Alex. 192.13-14 [B 2, 997 a 23]. Il s'agit de l'exégèse de la phrase : περί τε γὰρ ὃ μιᾶς καὶ ἐξ ὧν μιᾶς, qui, selon les exégètes modernes, signifie : le genre [περὶ ὅ] relèvera d'une seule science, et les axiomes [ἐξ ὧν] relèveront également d'une seule science[19]. En revanche, pour Alexandre, suivi de Syrianus, l'expression ἐξ ὧν désigne les propriétés essentielles :

| Alex. 192.13-14 | Syr. 21.35-36 |
|---|---|
| <u>τὰ</u> τούτῳ <u>καθ' αὑτὰ ὑπάρχοντα</u>· ἐκ γὰρ τούτων καὶ ἐν τούτοις ἐκείνῳ τὸ εἶναι. | τὸ δὲ ἐξ ὧν, τουτέστι <u>τὰ</u> [δὲ] <u>καθ' αὑτὰ ὑπάρχοντα</u>, ἐξ ὧν καὶ οἱ ὁρισμοὶ καὶ τὸ τί ἐστι τοῦ πράγματος. |

(12) Syr. 22.11-31, cf. Alex. 194.10-20, 194.28-195.2 et 195.20-25 [B 2, 997 a 25-34]. Discussion de la cinquième aporie : la philosophie première s'occupe-t-elle seulement des substances ou bien aussi de leurs propriétés par soi ? Dans l'exégèse de ce passage, Syrianus emprunte trois éléments à Alexandre :

(a) Syr. 22.11-14, cf. Alex. 194.10-20 : Même remarque concernant l'ordre des réponses aux apories qui ne coïncide pas avec l'ordre dans lequel les apories ont été énumérées dans le premier chapitre. La cinquième aporie est traitée après la troisième, parce que la troisième aporie laissait ouverte la question qui fait l'objet de la cinquième. Les deux apories sont donc étroitement liées.

19 Cf. le commentaire de Ross, *ad loc.*

| Alex. 194.10-11 | Syr. 22.11-14 |
|---|---|
| Καὶ αὕτη ἡ ἀπορία προείρηται ὑπ' αὐτοῦ ἐν τῇ τῶν ἀποριῶν ἐκθέσει. Ὃ δὲ ἀπορεῖ διὰ τούτων δόξει τῷ προειρημένῳ ἀκόλουθον εἶναι. | Τοῦτο πέμπτον μέν ἐστιν ἐν τῇ τῶν προβλημάτων ἐκθέσει, νυνὶ δὲ μετὰ τὸ τρίτον οὐκ εἰκῇ δοκεῖ μοι παρειλῆφθαι, ἀλλ' ἐπειδὴ ἐν τῷ τρίτῳ τοῦτο αὐτὸ λίαν ἀμφιβόλως ἔθηκεν (εἴτε γάρ φησι τῆς αὐτῆς εἴτε ἄλλης), ἠθέλησεν εὐθέως περὶ τούτου προηγούμενον λόγον ποιήσασθαι. |

(b) Syr. 22.18-20, cf. Alex. 194.28-195.2 : La solution de l'aporie proposée par Syrianus (rien n'empêche la même science de définir la substance et, en même temps, de démontrer ses propriétés) s'inspire directement d'Alexandre. C'est un cas assez rare : Syrianus dépend ici d'Alexandre non seulement pour l'exégèse littérale, mais aussi pour le fond de sa réponse à l'aporie.

| Alex. 194.31-35 | Syr. 22.18-20 |
|---|---|
| τὸ μὲν γὰρ τί ἐστιν ὁριστικῶς λήψεται, ἀποδείξει δὲ τὰ καθ' αὑτὰ ὑπάρχοντα· ταῦτα γάρ ἐστιν ἀποδεικτικά. Οὐ γὰρ εἰ ἡ αὐτὴ περὶ ἀμφοῖν, ἤδη καὶ ὁμοίως περὶ ἀμφοῖν· οὐ γὰρ γίνεται ταὐτὸν θάτερον θατέρῳ τὸ ὁρίσασθαι τῷ ἀποδεῖξαι, εἰ ἄμφω ἑνὸς εἴη. | πρὸς ὃ φαίης ἂν ὅτι τοῦ μὲν τί ἐστιν οὐκ ἔστιν ἀπόδειξις, τὴν δὲ αὐτὴν καὶ ὁριστικὴν εἶναι καὶ ἀποδεικτικὴν οὐδὲν κωλύει, ὁριστικὴν μὲν τοῦ τί ἐστιν, ἀποδεικτικὴν δὲ τῶν καθ' αὑτὰ συμβεβηκότων. |

(c) Syr. 22.20-21, cf. Alex. 195.20-25 : Pour démontrer que la même science définit la substance et démontre ses propriétés, Syrianus reprend l'exemple d'Alexandre : la même science définit ce que sont le monde, le soleil et la lune, et démontre leurs propriétés.

| Alex. 195.20-25 | Syr. 22.20-22 |
|---|---|
| ἡ δὲ φυσικὴ οὐσίας τε ἔχει τὰ ὑποκείμενα καὶ οὐδὲν ἔλαττον αὐτάς τε ὁρίζεται, καὶ τίνα ἐστὶν αὐταῖς τὰ καθ' αὑτὰ ὑπάρχοντα ἀποδείκνυσιν· οὐ γὰρ δὴ τί μέν ἐστι κόσμος ἢ ἥλιος ἤ τις ἄλλη τῶν φυσικῶν οὐσιῶν ἀποδείκνυσιν, οὐκέτι δὲ περὶ τῶν σχημάτων ἢ κινήσεως ἢ τόπων, ἢ ὅσα ἄλλα καθ' αὑτὰ ὑπάρχει τοῖς φυσικοῖς, λέγει τε καὶ ἀποδείκνυσιν. | τῆς αὐτῆς γάρ ἐστι καὶ τὸ τί κόσμος καὶ ἥλιος καὶ σελήνη θεωρῆσαι καὶ περὶ ἀϊδιότητος αὐτῶν καὶ ἐνεργειῶν ἀποδεῖξαι. |

(13) Syr. 23.8-9, cf. Alex. 196.20-24 [B 2, 997 b 3-5][20]. Aristote renvoie au livre A : « Le sens dans lequel nous assurons que les Idées sont à la fois des causes et des substances par soi, a été indiqué dans notre premier livre, qui traite de ce sujet (εἴρηται ἐν τοῖς πρώτοις λόγοις περὶ αὐτῶν) ». A propos de ce renvoi, Syrianus observe qu'il montre jusqu'à quel point ont tort ceux qui considèrent le livre A comme inauthentique. Cette remarque se trouve déjà chez Alexandre, où elle est plus argumentée et moins méprisante.

| Alex. 196.20-24 | Syr. 23.8-9 |
| --- | --- |
| [...] ἀναπέμπων εἰς τὰ εἰρημένα ἐν τῷ πρώτῳ. Ὅθεν καὶ δῆλον ἐκ πλειόνων ἤδη ὅτι κἀκεῖνο Ἀριστοτέλους τέ ἐστι καὶ ἐκ ταύτης τῆς πραγματείας. Καὶ γὰρ ἐν τῷ ἤθει ὁμοίως ἐκεῖ τε περὶ αὐτῶν εἴρηκε καὶ ἐνταῦθα ἐμνημόνευσεν· ὡς γὰρ περὶ οἰκείας τῆς δόξης τῆς περὶ ἰδεῶν οὔσης τοὺς λόγους ἐν ἀμφοτέροις πεποίηται. | ἀναπέμπει ἡμᾶς ἐπὶ τὰ ἐν τῷ μείζονι A ῥηθέντα· γελοῖοι οὖν καὶ ταύτῃ οἱ τὸ βιβλίον νοθεύοντες. |

(14) Syr. 30.21-22, cf. Alex. 204.12-15 [B 3, 998 b 11-14]. Cf. *infra*, p. 181, n° 4.

(15) Syr. 33.8-20, cf. Alex. 207.13-20 [B 3, 998 b 30][21]. Alexandre propose deux interprétations de la phrase τὰ μὲν δοκεῖ τὰ δὲ οὐ δοκεῖ (certains seulement sont des genres, alors que les autres ne le sont pas) : (a) dans certains cas, l'union d'un genre intermédiaire et de sa différence semble ne produire aucun genre, parce qu'il n'y a pas de nom pour désigner le genre ainsi produit[22] ; (b) comme Aristote l'explique dans le premier livre du *De partibus animalium*, les différences "privatives" ne produisent pas d'espèces parce qu'elles ne signifient rien de déterminé[23]. Ces deux interprétations d'Alexandre, avec le même renvoi au *De partibus animalium*, se retrouvent chez Syrianus.

---

[20] Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*

[21] Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*

[22] Alex. 207.13-17.

[23] Alex. 207.17-20. Le passage du *De part. anim.* auquel Alexandre fait allusion est I 3, 642 b 22-24. On remarquera que la citation de Syrianus (« dans le premier livre du traité *Sur les parties des animaux* ») est plus exacte que celle d'Alexandre (« dans le premier livre *Sur les animaux* »).

| Alex. 207.13-17 | Syr. 33.8-11 |
| --- | --- |
| ἕκαστον γὰρ τῶν μεταξὺ γενῶν τοῦ τε πρώτου καὶ τοῦ ἀτόμου εἴδους συντιθέμενον τῇ οἰκείᾳ διαφορᾷ γένος ποιεῖ, εἰ καὶ ἐπί τινων μὴ δοκεῖ τῷ μὴ ὠνομάσθαι οἰκείῳ ὀνόματι τὸ γένος ἐκείνου[24]· τοῦτο γὰρ σημαίνει τὸ τὰ μὲν δοκεῖ τὰ δὲ οὐ δοκεῖ. Τὸ γὰρ ζῷον πτηνὸν γένος ἐστίν, ὥσπερ τὸ ζῷον, εἰ καὶ μὴ δοκεῖ ὠνομάσθαι. | νυνὶ δὲ οὐ πάντα τὰ μεταξὺ γένη καλεῖν ἀξιοῦσι· τὰ μὲν γὰρ ὠνομασμένα γένη προσαγορεύουσιν, ὄρνιν ζῷον σῶμα, τὰ δὲ ἀνώνυμα, οἷόν ἐστι τὸ ζῷον πτηνὸν ἢ ζῷον ὑπόπουν, οὐκέτι γένη κεκλήκασιν, ἐπειδὴ διὰ δυοῖν ὀνομάτων σημαίνεται. |

| Alex. 207.17-20 | Syr. 33.11-13 et 18-20 |
| --- | --- |
| ἢ τὰ μὲν δοκεῖ εἶπε, τὰ δὲ οὐ δοκεῖ, ὅτι, ὡς εἶπεν ἐν τῷ πρώτῳ Περὶ ζῴων, μόνον αἱ στερητικαὶ διαφοραὶ συντιθέμεναι τοῖς γένεσιν οὐ ποιοῦσιν εἴδη οὐδὲ γένη, ὅτι οὐδὲ ὡρισμένον δηλοῦσι. | πάλιν ὅταν ἀντιφάσει διαιρῶσι τὰ γένη, ἐκ μὲν τῆς καταφάσεως καὶ τοῦ γένους ποιοῦσιν εἶδος, ὅπερ ἐστὶ γένος τῶν μετ' αὐτό, ἐκ δὲ τῆς ἀποφάσεως οὐκέτι [...] ὅτι δὲ καὶ ἐν τῷ πρώτῳ τῆς περὶ μορίων ζῴων τὰ αὐτὰ ταῦτα τῇ Πλάτωνος ἐγκαλεῖ διαιρετικῇ, σαφές ἐστι τοῖς ἐκείνων μὴ ἐπιλελησμένοις. |

(16) Syr. 33.32-33, cf. Alex. 207.31-36 [B 3, 998 b 28-999 a 1]. Dans l'exégèse de ce passage et, en particulier, de la phrase εἰ δὲ καὶ αὗται (*scil.* αἱ διαφοραί) ἀρχαί, ἄπειροι ὡς εἰπεῖν ἀρχαὶ γίγνονται, on peut déceler une allusion polémique de Syrianus à l'égard d'Alexandre.

| Alex. 207.31-36 | Syr. 33.32-33 |
| --- | --- |
| εἰ δὴ καὶ αἱ διαφοραὶ ἀρχαί [...] πολλαὶ καὶ σχεδὸν ἄπειροι ἔσονται αἱ ἀρχαί, ἄλλως τε καὶ εἰ τὸ ἀνωτάτω τις γένος ὡς ἀρχὴν λαμβάνει· πλείους γὰρ τοῦ τοιούτου γένους διαφοραί. Ὃ δοκεῖ ἄλογον εἶναι· καὶ γὰρ οἱ τὰ γένη τιθέμενοι ἀρχάς, ἐκφυγεῖν οἰόμενοι τὸ πλῆθος τῷ τὸ κοινὸν λαμβάνειν, ἀρχὴν ἐτίθεντο τοῦτο. | εἰ δὲ ἐν ταῖς γενικωτάταις αἰτίαις πάσας ἑνιαίως τὰς διαφορὰς περιέχεσθαι λέγοι τις, φεύξεται καὶ τὸ πλῆθος τῶν ἀρχῶν τὸ κατ' ἀριθμόν. |

Syrianus semble en effet vouloir répondre à l'exégèse anti-platonicienne d'Alexandre. L'allusion délibérée, quoique tacite, à Alexandre est signalée par φεύξεται καὶ τὸ πλῆθος τῶν ἀρχῶν, qui reprend polémiquement ἐκφυγεῖν οἰόμενοι τὸ πλῆθος. Les Platoniciens, dit

[24] A la ligne 15, il faut probablement lire τὸ γένος ἐκεῖνο au lieu de τὸ γένος ἐκείνου.

Alexandre, avaient cru échapper à la multiplicité des principes en considérant comme principe le genre le plus élevé ; mais si les différences sont, elles aussi, des principes, puisque les différences du genre le plus élevé sont plus nombreuses que les différences de tout autre genre, il s'ensuivra que les principes seront en nombre presque infini. Et Syrianus de répliquer : pour éviter cette conséquence fâcheuse, à savoir la multiplicité des principes, il suffit de dire que les différences sont contenues dans les genres suprêmes sous le mode de l'unité (ἑνιαίως). Cette allusion polémique est d'autant plus compréhensible que la doctrine des différences vient de faire l'objet d'une attaque ouverte et explicite de Syrianus contre Alexandre et, en général, contre les Péripatéticiens[25] .

(17) Syr. 36.32-37.32, cf. Alex. 211.20-213.23 [B 4, 999 a 32-b 8]. Ce passage de Syrianus revêt une importance considérable, parce qu'il montre la complexité du rapport Syrianus-Alexandre. On y trouve, en effet, une citation explicite, une réponse polémique anonyme et quatre échos "anodins", eux aussi anonymes.

La citation explicite concerne l'exégèse de 999 a 34-35 : παρὰ πάντα δεῖ εἶναί τι, ἢ παρὰ μὲν ἔνια εἶναι παρὰ δ' ἔνια μὴ εἶναι, ἢ παρ' οὐδέν (<toutes les fois que quelque chose est affirmé de la matière>, cette chose doit-elle exister à part de tous les êtres, ou seulement exister à part de quelques-uns et non des autres, ou bien n'est-elle en dehors d'aucun ?). Il s'agit, dit Syrianus[26], d'une division exhaustive : les universaux sont ou bien en dehors de tous les sensibles, ou bien en dehors de certains sensibles, ou bien en dehors d'aucun sensible. Mais puisque la division se relie à une hypothèse (« si les universaux existent... »), la troisième branche de la division détruit l'hypothèse elle-même, καθὰ πρὸ ἡμῶν καὶ ὁ 'Αλέξανδρος ἐπεσημήνατο[27]. Syrianus se réfère à Alex. 211.31-212.1. En particulier, l'expression ἀναιρετὸν τῆς ὑποθέσεως (Syr. 37.1) est tirée à la lettre d'Alex. 212.1.

La réponse polémique et anonyme de Syrianus à Alexandre concerne le passage 999 b 4-5 : « si les universaux ne sont pas en dehors des individus, il n'y aura rien d'éternel ni d'immobile, car tous les êtres sensibles sont corruptibles et en mouvement ». En particulier, la phrase qui retient l'attention de Syrianus est « tous les êtres sensibles sont corruptibles et en mouvement ». Dans son exégèse de cette

[25] Syr. 32.15 ss. Cf. *supra*, p. 72, n. 2.
[26] Syr. 36.34-37.4.
[27] Syr. 37.12.

phrase, Alexandre avait affirmé que l'argument d'Aristote est κατὰ τὸ ἔνδοξον, en tant qu'il est fondé sur la conviction, propre à Platon (et non pas à Aristote), que tous les sensibles sont corruptibles[28]. En effet, pour Aristote, cette proposition est fausse, parce que le ciel, qui est sensible, est néanmoins incorruptible. C'est bien à cette exégèse d'Alexandre que Syrianus semble vouloir répondre, lorsqu'il affirme que le ciel ne constitue pas un démenti de la thèse « tous les sensibles sont corruptibles », car le ciel n'est éternel que parce que son mouvement perpétuel a une cause intelligible et immobile[29].

Il est intéressant de remarquer qu'Asclépius défend Aristote de l'accusation de se contredire, en affirmant qu'Aristote suit ici la doctrine du *Timée*, selon laquelle les corps célestes ne sont pas éternels par eux-mêmes, mais à cause de la volonté du dieu qui les a créés[30]. Le ciel est donc corruptible par sa propre nature, mais tant qu'il continue d'être émané par la cause unique de toutes les choses[31], il ne se corrompra pas, comme Aristote l'a d'ailleurs dit lui-même dans le livre VIII de la *Physique*. Asclépius reprend donc l'argument de Syrianus pour montrer que le ciel ne constitue pas un contre-exemple valable du principe « tous les sensibles sont corruptibles ». Mais, à la différence de Syrianus, il cherche à rattacher Aristote à la doctrine du *Timée* : Aristote ne se contredit pas parce que cette affirmation est parfaitement cohérente avec le *Timée*. En un certain sens, Asclépius récupère ici l'exégèse d'Alexandre, selon laquelle Aristote ne parlerait pas ici à son compte, mais au nom de Platon. C'était une bonne occasion pour souligner l'harmonie des deux philosophes et Asclépius ne l'a pas manquée.

Les quatre échos anonymes sont les suivants :

(a) Syr. 36.32, cf. Alex. 211.20 : Même définition du terme σύνολον utilisé par Aristote en 999 a 33.

| Alex. 211.20-21 | Syr. 36.32 |
| --- | --- |
| Τὸ μὲν σύνολον λέγει τὸ καθ' ἕκαστον καὶ αἰσθητὸν καὶ συναμφότερον ἐξ ὕλης καὶ εἴδους. | Σύνολον μὲν τὰ καθ' ἕκαστα λέγει. |

[28] Alex. 212.10-20.

[29] Syr. 37.10-18.

[30] Ascl. 185.26-186.10. On peut se demander si φασιν (p. 185.32) ne devrait pas être corrigé en φησιν (*scil.* Ammonius).

[31] ἐκ τῆς μιᾶς τῶν πάντων ἀρχῆς, p. 186.2. Sur cette expression, cf. C. Luna, « La doctrine des principes », cit., p. 229-230, n. 5.

(b) Syr. 37.22-25, cf. Alex. 212.35-213.4[32] : En 999 b 6-8, Aristote affirme qu'il faut qu'il y ait un substrat de la génération et que le substrat ultime soit inengendré, puisque rien ne peut s'engendrer du non-être (ἀνάγκη γὰρ εἶναί τι τὸ γιγνόμενον καὶ ἐξ οὗ γίγνεται καὶ τούτων τὸ ἔσχατον ἀγένητον, εἴπερ ἵσταταί τε καὶ ἐκ μὴ ὄντος γενέσθαι ἀδύνατον). Dans son exégèse de ce passage, Syrianus fait usage de la terminologie d'Alexandre.

| Alex. 212.35-213.4 | Syr. 37.22-25 |
| --- | --- |
| τούτων ὑποκειμένων ἐξ ὧν γίγνεται τὰ γιγνόμενα (πλείω γὰρ τὰ προσεχῆ ὑποκείμενα· ἄλλο γὰρ ἄλλῳ τῶν ὑποκειμένων τὸ προσεχῶς ὑποκείμενον) τούτων δὴ τῶν ὑποκειμένων, φησίν, ἀνάγκη τὸ ἔσχατον ὑποκείμενον ἀΐδιον εἶναι. Ἔσχατον δὲ ὑποκείμενόν ἐστιν ἡ πρώτη ὕλη· ἀναλύοντες γὰρ τὰς προσεχεῖς ὕλας τῶν γιγνομένων ἐν ἐκείνῃ ἐσχάτῃ παυόμεθα. | ἔσται δὲ καὶ τὸ ὑλικὸν αἴτιον, ὃ κατὰ μὲν τὸ προσεχὲς θεωρούμενον οὐ κωλύεται εἶναι γενητόν (καὶ γὰρ τοῦ ἡμετέρου σώματος ἡ προσεχὴς ὕλη γενητή), ἀναλυόμενον δὲ εἰς ἔσχατον καὶ εἰς τὴν πρώτην ὕλην ἀναπεμπόμενον ἀγένητον εἶναι ἀνάγκη. |

(c) Syr. 37.28-30, cf. Alex. 213.13-15[33] : Même renvoi au livre α pour la démonstration de la thèse selon laquelle la recherche des causes doit s'arrêter à un certain moment et ne peut continuer à l'infini.

| Alex. 213.13-15 | Syr. 37.28-30 |
| --- | --- |
| ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἐπ' ἄπειρον οἷόν τε ἄλλο ἄλλου αἴτιον εἶναι καὶ ἄλλο ἄλλῳ ὑποκεῖσθαι καθ' εὐθυωρίαν, ὡς ἔδειξεν ἐν τῷ ἐλάττονι τῶν Α ὄντι πρὸ τούτου. | ὅτι μὲν οὖν ἵσταται καὶ οὐκ ἐπ' ἄπειρον ἡ ἀνάλυσις, ἔδειξεν ἐν τῷ ἐλάττονι τῶν α, λαβὼν ὅτι οὐδ' ἂν αἴτιον εἴη, εἰ μὴ πρῶτον εἴη αἴτιον. |

(d) Syr. 37.31-32, cf. Alex. 213.10-12 : Alexandre suggère à Syrianus l'observation que la proposition « rien ne peut s'engendrer du non-être » (999 b 8) est un axiome commun à tous les philosophes naturalistes.

| Alex. 213.10-12 | Syr. 37.31-32 |
| --- | --- |
| οὔτε γὰρ ἐκ μὴ ὄντος οἷόν τε γίγνεσθαι· κοινὴ γὰρ αὕτη δόξα τῶν περὶ φύσεως εἰπόντων τι, τὸ μηδὲν ἐκ τοῦ μὴ ὄντος γίγνεσθαι. | ὅτι δὲ τῶν φυσικῶν οὐδὲν ἐκ τοῦ μὴ ὄντος, κοινὸν ἀξίωμα τῶν περὶ φύσεως δεινῶν. |

---

32 Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*
33 Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*

(18) Syr. 37.35-38.4, cf. Alex. 214.12-18 [B 4, 999 b 8-12]. Dans l'exégèse de ce passage, Syrianus emprunte deux éléments à Alexandre :

(a) Syr. 37.35-38.1, cf. Alex. 214.12-15 : la remarque que, dans le syllogisme d'Aristote, la prémisse mineure est sous-entendue : toute génération et tout mouvement ont un terme ; or, tout ce qui a un terme, a aussi un principe ; donc toute génération et tout mouvement ont un principe et un terme.

| Alex. 214.12-15 | Syr. 37.35-38.1 |
|---|---|
| ἀσαφὴς δὲ ἡ ἐπιχείρησις δοκεῖ τῷ παραλιπεῖν αὐτὸν τὸ ἀκολουθοῦν τῷ εἶναι πάσης κινήσεως καὶ γενέσεως πέρας. Ἦν δὲ τὸ ὧν ἐστι πέρας, καὶ ἀρχὴν τούτων εἶναι. | εἰ δὲ πᾶσα πέρας ἔχει, πᾶν δὲ τὸ ἔχον πέρας ἔχει καὶ ἀρχήν (τοῦτο γὰρ δεῖ προσυπακοῦσαι), πάσης γενέσεως καὶ κινήσεως ἔστιν ἀρχὴ καὶ πέρας. |

(b) Syr. 38.1-4, cf. Alex. 214.16-18 : Aristote affirme (999 b 10) que tout mouvement a un terme. Syrianus tire d'Alexandre l'observation selon laquelle le mouvement céleste obéit, lui aussi, à cette loi, car il n'est perpétuel que parce qu'il se répète à l'infini et joint sa fin à son principe. La même observation se lit aussi chez Asclépius 187.21-24, qui semble la puiser chez Syrianus, et non pas chez Alexandre, comme le suggère une petite reprise textuelle :

| Syr. 37.34-35 | Ascl. 187.16-17 |
|---|---|
| οὐ γὰρ ἄσκοπος ἡ τῆς φύσεως κίνησις. | εἰ γὰρ μὴ ἔχει τέλος (*scil.* ἡ κίνησις), πᾶσά ἐστιν ἀνάγκη ἄσκοπον αὐτὴν εἶναι. |

(19) Syr. 40.4-7, cf. Alex. 216.5-11 [B 4, 999 b 23-24]. Aristote soulève le problème « comment la matière devient-elle chaque chose individuelle, et comment le composé est-il à la fois ces deux composants ? ». C'est en suivant Alexandre que Syrianus énumère les manières dont la matière pourrait participer de la forme (mélange, composition, altération) et rappelle que le problème de l'union "forme + matière" est traité ailleurs par Aristote, qui le résout en ayant recours aux notions de puissance et d'acte.

| Alex. 216.5-6 | Syr. 40.4 |
|---|---|
| πῶς γίνεται καὶ ἔστιν ἕκαστον τῶν αἰσθητῶν, ἅ ἐστιν ὅλα ἐξ ἀμφοτέρων τούτων, πότερον συντεθέντων ἢ κραθέντων ἢ μιχθέντων ; | πῶς αὐτῶν (*scil.* τῶν εἰδῶν) ἡ ὕλη μετέχει, κράσει συνθέσει ἀλλοιώσει διαπλοκῇ. |

On remarquera que Syrianus traduit en termes de participation de la matière aux formes ce qu'Alexandre exprime en termes strictement aristotéliciens de composition des sensibles.

(20) Syr. 58.12-22, cf. Alex. 245.37-246.17 [Γ 2, 1003 a 33-b 2]. Aristote affirme que la science de l'être est unique parce que tous les êtres se disent par rapport à la substance et que la science des choses qui se disent ἀφ' ἑνὸς καὶ πρὸς ἕν est unique. Dans le cadre de cette question, Syrianus affirme que si la philosophie, en tant que science unique et générale, étudie toutes les substances, chaque espèce de la philosophie s'occupe d'une classe de substances. La philosophie première étudie la substance intelligible, la philosophie qui concerne les corps célestes étudie la substance éternelle et mobile, et une troisième espèce de philosophie étudie la substance corruptible. Mais les espèces de la philosophie peuvent se réduire à deux : la philosophie première et la physique. De cette façon, Aristote répond à une des apories soulevées dans le livre B : la science qui étudie toutes les substances est unique. Ce passage de Syrianus s'inspire d'Alexandre pour deux raisons :

(a) Syr. 58.12-19, cf. Alex. 245.37-246.6 : le recours à la classification des sciences pour expliquer comment l'unité de la science de l'être est compatible avec la pluralité des sciences qui s'occupent des différents types de substance.

| Alex. 245.37-246.6 | Syr. 58.12-19 |
|---|---|
| εἴδη γὰρ αὐτῆς (*scil.* τῆς φιλοσοφίας) ἥ τε πρώτη φιλοσοφία, ἥτις καὶ κυρίως σοφία καλεῖται, οὖσα ἐπιστήμη τῶν ἀϊδίων τε καὶ ἀκινήτων καὶ θείων. Ἡ μὲν γὰρ σοφία ἐστὶν ἡ καθόλου τε καὶ πρώτη, εἴ γε αὐτή ἐστιν ἡ περὶ τὸ ὂν ᾗ ὂν ἀλλ' οὐ τὶ ὄν· ἔστι δὲ ὑπὸ ταύτην ἡ μέν τις πρώτη φιλοσοφία ἡ περὶ τὰς πρώτας οὐσίας, ἡ δὲ φυσικὴ οὖσα περὶ τὰ φυσικά, ἐν οἷς ἤδη κίνησις καὶ μεταβολή, ἡ δέ τίς ἐστι τῶν πρακτῶν θεωρητική. | οὐ μὴν ἀλλ' ὥσπερ ἡ μία φιλοσοφία καὶ ὅλη περὶ πάσας ἕξει, οὕτω καὶ τὰ εἴδη αὐτῆς περὶ τὰ εἴδη τῶν οὐσιῶν. Ἔσται οὖν ἡ μὲν πρώτη φιλοσοφία περὶ τὴν νοητὴν οὐσίαν, ἡ δὲ περὶ οὐρανὸν πραγματευομένη περὶ τὴν ἀΐδιον μὲν κινουμένην δέ, ἡ δὲ περὶ τὴν ἐν γενέσει καὶ φθορᾷ. Ἔξεστι δὲ καὶ δύο τὰς μερικωτέρας ποιεῖν, τὴν μὲν πρώτην ὀνομάζοντα φιλοσοφίαν, τὴν δὲ φυσικήν, ὅση περὶ τὸ κινούμενον φθαρτόν τε καὶ ἀΐδιον· ὅπως γὰρ ἂν τὰς οὐσίας διέλωμεν, οὕτω καὶ τὰς γνώσεις αὐτῶν ἀνὰ τὸν αὐτὸν λόγον διαιρήσομεν. |

(b) Syr. 58.19-22, cf. Alex. 246.13-15[34] : la remarque selon laquelle

[34] Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*

Aristote résout ici une des difficultés soulevées dans le livre B (995 b 11).

| Alex. 246.13-15 | Syr. 58.19-21 |
|---|---|
| δι' ὧν δὲ εἴρηκέ τε καὶ κατεσκεύασε, λέλυκεν ἀπορίας τῶν ἐν τῷ B βιβλίῳ ῥηθεισῶν, τήν τε εἰ τῆς αὐτῆς ἐπιστήμης ἐστὶ περὶ τῶν οὐσιῶν πασῶν τὴν θεωρίαν ποιεῖσθαι ἢ ἄλλη ἄλλης οὐσίας ἐστὶν ἐπιστήμη. | ἀποδείκνυται οὖν καὶ ἄλλο τι νῦν τῶν ἐν τῷ δευτέρῳ[35] βιβλίῳ διαπορηθέντων· ἠπορεῖτο δὲ ἐκεῖ πότερον μία τις ἐπιστήμη περὶ πάσας ἕξει τὰς οὐσίας, ἢ ἄλλη περὶ ἄλλην. |

(21) Syr. 59.3-5, cf. Alex. 247.8-23 [Γ 2, 1003 b 22-25][36]. L'être et l'un, dit Aristote, sont identiques et d'une même nature, parce qu'ils sont corrélatifs, comme le principe et la cause (ἀρχὴ καὶ αἴτιον), mais ils ne sont pas exprimés par une notion unique (ἀλλ' οὐχ ὡς ἑνὶ λόγῳ δηλούμενα). A l'exemple de la cause et du principe, Alexandre ajoute ceux de l'indivisible et du plus petit, de la semence et du fruit, de la montée et de la descente, qui, eux aussi, sont identiques, sans pourtant partager la même définition. Syrianus lui emprunte l'exemple de l'indivisible et du plus petit, ainsi que le terme ἐπιβολή, par lequel Alexandre glose λόγος.

| Alex. 247.11-12 et 22-23 | Syr. 59.3-5 |
|---|---|
| [...] ἄλλος μέντοι λόγος αὐτοῦ καὶ ἄλλη ἐπιβολὴ τῆς διανοίας καθὸ ἀρχὴ λέγεται καὶ ἄλλος καθὸ αἴτιον [...] οὕτως ἔχει πρὸς ἄλληλα καὶ τὸ ἀμερὲς καὶ τὸ ἐλάχιστον, καὶ σπέρμα καὶ καρπός, καὶ ἀνάβασις καὶ κατάβασις. | Τὸ μέντοι τὸ ἓν καὶ τὸ ὂν ταὐτὸν εἶναι καὶ μίαν ἄμφω φύσιν, ὡς τὴν ἀρχὴν καὶ τὸ αἴτιον, καὶ τὸ ἀμερὲς καὶ τὸ ἐλάχιστον, καὶ τἆλλα ὧν αἱ μὲν ἐπιβολαὶ καὶ οἱ λόγοι διάφοροι, τὸ δὲ ὑποκείμενον ἓν κτλ. |

(22) Syr. 61.31-36, cf. Alex. 253.1-27 [Γ 2, 1004 a 12-16][37]. Ayant affirmé que la négation et la privation font l'objet d'un seule et même science, Aristote explique leur différence dans une phrase assez obscure[38] : ἢ <γὰρ> ἁπλῶς λέγομεν ὅτι οὐχ ὑπάρχει ἐκεῖνο, ἢ

---

[35] Je crois qu'il faudrait corriger δευτέρῳ ($β^{ω'}$ Coisl. 161, f. 268$^r$, l. 2) en B, car le livre B est le troisième livre (le B a probablement été interprété comme l'ordinal β').

[36] Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*

[37] Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*

[38] Cf. Alex. 253.10 : βραχέως δὲ καὶ ἐλλιπῶς εἶπε· διὸ καὶ ἀσαφῶς. Sur la critique d'obscurité que les commentateurs anciens adressent souvent à Aristote, cf. J. Mansfeld, *Prolegomena. Questions to be Settled Before the Study of an Author, or a Text*, Leiden-New York-Köln 1994, p. 24-26.

τινι γένει· ἔνθα μὲν οὖν † τῷ ἑνὶ ἡ διαφορὰ πρόσεστι παρὰ τὸ ἐν τῇ ἀποφάσει †, ἀπουσία γὰρ ἡ ἀπόφασις ἐκείνου ἐστίν, ἐν δὲ τῇ στερήσει καὶ ὑποκειμένη τις φύσις γίγνεται καθ' ἧς λέγεται ἡ στέρησις[39]. Syrianus s'est aidé du commentaire d'Alexandre pour éclaircir ce texte.

Alex. 253.8-15 et 25-27

ὁμοίως καὶ τὸ οὐκ ἄνθρωπος χωρὶς τοῦ ἀνθρώπου [...] κατὰ πάντων τῶν ἄλλων ἀληθεύεται [...] ἐπεὶ γὰρ παρὰ τὸ ἐν τῇ ἀποφάσει ἀληθεύεται κατὰ πάντων [...] κατὰ πάντων τῶν ἄλλων ἀληθεύεται ἡ ἀπόφασις· καὶ τὴν αἰτίαν τοῦ κατὰ πάντων αὐτὴν τῶν ἄλλων ἀληθεύεσθαι [...] τοῦτο δέ ἐστι τὸ δεκτικὸν τοῦ ἀποφασκομένου τε καὶ ἀναιρουμένου. Ἡ γὰρ στέρησις οὐχ ἁπλῶς ἀπουσία τινός ἐστιν, ὡς ἡ ἀπόφασις, ἀλλ' ἀπουσία τοῦ πεφυκότος ὑπάρχειν ὅτε πέφυκε.

Syr. 61.31-36

ἡ μὲν ἀπόφασις ἐπὶ πάντων ἀληθεύει τῶν παρὰ τὸ ἓν ἐκεῖνο τὸ ἀναιρούμενον [...] ἡ δὲ στέρησις οὐχ οὕτως· οὐ γὰρ ἁπλῶς ἀπούσης τῆς ἕξεως <ἔννοιαν> παρίστησιν ἡ στέρησις [...] ἀλλ' ἀπούσης (*scil.* τῆς ἕξεως) τοῦ πεφυκότος αὐτὴν δέχεσθαι.

(23) Syr. 64.13-14, cf. Alex. 264.11-12 [Γ 2, 1005 a 11-13][40]. Il s'agit d'expliquer l'affirmation d'Aristote selon laquelle le géomètre n'étudie pas certaines notions, mais les présuppose.

Alex. 264.11-12

οἷον ὑποθέμενος ὅμοια εἶναι μεγέθη ὧν αἱ πλευραὶ ἀνάλογον.

Syr. 64.13-14

ὑποθέμενος γὰρ ὅτι ὅμοιά ἐστι τρίγωνα τὰ ὑπὸ τὰς ἴσας γωνίας τὰς πλευρὰς ἔχοντα ἀνάλογον, οὕτως ἀποδείκνυσι τάδε τὰ τρίγωνα ὅμοια.

(24) Syr. 65.26-27, cf. Alex. 270.24-25 [Γ 3, 1005 b 28-29]. Pour commenter la phrase ἐναντία δ' ἐστὶ δόξα δόξῃ ἡ τῆς ἀντιφάσεως, Syrianus, dans le sillage d'Alexandre, renvoie à la fin du *De interpretatione* (ch. 14, 23 a 27 ss.).

---

[39] « On distingue, en effet, la négation proprement dite, qui indique seulement l'absence de la chose, et la privation dans un genre déterminé ; dans ce dernier cas, une différence est surajoutée à ce qui est impliqué dans la pure négation, car la négation n'est que l'absence de la chose en question, tandis que, dans la privation, il y a aussi, subsistant dans un sujet, une nature particulière dont la privation est affirmée ».

[40] Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*

| Alex. 270.24-25 | Syr. 65.26-27 |
|---|---|
| ὅτι δὲ ἐναντίαι αἱ δόξαι τῆς ἀντιφάσεως, δέδεικται διὰ πλειόνων ἐπὶ τέλει τοῦ Περὶ ἑρμηνείας. | ἐναντίαι γὰρ αἱ κατὰ ἀντίφασιν δόξαι, ὡς ἐν τῷ τέλει τοῦ Περὶ ἑρμηνείας ἐρρήθη. |

(25) Syr. 65.34-66.5, cf. Alex. 272.21-27 [Γ 4, 1006 a 5-9][41]. Parmi les adversaires du principe de contradiction, il y en a qui réclament une démonstration même de ce principe indémontrable. Une telle prétention est le fruit d'une ignorance grossière : il est impossible de tout démontrer, car on irait à l'infini et il n'y aurait plus de démonstration. Dans l'exégèse de ce passage, Syrianus développe l'argument suivant : affirmer que tout est démontrable équivaut à affirmer que rien n'est démontrable, car si tout est démontrable, il s'ensuit qu'il n'y a pas de principes indémontrables. Or, puisque les principes indémontrables sont la cause de toute démonstration, nier leur existence signifie détruire toute démonstration. Quelques reprises textuelles montrent qu'il s'est inspiré d'Alexandre.

| Alex. 272.24-26 | Syr. 65.35-37 |
|---|---|
| οὐ γὰρ μόνον ἀναιρεῖ ἀπόδειξιν ὁ ἀναιρῶν αὐτῆς τὰς ἀρχάς, ἀλλὰ καὶ ὁ λέγων πάντα ἀποδεικτὰ εἶναι ἀναιρεῖ ὁμοίως ἀπόδειξιν. | αὐτὸ γὰρ τοῦτο μεγίστης ἐστὶν ἀμαθίας τεκμήριον, τὸ οἴεσθαι πάντα εἶναι ἀποδεικτά· καὶ γὰρ ὁ τοῦτο λέγων ἀπόδειξιν ἀναιρεῖ, ὥσπερ ὁ αὐτόθεν μηθὲν εἶναι λέγων ἀποδεικτόν. |

(26) Syr. 68.29-31, cf. Alex. 273.18-19 [Γ 4, 1006 a 11-15][42]. Syrianus tire d'Alexandre une citation du Περὶ καταφάσεως de Théophraste à propos de l'impossibilité de démontrer le principe de contradiction.

| Alex. 273.18-19[43] | Syr. 68.29-31[44] |
|---|---|
| ὡς γὰρ εἶπε Θεόφραστος ἐν τῷ Περὶ καταφάσεως, βίαιος καὶ παρὰ φύσιν ἡ τούτου τοῦ ἀξιώματος ἀπόδειξις. | ὥστε κρατεῖν τὸ τοῦ Θεοφράστου, ὃς ἀγνωμονεστάτους εἶναί φησι καὶ βιαιοτάτους τοὺς ἀναγκάζοντας λόγον ὑπέχειν τούτου τοῦ ἀξιώματος. |

(27) Syr. 69.10-20, cf. Alex. 284.11-25 [Γ 4, 1007 a 8-20][45]. Un des arguments qu'Aristote oppose aux adversaires du principe de

41 Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*
42 Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*
43 Fr. 85A Fortenbaugh *et al.*
44 Fr. 85B Fortenbaugh *et al.*
45 Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*

contradiction est d'ordre dialectique : lorsqu'on leur pose la question "est-il vrai de dire que *x* est un homme ?", ils répondent que *x* est homme et non-homme. Une telle réponse est incorrecte, parce qu'une question simple requiert une réponse simple et qu'on ne peut pas énumérer tous les accidents qui appartiennent à *x*, car ils sont infinis. Dans sa paraphrase de ce texte, Syrianus a sous les yeux le commentaire d'Alexandre.

| Alex. 284.12-25 | Syr. 69.12-20 |
|---|---|
| τό τε γὰρ ζητούμενον προλαμβάνει [...] ἀλλ' ὅμως ὁ ἐρωτηθεὶς εἰ Σωκράτης ἄνθρωπός ἐστιν, οὐκ ἐξαριθμεῖται πάντα καὶ λέγει "καὶ φιλόσοφος καὶ Ἀθηναῖος καὶ σιμὸς καὶ προγάστωρ καὶ λευκὸς καὶ μουσικὸς καὶ Πλάτωνος διδάσκαλος" [...] ἀδύνατον δὲ πάντων ἐξαρίθμησιν ποιήσασθαι τῶν ὑπαρχόντων τινί. | τότε οὖν ἐροῦμεν πρὸς αὐτόν, φησί, πρῶτον μὲν ὅτι τὰ ζητούμενα προλαμβάνεις [...] ὥσπερ οὖν εἰ ἐρομένου μου εἰ Σωκράτης ἄνθρωπός ἐστι, λέγοις· "καὶ ἄνθρωπος καὶ σιμὸς καὶ Ἀθηναῖος" [...] εἰ δὲ τῶν συμβεβηκότων αὐτῷ βούλει ποιήσασθαι τὴν ἀπαρίθμησιν κτλ. |

(28) Syr. 69.32-70.15, cf. Alex. 289.37-290.21 [Γ 4, 1007 a 33-34][46]. Ceux qui nient le principe de contradiction, dit Aristote, finissent par supprimer la substance, en réduisant tous les prédicats à des attributs accidentels. Or, si toute prédication est accidentelle, il n'y aura plus de propositions premières et universelles (εἰ δὲ πάντα κατὰ συμβεβηκὸς λέγεται, οὐδὲν ἔσται πρῶτον τὸ καθόλου). Alexandre consacre une longue discussion à l'exégèse de cette phrase[47], qui peut être interprétée de deux manières différentes, selon qu'on lit τὸ καθ' οὗ ou bien τὸ καθόλου[48]. En effet, avec τὸ καθ' οὗ, l'apodose οὐδὲν ἔσται πρῶτον τὸ καθ' οὗ signifie qu'il n'y aura plus un sujet dont on puisse prédiquer les accidents. En revanche, avec τὸ καθόλου, la conséquence d'avoir réduit tous les prédicats à des accidents, sera le fait qu'il n'y aura plus de propositions premières et universelles. De cette longue analyse d'Alexandre, Syrianus ne retient que la seconde interprétation (τὸ καθόλου), celle-là même qu'Alexandre considère comme préférable[49]. En particulier, il reprend

[46] Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.* (mais le renvoi à Alex. 288.7 est erroné).
[47] Alex. 287.24-290.21.
[48] καθόλου est la leçon des manuscrits, alors que καθ' οὗ est une conjecture d'Alex. 288.9-11 : δύναται γεγράφθαι οὐδὲν ἔσται πρῶτον τὸ καθ' οὗ, τουτέστι τὸ πρῶτον καὶ ὑποκείμενον, καθ'οὗ τὰ συμβεβηκότα, ἀναιρεῖται. La conjecture d'Alexandre est acceptée par Ross (cf. la note *ad loc.*).
[49] Cf. Alex. 289.37-38.

l'expression πρότασις ἄμεσος, par laquelle Alexandre explique τὸ καθόλου.

Alex. 290.1-10

οὐδεμία ἔσται κατηγορία πρώτη τε καὶ καθόλου, τουτέστιν οὐδεμία ἔσται πρότασις ἄμεσος. Τῶν γὰρ προτάσεων τῶν ἐχουσῶν τι τῶν ἐν τῇ οὐσίᾳ τοῦ ὑποκειμένου ὄντων κατηγορούμενον αὐτοῦ πρώτη ἡ ἄμεσος [...] τῷ μὲν οὖν μηδὲν εἶναι ἐν τῇ οὐσίᾳ κατηγορούμενον ἕπεται τὸ πᾶσαν κατηγορίαν γίνεσθαι κατὰ συμβεβηκός, τῷ δὲ μηδὲν εἶναι ἄμεσον πρότασιν τὸ ἐπ' ἄπειρον γίνεσθαι τὰς κατηγορίας, ἄλλου πρὸ ἄλλου λαμβάνεσθαι δυναμένου. Δέδεικται γὰρ ἐν τοῖς Ὑστέροις ἀναλυτικοῖς ὅτι εἰ μὴ εἴη ἄμεσος πρότασις, ἐπ' ἄπειρον αἱ κατηγορίαι προελεύσονται. ἀλλὰ μὴν ἀδύνατον ἐν τοῖς κατὰ συμβεβηκὸς κατηγορουμένοις τοῦτο γίνεσθαι.

Syr. 69.32-36, 70.7-13

εἰ τοίνυν οὐσίαν ἐκ τῶν κατηγορουμένων ἀναιροῦσι, καὶ τὴν ἄμεσον ἀναιροῦσι πρότασιν, ἣν καθόλου καλεῖ καὶ ἐν τούτοις καὶ ἐν τοῖς Ἀποδεικτικοῖς· οὐσίαν δὲ καὶ ἄμεσον πρότασιν ἀναιροῦντες κατὰ συμβεβηκός τε τὰς κατηγορίας ποιοῦνται, καὶ ταύτας ἐπ' ἄπειρον. Ἀλλ' ἀδύνατον [...] εἰ τοίνυν ἀντιφάσεως μὲν συναληθευούσης ἄμεσος οὐκ ἔστι πρότασις [...] ἀμέσου δὲ μὴ οὔσης προτάσεως ἐπ' ἄπειρον αἱ κατηγορίαι τῶν συμβεβηκότων [...] εἰς ἄπειρον ἀνάγκη μὴ ἵστασθαι τὰς κατηγορίας τῶν συμβεβηκότων. Ἀλλὰ μὴν τοῦτο ἀδύνατον.

(29) Syr. 74.37-75.2, cf. Alex. 303.25-28 [Γ 5, 1009 a 22-25]. Lorsqu'il commente la phrase : ἐλήλυθε δὲ τοῖς διαποροῦσιν αὕτη ἡ δόξα ἐκ τῶν αἰσθητῶν, ἡ μὲν τοῦ ἅμα τὰς ἀντιφάσεις καὶ τἀναντία ὑπάρχειν ὁρῶσιν ἐκ ταὐτοῦ γιγνόμενα τἀναντία, Syrianus a sûrement sous les yeux le passage parallèle d'Alexandre.

Alex. 303.25-28

ὁρῶντες γὰρ ἐκ τοῦ αὐτοῦ γινόμενα τὰ ἐναντία, προειληφότες δὲ καὶ ὅτι ἀδύνατον γίνεσθαί τι ὅλως ἐκ τοῦ μὴ ὄντος [...] ὑπέλαβον ἀμφότερα τὰ ἐναντία τὸ πρᾶγμα εἶναι.

Syr. 74.37-75.3

ὁρῶντες γὰρ ἐκ τῶν αὐτῶν γιγνόμενα θερμὰ ψυχρά, <ὑγρὰ> ξηρά, σκληρὰ μαλακά, καὶ πάσας τὰς ἐναντιώσεις, καὶ προειληφότες ὅτι ἐκ (*an* <τοῦ> *add.* ?)[50] μὴ ὄντος οὐδὲν ἂν γένοιτο, ὑπέλαβον τὴν ὑποκειμένην φύσιν καὶ θερμὴν εἶναι καὶ οὐ θερμήν, καὶ ὑγρὰν καὶ οὐχ ὑγράν.

---

[50] De même que nous l'avons noté à propos du Ps. Alexandre (cf. *supra*, Étude I, p. 10, n. 21), le texte de Syrianus peut aussi être amélioré grâce à la comparaison avec le commentaire d'Alexandre (voir aussi Syr. 76.4-6, cité *infra*, p. 96).

Même si l'expression ὁρῶντες ... γιγνόμενα est suggérée par le texte aristotélicien et n'a donc pas de force probante, il est évident que les deux passages sont apparentés par la tournure avec le nominatif (ὁρῶντες γὰρ κτλ.). Syrianus a reproduit la structure et le vocabulaire d'Alexandre[51].

(30) Syr. 75.7-9, cf. Alex. 304.13-16 [Γ 5, 1009 a 32-36]. Aristote examine la position de ceux qui soutiennent que les contraires sont vrais en même temps. Une telle position, dit-il, n'est pas complètement erronée. En effet, puisque l'être se prend de deux façons : en acte et en puissance, les contraires peuvent être vrais en même temps en puissance, mais non pas en acte. Pour commenter ce passage, Syrianus emprunte à Alexandre la bipartition du non-être en non-être absolu (τὸ μηδαμῇ μηδαμῶς ὄν) et ce qui n'est pas encore (τὸ μήπω ὄν), ainsi que l'identification de ce dernier à l'être en puissance.

| Alex. 304.13-16 | Syr. 75.7-9 |
| --- | --- |
| τὸ γὰρ ὂν λέγεται διχῶς, ὁμοίως δὲ καὶ τὸ μὴ ὄν· τοῦ γὰρ ὄντος τὸ μὲν δυνάμει ἐστί, τὸ δὲ ἐνεργείᾳ, ὁμοίως δὲ καὶ τοῦ μὴ ὄντος τὸ μὲν οὐδαμῇ οὐδαμῶς ἐστιν, τὸ δὲ τῷ μήπω ἐνεργείᾳ εἶναι μὴ ὂν λέγεται. | καὶ πάλιν τοῦ μὴ ὄντος διχῶς λεγομένου (μὴ ὂν γὰρ καὶ τὸ μηδαμῇ μηδαμῶς ὂν καὶ τὸ μήπω ὄν, ὃ εἰς ταὐτὸν ἔρχεται τῷ δυνάμει ὄντι). |

(31) Syr. 75.27, cf. Alex. 305.27 [Γ 5, 1009 b 7-8][52]. Syrianus emprunte à Alexandre l'exemple de la branche d'olivier, qui est comestible pour les animaux, mais non pas pour les hommes.

| Alex. 305.26-28 | Syr. 75.26-27 |
| --- | --- |
| Τοῖς μὲν γὰρ γλυκέα τινὰ δοκεῖ καὶ ἐδώδιμα, τοῖς δὲ πικρὰ καὶ ἄβρωτα, ὧν καὶ ὁ τῆς ἐλαίας ἐστὶ θαλλός, γλυκὺς μὲν τοῖς νεμομένοις ζῴοις αὐτόν, ἡμῖν δὲ τοῖς ἀνθρώποις πικρός. | καὶ πικρὰ μὲν ἡμῖν, ἄλλοις δὲ ζῴοις γλυκέα, ὡς ὁ θαλλὸς τῆς ἐλαίας. |

(32) Syr. 76.3-7, cf. Alex. 308.8-10 et 310.18 [Γ 5, 1010 a 5]. La doctrine de Protagoras, selon laquelle tout ce qui apparaît, est vrai,

[51] Il est intéressant de remarquer que Syrianus explicite les deux occurrences de τὰ ἐναντία chez Alexandre en les remplaçant par θερμὰ ψυχρά, <ὑγρὰ> ξηρά, σκληρὰ μαλακά la première fois, et par καὶ θερμὴν ... καὶ οὐ θερμήν, καὶ ὑγρὰν καὶ οὐχ ὑγράν la seconde fois. C'est le même modèle que nous avons mis en lumière à propos de Michel d'Éphèse utilisant le commentaire de Syrianus (cf. *supra*, p. 19-21).

[52] Parallèle signalé par Kroll, *ad loc.*

naît de la constatation que les réalités sensibles sont tout à fait indéterminées et en proie à un changement perpétuel. Cette opinion, dit Aristote, tout en n'étant pas vraie, n'est cependant pas dépourvue de toute vraisemblance. Pour expliquer pourquoi, selon Aristote, cette opinion n'est pas vraie, Alexandre affirme que l'indétermination et le changement des réalités sensibles ne sont pas illimités, car même dans le monde sensible, il y a quelque chose qui demeure et ne change pas : la forme, alors que la matière est prise dans un flux inexorable. Cette explication d'Alexandre est reprise par Syrianus.

Alex. 308.8-10, 310.18-19

οὔτε τὰ αἰσθητὰ κατὰ πάντα ἀεὶ ῥεῖ καὶ μεταπίπτει συνεχῶς, ἀλλὰ καὶ ἐν τούτοις τὸ εἶδος μένει τε καὶ ἠρεμεῖ τῆς ὑποκειμένης ὕλης ῥεούσης [...] τὸ γὰρ εἶδος τοῦ Σωκράτους μένει ἔστ' ἂν μὴ ᾖ Σωκράτης ἐφθαρμένος.

Syr. 76.4-6

καὶ ἐν αὐτοῖς τοῖς αἰσθητοῖς τὸ μέν τι μεταβάλλει τὸ δὲ μένει· μεταβάλλει μὲν γὰρ <ἡ> ποσότης καὶ τἆλλα πάθη, μένει δὲ τὸ εἶδος τὸ (*an* τοῦ ?) Σωκράτους ἐκ γενετῆς ἄχρι θανάτου.

(33) Syr. 77.10-15, cf. Alex. 316.13-14 et 17-18 [Γ 5, 1010 b 30-1011 a 2]. Dans sa réfutation du relativisme de Protagoras, Aristote affirme que s'il n'y avait que les réalités sensibles, comme le veut Protagoras, rien n'existerait dans le cas où les êtres animés n'existeraient pas, puisqu'il n'y aurait pas de sensation, ce qui est absurde. L'exégèse de ce passage par Syrianus s'inspire d'Alexandre, comme le montrent les reprises du vocabulaire, qui ne sauraient s'expliquer sur la base du texte aristotélicien.

Alex. 316.13-14 et 17-18

ἔλεγεν (*scil.* Protagoras) ἐν σχέσει τῆς αἰσθήσεως ποιᾷ πρὸς τὰ ἐκτὸς ἀπογεννᾶσθαι τὰ αἰσθητά [...] δῆλον ὡς ἂν μὴ αἴσθησις ᾖ, οὐδὲ τῶν αἰσθητῶν τι ἔσται. Οὐκ ἔσται δὲ αἴσθησις μὴ ὄντων ζῴων.

Syr. 77.11-12

[...] συναπογεννῶσι τὰ αἰσθητὰ ταῖς αἰσθήσεσιν. 'Αναιρουμένων οὖν ζῴων καὶ αἰσθήσεων οὐδὲ τὰ αἰσθητὰ ἔσται.

(34) Syr. 77.17, cf. Alex. 317.9 [Γ 6, 1011 a 5-6]. L'expression aristotélicienne : τὸν περὶ ἕκαστα κρινοῦντα ὀρθῶς est glosée par Alexandre et par Syrianus par l'adjectif φρόνιμος : καὶ τίς ὁ φρόνιμος (Alex.), τὸν φρόνιμον (Syr.).

Les parallèles qu'on vient d'énumérer concernent le contenu du commentaire et témoignent d'une présence constante, bien que

discrète, d'Alexandre chez Syrianus. Cette présence se montre aussi dans la division du texte de la *Métaphysique*. Si l'on compare les deux commentaires sur le livre B, on aboutit aux résultats suivants : le texte de ce livre est divisé en 58 lemmes par Alexandre, en 77 lemmes par Syrianus ; 42 lemmes sont communs aux deux commentateurs, 16 lemmes d'Alexandre ne sont pas repris par Syrianus, qui en ajoute 35 nouveaux. La structure de base est donc demeurée identique, mais, chez Syrianus, on remarque une parcellisation du texte plus accentuée, en ce sens que son commentaire est divisé en lemmes plus nombreux et plus brefs que celui d'Alexandre[53].

On peut finalement attribuer à l'influence d'Alexandre une locution que Syrianus emploie assez souvent pour introduire l'exégèse littérale. Il s'agit de la formule τὸ λεγόμενον τοιοῦτόν ἐστιν (avec ses variantes), dont nous avons parlé à propos de Michel d'Éphèse, qui, lui aussi, l'a empruntée à Alexandre[54]. Caractérisée par l'adjectif τοιοῦτος, elle ouvre, le plus souvent, le commentaire d'un lemme. Voici une liste d'exemples :

Alexandre, *In Met.* : p. 118.4 ἔστι δὲ ὃ λέγει τοιοῦτον ; p. 119.14 Ὃ δὲ λέγει τοιοῦτόν ἐστιν ; p. 128.12 Ὁ λόγος τοιοῦτος ; p. 153.14-15 τὸ δ' οὖν λεγόμενον [...] τοιοῦτόν ἐστιν ; p. 163.16, 274.36 Τὸ λεγόμενον τοιοῦτόν ἐστιν ; p. 178.5, 297.28, 332.3, 342.37 Ὃ λέγει τοιοῦτόν ἐστιν ; p. 188.18-19 ἔστι δὲ ὃ λέγει τοιοῦτον ; p. 192.12 καὶ εἴη ἂν τὸ λεγόμενον τοιοῦτον ; p. 198.33 Ὃ ἀπορεῖ τοιοῦτόν ἐστιν ; p. 203.3 Ἡ ἐπιχείρησις δυνάμει τοιαύτη ἐστίν ; p. 203.14, 329.7, 330.19 Ἡ ἐπιχείρησις τοιαύτη ; p. 206.33 τοιοῦτον δὲ ἦν καὶ τὸ λεγόμενον ; p. 213.26-28 Ἡ ἐπιχείρησις [...] ἔστι δὲ δυνάμει τοιαύτη ; p. 222.8-9 καὶ εἴη ἂν τὸ λεγόμενον τοιοῦτον ; p. 270.17, 297.11-12 ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον τοιοῦτον ; p. 276.9-10 ὁ νοῦς τῆς ἐπιχειρήσεως τοιοῦτος ; p. 315.29, 331.18-19 Ὃ δὲ λέγει, τοιοῦτόν ἐστιν ; p. 333.19 Ὁ νοῦς τοῦ λεγομένου τοιοῦτος ; p. 339.3 Τὸ λεγόμενον ἀσαφῶς μὲν εἴρηται, εἴη δ' ἂν τοιοῦτον.

Syrianus : p. 2.6 Ὃ μὲν ζητεῖ τοιοῦτόν ἐστιν ; p. 4.3 ὃ δὲ λέγει, τοιοῦτόν ἐστι ; p. 13.18 ὁ συλλογισμὸς δυνάμει τοιοῦτός ἐστιν ; p. 13.30 Ὁ συλλογισμὸς τοιοῦτος ; p. 21.26 ὁ λόγος τοιοῦτος ; p. 21.30-31 ἡ δὲ δεῖξις τοιαύτη ; p. 22.3-4 τὸ δὲ ὥ σ τ ε  κ α ὶ  τ ὰ  σ υ μ β ε β η κ ό τ α ...  ἐ κ  τ ο ύ τ ω ν  μ ί α τοιοῦτόν ἐστιν ; p. 38.22 ὁ λόγος οὖν τοιοῦτος ; p. 40.18

[53] Pour le livre Γ, la situation est particulière, car le commentaire de Syrianus ne présente pas de lemmes, sauf 1003 a 21 (début du livre), et 1003 b 22. Cela est probablement dû au fait que Syrianus n'a pas commenté ce livre de manière analytique, car, comme il le dit lui-même (p. 54.12-13), l'exégèse d'Alexandre était parfaitement exhaustive (cf. *supra*, p. 72-73).

[54] Cf. *supra*, Étude I, p. 59. Des occurrences de cette formule se trouvent aussi chez d'autres commentateurs, mais elles sont loin d'être aussi fréquentes que chez Syrianus et, surtout, Michel d'Éphèse. Cf. par ex. Philopon, *In Anal. Priora*, p. 84.14, 212.27 Wallies et *In Anal. Post.*, p. 92.4, 93.6 Wallies : Ὃ λέγει τοιοῦτόν ἐστιν.

πᾶσα οὖν ἡ ἀκολουθία τοῦ λόγου τοιαύτη ; p. 50.26 Τὸ ἐπιχείρημα τοιοῦτον ; p. 52.16 ἡ δὲ κατασκευὴ τοῦ λόγου τοιαύτη ; p. 115.5, 127.29 Τὸ μὲν λεγόμενον τοιοῦτόν ἐστιν ; p. 133.31 τὸ δὲ τέλειον τοῦ λόγου τοιοῦτόν ἐστιν ; p. 141.7 Ὁ μὲν οὖν πᾶς λόγος τοιοῦτος ; p. 144.4 Ὃ ἀπορεῖ τοιοῦτόν ἐστιν ; p. 153.28 Ἃ μὲν ἐν τούτοις ἀπορεῖ, τοιαῦτά ἐστιν.

En conclusion, le commentaire d'Alexandre a aidé Syrianus à comprendre la structure et la signification littérale de la *Métaphysique*. C'est aussi grâce à la compétence et à l'intelligence exégétique hors pair d'Alexandre que Syrianus a pu écrire son propre commentaire, si différent de celui de son devancier dans son but et dans son inspiration philosophique. Nous avons là un exemple éloquent de la continuité et, en même temps, de l'innovation que les commentaires néoplatoniciens représentent dans le développement de l'exégèse ancienne d'Aristote.

# ÉTUDE III

## ALEXANDRE D'APHRODISE ET SYRIANUS COMME SOURCES DU COMMENTAIRE D'ASCLÉPIUS

### 1. *Le commentaire d'Asclépius*

Avant d'examiner les rapports Alexandre-Asclépius et Syrianus-Asclépius, je voudrais décrire les caractères essentiels du commentaire d'Asclépius. Comme on le sait, ce commentaire est la rédaction ἀπὸ φωνῆς d'un cours d'Ammonius. Les éléments qui permettent de l'affirmer sont les suivants :

(a) Les titres des manuscrits. Les livres A, α, B et Γ portent les titres :

Σχόλια εἰς τὸ μεῖζον α τῆς Μετὰ τὰ φυσικὰ 'Αριστοτέλους γενόμενα ὑπὸ 'Ασκληπιοῦ ἀπὸ φωνῆς 'Αμμωνίου τοῦ 'Ερμείου (p. 1.1-3) ; Σχόλια τοῦ αὐτοῦ 'Ασκληπιοῦ ἀπὸ φωνῆς 'Αμμωνίου τοῦ 'Ερμείου εἰς τὸ ἔλαττον ἄλφα (p. 113.1-2) ; Σχόλια εἰς τὸ Β τῆς Μετὰ τὰ φυσικὰ 'Αριστοτέλους γενόμενα ὑπὸ 'Ασκληπιοῦ ἀπὸ φωνῆς 'Αμμωνίου τοῦ 'Ερμείου (p. 137.1-3) ; Σχόλια εἰς τὸ Γ τῆς Μετὰ τὰ φυσικὰ 'Αριστοτέλους γενόμενα ὑπὸ 'Ασκληπιοῦ ἀπὸ φωνῆς 'Αμμωνίου τοῦ 'Ερμείου (p. 222.1-3)[1].

(b) Le témoignage du rédacteur lui-même, qui se réfère explicitement à Ammonius comme à son maître, auteur des propos qu'il est en train de rapporter :

p. 43.36-37 ὥς φησιν ὁ ἡμέτερος φιλόσοφος 'Αμμώνιος ; p. 64.38-39 ὁ δὲ ἡμέτερος φιλόσοφος 'Αμμώνιος συμβολικῶς, φησί, πάντα ταῦτα οἱ Πυθαγόρειοι ἔλεγον ; p. 92.29 ὁ δὲ ἥρως[2] 'Αμμώνιος ὁ

---

[1] On remarquera que les livres Δ, E et Z ne portent aucune attribution : Εἰς τὸ Δ τῆς Μετὰ τὰ φυσικὰ πραγματείας 'Αριστοτέλους (p. 302.1-2) ; Σχόλια εἰς τὸ E τῆς Μετὰ τὰ φυσικὰ 'Αριστοτέλους (p. 358.1) ; Σχόλια εἰς τὸ Z τῆς Μετὰ τὰ φυσικὰ 'Αριστοτέλους πραγματείας (p. 375.1-2). Cela ne signifie évidemment pas qu'il y ait des doutes sur l'authenticité de ces livres. Cf. *infra*, p. 108, n. 35.

[2] Cette épithète est singulière, car elle ne se trouve, dans cet emploi, chez aucun des commentateurs néoplatoniciens. Il se peut qu'Asclépius l'ait utilisée pour éviter le terme δαιμόνιος qui pouvait éveiller des soupçons parmi les Chrétiens (ce terme est en effet complètement absent dans son commentaire). La même crainte peut expliquer la présence du terme ἄγγελος (cf. Ascl. 57.8, 226.3, 267.21, 308.30, 353.11), qui remplace probablement le δαίμων des Païens (cf.

Πρόκλου μὲν γεγονὼς ἀκροατὴς ἐμοῦ δὲ 'Ασκληπιοῦ διδάσκαλος ἔλεγεν... ; p. 121.5 ὁ δὲ ἡμέτερος φιλόσοφος 'Αμμώνιός φησιν... ; p. 142.36-37 καὶ οὐδὲν οὕτως ἐθαύμαζε τῶν εἰρημένων ἐν τῇ Εἰσαγωγῇ Πορφυρίου ὁ Πρόκλος ὡς τοῦτο, ὥς φησιν ὁ ἡμέτερος φιλόσοφος 'Αμμώνιος ; p. 265.25-26 ὁ μέντοι γε ἡμέτερος φιλόσοφος 'Αμμώνιός φησιν ὅτι οὐ καλῶς λέγει ὁ 'Αλέξανδρος ; p. 271.33-34 [...] καθάπερ φασὶν οἱ θεοχόλωτοι Μανιχαῖοι[3]; Τούτῳ γὰρ τῷ ὀνόματι προσηγόρευσεν αὐτοὺς ὁ ἡμέτερος φιλόσοφος 'Αμμώνιος.

Ces passages montrent clairement que les locutions ὁ ἡμέτερος φιλόσοφος / διδάσκαλος, très fréquentes, désignent toujours Ammonius[4], et cela non pas comme un auteur qui est cité, mais comme le maître qui a lu et commenté la *Métaphysique* et dont le cours oral a été rédigé par écrit par Asclépius. Cela est aussi prouvé par le récit que fait Asclépius d'un échange de question et réponse entre son condisciple et homonyme, le professeur de médecine Asclépius, et Ammonius :

---

*Prolégomènes à la philosophie de Platon*, par L. G. Westerink, J. Trouillard, A.-Ph. Segonds, Paris 1990, p. XXVIII-XXIX). La mention des démons chez Ascl. 317.20-21 (οἷον πῦρ ὕδωρ γῆ ἀὴρ καὶ τὰ ἐκ τούτων συνεστῶτα ζῷά τε καὶ δαίμονες· ὥστε καὶ τοῖς δαίμοσι σῶμα ἀφορίζει ὁ 'Αριστοτέλης) est due au texte aristotélicien qui fait ici l'objet de l'exégèse d'Asclépius : Οὐσία λέγεται τά τε ἁπλᾶ σώματα, οἷον γῆ καὶ πῦρ καὶ ὕδωρ καὶ ὅσα τοιαῦτα, καὶ ὅλως σώματα καὶ τὰ ἐκ τούτων συνεστῶτα ζῷά τε καὶ δαιμόνια καὶ τὰ μόρια τούτων (Δ 8, 1017 b 10-13). En revanche, Ascl. 32.3-4 δαίμονες remplace Alex. 35.2 θεοί, à propos du *deus ex machina*, auquel Aristote fait allusion en A 4, 985 a 18-19 ('Αναξαγόρας τε γὰρ μηχανῇ χρῆται τῷ νῷ πρὸς τὴν κοσμοποιΐαν).

[3] L'indignation d'Ammonius contre les Manichéens, appelés θεοχόλωτοι, "frappés par la colère divine", est dictée par la thèse manichéenne selon laquelle il existe un principe du Mal, qui est de même rang que le principe du Bien (p. 271.34-36 : ἡνίκα γὰρ λέγομεν πρὸς αὐτοὺς ὅτι ἐχθρὸν παρέχετε τῷ θεῷ καὶ ἄσπονδον καὶ αἰώνιον <...> σπουδαῖος ἄνθρωπος οὐκ ἔχει ἐχθρόν, φασὶν ὅτι πόθεν οὖν τὰ κακά ;). Cf. aussi p. 285.19 καθάπερ φασὶν οἱ ἄθεοι Μανιχαῖοι, et p. 292.26-29 καθάπερ, ὁ μέγας ἡμῶν φιλόσοφός φησιν, οἱ ἀτυχεῖς Μανιχαῖοι, ἐπειδὴ ἠπόρουν πόθεν τὰ κακά, μὴ ἰσχύσαντες ἐπιλύσασθαι ταύτην τὴν ἀπορίαν εἰρήκασιν ὅτι ἔστιν ἀρχὴ τῶν κακῶν, ὥσπερ καὶ τῶν ἀγαθῶν. Sur la polémique antimanichéenne des néoplatoniciens, cf. Simplicius, *Commentaire sur le Manuel d'Épictète*, Introduction & édition critique du texte grec par I. Hadot, Leiden-New York-Köln 1996, ch. V « La réfutation du manichéisme», p. 114-144.

[4] A la page 5.6, l'incise ὥς φησιν ὁ φιλόσοφος se réfère évidemment à Ammonius, et non pas à un philosophe inconnu, comme le pense Hayduck, dans la note *ad loc.* Cf. aussi p. 105.30-31 : οὐδὲν δὲ ἧττον καὶ πρὸς τοῦτο ἐνίσταται ὁ φιλόσοφος (= Ammonius) πρὸς αὐτὸν (= Aristote) λέγων. On remarquera aussi que les locutions ὁ φιλόσοφος / ὁ ἡμέτερος φιλόσοφος signifient « le professeur de philosophie / notre professeur de philosophie » : cf. H. D. Saffrey, L. G. Westerink, *Proclus, Théologie Platonicienne*, I, Paris 1968, p. XXXVII, n. 1 et p. 5, n. 1.

Ἠπόρησε δὲ Ἀσκληπιὸς ὁ τῆς ἰατρικῆς τέχνης διδάσκαλος ὁ σὺν ἡμῖν ἐνδιατρίψας τοῖς μαθήμασιν [...] ὁ δὲ ἡμέτερος φιλόσοφός φησι πρὸς αὐτόν κτλ.[5]

Asclépius rapporte donc une scène qui s'est déroulée en sa présence pendant qu'Ammonius expliquait le texte de la *Métaphysique* à ses élèves, parmi lesquels se trouvait le médecin Asclépius.

(c) Le caractère ἀπὸ φωνῆς du commentaire d'Asclépius est aussi prouvé par l'emploi fréquent du verbe φησίν en incise, qui signale que celui qui écrit rapporte les discours de quelqu'un d'autre. Un exemple suffit : dans la discussion d'une des apories du livre B (ch. 4, 1000 a 5-7), après avoir paraphrasé le texte, Asclépius introduit la réponse à Aristote de la manière suivante : καὶ οὕτως μὲν προφέρει τὴν ἀπορίαν ὁ Ἀριστοτέλης γυμνάζων ἡμᾶς· ἡμεῖς δέ φαμεν κτλ.[6] Dans la suite, ce φαμέν se transforme en un φησιν souvent répété[7].

(d) Un indice manifeste du caractère ἀπὸ φωνῆς du commentaire d'Asclépius est constitué par les renvois au cours de la veille :

p. 3.21 ἐκ τῶν τῇ προτεραίᾳ ῥηθέντων ; p. 362.32 ὡς καὶ τῇ προτεραίᾳ εἴρηται ; p. 423.3 Εἰρήκαμεν καὶ τῇ προτεραίᾳ ; p. 433.18-19 ὡς εἴρηται τῇ προτεραίᾳ.

(e) Certaines irrégularités dans la structure et le déroulement du commentaire sont probablement dues à la rédaction ἀπὸ φωνῆς :

— Le commentaire sur le livre A présente deux proèmes[8], dont le second est plus développé que le premier. Dans le premier (p. 1.6-2.3), Asclépius traite du σκοπός de la *Métaphysique*, de sa place dans l'ordre de lecture des ouvrages d'Aristote, et de la raison de son

---

[5] Ascl. 143.31 ss. Un récit tout à fait analogue (et célèbre) se lit chez Hermias, *In Phaedr.*, p. 92.6-8 : Ἠπόρησεν ὁ ἑταῖρος Πρόκλος πῶς, εἰ ἐκ διαιρέσεως λαμβάνονται αἱ μανίαι, δυνατὸν ἄλλην εἶναι παρὰ ταύτας. Πρὸς ὃ εἶπεν ὁ φιλόσοφος (= Syrianus) ὅτι κτλ. (cf. H. D. Saffrey, L. G. Westerink, *Proclus, Théologie Platonicienne*, I, cit., p. xv, n. 2). — Sur Asclépius le médecin, cf. *Dictionnaire des Philosophes Antiques*, sous la direction de R. Goulet, t. I, Paris 1989, n° 457, p. 633 (H. D. Saffrey).

[6] Ascl. 194.12-13.

[7] Ascl. 194.17.22.23.25.28.30.38. Cf. aussi p. 209.31, où le passage de la troisième personne du singulier à la première personne du pluriel est particulièrement frappant : καὶ οὕτως μὲν ἀπορεῖ, φησίν, ὁ Ἀριστοτέλης· φαμὲν δὲ ἡμεῖς πρὸς αὐτὸν κτλ. Cf. aussi p. 251.38, 340.36, 344.14, 371.28, 379.4.

[8] La présence de deux proèmes s'explique par le fait qu'Ammonius est revenu sur ce qu'il avait dit la veille (cf. *infra*, p. 102, n. 16). — Sur les "Dubletten" dans les rédactions ἀπὸ φωνῆς voir le compte rendu des CAG par K. Praechter, *Byzantinische Zeitschrift*, 18 (1909), p. 516-538 [repris dans K. Praechter, *Kleine Schriften*, hrsg. von H. Dörrie, Hildesheim-New York 1973, p. 282-304], en part. p. 525 [291]. Cf. aussi *infra*, p. 170, n. 131.

titre[9]. Dans le second (p. 2.4-5.32), il reprend la question du σκοπός[10] et du titre[11], ajoute les questions de l'utilité (τὸ χρήσιμον)[12], de la composition (ὁ τρόπος τῆς συντάξεως)[13], des rapports existant entre les livres A et α[14], et, finalement, de la manière dont Aristote est parvenu à la notion de philosophie première[15]. Pour ce qui concerne l'ordre de lecture, il renvoie au cours de la veille[16]. La répétition du proème est aussi mise en évidence par le fait que les deux proèmes présentent le même *incipit* :

| Ascl. 1.6-7 | Ascl. 2.5-9 |
|---|---|
| Δεῖ ἡμᾶς ἀρχομένους τῆς παρούσης πραγματείας εἰπεῖν τὸν σκοπόν, τὴν τάξιν, τὴν αἰτίαν τῆς ἐπιγραφῆς. | Δεῖ ἡμᾶς ἀρχομένους τῆς παρούσης πραγματείας εἰπεῖν τὸν σκοπόν, τὸ χρήσιμον, τὴν τάξιν, τὴν αἰτίαν τῶν ἐπιγραφῶν [...] καὶ περὶ τοῦ μεγάλου ἄλφα καὶ τοῦ μικροῦ ἄλφα, καὶ πόθεν ὥρμησεν εἰς ἔννοιαν τῆς πρώτης φιλοσοφίας 'Αριστοτέλης. |

---

[9] Sur les points que les commentateurs néoplatoniciens traitent dans les proèmes de leurs commentaires à Aristote, cf. I. Hadot, *Simplicius, Commentaire sur les Catégories*, fasc. I, Leiden-New York-København-Köln 1990, p. 21 ss. Une discussion très complète de la question est présentée par J. Mansfeld, *Prolegomena. Questions to be Settled Before the Study of an Author, or a Text*, Leiden-New York-Köln 1994.

[10] Ascl. 2.9-20.

[11] Ascl. 3.27-4.3.

[12] Ascl. 2.20-3.20.

[13] Ascl. 4.4-16 (= Eudème de Rhodes, fr. 3 Wehrli). Asclépius explique ici la raison pour laquelle certains passages de la *Métaphysique* se retrouvent tels quels en d'autres ouvrages d'Aristote : Aristote aurait envoyé la *Métaphysique* à Eudème de Rhodes, qui aurait jugé l'ouvrage trop étendu pour être publié. La mort d'Eudème ayant entraîné la perte de certaines parties, ses successeurs les auraient remplacées par des extraits tirés d'autres ouvrages d'Aristote. Asclépius veut parler de ces parties de la *Métaphysique* qui reproduisent plus ou moins à la lettre d'autres textes aristotéliciens : Δ 2 = *Phys.* II 3, 194 b 23-195 b 21 ; K 8-14, qui contient une série d'extraits tirés de *Phys.* II, III et V (cf. Ascl. 305.19-22). Puisqu'Asclépius parle d'extraits tirés d'autres ouvrages d'Aristote (μετήγαγον ἐκ τῶν ἄλλων αὐτοῦ πραγματειῶν τὰ λείποντα, p. 4.14-15), il ne semble pas faire allusion aux passages "doubles" des livres A et M, à savoir A 9, 990 b 2-991 b 9 = M 4-5, 1078 b 34-1079 b 3, 1079 b 12-1080 a 8. Ce témoignage d'Asclépius, ainsi que celui qui est cité à la note suivante, ne sont pas considérés comme dignes de foi par F. Wehrli, *Eudemos von Rhodos*, Basel 1955 (Die Schule des Aristoteles, Heft VIII), p. 78.

[14] Ascl. 4.17-35 (= Eudème de Rhodes, fr. 4 Wehrli). D'après certains exégètes, dit Asclépius, le livre A ne serait pas d'Aristote, mais de Pasiclès, fils de Boéthos, frère d'Eudème de Rhodes. Sur ce passage d'Asclépius, cf. G. Vuillemin-Diem, « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht » (cité *supra*, Étude I, p. 53, n. 102), p. 174-182.

[15] Ascl. 4.36-5.32.

[16] Ascl. 3.21 : Ἡ δὲ τάξις προφανὴς ἐκ τῶν τῇ προτεραίᾳ ῥηθέντων (renvoi à p. 1.19-22).

— Le commentaire sur le livre Z contient deux passages "mal placés", en ce sens que leur présence gêne la structure normale du commentaire. Dans les deux cas, il s'agit de passages polémiques à l'égard d'Aristote, car ils répondent aux arguments anti-platoniciens développés par Aristote dans les chapitres 13 et 14 :

(i) Ascl. 433.9-436.6 : Réponse de Syrianus aux dix arguments du chapitre 13, par lesquels Aristote démontre que les universaux ne sont pas des substances[17]. Ce témoignage est placé à la fin de l'exégèse de ce chapitre, au cours de laquelle les dix arguments ont été exposés d'abord dans la θεωρία (p. 428.20-429.36) et ensuite dans la λέξις (p. 430.15-433.8). Cela signifie que, une fois achevée la lecture du chapitre 13, Ammonius est revenu en arrière, au début du chapitre, pour rapporter les réponses de Syrianus aux dix arguments. Ce passage ne fait donc partie, à proprement parler, ni de la θεωρία ni de la λέξις.

(ii) Ascl. 438.18-440.21 : Réponse aux quatre arguments du chapitre 14, par lesquels Aristote démontre que les Idées ne sont pas des substances. Le chapitre 14 fait l'objet d'une θεωρία (p. 436.7-23)[18] et de la λέξις qui lui correspond (p. 436.24-438.17). C'est à la fin de la λέξις qu'Ammonius revient en arrière, au début du chapitre, pour répondre aux quatre arguments aristotéliciens. Mais, à la différence du témoignage de Syrianus, qui s'articulait selon le même schéma en dix arguments exposé dans la θεωρία et dans la λέξις, les quatre arguments discutés dans ce second passage ne sont pas mentionnés dans ce qui précède. Autrement dit, ce passage propose une lecture du chapitre 14 qui est tout à fait parallèle et indépendante par rapport à la lecture proposée par Asclépius dans la θεωρία et dans la λέξις. Il est difficile de dire si ce passage faisait partie du même cours d'Ammonius ou s'il provient d'un autre cours. Toujours est-il qu'il occupe une place erronée, qui trahit une rédaction en quelque sorte imparfaite[19].

Du point de vue structural, le caractère le plus marquant du commentaire d'Asclépius est sa division en θεωρία et λέξις[20]. La

---

[17] Sur ce passage, cf. *infra*, p. 173-175.

[18] Elle s'arrête à 1039 b 2, au lieu d'arriver jusqu'à 1039 b 16, où s'arrête la λέξις correspondante.

[19] Hayduck, note à p. 438.18, avait déjà remarqué que les deux passages sont analogues.

[20] Alors que le terme θεωρία est employé par Asclépius lui-même, le terme λέξις n'apparaît jamais. Nous l'utilisons ici pour indiquer la section du commentaire consacrée à l'exégèse littérale. A la p. 317.36 (Δ 7) on trouve le terme ῥητόν, qui

θεωρία analyse une péricope du texte d'Aristote, dont elle présente les thèmes et les problèmes principaux, sans entrer dans les détails de l'exégèse littérale. A celle-ci, en effet, est consacrée la λέξις, dans laquelle la portion de texte examinée dans la θεωρία est divisée en lemmes plus ou moins brefs.

Cette structure du commentaire d'Asclépius, très facile à reconnaître du fait que la même portion de texte est, pour ainsi dire, commentée deux fois (la première fois dans la θεωρία, la seconde fois dans la λέξις)[21], est aussi soulignée par les nombreux renvois à la θεωρία, qui se lisent dans la λέξις[22].

Outre les formules de renvoi à la θεωρία, le commentaire d'Asclépius présente un certain nombre de locutions caractéristiques :

(a) Les expressions du type λέγομεν (φαμέν) ὅτι τῷ ὄντι (nous disons que, en réalité...), qui introduisent, en général, la réponse aux arguments anti-platoniciens d'Aristote[23].

---

désigne la portion de texte commentée dans l'exégèse littérale : τὴν δὲ λεπτουργίαν τὴν περὶ τούτων ἐν τῷ ῥητῷ λέξομεν (le terme ῥητόν est courant : cf. par ex. Ammonius, *In De int.*, p. 1.13, 22.4, 56.14, 86.28 Busse ; *In Anal. Priora*, p. 16.23 Wallies ; Philopon, *In Anal. Priora*, p. 30.25, 42.35-36 Wallies ; *In De anima*, p. 49.18 Hayduck ; *In Anal. Post.*, p. 47.24 Wallies). Le commentaire d'Asclépius sur l'*Introduction arithmétique* de Nicomaque (cité *infra*, p. 106, n. 32) présente la même structure, mais, à la différence du commentaire sur la *Métaphysique*, les renvois à la λέξις sont nombreux (cf. *infra*, p. 106, n. 32). — Sur la division en θεωρία et λέξις, cf. A. J. Festugière, « Modes de composition des Commentaires de Proclus », *Museum Helveticum*, 20 (1963), p. 77-100, repris dans *Études de philosophie grecque*, Paris 1971, p. 551-574 ; A.-Ph. Segonds, Introduction à *Proclus, Sur le premier Alcidiade de Platon*, I, Paris 1985, p. XLIV-XLVII, LXXI-LXXIV. A la différence de ce qu'on observe dans les commentaires d'Olympiodore, la θεωρία et la λέξις ne sont pas réunies en πράξεις (leçons) chez Asclépius.

[21] Sur ce phénomène, voir les remarques de A.-Ph. Segonds, *op. cit.* (cf. note précédente), p. LXXIII. — Chez Asclépius, le début de la λέξις est signalé, le plus souvent, par la répétition du lemme qui est placé à la tête de la θεωρία. Mais ce critère ne doit pas être interprété de façon stricte, car le lemme de la λέξις peut manquer. Par exemple, p. 98.17, la formule τοῦτο οὖν φησιν ὁ 'Αριστοτέλης ὅτι κτλ. introduit l'exégèse littérale, sans que le lemme soit répété. Même phénomène p. 108.3-4 (ὃ οὖν λέγει ὁ 'Αριστοτέλης τοῦτό ἐστι) ; p. 109.28-29 (τοῦτο οὖν ἐστιν ὅπερ λέγει ὁ 'Αριστοτέλης) ; p. 111.4 (τοῦτο οὖν ἐστι ὃ λέγει).

[22] Cf. *infra*, Appendice IV, p. 213-214.

[23] Cf. p. 76.10-11 καὶ οὕτως μὲν ὁ 'Αριστοτέλης. 'Ημεῖς τοίνυν φαμὲν πρὸς ταῦτα ὅτι τῷ ὄντι... ; p. 84.19-20 φαμὲν οὖν ὅτι τῷ ὄντι... ; p. 84.28 φαμὲν τοίνυν πρὸς ταῦτα ὅτι τῷ μὲν ὄντι... ; p. 85.26 φαμὲν οὖν πρὸς τοῦτο πάλιν ὅτι τῷ ὄντι... ; p. 87.25-26 φαμὲν οὖν ἡμεῖς πρὸς ταῦτα ὅτι τῷ ὄντι... ; p. 89.17-18 φαμὲν οὖν πρὸς ταῦτα ὅτι ἡ μὲν ψυχὴ τῷ ὄντι... ; p. 90.6-7 καὶ ταῦτα μὲν ὁ 'Αριστοτέλης· φαμὲν δὲ πρὸς τοῦτο ὅτι τῷ ὄντι... ; p. 176.25 λέγομεν δὲ ἡμεῖς ὅτι τῷ ὄντι... ; p. 191.7 φαμὲν δὲ ἡμεῖς ὅτι τῷ ὄντι... ; p. 194.12-13 καὶ οὕτως μὲν προφέρει τὴν ἀπορίαν ὁ 'Αριστοτέλης γυμνάζων ἡμᾶς· ἡμεῖς δέ φαμεν ὅτι τῷ ὄντι... ; p. 209.31-32 καὶ οὕτως μὲν ἀπορεῖ, φησίν, ὁ 'Αριστοτέλης· φαμὲν δὲ ἡμεῖς πρὸς αὐτὸν ὅτι τῷ ὄντι... ; p. 217.38-218.2 καὶ ταῦτα μὲν ὁ 'Αριστοτέλης· ὁ δὲ ἡμέτερος φιλόσοφός <φησι>

(b) Les formules Φησὶν ὅτι et Ὃ λέγει τοῦτό (τοιοῦτό) ἐστι, qui introduisent souvent l'exégèse littérale d'une lemme[24].

(c) L'adverbe Ἐντεῦθεν, qui ouvre soit la θεωρία soit la λέξις[25].

(d) L'emploi presque systématique du verbe ὑπάρχειν dans le sens de εἶναι[26].

(e) La double particule déclarative ὡς ὅτι, spécialement dans les locutions δῆλον ὡς ὅτι et φανερὸν ὡς ὅτι[27].

---

πρὸς αὐτὸν ὅτι τὰ καθόλου τὰ ἐν τῇ φαντασίᾳ τῷ ὄντι οὐχ ὑπάρχουσιν οὐσίαι ; p. 433.21 λέγομεν οὖν ὅτι τῷ ὄντι...

[24] Φησὶν ὅτι : cf. p. 12.12, 21.12, 28.20, 29.4, 38.21, 40.18, 43.16, 48.28, 52.31, 58.34, 69.7, 73.27, 82.28, 85.18, 86.30, 87.34, 95.17, 96.15, 99.2, 102.9, 105.3, 112.12, 119.8, 125.11, 127.17, 128.11, 135.10, 139.2, 144.8.17, 146.2, 148.7, 155.17, 168.21, 169.18, 172.14, 173.35, 177.11, 180.11, 185.26, 191.15, 196.12, 204.31, 205.27, 206.22, 240.30, 259.27, 261.33, 303.31, 336.27, 363.7.27, 367.21, 368.6, 370.14, 372.29, 376.18, 377.6, 378.16.35, 379.33, 382.14.30, 386.31, 393.29, 395.17, 398.15, 399.4, 400.13, 402.2, 411.15, 415.35, 419.3, 420.13, 426.20, 430.2, 438.2, 441.34, 451.2.

Ὃ λέγει τοῦτό (τοιοῦτόν) ἐστι : cf. p. 8.27, 15.12, 86.10, 102.21 (= Alex. 119.14), 110.31, 130.2, 133.11 (= Alex. 165.7), 134.31, 135.30, 138.12, 145.11, 160.30, 164.24, 171.15, 227.27, 238.31, 244.26, 254.10, 255.39, 260.16, 266.9, 268.5, 271.11, 283.2, 286.36, 289.2, 311.4, 322.27, 325.32, 327.6.25, 333.30, 337.4, 354.15, 410.19. Cette formule provient d'Alexandre d'Aphrodise (cf. *supra*, Étude II, p. 97).

[25] Nous ne citons que les exemples dans lesquels Ἐντεῦθεν occupe la première place au début de la phrase : p. 6.19, 13.3, 30.2, 34.3, 37.30, 49.14, 69.17, 71.26, 103.3, 109.17, 111.29, 117.8.34, 119.30, 120.26, 126.26, 140.11.29, 141.21, 142.2, 147.2, 148.23, 152.11, 153.8, 154.9, 159.3, 162.5, 170.19, 180.21, 182.27, 183.8, 184.5, 200.27, 204.19, 230.4, 258.19, 274.35, 280.6, 284.10, 285.33, 297.24, 312.22, 321.23.32, 323.17, 330.35, 334.4, 335.20, 338.14, 343.17, 349.2.27, 350.15.34, 351.13, 355.8.25, 356.2, 357.11, 360.13, 362.30, 370.24, 372.35, 373.22.28, 379.17, 384.5.23, 388.5, 391.37, 393.34, 394.22, 402.32, 405.29, 406.21, 411.26, 412.2.10, 413.30, 420.31, 421.22, 426.3, 430.24.29, 431.14, 432.29, 445.31, 451.17.

[26] Parmi les très nombreux exemples, nous ne citons que les plus évidents : p. 293.19-20 ὁ γὰρ Αἰθίοψ κατὰ μὲν τοὺς ὀδόντας λευκὸς ὑπάρχει, κατὰ δὲ τὸ ἄλλο μέρος τοῦ σώματος μέλας ἐστίν ; p. 137.12 πεπερασμέναι ὑπάρχουσιν αἱ ἀρχαί ; p. 218.1-2 τὰ καθόλου τὰ ἐν τῇ φαντασίᾳ τῷ ὄντι οὐχ ὑπάρχουσιν οὐσίαι ; p. 160.15-16 εἰ πάντα ὑπάρχουσιν ἀποδεικτικά, οὐδὲν ἔσται ἀποδεικτικόν ; p. 165.28-29 κυρίως γὰρ οὐσίαι αἱ νοηταὶ μόναι ὑπάρχουσι ; p. 193.20 ἀναγκαῖον ὑπῆρχε τοσαῦτα εἶναι γράμματα ὅσα καὶ στοιχεῖα ; p. 199.21 τοῦτο δὲ ἀδύνατον ὑπάρχει ; p. 202.35-36 τὸ ὂν καὶ τὸ ἓν οὐσίαι τῶν ὄντων ὑπάρχουσι (ce passage est tiré d'Alex. 223.9-10 : τὸ ὂν καὶ ἓν οὐσίαι τῶν ὄντων εἰσί ; malgré la littéralité de ses extraits d'Alexandre, Asclépius remplace le εἰσί d'Alexandre par ὑπάρχουσι. Même phénomène : Ascl. 6.17 ὑπάρχει = Alex. 2.2 ἐστι ; Ascl. 45.21 ὑπάρχουσι = Alex. 49.22 ἐστί ; Ascl. 46.3 ὑπάρχουσιν = Alex. 50.15 εἰσιν ; Ascl. 51.21 ὑπάρχων = Alex. 58.21 ὤν ; Ascl. 53.12 ὑπάρχει = Alex. 60.26 ἦν ; Ascl. 81.14 ὑπάρχουσιν = Alex. 88.13 εἰσι ; Ascl. 96.24 ὑπάρχουσιν = Alex. 110.5 εἶναι ; Ascl. 97.15 ὑπάρχουσιν = Alex. 111.12 εἰσιν ; Ascl. 202.36 ὑπάρχουσι = Alex. 223.10 εἰσί) ; p. 270.35-271.1 εἰ ἡ κατάφασις ἀληθὴς ὑπάρχει, πάντως καὶ ἡ ἀπόφασις ψευδὴς ἐστι ; p. 271.8-9 ἡνίκα ἡ κατάφασίς ἐστιν ἀληθής, ἡ ἀπόφασις ψευδὴς ὑπάρχει ; p. 274.1-3 εἴτε γὰρ τὰ δοκοῦντα καὶ τὰ φαινόμενα πάντα ἀληθῆ ὑπάρχουσι [...] ἀνάγκη πάντα ἀληθῆ καὶ ψευδῆ εἶναι.

[27] Livre A : p. 56.22 [ὅτι ὡς]. Livre B : p. 158.15, 177.11-12, 178.27, 181.3-4, 184.36, 185.30, 186.7-8, 187.28, 190.33, 191.2, 194.31 [ὅτι ὡς], 201.20, 201.35,

(f) L'expression πρὸς ἐπὶ τούτοις « en outre », avec la double préposition[28].

(g) La formule ἄλλως τε δή, qui introduit un argument supplémentaire[29].

(h) La locution Πληρώσας τὸν περί τινος λόγον ἐντεῦθεν + verbe de mode personnel (qui annonce le passage au thème suivant). Elle est utilisée dans le commentaire sur le livre Δ pour marquer le passage de l'exposé d'un terme au suivant[30].

(i) Le terme στοιχεῖον utilisé pour désigner un livre de la *Métaphysique*[31].

Ces traits linguistiques ne semblent pas restituer le style d'Ammonius, car ils ne se retrouvent pas dans son commentaire sur le *De interpretatione*, qui est le seul ouvrage qu'il ait écrit lui-même. En revanche, quelques-uns d'entre eux apparaissent dans le commentaire d'Asclépius sur l'*Introduction arithmétique* de Nicomaque[32], qui reflète, lui aussi, un cours d'Ammonius[33].

---

202.17, 205.31, 206.26, 208.32-33, 209.5-6.20.30, 210.31.35 ; 214.25. Livre Γ : p. 226.17, 242.21-22, 244.4, 254.23, 262.18, 267.1.17, 268.32, 271.18.25.31, 272.35, 294.3, 299.29-30. Livre Z : p. 376.6-7, 426.3, 429.2.17.

[28] Cf. p. 34.25, 186.20, 201.18, 214.32, 222.11, 281.5, 283.11, 300.3, 300.9 (πρὸς ἐπί est l'orthographe adopté par Hayduck, mais il faudrait probablement écrire προσεπί, cf. LSJ, *s. v.*).

[29] Cf. par ex. p. 38.7, 45.12, 56.31, 72.25, 78.27, 89.1, 113.13, 153.16, 157.31, 186.5, 197.14, 199.26, 206.36-207.1, 217.31, 250.34, 265.32, 271.22-23, 278.24-25, 279.4.14, 281.3, 283.12, 284.21, 291.1, 297.2-3, 372.23, 377.16, 393.17, 396.7, 423.14, 434.25, 439.23, 443.30-31, 445.21.

[30] Sur cette locution, cf. *infra*, Appendice V, p. 215-217.

[31] Cf. p. 4.19, 173.16, 249.27, 305.21, 317.12, 317.13, 376.18-19. Cet usage s'explique par le fait que les livres de la *Métaphysique* sont désignés par des lettres, et non pas par des chiffres.

[32] Cf. Asclepius of Tralles, *Commentary to Nicomachus' Introduction to arithmetic*, Edited with an Introduction and Notes by L. Tarán, Philadelphia 1969 (Transactions of the American Philosophical Society, n. s., vol. 59, part 4), I β 37-38 : ἐν τῷ Μετὰ τὰ Φυσικὰ ἐλάττονι ἄλφα στοιχείῳ ; I μα 35 : πρόσεπι τούτοις ; I ξς 2 et II ιβ : ὃ δὲ λέγει, τοῦτό ἐστιν ; I οε 1 : ἐντεῦθεν au début de la λέξις ; I πς : ἐντεῦθεν au début de la θεωρία ; II ιγ 12-13 : πληρώσας δὲ τὸν περὶ τῶν ἐπιπέδων ἀριθμῶν λόγον μετέρχεται ἐπὶ τοὺς στερεούς ; II ιε 1-3 : Πληρώσας τὸν περὶ τῶν πυραμίδων λόγον νῦν ἐπὶ τὰ ἕτερα στερεὰ μεταβαίνει ; II κα 1-3 : Πληρώσας τὸν περὶ τῶν ἀριθμῶν λόγον, λοιπὸν θέλει περὶ μεσοτήτων διαλεχθῆναι ; II λ 1-3 : Πληρώσας τὸν περὶ τῆς ἀριθμητικῆς μεσότητος λόγον, νῦν τὸν περὶ τῆς γεωμετρικῆς λέγει ; II λβ 73-76 : Πληρώσας τοίνυν τὸν λόγον τὸν περὶ τῆς γεωμετρικῆς μεσότητος καὶ τὸν περὶ τῆς ἀριθμητικῆς, μεταβαίνει ἐπὶ τὸν τῆς ἁρμονικῆς. — Il faut toutefois remarquer que le commentaire sur l'*Introduction arithmétique* présente des locutions assez caractéristiques qui ne se retrouvent pas dans le commentaire sur la *Métaphysique*. Il s'agit de locutions signalant la fin de la θεωρία ou annonçant le début de la λέξις (ou les deux choses à la fois). Cf. I α 63-64 : φέρε δὲ λοιπὸν τὴν λέξιν ἐξηγησώμεθα ; I ια 80-81 : ταῦτά ἐστιν ἃ βούλεται διὰ τούτων διδάξαι ; I κδ 9-10 : ταῦτα οὖν ἐστιν ἃ προῄρηται διὰ τούτων εἰπεῖν ; I λγ

## 2. *Alexandre et Asclépius*

Le commentaire d'Alexandre est présent dans le commentaire d'Asclépius sous différentes formes, qui peuvent être classées de la manière suivante : (A) extraits ; (B) citations non littérales, qui se

---

83-84 : ταῦτα οὖν βούλεται ἡμῖν ἡ παροῦσα θεωρία διηγήσασθαι ; I μα 40-41 : ταῦτα διὰ τῆς παρούσης θεωρίας μαθησόμεθα ; I νη 49-50 : ταῦτά ἐστιν ἃ βούλεται διὰ τούτων διδάξαι ; I ξς 33-34, I ρκε 88-89 : ταῦτά ἐστιν ἃ βούλεται διὰ τούτων εἰπεῖν ; I οα 19-20 : ταῦτά ἐστιν ἃ βούλεται διὰ τούτων ἡμῖν παραδοῦναι ; I οβ 98-101 : ταῦτά ἐστιν ἃ βούλεται εἰπεῖν περὶ τοῦ ἀρτιοπερίττου. Θᾶττον οὖν ἀναγνῶμεν τὴν λέξιν, πάντα γὰρ τὰ μέλλοντα λέγεσθαι σαφῶς τεθεώρηται ; I οη 36-37 : ἀναγνῶμεν τὴν λέξιν καὶ εὑρήσομεν ; I πς 122-124 : ἀναγινωσκέσθω λοιπὸν ἡ λέξις, καὶ εἴ πού τί ἐστιν ἐν αὐτῇ ἀσαφές, ἐξηγήσεως ἀξιούσθω ; I ρε 33-35 : ταῦτά ἐστιν ἃ βούλεται διὰ τούτων εἰπεῖν. Σαφῆ δὲ τυγχάνει πάντα ἄχρι τοῦ τέλους αὐτῶν μηδεμιᾶς ἐξηγήσεως δεόμενα ; I ρς 103-105 : ταῦτά ἐστιν ἃ βούλεται διὰ τούτων εἰπεῖν· παρέλθωμεν οὖν θᾶττον τὴν λέξιν, σαφὴς γὰρ πᾶσα τυγχάνει ; I ρκζ 3-4 : ἀναγινωσκέσθω οὖν ἡ λέξις καὶ εἴ τι ἀσαφὲς ἔχει, ἀξιούσθω ἐξηγήσεως ; II ς 65-66 : τούτων οὕτως εἰρημένων σαφὴς ἡ λέξις πᾶσα τυγχάνει ; II ια 68-70 : τούτων οὕτω προθεωρηθέντων οὐδέν ἐστιν ἀσαφὲς κατὰ τὸ κείμενον, εἰ μὴ ἓν ὃ ἀξιώσεται ἐξηγήσεως ; II ιγ 43-45 : ταῦτά ἐστιν ἃ βούλεται διὰ τῆς παρούσης θεωρίας διδάξαι· ἡ δὲ λέξις τούτων τεθεωρημένων οὐδὲν ἀσαφὲς ἔχει ; II ιη : ταῦτά ἐστιν ἃ βούλεται διὰ τούτων εἰπεῖν. Ἐπεὶ οὖν εὖ τεθεώρηται οὐδὲν κατὰ τὴν λέξιν ἐστὶν ἄπορον, ὅθεν οὐδὲ ἐξηγήσεως χρεία τυγχάνει ; II ιθ : ταῦτά ἐστιν ἃ βούλεται διὰ τούτων εἰπεῖν· ἰστέον δὲ ὅτι οὐδὲν ἀσαφὲς ἔχει ἡ λέξις ; II κ 71-73 : τούτων τοίνυν οὕτω προτεθεωρημένων, πᾶσα ἡ λέξις σαφὴς τυγχάνει καὶ οὐδεμιᾶς χρήζει ἐξηγήσεως ; II κα 98-99 : πάντα τοίνυν σαφῆ ἐστι, μηδεμιᾶς ἐξηγήσεως δεόμενα ; II λα 51-52 : τούτων οὕτω τεθεωρημένων πᾶσα ἡ λέξις σαφὴς τυγχάνει, μηδεμιᾶς δεομένη ἐξηγήσεως. Il est difficile d'expliquer pourquoi certains traits stylistiques de l'*In Met.* ne se retrouvent pas dans le commentaire sur Nicomaque et *vice versa.* On pourrait penser qu'Asclépius a contaminé ses propres notes par des sources différentes, qui auraient altéré son style personnel. Mais ce n'est là qu'une simple hypothèse.

[33] A l'enseignement oral d'Ammonius se rattachent les ouvrages suivants : Ammonius, *In Isag.*, éd. A. Busse, CAG IV 3, 1891 (ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου, cf. apparat critique, p. 1.1) ; Ammonius, *In Cat.*, éd. A. Busse, CAG IV 4, 1895 (titre : Προλεγόμενα τῶν δέκα κατηγοριῶν ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου) ; Ammonius, *In Analyticorum Priorum librum I*, éd. M. Wallies, CAG IV 6, 1899 (titre : Σχόλια εἰς τὸ α τῶν Προτέρων Ἀναλυτικῶν ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου) ; Philopon, *In Anal. Priora*, éd. M. Wallies, CAG XIII 2, 1905 (Ἰωάννου Γραμματικοῦ Ἀλεξανδρέως εἰς τὸ πρῶτον τῶν Προτέρων Ἀναλυτικῶν σχολικαὶ ἀποσημειώσεις ἐκ τῶν συνουσιῶν Ἀμμωνίου τοῦ Ἑρμείου) ; Philopon, *In Anal. Post.*, éd. M. Wallies, CAG XIII 3, 1909 (Ἰωάννου Ἀλεξανδρέως σχολικαὶ ἀποσημειώσεις ἐκ τῶν συνουσιῶν Ἀμμωνίου τοῦ Ἑρμείου μετά τινων ἰδίων ἐπιστάσεων εἰς τὸ πρῶτον τῶν Ὑστέρων Ἀναλυτικῶν Ἀριστοτέλους) ; Philopon, *In De anima*, éd. M. Hayduck, CAG XV, 1897 (Ἰωάννου Ἀλεξανδρέως εἰς τὴν περὶ ψυχῆς Ἀριστοτέλους σχολικαὶ ἀποσημειώσεις ἐκ τῶν συνουσιῶν Ἀμμωνίου τοῦ Ἑρμείου μετά τινων ἰδίων ἐπιστάσεων) ; Philopon, *In De gen. et corr.*, éd. H. Vitelli, CAG XIV 2, 1897 (Ιωάννου Γραμματικοῦ Ἀλεξανδρέως σχολικαὶ ἀποσημειώσεις ἐκ τῶν συνουσιῶν Ἀμμωνίου τοῦ Ἑρμείου μετά τινων ἰδίων ἐπιστάσεων εἰς τὸ πρῶτον τῶν περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς Ἀριστοτέλους). Pour le caractère ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου du commentaire d'Asclépius sur Nicomaque, voir l'introduction de Tarán, p. 9-10.

divisent, à leur tour, en deux groupes : (B 1) citations non littérales explicites, (B 2) emprunts anonymes.

(A) *Extraits d'Alexandre*

Des extraits plus ou moins étendus du commentaire d'Alexandre ont été insérés dans le commentaire d'Asclépius aux livres A, α, B, Γ[34]. Ils cessent complètement avec la fin du livre Γ[35]. L'étendue et la littéralité de ces extraits sont absolument incompatibles avec une rédaction ἀπὸ φωνῆς. Il est donc impossible qu'ils fissent partie de l'exposé oral d'Ammonius. Leur présence ne s'explique qu'en supposant qu'Asclépius a copié le texte d'Alexandre, en l'ajoutant aux notes qu'il avait prises au cours d'Ammonius[36]. Dans les livres A, α, B, Γ, il faut donc distinguer nettement les deux composantes du texte : d'une part, le cours d'Ammonius, mis par écrit par son élève Asclépius, d'autre part, les extraits du commentaire d'Alexandre, qui représentent des additions rédactionnelles dues à Asclépius.

La presque totalité des extraits d'Alexandre contenus dans le commentaire d'Asclépius sont anonymes. Mais il ne manque pas

---

[34] Cf. *infra*, Appendice VI, p. 218-221. La longueur des extraits va de 2 jusqu'à quelques dizaines de lignes de l'édition de Berlin (l'extrait le plus étendu est Ascl. 287.29-290.4 = Alex. 320.36-323.4 [78 lignes]).

[35] Je ne saurais dire si cette donnée a quelque rapport avec le fait que les livres A, α, B et Γ présentent des titres "complets", qui attribuent l'ouvrage à Asclépius en le définissant ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου, alors que les livres Δ, E et Z, dans lesquels les extraits d'Alexandre sont complètement absents, ne font mention ni d'Asclépius ni d'Ammonius (sauf la souscription du livre Z, p. 452.18 : Τέλος τῶν εἰς τὸ Z τῶν Μετὰ τὰ φυσικὰ σχολίων Ἀσκληπιοῦ). Cela ne doit sûrement pas amener à soupçonner l'authenticité de ces livres, car leur style est tout à fait identique à celui des livres précédents. On pourrait penser à des degrés différents d'élaboration rédactionnelle de la part d'Asclépius. Quant à la possibilité que le commentaire d'Asclépius sur les livres E et Z (pour lesquels on ne dispose pas du commentaire d'Alexandre) contienne des extraits du commentaire perdu d'Alexandre, nous pensons qu'on peut exclure une telle possibilité, étant donné que l'on n'y remarque aucun trait de langue ou de style propre à Alexandre.

[36] Cf. l'éd. de Hayduck, Praefatio, p. v ; K. Praechter, compte rendu de l'éd. de Syrianus par W. Kroll, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 165 (1903), p. 513-530 [repris dans K. Praechter, *Kleine Schriften*, cit., p. 246-263], en part. p. 526 [259] ; *Prolégomènes à la philosophie de Platon*, par L. G. Westerink, J. Trouillard, A.-Ph. Segonds, Paris 1990, p. XII ; L. Tarán, introduction à Asclepius of Tralles, *Commentary to Nicomachus' Introduction to arithmetic*, p. 9 ; K. Verrycken, « The metaphysics of Ammonius son of Hermeias », dans *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and their Influence*, ed. by R. Sorabji, London 1990, p. 199-231, en part. p. 204.

d'extraits introduits ou clos par une mention explicite du nom d'Alexandre :

(1) Ascl. 50.23-51.1 = Alex. 56.35-57.11 [A 6, 987 b 33-988 a 8] : καὶ οὕτως μὲν ὁ ἡμέτερος φιλόσοφος, ὁ δὲ ἐκ τῆς 'Αφροδισιάδος οὕτως ἐξηγεῖται τὸ χωρίον.

(2) Ascl. 93.18-32 = Alex. 107.15-28 [A 9, 991 b 9-13] : 'Ο ἐξ 'Αφροδισιάδος ἐξηγητὴς οὕτως ἑρμηνεύει τὸ χωρίον.

(3) Ascl. 121.1-5 = Alex. 151.25-152.2 [α 2, 994 a 17] : καὶ ταῦτα μὲν ὁ 'Αλέξανδρος· ὁ δὲ ἡμέτερος φιλόσοφος 'Αμμώνιός φησι ὅτι κτλ.

(4) Ascl. 187.28-188.32 = Alex. 212.12-213.8 + 213.31-214.9 [B 4, 999 b 4-5] : φησὶν οὖν ὁ 'Αλέξανδρος ὅτι κτλ.

(5) Ascl. 212.30-213.33 = Alex. 230.23-231.24 [B 5, 1002 a 18-28] : ὁ 'Αλέξανδρος οὕτως ἐξηγεῖται τὸ χωρίον.

(6) Ascl. 215.3-216.10 = Alex. 231.28-232.34 [B 5, 1002 a 28-b 11] : ὁ 'Αλέξανδρος οὕτως ἐξηγεῖται τὸ χωρίον.

(7) Ascl. 240.19-23 = Alex. 254.8-12 [Γ 2, 1004 a 13-25] : ὁ μέντοι γε 'Αλέξανδρος περὶ τοῦ λευκοῦ καὶ τοῦ μέλανος οὕτως φησί.

(8) Ascl. 245.24-34 = Alex. 258.26-37 [Γ 2, 1004 b 8-26] : ὥς φησιν ὁ ἀπὸ τῆς 'Αφροδισιάδος ἐξηγητής (ll. 26-27).

(9) Ascl. 287.29-290.4 = Alex. 320.36-323.4 [Γ 6, 1011 a 28-b 1] : 'Ο τῆς 'Αφροδισιάδος 'Αλέξανδρος οὕτως ἐξηγεῖται τὸ χωρίον.

Les extraits d'Alexandre, aussi bien ceux anonymes que ceux explicites, constituent une portion considérable du commentaire d'Asclépius. Voici les proportions :

Livre A : 3827 lignes dans l'édition de Berlin, dont 1058 lignes d'extraits, qui équivalent à environ 1/3 de l'ensemble.

Livre α : 833 lignes dans l'édition de Berlin, dont 266 lignes d'extraits, qui équivalent à environ 1/3 de l'ensemble.

Livre B : 3045 lignes dans l'édition de Berlin, dont 740 lignes d'extraits, qui équivalent à environ 1/4 de l'ensemble.

Livre Γ : 2811 lignes dans l'édition de Berlin, dont 580 lignes d'extraits, qui équivalent à environ 1/5 de l'ensemble.

Les extraits d'Alexandre se trouvent presque toujours dans la λέξις, ce qui est compréhensible, étant donné le caractère littéral du commentaire d'Alexandre. Les cas où les extraits sont insérés dans la θεωρία ne sont qu'au nombre de quatre : Ascl. 143.38-144.6 = Alex. 177.2-8 [B 1, 995 b 20 ss.] ; Ascl. 193.28-33 = Alex. 218.20-23 [B 4, 1000 a 5 ss.] ; Ascl. 195.7-25 = Alex. 218.29-219.10 [*ibid.*] ; Ascl. 222.24-223.28 = Alex. 237.3-238.19 [Γ 1, 1003 a 21 ss.].

Il se peut que, sur tel ou tel passage du texte aristotélicien, l'exégèse d'Ammonius ait été très pauvre ou même inexistante et qu'Asclépius ait pensé à remédier à ces défauts en recourant au commentaire d'Alexandre. Dans certains cas, la λέξις tout entière ou bien le commentaire d'un lemme se réduisent purement et

simplement à l'extrait d'Alexandre, comme si Asclépius n'avait disposé d'aucun élément du cours d'Ammonius[37].

Les extraits d'Alexandre sont, nous l'avons dit, parfaitement littéraux[38] et suivent rigoureusement l'ordre du texte d'Alexandre. Asclépius n'a pas fait beaucoup d'efforts pour les intégrer dans le texte d'Ammonius. La seule trace d'une opération de greffage des extraits sur le corpus des notes prises au cours d'Ammonius, est la particule οὖν qu'Asclépius ajoute très souvent au début de l'extrait pour le relier de quelque manière à ce qui précède[39].

Le caractère "additionnel" des extraits d'Alexandre est révélé par un certain nombre de cas où la présence de l'extrait gêne la structure du texte et produit des incohérences ou des répétitions. Un des accidents les plus fréquents est constitué par le fait que les extraits font souvent double emploi avec le texte d'Asclépius, en ce sens que le même passage d'Aristote est commenté deux fois : une première fois, par Ammonius (souvent déjà à l'aide d'Alexandre) ; la seconde fois, dans l'extrait d'Alexandre. Il semble donc que lorsqu'Asclépius a ajouté les extraits d'Alexandre, il n'a pas remarqué que la péricope sur laquelle portait l'extrait d'Alexandre, avait déjà été commentée, souvent sur la base de ce même passage d'Alexandre qu'il transcrivait. L'examen des accidents majeurs provoqués par l'insertion plus

---

[37] On peut citer les exemples suivants : Ascl. 8.20-24 = Alex. 5.2-7 [A 1, 981 a 5-12] ; Ascl. 15.17-16.10 = Alex. 9.19-10.9 [A 2, 982 a 4-6] ; Ascl. 48.21-26 = Alex. 53.16-21 [A 6, 987 b 22-23] ; Ascl. 52.9-28 = Alex. 59.10-23 + 59.28-60.2 [A 6, 988 a 11-12] ; Ascl. 62.22-63.4 = Alex. 69.16-70.9 [A 8, 989 b 16] ; Ascl. 65.31-35 = Alex. 71.12-72.1 [A 8, 989 b 29-30] ; Ascl. 67.31-68.11 = Alex. 73.11-21 [A 8, 990 a 18-19] ; Ascl. 79.7-80.9 = Alex. 85.15-86.23 [A 9, 990 b 17-19] ; Ascl. 93.18-95.15 = Alex. 107.15-28 + 108.2-110.2 [A 9, 991 b 9-13] ; Ascl. 105.3-19 = Alex. 122.8-123.2 [A 9, 992 b 1-2] ; Ascl. 124.18-125.8 = Alex. 155.13-156.14 [α 2, 994 a 25] ; Ascl. 126.11-24 = Alex. 156.33-157.10 [α 2, 994 a 32-b 1] ; Ascl. 128.11-129.2 = Alex. 160.2-27 [α 2, 994 b 9] ; Ascl. 131.33-132.29 = Alex. 162.19-163.6 + 163.19-164.8 [α 2, 994 b 20] ; Ascl. 133.11-23 = Alex. 165.7-16 et 21-25 [α 2, 994 b 27] ; Ascl. 215.3-216.10 = Alex. 231.28-232.34 [B 5, 1002 a 28-b 11].

[38] Parfois, Asclépius glose le texte d'Alexandre. Cf., par ex., Alex. 261.24-25 : πάντα ἄρα τὰ ὄντα ἢ ἐναντία ἢ ἐξ ἐναντίων. Ἀλλὰ μὴν κτλ. = Ascl. 246.32-34 : πάντα ἄρα τὰ ὄντα ἢ ἐναντία ἢ ἐξ ἐναντίων· ἐναντίαι μὲν αἱ ἀρχαί, ἐξ ἐναντίων δὲ τὰ σύνθετα, οἷον ἐκ θερμοῦ καὶ ψυχροῦ, ὑγροῦ ξηροῦ. Ἀλλὰ μὴν κτλ.

[39] Cf. *infra*, Appendice VII, p. 222-223. Le même phénomène s'observe dans le commentaire de Philopon sur les *Catégories*, lorsqu'il copie des extraits du commentaire d'Ammonius. Cf., par ex., Philopon, *In Cat.*, p. 28.16-17 Busse : ἔστιν οὖν ἡ προκειμένη τῶν ὄντων διαίρεσις τοιαύτη = Ammonius, p. 25.5 Busse : Ἔστι δὲ ἡ διαίρεσις αὕτη ; Phil., p. 35.21-22 : διχῶς οὖν τοῦτο ἐπιλυόμεθα = Amm., p. 28.11-12 : φαμὲν δ' ἡμεῖς πρὸς αὐτοὺς ὅτι διχῶς τοῦτο ἐπιλυόμεθα ; Phil., p. 43.5-6 : Παραδοὺς οὖν ἡμῖν πρότερον τὴν εἰς τέσσαρα τῶν ὄντων διαίρεσιν = Amm., *In Cat.*, p. 32.18 : Παραδοὺς ἡμῖν πρότερον ὁ Ἀριστοτέλης τὴν εἰς τέσσαρα διαίρεσιν.

ou moins maladroite des extraits d'Alexandre aide à comprendre la structure du commentaire d'Asclépius.

(1) Ascl. 32.7-25 [A 4, 985 a 21-25]. Aristote reproche à Empédocle d'être incohérent dans son usage de la notion de "cause", car l'Amitié, qui est, chez Empédocle, la cause de l'union, joue souvent le rôle de cause de séparation, alors que la Haine, qui est la cause de la séparation, devient souvent une cause d'union. Le passage d'Asclépius qui commente cette péricope se compose de deux parties, dont la seconde est tirée d'Alexandre : (a) p. 32.7-14, (b) p. 32.14-25 (= Alex. 35.7-20). Le contenu des deux parties est exactement le même et la partie (a) s'inspire du passage d'Alexandre reproduit dans (b). Il est donc évident qu'Ammonius a utilisé le commentaire d'Alexandre [= partie (a)] et que, lors de la rédaction écrite, Asclépius a copié à la suite de (a) ce même passage d'Alexandre dont Ammonius s'était inspiré. La juxtaposition des deux phases est accentuée par le fait que quelques mots d'Alexandre sont communs aux deux parties. Asclépius a donc opéré de façon très mécanique en se bornant à ajouter οὖν au début de (b)[40].

| Alex. 35.6-9 | Ascl. 32.7-16 |
| --- | --- |
| Χρήσασθαι μὲν Ἐμπεδοκλέα ἐπὶ πλέον φησὶν Ἀναξαγόρου τοῖς ποιητικοῖς αἰτίοις, οὐ μὴν οὐδὲ αὐτὸν ἱκανῶς, ἀλλ' οὐδὲ συνέχειν τὸ ὁμολογούμενον. Ἔδει μὲν γὰρ τὴν φιλίαν ἐν πᾶσι συγκρίσεως αὐτῷ αἰτίαν εἶναι, τὸ δὲ νεῖκος διακρίσεως. | **(a)** Ἐμπεδοκλῆς δὲ πλέον μὲν ἢ κατὰ Ἀναξαγόραν κέχρηται τοῖς ποιητικοῖς αἰτίοις, οὐ μὴν οὐδὲ οὗτος ἱκανῶς λέγει. Φησὶ γὰρ τὴν φιλίαν συγκρίσεως εἶναι αἰτίαν, τὸ δὲ νεῖκος διακρίσεως [...]<br>**(b)** οὐδὲ αὐτὸν οὖν ἱκανῶς <φησιν> εὑρίσκειν τὸ ὁμολογούμενον· ἔδει γὰρ τὴν φιλίαν ἐν πᾶσι συγκρίσεως αὐτῷ αἰτίαν εἶναι, τὸ δὲ νεῖκος διακρίσεως [...]. |

On remarquera que la phrase d'Alexandre οὐ μὴν οὐδὲ αὐτὸν ἱκανῶς <scil. χρήσασθαί φησιν> (p. 35.7), par laquelle commence l'extrait chez Asclépius (b), a eu une destinée singulière : dans son premier emploi [Ascl. 32.9 = (a)], elle se transforme en une phrase principale par l'addition du verbe λέγει : οὐ μὴν οὐδὲ οὗτος ἱκανῶς λέγει. Mais lorsqu'Asclépius transcrit l'extrait d'Alexandre, il en omet

---

40 Il y a évidemment des mots qui ne sont communs aux deux passages que parce qu'ils se trouvent chez Aristote : καὶ Ἐμπεδοκλῆς ἐπὶ πλέον μὲν τούτου χρῆται τοῖς αἰτίοις, οὐ μὴν οὔθ' ἱκανῶς, οὔτ' ἐν τούτοις εὑρίσκει τὸ ὁμολογούμενον. Πολλαχοῦ γοῦν αὐτῷ ἡ μὲν φιλία διακρίνει τὸ δὲ νεῖκος συγκρίνει.

les mots initiaux (Χρήσασθαι μὲν Ἐμπεδοκλέα ἐπὶ πλέον φησὶν Ἀναξαγόρου τοῖς ποιητικοῖς αἰτίοις, οὐ μὴν) et commence à copier à partir de οὐδὲ αὐτὸν, sans se rendre compte qu'il a omis le verbe φησὶν et que cette omission laisse en l'air la phrase à l'accusatif + infinitif (οὐδὲ αὐτὸν οὖν ἱκανῶς εὑρίσκειν, Ascl. 32.14)[41].

(2) Ascl. 46.11-47.3 [A 6, 987 b 9-10]. Cette fois, l'extrait d'Alexandre n'a pas été copié au bon endroit par Asclépius, ce qui a entraîné une incohérence dans la succession de son texte. Dans la phrase d'Aristote : κατὰ μέθεξιν γὰρ εἶναι τὰ πολλὰ τῶν συνωνύμων τοῖς εἴδεσιν, il faut expliquer le terme τὰ πολλά. La comparaison des passages d'Alexandre et d'Asclépius montre la situation suivante :

| Alexandre | Asclépius |
|---|---|
| (a) p. 50.19-51.2 : τὰ πολλά signifie "la plupart des sensibles". | (b) p. 46.11-13. |
| (b) p. 51.2-7 : τὰ πολλά signifie "les sensibles". | (a) p. 46.14-16 = Alex. 50.24-51.2. |
| (c) p. 51.8-25 : Explication de l'interprétation (b) : les sensibles ont l'être par la participation aux formes. | (c) p. 46.16-47.3 = Alex. 51.8-25. |

On peut donc penser qu'Ammonius s'était limité à reprendre l'interprétation (b), obvie pour un néoplatonicien ; ensuite, Asclépius a voulu ajouter l'interprétation (a) et a copié les passages (a) et (c) d'Alexandre, omettant le passage (b), qui avait été déjà utilisé par Ammonius. Mais, de cette manière, l'explication (c), qui, chez Alexandre, se référait à l'interprétation (b), se réfère, chez Asclépius, à l'interprétation (a).

(3) Ascl. 48.2-9 [A 6, 987 b 18-22]. La présence de l'extrait d'Alexandre produit une répétition évidente chez Asclépius, car l'extrait dit la même chose que le passage qui le précède. Ici encore, il semble que le passage (a) d'Asclépius s'inspire d'Alexandre (et donc du passage [b]), même si certaines reprises textuelles pourraient être dues au texte d'Aristote qui fait l'objet des deux passages[42].

---

41 Le verbe φησίν est suppléé par Hayduck, p. 32.14. Mais je crois qu'il s'agit d'une intervention arbitraire : Asclépius a transcrit de façon mécanique, sans se rendre compte de la structure de la phrase.

42 ἐπεὶ δ' αἴτια τὰ εἴδη τοῖς ἄλλοις, τἀκείνων στοιχεῖα πάντων ᾠήθη τῶν ὄντων εἶναι στοιχεῖα. Ὡς μὲν οὖν ὕλην τὸ μέγα καὶ τὸ μικρὸν εἶναι ἀρχάς, ὡς δ' οὐσίαν τὸ ἕν· ἐξ ἐκείνων γὰρ κατὰ μέθεξιν τοῦ ἑνός [τὰ εἴδη] εἶναι τοὺς ἀριθμούς.

(a) Ascl. 48.2-4
Ἐπειδή, φησίν, αἰτίας ὑπετίθεντο τῶν τῇδε πραγμάτων τὰς ἰδέας (κατὰ μέθεξιν γὰρ ἔλεγον γίνεσθαι τὰ τῇδε ἐκ τῶν ἰδεῶν), τὰ ἐκείνων στοιχεῖα καὶ ἀρχάς, τῶν ἰδεῶν, ἀρχὰς πάντων τῶν ὄντων ὑπέλαβον.

(b) Ascl. 48.9-11 = Alex. 52.27-53.2
τὰς οὖν ἰδέας ἀρχὰς καὶ αἰτίας εἶναι τοῖς ἄλλοις ἅπασι τοῦ εἶναι (κατὰ μέθεξιν γὰρ ἐκείνων τὰ ἄλλα), τὰς δὲ τῶν ἰδεῶν ἀρχὰς πάντων ἀρχὰς ἔθετο.

(4) Ascl. 48.28-49.12 [A 6, 987 b 25-29]. Il s'agit d'expliquer pourquoi Platon a remplacé l'infini (τὸ ἄπειρον) des Pythagoriciens, qui était une réalité unitaire, par la dyade du grand et du petit. Le passage d'Asclépius se divise en deux parties nettement distinctes : (a) Ascl. 48.28-31 = exégèse d'Ammonius, (b) Ascl. 48.31-49.12 = Alex. 54.4-19. La partie (a) et le début de la partie (b) fournissent exactement la même exégèse : la dyade du grand et du petit constitue l'infini et représente la matière parce que la matière est indéterminée. Dans la partie (a), la corrélation "matière-infini" est aussi expliquée par la divisibilité à l'infini de la matière. Le début de l'extrait d'Alexandre est donc parfaitement superflu et, ici encore, il est la source du passage qui le précède.

(a) Ascl. 48.28-31
Φησὶν ὅτι οἱ Πυθαγόρειοι τὸ ἓν ἄπειρον ὑπετίθεντο ὡς ἀπειροδύναμον, ὁ δὲ Πλάτων δυάδα, εἴ γε τὸ ἄπειρον ἐκ μεγάλου καὶ μικροῦ, τὴν ὕλην αἰνιττόμενος διὰ τὸ ἀόριστον αὐτῆς καὶ διὰ τὸ ἐπ' ἄπειρον εἶναι διαιρετήν.

(b) Ascl. 48.31-49.3 = Alex. 54.4-9
ἐκεῖνοι οὖν τὸ ἄπειρον μίαν τινὰ φύσιν ὑπετίθεντο (ἔθεντο Alex.), τουτέστι τὸ ὑποκείμενον καὶ τὸ ὑλικόν· Πλάτων δὲ δυάδα ἐποίει τὸ ὑποκείμενον καὶ τὸ ἄπειρον, λέγων ἄπειρον, καθὸ μὴ ἔστι καθ' αὑτὸ εἰδοπεποιημένον· μέγα γὰρ καὶ μικρὸν καὶ ὑπεροχὴν καὶ ἔλλειψιν· ἐν τούτοις δὲ ἡ τοῦ ἀπείρου φύσις.

(5) Ascl. 57.10-20 [A 8, 988 b 26-28]. Aristote critique ces philosophes qui, ayant posé une cause unique, ont ignoré complètement la cause efficiente. L'extrait d'Alexandre (Ascl. 57.15-20 = Alex. 64.24-29), tout à fait superflu, ne fait que répéter ce qui précède.

Ascl. 57.10-13
δεύτερον ἐπιχειροῦντες ἀποδιδόναι τὰς αἰτίας πάντων τῶν ἐν γενέσει καὶ φθορᾷ καὶ περὶ πάντων ἁπλῶς φυσιολογοῦντες τὸ τῆς κινήσεως αἴτιον ἀναιροῦσι, φημὶ δὲ τὸ

Ascl. 57.15-20 = Alex. 64.24-29
γένεσιν οὖν εἰσάγοντες τὴν αἰτίαν τοῦ γίνεσθαί τε καὶ κινεῖσθαι καὶ ὅλως τὸ ποιητικὸν αἴτιον παρέλιπον· οὐ γὰρ δὴ ἡ ὕλη γε ἐξ ἑαυτῆς ἔχει τὸ κινεῖσθαι. Τὸ δὲ περὶ

| | |
|---|---|
| ποιητικὸν αἴτιον. Πῶς δὲ δυνατόν ἐστι γένεσιν γενέσθαι ἄνευ τοῦ ποιητικοῦ αἰτίου τοῦ πόρρω καὶ τοῦ προσεχοῦς ; | γενέσεως, ἀντὶ τοῦ γενέσεως καὶ φθορᾶς, ἐπιχειροῦντες τὰς αἰτίας λέγειν καὶ περὶ ἁπάντων φυσιολογοῦντες τῶν ὄντων, ὧν ἐν κινήσει τὰ πλεῖστα, τὸ τῆς κινήσεως αἴτιον, τουτέστι τὸ ποιητικόν, ἀναιροῦσι. |

(6) Ascl. 78.10-23 et 79.7-80.9 [A 9, 990 b 17-20]. Les deux passages d'Asclépius commentent la même péricope aristotélicienne, dans laquelle Aristote affirme que la doctrine des Idées « ruine des principes à l'existence desquels les Platoniciens tiennent davantage qu'à l'existence même des Idées ». Alors que le premier passage (p. 78.10-23) fait partie de la θεωρία, le second est un extrait d'Alexandre (Ascl. 79.7-80.9 = Alex. 85.15-86.23) et constitue la totalité de la λέξις. Le caractère extrinsèque de l'extrait d'Alexandre ressort du fait qu'il contient une exégèse différente de celle qu'on lit dans la θεωρία et qui devrait restituer l'exégèse propre à Ammonius. Il semble donc qu'Asclépius a voulu suppléer l'exégèse littérale de ce passage, probablement insuffisante dans le cours oral d'Ammonius, sans pourtant se rendre compte que l'exégèse d'Alexandre était parallèle et différente par rapport à celle développée dans la θεωρία. En effet, dans la θεωρία, l'argument d'Aristote est expliqué de la manière suivante : la doctrine des Idées détruit la doctrine des principes, à savoir la Monade et la Dyade, parce que les Idées sont des nombres, alors que la Monade et la Dyade ne le sont pas. En effet, le nombre se caractérise par le fait qu'il s'accroît davantage lorsqu'il est multiplié que lorsqu'il est additionné ([3 x 3] > [3 + 3]), à la différence de la Monade, qui s'accroît davantage lorsqu'elle est additionnée que lorsqu'elle est multipliée ([1 + 1] > [1 x 1]), et de la Dyade, qui donne le même résultat, qu'elle soit multipliée ou additionnée ([2 x 2] = [2 + 2]). Cela signifie que la Monade et la Dyade ne sont pas des nombres. Or, puisque les Platoniciens posent que les Nombres sont les principes, il s'ensuit que la Monade et la Dyade ne sont pas des principes. L'exégèse d'Alexandre, transcrite par Asclépius, est tout à fait différente : l'Un et la Dyade indéfinie sont les principes des Idées et du Nombre ; donc la destruction des principes entraînera la destruction des Idées ; or, puisque l'Idée de la dyade est prédiquée de la Dyade indéfinie, elle est antérieure à la Dyade indéfinie, qui, par conséquent, ne peut plus être un principe. A son tour, l'Idée de la dyade ne pourra pas être un principe, parce qu'elle est postérieure au Nombre, qui en est prédiqué. Ce sera donc

le Nombre qui sera le principe non seulement de l'Idée de la dyade, mais aussi de la Dyade indéfinie[43].

(7) Ascl. 84.8-13 et 85.14-15 [A 9, 991 a 8-11]. Une des critiques qu'Aristote adresse à la doctrine des Idées dans le chapitre 9 du livre A, consiste à dire que les Idées n'apportent aucun concours aux êtres sensibles, car elles ne sont causes, pour eux, ni de mouvement ni de changement. En s'inspirant d'Alexandre (p. 96.12-16), Ammonius explique, dans la θεωρία (p. 84.8-13), que les Idées ne peuvent pas être des causes de mouvement parce que, étant immobiles, elles sont plutôt des causes de repos. Or, puisque le même passage d'Alexandre dont Ammonius s'était inspiré dans la θεωρία, est transcrit par Asclépius dans la λέξις, le "double emploi" du texte d'Alexandre est évident.

| Ascl. 84.9-13 | Ascl. 85.14-15 = Alex. 96.12-16 |
|---|---|
| αἱ δὲ ἰδέαι ἀκίνητοι ὑπάρχουσι [...] ὥστε οὐ δυνατόν ἐστιν εἶναι ποιητικὰ αἴτια τὰς ἰδέας. | στάσεως γὰρ μᾶλλον αἱ ἰδέαι αἴτιαι τοῖς οὖσιν ἢ κινήσεως, οὖσαί γε ἀκίνητοι κατ' αὐτούς· ὥστε οὐδ' ἂν ποιητικὸν αἴτιον αἱ ἰδέαι εἶεν. |

(8) Ascl. 86.30-87.25 [A 9, 991 a 19-20]. Dans sa démonstration de l'inutilité de la doctrine des Idées, Aristote affirme que les autres objets ne peuvent provenir des Idées (ἐκ τῶν εἰδῶν) en aucun des sens où l'on entend d'ordinaire la préposition ἐκ. Pour commenter cette affirmation d'Aristote, Alexandre (p. 99.9-100.7) distingue sept significations de ἔκ τινος, qu'il regroupe en deux classes, dont la première comprend deux significations au sens propre (κυρίως), à savoir (1) ἐκ τῆς ὕλης et (2) ἐκ τοῦ εἴδους, et la seconde, cinq significations, à savoir (3) ὡς ἐκ τοῦ ποιοῦντος, (4) ὡς ἐκ τοῦ ἀτελοῦς τὸ τέλειον, (5) ὡς ἐκ τῶν μερῶν τὸ ὅλον, (6) ὡς ἐκ τῶν ἐναντίων τὰ ἐναντία, (7) τὸ μεταγιγνόμενον ὡς ἐξ Ὀλυμπίων Ἴσθμια[44]. Ce passage d'Alexandre est la source d'Ascl. 86.30-87.5, qui reprend les significations (1) ἀπὸ ὑλικοῦ αἰτίου, (2) ἐκ τοῦ εἴδους et (7) ὡς τὸ μεθ' ὅ. C'est ici qu'Asclépius a inséré le passage où Alexandre distingue les significations (3) à (7) (Ascl. 87.5-25 = Alex. 100.3-22). Il s'ensuit que la signification (7) est mentionnée deux

---

[43] Ce passage d'Alexandre est commenté par M. Isnardi Parente, « Testimonia Platonica. Per una raccolta delle principali testimonianze sui λεγόμενα ἄγραφα δόγματα di Platone. Testimonianze di età ellenistica e di età imperiale », *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filosofiche*, CCCXCV (1998), Memorie - Serie IX - Volume X - Fasc. 1, p. 91-99.

[44] Alexandre s'inspire de *Met.* α 2, 994 a 22-26.

fois : la première fois, par Ammonius, la seconde, dans l'extrait d'Alexandre copié par Asclépius.

| Ascl. 87.4-5 | Ascl. 87.8-9 = Alex. 100.6-7 |
| --- | --- |
| ἢ ὡς τὸ μεθ' ὅ, ὥσπερ φαμὲν ἐκ χειμῶνος ἔαρ γίνεσθαι. | λέγεται ἔκ τινος καὶ τὸ μετά τι γινόμενον, ὡς ἐξ Ὀλυμπίων Ἴσθμια ἤγουν ἐκ χειμῶνος ἔαρ. |

On notera que l'exemple ἐκ χειμῶνος ἔαρ n'appartient pas au texte d'Alexandre, et semble donc avoir été ajouté par Asclépius sur la base du texte d'Ammonius. Le travail d'insertion de l'extrait d'Alexandre est ici particulièrement négligé et confus.

(9) Ascl. 117.17-22 [α 1, 993 b 6]. La phrase : τὸ δ' ὅλον τι ἔχειν καὶ μέρος μὴ δύνασθαι δηλοῖ τὸ χαλεπὸν αὐτῆς[45] semble contredire ce qu'Aristote vient d'affirmer quelques lignes plus haut (993 a 31-b 3), à savoir que chacun possède une connaissance partielle de la nature, connaissance qui, prise en elle-même, n'est rien ou peu de chose, alors que c'est l'assemblage des connaissances individuelles qui produit des résultats féconds. Cette phrase avait évidemment gêné les interprètes : aussi Alexandre (p. 141.6-30) ne rapporte-t-il pas moins de cinq solutions visant à résoudre la contradiction, et accorde sa préférence à la deuxième (ll. 14-21) : la difficulté de la recherche de la vérité est révélée par le fait de ne pouvoir posséder complètement ni l'ensemble de la philosophie ni une de ses parties. Le texte : τὸ δ' ὅλον τι ἔχειν καὶ μέρος μὴ δύνασθαι serait donc équivalent à : τὸ δὲ μήτε ὅλον τι ἔχειν ἀλλὰ μηδὲ μέρος δύνασθαι. De ce passage d'Alexandre, Asclépius n'a transcrit que la deuxième solution (Ascl. 117.17-22 = Alex. 141.8-11 + 14-16). Par conséquent, la phrase qui introduit la deuxième solution : μήποτε δὲ ἄμεινον τῆς λέξεως ἀκούειν (Alex. 141.14 = Ascl. 117.20-21), parfaitement justifiée chez Alexandre, puisqu'elle compare la deuxième solution à la première, n'a plus beaucoup de sens chez Asclépius, où la deuxième solution d'Alexandre est devenue l'unique solution. Cela confirme le manque de soin avec lequel Asclépius a travaillé sur les extraits d'Alexandre. On a là aussi un exemple intéressant de la manière dont on faisait des *excerpta* chez les commentateurs : des cinq solutions rapportées par Alexandre, seule a été choisie par Asclépius celle qui avait trouvé la faveur d'Alexandre, alors que les quatre autres ont

[45] « Mais le fait que nous pouvons posséder une vérité dans son ensemble et ne pas atteindre la partie précise que nous visons, montre la difficulté de l'entreprise ».

complètement disparu. Si l'on ne possédait que le commentaire d'Asclépius, il serait impossible de se faire une idée de la richesse et de la complexité de l'exégèse qu'Alexandre avait consacrée à cette phrase d'Aristote.

(10) Ascl. 130.4-6 et 13-15 [α 2, 994 b 18]. La locution πλεονάζοντα τῷ λόγῳ, « plus étendue dans son expression », par laquelle Aristote veut dire que la définition est plus étendue que le nom de la chose définie, est expliquée deux fois chez Asclépius : la première fois, par Ammonius, qui s'inspire d'un passage d'Alexandre, et la seconde fois, dans ce même passage d'Alexandre, qu'Asclépius a ajouté sans s'apercevoir de la répétition.

Ascl. 130.4-6

τὸ δὲ πλεονάζοντα τῷ λόγῳ πάνυ καλῶς προστέθεικε, διότι οἱ ὁρισμοὶ ἀεὶ πλεονάζουσι τῶν πραγμάτων, οἷον ζῷον λογικὸν θνητὸν πλεονάζει τοῦ ἀνθρώπου.

Ascl. 130.13-15 = Alex. 161.1-4

τοῦτο δὲ ἐδήλωσε προσθεὶς τὸ πλεονάζοντα τῷ λόγῳ. Δοκεῖ γὰρ ὁ ὁρισμὸς ἀεὶ τοῦ ὁριστοῦ πλεονάζειν τῷ λόγῳ. Οὐ γὰρ ἕν ἐστι τῇ λέξει ἄνθρωπος καὶ ζῷον λογικὸν θνητόν.

Dans l'exégèse de ce passage, l'expression ὁ προσεχὴς ὁρισμός, qui glose ὁ ἔμπροσθεν (*scil.* ὁρισμός, 994 b 18), est tirée, elle aussi, d'Alexandre : Ascl. 129.35 et 130.7.8, cf. Alex. 161.11 et 13.

(11) Ascl. 145.11-25 [B1, 995 b 27-29]. Ce passage commente l'aporie « est-ce que les principes et les éléments des êtres sont les genres, ou bien sont-ils, pour chaque être, les parties intrinsèques en lesquelles il est divisé ? ». Sa structure est la suivante :

(a) lignes 11-15 : Formulation de l'aporie d'Aristote.

(b) lignes 15-18 : Réponse d'Ammonius à l'aporie.

(c) lignes 19-25 : Extrait d'Alexandre 177.26-31, introduit par ζητεῖ οὖν ἐνταῦθα, avec une seconde formulation de l'aporie.

Les passages (a) et (c) font donc double emploi, car (c) est la source de (a) et n'a plus aucune raison d'être après la réponse fournie par (b).

(a) Ascl. 145.11-15

῞Ο λέγει τοῦτό ἐστιν, ὅτι ἄξιόν ἐστιν ἀπορίας, [ἆρά γε] ποῖα γένη ὑπάρχουσι τῶν ὄντων, πότερον αἱ ἀρχαὶ καὶ τὰ στοιχεῖα ἢ εἰς ἃ διαιρεῖται ἕκαστον, τουτέστιν ἆρά γε ἡ ὕλη καὶ τὸ εἶδος ἢ τὰ τέσσαρα στοιχεῖα ἢ τὰ πρὸ τῶν πολλῶν εἴδη,

(c) Ascl. 145.18-25 (= Alex. 177.26-31)

ζητεῖ οὖν ἐνταῦθα, εἰ τὰ γένη ἀρχαὶ τούτων ὧν ἐστι γένη (δοκεῖ γὰρ τὰ γένη πρῶτα εἶναι τῇ φύσει, τὰ δὲ πρῶτα ἀρχαί) ἢ ταῦτα εἰς ἃ διαιρεῖται ἕκαστον ἐνυπάρχοντα ἐν τοῖς μέρεσιν [...] ὡς ἡ οὐσία δοκεῖ εἰς ὕλην τε καὶ εἶδος, ἢ τὰ τέσσαρα

τουτέστι τὸ ζῷον αὐτὸ καὶ τὰ ἄλλα τὰ ἐξῃρημένα εἴδη. (b) Καὶ λέγομεν ὅτι ἀμφότερα κτλ.

στοιχεῖα ἢ ἅπερ ἄν τις ὑποθῆται. Εἰς ταῦτα γὰρ διαιρεῖται ἕκαστον ἐξ ὧν καὶ σύγκειται. Ταῦτα δὲ ἑκάστου ἀρχαὶ δοκοῦσιν εἶναι ἐξ ὧν πρώτων σύγκειται, ὡς τῆς φωνῆς τὰ στοιχεῖα.

(12) Ascl. 154.8-157.16 [B 2, 996 b 8-24]. Le phénomène du double emploi est ici macroscopique. En effet, la péricope 996 b 8-24 est commentée deux fois, mais la seconde fois, il s'agit purement et simplement de la transcription du texte d'Alexandre : (a) p. 154.8-155.35 = exégèse d'Ammonius, (b) p. 155.36-157.16 = Alex. 184.19-186.13. Il est donc évident que le passage (b) ne faisait pas partie du cours d'Ammonius, puisqu'il commente un passage qui a déjà été commenté.

(13) Ascl. 164.24-165.7 [B 2, 997 a 25-26]. Situation analogue à celle du n° 11. Ici aussi, l'extrait d'Alexandre suit la réponse d'Ammonius à l'aporie, en sorte que l'on a deux formulations de la même aporie, dont la première précède la réponse, alors que la seconde, tirée d'Alexandre, la suit :

(a) p. 164.24-32 : Première formulation de l'aporie.

(b) p. 164.32-165.1 : Réponse à l'aporie.

(c) p. 165.1-7 = Alex. 194.15-22 : Nouvelle formulation de l'aporie.

Le passage (c) est donc étranger par rapport à l'exégèse d'Ammonius, parfaitement définie par (a) et (b).

(a) Ascl. 164.24-32

Ὃ λέγει τοῦτό ἐστιν, ὅτι ἆρά γε ἡ παροῦσα θεωρία τὰς οὐσίας μόνας ζητεῖ ἢ καὶ τὰ συμβεβηκότα ταῖς οὐσίαις ; Οἷον εἰ τὸ στερεὸν οὐσία τίς ἐστι καὶ γραμμὴ καὶ ἐπίπεδα, πότερον τῆς αὐτῆς ταῦτα γνωρίζειν ἐστὶν ἐπιστήμης καὶ τὰ συμβεβηκότα περὶ ἕκαστον γένος, περὶ ὧν αἱ μαθηματικαὶ δεικνύουσιν, ἢ ἄλλης ; Εἰ μὲν γάρ τις ὑποθοῖτο τῆς αὐτῆς εἶναι, συμβήσεται καὶ ἡ τῆς οὐσίας ἐπιστήμη ἀποδεικτικὴ εἶναι, ὅπερ ἐστὶ παρὰ τὰ φαινόμενα· οὐ δυνατὸν γὰρ τῶν ὁρισμῶν εἶναι ἀποδείξεις. Εἰ δὲ ἑτέρας, τίς ἐστιν ἡ θεωροῦσα περὶ τὴν οὐσίαν τὰ συμβεβηκότα ; Τοῦτο εὑρεῖν πάνυ χαλεπόν ἐστι. (b) Λέγομεν οὖν πρὸς τοῦτο κτλ.

(c) Ascl. 165.1-7 = Alex. 194.15-22

ἀπορήσας οὖν, εἴτε τῆς αὐτῆς ἄμφω ἐστὶν εἴτε ἄλλης μὲν τὸ ὁρίσασθαι ἄλλης δὲ τὸ ἀποδεῖξαι, νῦν ἀπορεῖ καὶ ζητεῖ, ἆρά γε ἡ σοφία τῶν οὐσιῶν μόνων ἐστὶ θεωρητικὴ ἡ τὸ εἶναι τῆς οὐσίας ἐξετάζουσα καὶ τίς ἡ φύσις αὐτῆς ὁριζομένη, ἢ καὶ περὶ τῶν καθ' αὑτὰ συμβεβηκότων τῇ οὐσίᾳ θεωρεῖ, ὡς εἶναι ἅμα καὶ ἀποδεικτική. Εἰ μὲν γὰρ ἡ αὐτὴ θεωρεῖ τὴν οὐσίαν καὶ τὰ καθ' αὑτὰ συμβεβηκότα, εἴη ἂν ἀποδεικτική· ἀποδεικτικῆς γὰρ τὸ δεικνύναι τὰ καθ' αὑτὸ ὑπάρχοντα.

(14) Ascl. 166.9-21 [B 2, 997 a 34-b 3]. Cette section de la λέξις se compose de deux parties : (a) p. 166.9-16 (ἔχουσι) ; (b) p. 166.16 (πότερον)-21 = Alex. 196.5-10. Encore une fois, l'extrait d'Alexandre ne fait que répéter ce qui précède.

(a) Ascl. 166.11-13
καὶ πότερον αἱ ἄλλαι οὐσίαι αἱ παρὰ τὰς αἰσθητὰς μοναχῶς ὑπάρχουσιν, ἢ πλείονα γένη τετύχηκεν ὄντα τῶν οὐσιῶν ; Οἷον οἱ λέγοντες τά τε εἴδη, τουτέστι τὰ νοητά, καὶ τὰ μεταξύ, τουτέστι τὰ διανοητά.

(b) Ascl. 166.16-19 = Alex. 196.5-7
πότερον οὖν μοναχῶς εἰσιν αὗται, ἢ πλείω γένη τῶν τοιούτων οὐσιῶν, ὡς εἶναι τὰς μέν τινας ἰδέας καὶ παραδείγματα, τὰς δέ τινας μεταξὺ τῶν τε ἰδεῶν καὶ τῶν αἰσθητῶν, ὡς τὰς μαθηματικάς ;

(15) Ascl. 175.12-28 [B 3, 998 b 4-6]. Double exégèse de l'argument d'Aristote selon lequel les genres sont les principes des êtres parce qu'ils sont les points de départ des définitions et que nous connaissons chaque chose au moyen des définitions : (a) lignes 12-22 ; (b) lignes 22 (ἡ οὖν ἐπιχείρησις) - 27 = Alex. 203.3-7. Il est intéressant de remarquer que dans le passage (a), qui est censé rapporter l'exégèse d'Ammonius, on trouve un écho d'Alexandre, signe qu'Ammonius utilise ici son commentaire et que, par conséquent, l'extrait (b) ne fait que citer à la lettre une source déjà élaborée et intégrée par Ammonius.

Alex. 203.9-10
ἐκ γὰρ τούτων (*scil.* τοῦ γένους καὶ τῶν διαφορῶν) οἱ ὁρισμοὶ σύγκεινται.

Ascl. 175.19
ἐπειδὴ ἐξ αὐτῶν (*scil.* γένους καὶ διαφορᾶς) σύγκειται ὁ ὁρισμός.

(16) Ascl. 192.10-193.25 [B 4, 999 b 27-1000 a 4]. Il s'agit de l'argument par lequel Aristote démontre que les principes ne peuvent pas être numériquement un. Ici, la disposition du texte est différente, car l'extrait d'Alexandre précède l'exégèse d'Ammonius, avec laquelle il fait double emploi : (a) p. 192.10-193.4 = Alex. 217.27-218.17 ; (b) p. 193.4-25 : exégèse d'Ammonius.

(17) Ascl. 195.7-25 et 196.17-31 [B 4, 1000 a 9-18]. La disposition du texte est ici légèrement plus complexe. En effet, les passages qui font double emploi, ne sont pas juxtaposés comme dans les cas précédents, mais l'extrait d'Alexandre (Ascl. 195.7-25[46] = Alex. 218.29-219.10) est placé dans la θεωρία, alors que son jumeau se trouve dans

[46] Ascl. 195.12 ὀνόματα doit être corrigé en νάματα d'après Alex. 218.32-33.

la λέξις. La présence de l'extrait d'Alexandre dans la θεωρία s'explique par l'exigence de disposer d'un exposé clair de l'argument d'Aristote visant Hésiode et les théologiens anciens. Cet exposé se clôt en effet par la formule typique par laquelle Asclépius indique la fin de l'argument d'Aristote et le début de la réponse d'Ammonius : καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· ἡμεῖς δέ φαμεν ὅτι κτλ. Mais l'extrait d'Alexandre n'est pas à la bonne place dans la θεωρία à cause de son caractère trop littéral, qui s'harmonise mal avec la nature et la fonction de la θεωρία. On remarquera en particulier la phrase : τὸ γὰρ μυθικῶς σοφιζομένων ἴσον τῷ διὰ μύθων παρακρουόντων τἀληθές (Ascl. 195.24-25 = Alex. 219.9-10), tout à fait typique de l'exégèse littérale d'Alexandre[47].

(18) Ascl. 207.22-208.17 [B 4, 1001 b 19-25]. L'extrait d'Alexandre suit l'exégèse d'Ammonius : (a) p. 207.22-33 : Ammonius ; (b) p. 207.33-208.17 = Alex. 228.5-28. Que l'extrait d'Alexandre ne fasse que répéter ce qui vient d'être dit, est particulièrement évident dans l'explication de 1001 b 21-23 : οὐδὲν ἧττον ζητητέον διὰ τί καὶ πῶς ὁτὲ μὲν ἀριθμὸς ὁτὲ δὲ μέγεθος ἔσται τὸ γενόμενον.

| (a) Ascl. 207.28-31 | (b) Ascl. 208.5-9 = Alex. 228.15-19 |
|---|---|
| οὐδὲν ἧττον ἄξιόν ἐστιν ἀπορῆσαι, διὰ τί ποτὲ μὲν ἀριθμὸς γίνεται ἐντεῦθεν, ποτὲ δὲ μέγεθος, εἴπερ τὸ μὴ ἓν ἡ ἀνισότης ἐστὶ καὶ ἀεὶ ἡ αὐτὴ φύσις ἐστίν. | ἀπορεῖ δὲ πῶς ἐκ τοῦ ἑνὸς καὶ τῆς ἀορίστου δυάδος συνελθόντων ποτὲ μὲν ἀριθμὸς γίνεται ποτὲ δὲ μέγεθος· οὐ γὰρ οἱ ἀριθμοὶ μόνοι ἀλλὰ καὶ <τὰ μεγέθη ἐξ ἐκείνων κατ' αὐτόν. Εἰ γὰρ>[48] ἡ ἀνισότης καὶ ἡ ἀόριστος δυὰς ἡ αὐτὴ φύσις οὖσα ἀρχὴ καὶ ἀριθμῶν καὶ μεγεθῶν ἐστι κτλ. |

On notera, encore une fois, que le passage (a) s'inspire du passage (b), comme le montre la reprise de l'expression ἡ αὐτὴ φύσις, absente du texte d'Aristote.

(19) Ascl. 211.1-8 et 212.5-11 [B 5, 1002 a 8-12]. Aristote cite deux opinions : la plus ancienne, selon laquelle les principes des corps sont les principes des êtres, et la plus récente, selon laquelle les principes des êtres sont les nombres. Cette péricope est commentée deux fois : la première fois, par Ammonius, la seconde dans l'extrait

---

[47] La formule τὸ ... ἴσον τῷ (avec des variantes) est très courante chez Alexandre (cf. *supra*, Étude I, p. 60, n. 126).

[48] Je comble la lacune à p. 208.7 à l'aide d'Alex. 228.17-18, comme le suggère Hayduck dans l'apparat critique.

d'Alexandre, qui est, ici aussi, la source de l'exégèse d'Ammonius, comme le montre l'attribution de l'opinion la plus récente aux Pythagoriciens et à Platon, qu'Ammonius emprunte à Alexandre.

Ascl. 211.1-8

διὰ τοῦτο τοίνυν οἱ πολλοὶ καὶ οἱ παλαιοὶ τὴν οὐσίαν καὶ τὸ ὂν ὑπελάμβανον εἶναι σῶμα ὡς αὐθυπόστατον ὑπάρχον, τὰ δὲ ἄλλα τὰ ἐν αὐτῷ θεωρούμενα ποιότητας αὐτοῦ· ὅθεν καὶ τὰς ἀρχὰς τῶν σωμάτων οἱ πάντα σώματα λέγοντες ἀρχὰς τῶν ὄντων πάντων ἔλεγον εἶναι, οἷον πῦρ ἀέρα ὕδωρ γῆν. Οἱ δὲ ὕστεροι καὶ σοφώτεροι τούτων εἶναι δόξαντες τοὺς ἀριθμοὺς ἔλεγον ἀρχὰς τῶν ὄντων· λέγει δὲ τοὺς Πυθαγορείους καὶ Πλάτωνα, σοφωτέρους δέ φησιν αὐτούς, ἐπειδὴ ἀνήγαγον ἑαυτοὺς ἀπὸ τῆς ὕλης ἐπὶ ἀσωμάτους δυνάμεις.

Ascl. 212.5-11 = Alex. 230.7-13

προστίθησιν οὖν τούτοις εἰς πίστιν τοῦ ταῦτα μᾶλλον οὐσίας εἶναι τοῦ σώματος καὶ τὰς τῶν πρὸ αὐτοῦ δόξας, ὧν οἱ μὲν ἀρχαιότεροι καὶ μηδέπω μετ' ἐπιτάσεως [ἐπιστασίας Alex. 230.7 *rectius*] περὶ τῶν ὄντων λέγοντες τὰς οὐσίας τῶν ὄντων καὶ τὰς ἀρχὰς σωματικὰς ὑπετίθεντο, οἱ δὲ μετ' ἐκείνους γενόμενοι καὶ σοφώτεροι δοκοῦντες ἤδη εἶναι τοὺς ἀριθμοὺς ἀρχὰς ἔλεγον, ὡς οἱ Πυθαγόρειοι καὶ Πλάτων, ὡς τούτων μᾶλλον οὐσιῶν ὄντων ἢ τῶν σωμάτων.

On remarquera l'explication typiquement néoplatonicienne de l'adjectif σοφώτεροι, qu'Ammonius a ajoutée à l'identification déjà proposée par Alexandre. Encore une fois, l'extrait d'Alexandre, recopié par Asclépius, est la source de l'exégèse d'Ammonius.

(20) Ascl. 256.25-257.16 [Γ 3, 1005 b 5-8]. Même situation pour ce lemme, qui fait l'objet d'une double exégèse : (a) p. 256.26-34 = exégèse d'Ammonius ; (b) p. 256.36-257.16 = Alex. 267.24-268.6. L'exégèse d'Ammonius s'inspire du passage (b) tiré d'Alexandre.

(a) Ascl. 256.26-34

Ὁ πρῶτος φιλόσοφος διαλέγεται περὶ τῶν ἀξιωμάτων οὐχ ὡς ἀποδεικνύων αὐτά (ἀναπόδεικτοι γὰρ αἱ ἀρχαὶ τῶν ἀποδείξεων, ὡς λέγει), ἀλλὰ τίς ἡ φύσις αὐτῶν καὶ πῶς ἡμῖν ἐγγίνονται καὶ πῶς αὐτοῖς χρηστέον, καὶ ὅσα ἄλλα περὶ αὐτῶν ἐν τοῖς περὶ ἀποδείξεως πραγματεύονται. Ὥσπερ γὰρ ὁ περὶ ἀξιωμάτων λόγος τοῦ φιλοσόφου, οὕτως καὶ ὁ περὶ ἀποδείξεως, οὐ τῆς τοῦδε ἢ τοῦδε, ἀλλὰ καθόλου τί

(b) Ascl. 257.8-16 = Alex. 267.32-268.6

[...] διὰ δὲ τῆς λέξεως δέδεικται ὅτι τοῦ φιλοσόφου ἐστὶ τὸ καὶ περὶ τῶν συλλογιστικῶν ἀρχῶν ἐπισκέψασθαι. Συλλογιστικὰς δὲ ἀρχὰς λέγει τὰς ἀποδεικτικάς· ἀποδείξεων γὰρ καθόλου ἀρχαὶ τὰ ἀξιώματα. Καὶ γὰρ καθ' ἑκάστην εἰσὶν ἐπιστήμην οἰκεῖαι τοῖς ἀποδεικνυμένοις ἀρχαί τε καὶ τοῦ καθ' ἑκάστην ἐπιστήμην ἀποδεικτικοῦ ταύτας εἰδέναι· ὃ ποιήσει ἕκαστος αὐτῶν λαβὼν παρὰ τοῦ ἀποδεικτικοῦ τε καὶ φιλοσόφου,

τέ ἐστιν ἀπόδειξις καὶ ἐν τίνι γένει τῶν περὶ τὰς ἐπιστήμας ὑπάρχει. Ἀλλ' ἔστι καθ' ἑκάστην ἐπιστήμην ἡ ἀπόδειξις περὶ τὰ οἰκεῖα τῆς ἐπιστήμης, ᾗ χρῆται ἕκαστος ἐξ ὑποθέσεως, παρὰ φιλοσοφίας τὸ πῶς ἀποδεικνύναι χρὴ λαβών.

ἐκ τῶν πῶς ὑπαρχόντων τῷ ἀποδεικνυμένῳ δεῖ [γὰρ] ἀποδεικτικὰς λαμβάνειν προτάσεις, καὶ πῶς ταύτας ἀλλήλαις συμπλέκειν καὶ τὰ ἄλλα, ὅσα ἐν τοῖς περὶ ἀποδείξεως λέγεται.

(B) *Les citations non littérales*

Les extraits d'Alexandre, aussi bien anonymes qu'explicites, sont sans aucun doute l'œuvre d'Asclépius, qui les a ajoutés aux notes qu'il avait prises au cours d'Ammonius. Mais Alexandre est aussi présent, dans le commentaire d'Asclépius, d'une manière plus discrète, c'est-à-dire sous forme de citations non littérales, qui sont tantôt explicites tantôt anonymes. Alors que les extraits d'Alexandre se trouvent seulement dans les livres A, α, B et Γ, les citations non littérales se lisent dans l'ensemble du commentaire d'Asclépius. Naturellement, pour les livres E et Z, aucune comparaison n'est possible, car les livres E-N du commentaire d'Alexandre sont perdus.

(B 1) *Citations non littérales explicites*

Dans l'ensemble du commentaire d'Asclépius, elles sont au nombre de onze :

(1) Ascl. 23.8-9 [A 3, 983 a 24 ss.] : διό φησι καὶ ὁ Ἀλέξανδρος, ὅτι ἀεὶ ὁ Ἀριστοτέλης λέγει συντρέχειν τὸ τελικὸν αἴτιον τῷ εἰδικῷ. Comme le note Hayduck *ad loc.*, ces mots ne se lisent pas chez Alexandre ; mais Asclépius pourrait faire allusion à Alex. 20.9 ss.[49].

(2) Ascl. 28.22-23 [A 3, 984 b 20 ss.] : καὶ τελικὸν γὰρ αἴτιον ὑποτίθεται εἶναι τὸ αὐτὸ καὶ ποιητικόν, ὥς φησι καὶ Ἀλέξανδρος. Même citation que la précédente.

(3) Ascl. 114.36-38 [α 1, 993 a 30-31] : καὶ ὥς φησιν ὁ Ἀλέξανδρος, ὅτι διὰ τοῦτο οὐ δυνατὸν ἡμᾶς ἀντιλαβέσθαι τῶν νοητῶν,

[49] Pour une citation semblable, cf. Ascl. 149.31-33 : πῶς γὰρ δύναται τὸ ποιητικὸν τῷ τελικῷ εἶναι ἐναντίον [...] ἢ τὸ εἰδικὸν τῷ τελικῷ, εἴ γε καὶ συντρέχει αὐτῷ ; Ascl. 153.22-23 : τὸ τελικὸν καὶ τὸ εἰδικὸν συντρέχουσι ; Syr. 13.26-28 : ὡς καὶ αὐτὸς ἐν τῷ B τῆς Φυσικῆς ἐπέστησεν ὅτι συντρέχει ποτὲ τῷ εἴδει καὶ τὸ τέλος καὶ τὸ ποιοῦν κατὰ τὸ ὁμοειδές. Kroll renvoie à *Phys.* II 7, 198 a 24 (où le verbe συντρέχειν ne se trouve pourtant pas). Il s'agit probablement d'une citation incorrecte et libre qui résumait la doctrine aristotélicienne selon laquelle la cause finale coïncide avec la cause formelle. Sur le phénomène des citations incorrectes, cf. L. G. Westerink, *Prolégomènes à la philosophie de Platon*, cit., p. LXXXIV-LXXXVII, et *infra*, p. 128, n. 57, et p. 148.

ἐπειδὴ ὁ ἡμέτερος νοῦς ἀσθηνής ἐστι πρὸς τὴν τῶν φύσει σαφῶν γνῶσιν, διότι συμπλέκεται αἰσθήσει καὶ φαντασίᾳ. Cf. Alex. 142.19-23 : οὕτω δὲ ὁ ἡμέτερος νοῦς πρὸς τὰ φανερώτατα τῶν ὄντων ἔχει διὰ τὸ μὴ ἀπολελυμένος καὶ κεχωρισμένος εἶναι, ἀλλ' εἶναι σὺν αἰσθήσει καὶ ταῖς παθητικαῖς δυνάμεσι τῆς ψυχῆς, ἃ πάντα ἐμπόδια τῇ οἰκείᾳ τοῦ νοῦ ἐνεργείᾳ· ἡ γὰρ περὶ τὰ αἰσθητὰ συνεχὴς ἡμῶν ἐνέργεια ταῖς κεχωρισμέναις τῆς αἰσθήσεως ἐνεργείαις ἐμποδὼν γίνεται. La citation résume correctement le texte d'Alexandre, avec de menues reprises textuelles.

(4) Ascl. 155.27 [B 2, 996 b 24-26] : Ὁ Ἀλέξανδρος 'οὐκ ἄλλης' γράφει. Voir *infra*, § 4, p. 180, n° 3.

(5) Ascl. 259.23-24 [Γ 3-4, 1005 b 19-1006 a 5] : καὶ ἄλλους πολλοὺς τρόπους καταλέγει ὁ Ἀλέξανδρος τῶν ἐναντίων. Il s'agit du principe de contradiction, selon lequel les contraires ne peuvent pas être vrais en même temps et sous le même point de vue. Asclépius donne les exemples du blanc et du noir, de la maladie et de la santé, du feu et de l'eau. C'est pourquoi il ajoute que de nombreux autres exemples de contraires sont cités par Alexandre. Comme Hayduck le signale dans l'apparat critique, le commentaire d'Alexandre sur cette péricope ne contient rien de tel. Peut-être Ammonius (ou Asclépius) s'est-il trompé.

(6) Ascl. 265.18-25 [Γ 4, 1007 b 1-2] : Une faute semble s'être glissée dans cette citation, qui, attribuée à Alexandre, paraît plutôt tirée du commentaire de Syrianus. La phrase d'Aristote dont il est question, est la suivante : οὐδὲ γὰρ πλείω συμπλέκεται δυοῖν (« car il n'y a jamais plus de deux accidents liés l'un à l'autre »). Asclépius écrit :

> Καὶ ὁ μὲν Ἀλέξανδρος τὸ οὐδὲ γὰρ πλείω συμπλέκεται δυοῖν ὑπολαμβάνει τοῦτο λέγειν τὸν Ἀριστοτέλην, <ὅτι> οὐδέποτε πλείονα τῶν δύο συμβεβηκότων ἅμα κατηγοροῦνται· οἷόν φαμεν ὅτι ὁ Ἱπποκράτης ἄριστος ἰατρός ἐστι, καὶ μόνα δύο συμβεβηκότα κατηγορήσαμεν τοῦ ὑποκειμένου, καὶ πλείονα ἀδύνατον. Ὥστε, φησίν, οὐ δυνατὸν εἶναι ἀπείρους τὰς κατηγορίας· εἰ δὲ μὴ ὑπάρχουσιν ἄπειροι *** συμβεβηκότα ἀλλὰ καὶ οὐσίαι· εἰ δὲ οὐσίαι ὑπάρχουσιν, εἰσὶ καὶ ὡρισμένα πράγματα καὶ οὐ συναληθεύει ἡ ἀντίφασις[50].

A cette exégèse, Asclépius[51] oppose celle d'Ammonius : ὁ μέντοι γε ἡμέτερος φιλόσοφος Ἀμμώνιός φησιν κτλ. Or, l'interprétation critiquée par Ammonius consiste à dire que, dans une prédication

---

[50] Ascl. 265.18-25.
[51] Ascl. 265.25 ss.

accidentelle du type « Socrate est blanc », on ne peut pas prédiquer plus de deux accidents. On peut dire, par exemple, « Hippocrate est médecin » et « Hippocrate est un excellent médecin », mais il faut s'arrêter là. C'est exactement l'exégèse proposée par Syr. 70.3-15, comme le confirme l'exemple du médecin :

| Syr. 70.4-6 | Ascl. 265.21-22 |
| --- | --- |
| ἐὰν μὲν γὰρ εἴπω· "Σωκράτης ἰατρός ἐστιν", ἓν ἑνός· ἐὰν δὲ αὐξῆσαι θελήσω, τὴν πρότασιν ποιῶ· "Σωκράτης ἄριστος ἰατρός ἐστιν". Ἐπὶ πλέον δὲ ἐκτείνειν οὐκ ἔστιν. | οἷόν φαμεν ὅτι ὁ Ἱπποκράτης ἄριστος ἰατρός ἐστι, καὶ μόνα δύο συμβεβηκότα κατηγορήσαμεν τοῦ ὑποκειμένου, καὶ πλείονα ἀδύνατον. |

En revanche, malgré le renvoi de Hayduck à Alex. 288.30, ce passage d'Alexandre (p. 288.30-289.24) développe un raisonnement différent. Il y a, dit Alexandre, deux types de prédication accidentelle. Le premier consiste à attribuer un accident à un autre accident (« le blanc est musicien ») : c'est la prédication accidentelle au sens propre, exprimée par une proposition qui manque de véritable unité. Le second consiste à attribuer un accident à une substance (« Socrate est musicien »). Dans les deux cas, la prédication des accidents ne peut pas aller à l'infini, en ce sens qu'il est impossible de prédiquer un nombre illimité d'accidents. Par exemple, étant donné la proposition « Socrate est musicien », on ne peut pas y ajouter "blanc" ou n'importe quel autre prédicat accidentel, car, dans ce cas-là, la proposition perdrait son unité. On voit donc bien que la thèse critiquée par Ammonius n'est pas celle d'Alexandre. Celui-ci affirme, en effet, qu'on ne peut pas aller au-delà du *premier* prédicat accidentel, alors que c'est bien Syrianus qui soutient l'impossibilité d'aller au-delà du *deuxième* prédicat. Il me semble donc assuré que la citation attribuée à Alexandre se réfère en réalité à Syrianus. Il est difficile de dire qui s'est trompé, Ammonius lors de son cours oral, ou Asclépius lors de la rédaction de ses notes. Ce qui est certain, c'est qu'Asclépius n'a pas pris la peine de vérifier le texte d'Alexandre, d'où il tire pourtant d'aussi longs extraits. Le commentaire de Syrianus non plus n'a été consulté par Asclépius, qui se serait vite aperçu que l'exégèse critiquée par Ammonius était bien de Syrianus, et non pas d'Alexandre.

(7) Ascl. 311.27 [Δ 4, 1014 b 35-36] : Ὁ Ἀλέξανδρος οἴεται περὶ τοῦ συνθέτου λέγειν αὐτὸν ἐνταῦθα. Comme Hayduck le signale dans l'apparat critique, Asclépius se réfère à Alex. 359.11-13 : πέμπτον

σημαινόμενον τῆς φύσεως παρέθετο τὴν τοῦ συναμφοτέρου τῶν φύσει γινομένων τελειότητά τε καὶ οὐσίαν. Citation libre, mais correcte.

(8) Ascl. 315.31-32 [Δ 6, 1016 b 11] : Ὁ Ἀλέξανδρός φησι θέλειν τὸ 'ἔτι δέ', ἐπειδὴ οὐδαμοῦ ἀνταποδίδωσιν ὑποκατιών. Cf. Alex. 368.8-15. Citation libre, mais correcte.

(9-11) Ascl. 408.5, 408.20, 428.13 [Z 9, 1034 a 21 ss. ; Z 13, 1038 b 1 ss.] : ὡς δέ φησιν ὁ Ἀλέξανδρος [...] ἀπορεῖ δὲ ὁ Ἀλέξανδρος [...] ὡς γάρ φησιν ὁ Ἀλέξανδρος. Trois citations qui ne peuvent pas être comparées à leur source, car le commentaire d'Alexandre sur les livres E-N est perdu.

(B 2) *Les emprunts anonymes*

Lorsque nous avons traité la question du "double emploi" des extraits d'Alexandre, nous avons vu que l'extrait d'Alexandre ajouté par Asclépius est parfois la source du passage "parallèle" qui est censé rapporter l'exégèse d'Ammonius[52]. Cela montre qu'Ammonius, de même que Syrianus, avait sous les yeux le commentaire d'Alexandre, qu'il utilisait tantôt pour des citations explicites, tantôt de manière anonyme. Aux passages déjà cités, on ajoutera les suivants :

(1) Ascl. 7.21-22, cf. Alex. 4.9-11 [A 1, 980 b 26]. Asclépius[53] tire d'Alexandre la remarque selon laquelle la faculté de représentation et la mémoire s'impliquent l'une l'autre.

| Alex. 4.9-11 | Ascl. 7.21-22 |
|---|---|
| δοκεῖ δὲ <u>ἀντιστρέφειν</u> ἥ τε φαντασία καὶ ἡ αἴσθησις· ἐν οἷς γὰρ τὸ ἕτερον τούτων, καὶ τὸ ἕτερον, ὡς ἐν τῷ τρίτῳ Περὶ ψυχῆς εἶπεν. | <u>ἀντιστρέφουσι</u> δὲ ταῦτα πρὸς ἄλληλα. Τὰ γὰρ ἔχοντα μνήμην πάντως καὶ φαντασίαν καὶ τὸ ἀνάπαλιν. |

(2) Ascl. 7.24-26, cf. Alex. 4.15-16 [A 1, 980 b 26]. Dans la phrase : ἐμπειρίας δὲ μετέχει μικρόν (« les animaux autres que l'homme ne participent que faiblement à la connaissance empirique »), l'adverbe

---

[52] Cf. *supra*, p. 111 ss., n$^{os}$ 1-4, 7, 8, 10, 11, 15, 18-20.

[53] Comme nous venons de le voir, il est aisé de distinguer le rôle d'Asclépius de celui d'Ammonius, lorsqu'il est question des extraits tirés du commentaire d'Alexandre : ces extraits ont été ajoutés par Asclépius aux notes qu'il avait prises au cours d'Ammonius. Cela dit, dans les parties qui sont censées rapporter l'exégèse d'Ammonius, il est difficile de savoir exactement quelle partie revient à Ammonius et quelle partie est le résultat des interventions rédactionnelles d'Asclépius. C'est pourquoi nous utilisons le nom d'Asclépius d'une façon neutre, simplement pour désigner ce commentaire qu'Asclépius a édité sur la base du cours de son maître.

μικρόν, explique Alexandre, peut être interprété de deux manières, car il signifie ou bien "pas du tout" (= μηδέν) ou bien "peu" (ὀλίγον). Asclépius reprend l'exégèse d'Alexandre, tout en remplaçant μηδέν par οὐδὲ ὀλίγον (= "même pas un peu") et en ajoutant la citation de *Iliade* V 800.

| Alex. 4.15-16 | Ascl. 7.24-26 |
| --- | --- |
| ἤτοι ὅτι μηδὲν λέγων, ἢ ὡς καὶ ἐν ἐκείνων τισὶν ἐπ' ὀλίγον ἐγγιγνομένης ἐμπειρίας. | Μικρὸν λέγει ἢ οὐδὲ ὀλίγον, ὡς τὸ "ἦ ὀλίγον οἱ παῖδα ἐοικότα γείνατο Τυδεύς" ἀντὶ τοῦ οὐδ' ὀλίγον, ἢ μικρόν φησιν ὀλίγον· ἔχουσι γὰρ τὰ ἄλλα ζῷα ὀλίγον ἐμπειρίας ἴχνος. |

(3) Ascl. 22.18-19, cf. Alex. 19.8-9 [A 2, 983 a 18-19]. Aristote fait allusion à un proverbe : δεῖ δὲ εἰς τοὐναντίον καὶ τὸ ἄμεινον κατὰ τὴν παροιμίαν ἀποτελευτῆσαι (« Or, on doit finir par l'étonnement contraire, et, suivant le proverbe, par ce qui est meilleur »)[54]. Alexandre cite le proverbe δευτέρων ἀμεινόνων (« la seconde fois est la meilleure ») et Asclépius reprend sa citation.

| Alex. 19.8-9 | Ascl. 22.18-19 |
| --- | --- |
| κατὰ τὴν παροιμίαν δὲ ἴσως λέγοι ἂν τὴν λέγουσαν "δευτέρων ἀμεινόνων". | παροιμία γάρ ἐστιν ἡ λέγουσα "δευτέρων ἀμεινόνων". |

(4) Ascl. 25.17-18, cf. Alex. 27.2 [A 3, 984 a 3-5]. L'adjectif ἄθεος par lequel Asclépius désigne Hippon de Samos (ἄθεος γάρ ἐστιν), vient d'Alexandre (ὅτι ἄθεος ἦν).

(5) Ascl. 26.22, cf. Alex. 26.16-18 [A 3, 984 a 2]. Il s'agit d'expliquer pourquoi, à propos de Thalès, Aristote dit : λέγεται. La raison en est, explique Alexandre, qu'aucun ouvrage de Thalès n'a été transmis. L'explication est répétée par Asclépius.

| Alex. 26.16-18 | Ascl. 26.22 |
| --- | --- |
| Εἰκότως τὸ λέγεται οὕτως ἀποφήνασθαι· οὐδὲν γὰρ προφέρεται αὐτοῦ σύγγραμμα, ἐξ οὗ τις τὸ βέβαιον ἕξει τοῦ ταῦτα λέγεσθαι τοῦτον τὸν τρόπον ὑπ' αὐτοῦ. | καλῶς δὲ εἶπε "λέγεται"· οὔτε γὰρ φέρεται αὐτοῦ βιβλίον τοῦτο ἔχον. |

---

[54] Cf. E. L. Leutsch, F. G. Schneidewin, *Corpus paroemiographorum graecorum*, Göttingen 1839-1851 (réimpr. Hildesheim 1965), t. I, p. 62, n° 15 et t. II, p. 357, n° 88 : Δευτέρων ἀμεινόνων· παροιμία ἐπὶ τῶν θυομένων ἐκ δευτέρου, ὅταν αὐτοῖς τὰ πρότερον ἱερὰ μὴ καυθῇ καὶ ἐπὶ δεύτερα τραπῶσιν.

(6) Ascl. 40.20-21, cf. Alex. 42.20 [A 5, 986 b 9]. Asclépius tire d'Alexandre l'exégèse de l'expression τὰ στοιχεῖα τῆς φύσεως.

| Alex. 42.20 | Ascl. 40.20-21 |
|---|---|
| Τουτέστι τὰ τῶν φυσικῶς γιγνομένων στοιχεῖα. | πλείω δὲ στοιχεῖα τῆς φύσεως ἀντὶ τοῦ τῶν τῇ φύσει γινομένων. |

(7) Ascl. 41.28, cf. Alex. 44.9-10 [A 5, 986 b 21]. Même exégèse du participe ἑνίσας (à propos de Xénophane, qui fut le plus ancien des partisans de l'unité de l'être).

| Alex. 44.9-10 | Ascl. 41.28 |
|---|---|
| τὸ δὲ ἑνίσας ἴσον ἐστὶ τῷ πρῶτος ἓν εἶναι τὸ ὂν εἰπών. | ἑνίσας (ἀντὶ τοῦ ἓν εἰρηκώς). |

(8) Ascl. 43.8-11, cf. Alex. 46.15-17 et 46.23-47.1 [A 5, 987 a 10]. Dans la phrase : μέχρι μὲν οὖν τῶν Ἰταλικῶν καὶ χωρὶς ἐκείνων μορυχώτερον εἰρήκασιν οἱ ἄλλοι περὶ αὐτῶν[55], la signification de l'adverbe μορυχώτερον est incertaine. En réalité, Alexandre lit μοναχώτερον (p. 46.24), qu'il explique par μαλακώτερον ; mais il connaît la variante μορυχώτερον, à propos de laquelle il propose deux explications : (a) σκοτεινότερον, (b) μαλακώτερον. Selon Alexandre, la variante μορυχώτερον n'est guère probable, et cela pour trois raisons : (i) ce terme est inconnu ; (ii) s'il signifie σκοτεινότερον, cette interprétation n'est pas cohérente avec ce qui précède, car ce sont plutôt les opinions des Pythagoriciens qui sont plus obscures que les opinions des autres philosophes ; (iii) s'il signifie μαλακώτερον, Aristote aurait utilisé ce terme, comme il le fait ailleurs. Alexandre admet toutefois qu'un peu plus bas (988 a 23), Aristote affirme que ses devanciers se sont exprimés obscurément (ἀμυδρῶς) au sujet des quatre causes, ce qui semble confirmer l'interprétation σκοτεινότερον. Non seulement toute cette discussion textuelle est condensée par Asclépius en peu de lignes, mais son résumé n'est pas exact. Asclépius ne connaît pas μορυχώτερον et son texte porte μονιμώτερον (p. 43.9), qui n'est pas attesté chez Alexandre[56], et qu'il explique par μετριώτερον (= lemme d'Alexandre).

[55] « Jusqu'à l'École Italique (= les Pythagoriciens) exclusivement, les autres philosophes se sont donc exprimés μορυχώτερον sur ces principes ».

[56] C'est pourquoi Hayduck voudrait corriger le μονιμώτερον d'Asclépius en μοναχώτερον. La situation textuelle est la suivante : μορυχώτερον Alex. ; μαλακώτερον $A^{b}$ γρ. E ; μετριώτερον E, Alex. (lemme), G. de Moerbeke ; μοναχώτερον Alex. (comm.) ; μονιμώτερον Ascl. Voir la note de Ross *ad loc.*

En outre, tout en ne citant pas la leçon μορυχώτερον, Asclépius reprend les deux termes par lesquels elle était expliquée chez Alexandre : σκοτεινότερον et μαλακώτερον, en les rapportant à μονιμώτερον. La confusion ne s'arrête pas là. Pour repousser σκοτεινότερον, Alexandre avait affirmé que cette interprétation contrastait avec le fait que les opinions des Pythagoriciens sont plus obscures que celles des autres philosophes. On ne saurait donc penser qu'ici Aristote dise le contraire, à savoir que tous les autres philosophes « jusqu'aux Pythagoriciens exclusivement » se seraient exprimés plus obscurément que les Pythagoriciens eux-mêmes. Cette remarque d'Alexandre semble avoir été mal comprise par Asclépius, qui, à l'appui de l'exégèse σκοτεινότερον, affirme que les Pythagoriciens ont formulé leurs doctrines d'une manière qui n'était pas bien articulée (οὐ γὰρ διηρθρωμένως, p. 43.10). Mais Asclépius ne se rend pas compte qu'une telle interprétation est incompatible avec le texte d'Aristote, car, comme l'avait justement remarqué Alexandre, Aristote affirme le contraire. Autrement dit, la remarque sur les Pythagoriciens, par laquelle Alexandre refusait σκοτεινότερον, est utilisée par Asclépius pour confirmer σκοτεινότερον, avec la conséquence inévitable d'introduire une contradiction dans la phrase d'Aristote. C'est un exemple intéressant de la manière dont l'exégèse littérale d'Alexandre a été abrégée, appauvrie et déformée par Asclépius[57].

| Alex. 46.15-17, 46.23-47.1 | Ascl. 43.8-11 |
|---|---|
| εἰπὼν δὲ μέχρι τῆς τῶν Πυθαγορικῶν δόξης τοὺς πλείστους μαλακώτερον περὶ αἰτίας εἰρηκέναι, τουτέστιν ἑνὶ αἰτίῳ χρῆσθαι [...] γράφεται ἔν τισιν ἀντὶ τοῦ μοναχώτερον "μορυχώτερον", ὃ ἐξηγούμενοι οἱ μὲν σκοτεινότερον λέγουσιν, οἱ δὲ μαλακώτερον. Οὔτε δὲ τὸ ὄνομα γνώριμον, οὔτε ἀκόλουθον τοῖς προειρημένοις τὸ τοὺς μέχρι τῶν Πυθαγορείων εἰρηκότας | καὶ πάλιν χωρὶς ἐκείνων μονιμώτερον εἰρήκασι, τουτέστι μετριώτερον, ἤγουν σκοτεινότερον ἢ μαλακώτερον· οὐ γὰρ διηρθρωμένως εἰρήκασιν οἱ Πυθαγόρειοι περὶ τῶν ἀρχῶν. |

[57] Il faut aussi tenir compte du phénomène des citations successives, qui implique toujours une déformation plus ou moins accentuée du texte initial. Dans le cas présent, on a au moins cinq "étapes" : 1° texte d'Alexandre, 2° lecture de ce texte par Ammonius, 3° cours oral d'Ammonius, 4° prise de notes par Asclépius, 5° rédaction d'Asclépius (= notre texte). Il n'est donc pas très étonnant qu'après un pareil "itinéraire", le texte d'Alexandre ait subi de profondes altérations. Cf. *supra*, p. 122, n. 49.

περὶ ἀρχῶν σκοτεινότερον εἰρηκέναι· μᾶλλον γὰρ ἔστιν εὑρεῖν σκοτεινότερον εἰρημένα τὰ ὑπὸ τῶν Πυθαγορείων λεγόμενα. Εἰ δὲ μαλακώτερον εἰπεῖν ἐβούλετο, ἐχρήσατο ἂν τῷ ὀνόματι αὐτῷ, ὥσπερ καὶ ἐν ἄλλοις. Προελθὼν μέντοι περὶ πάντων τῶν εἰρηκότων πρὸ αὐτοῦ περὶ ἀρχῶν λέγει "ἀλλὰ πάντες ἀμυδρῶς μέν".

(9) Ascl. 55.22-26, cf. Alex. 63.23-31 [A 7, 988 b 6-16]. L'affirmation d'Aristote selon laquelle aucun de ses devanciers n'a introduit la cause finale au sens propre du terme, ne pouvait évidemment pas plaire à un philosophe néoplatonicien. Pour Asclépius, il est hors de doute que Platon a parfaitement connu la cause finale, à savoir le Bien, auquel toutes les choses aspirent. A l'appui de cette affirmation, Asclépius cite *Epist.* II 312 E 1-2. Cette citation est empruntée à Alexandre. En effet, dans le passage cité, Alexandre soulève la question suivante : puisque Platon, dans ses *Lettres,* affirme que "tous les êtres gravitent autour du Roi de toutes choses et n'existent qu'en vue de lui", comment se fait-il qu'Aristote soutient que Platon n'a pas parlé de la cause finale[58] ? La réponse, dit Alexandre, est fournie par Aristote lui-même, qui, à la fin du premier livre (A 10, 993 a 11-16), affirme que les philosophes qui l'ont précédé, ont connu les quatre causes d'une manière vague et obscure. C'est donc Alexandre qui a suggéré à Asclépius la citation de l'*Epist.* II 312 E 1-2[59], à laquelle

[58] Une aporie tout à fait semblable, avec la même citation de la *Lettre* II, est discutée par Alexandre (p. 59.28-60.2 = Ascl. 52.21-28) aussi à propos de A 6, 988 a 7-11, où Aristote affirme que Platon n'a connu que la cause formelle et la cause matérielle. Ici, la citation de la *Lettre* II est accompagnée de la citation de *Tim.* 28 C 3-4 (τὸν μὲν οὖν ποιητὴν καὶ πατέρα τοῦδε τοῦ παντὸς εὑρεῖν τε ἔργον), qui est censée montrer que Platon a aussi connu la cause efficiente. Alexandre propose deux solutions de cette aporie : (1) là où il a traité des causes, Platon n'a mentionné ni la cause efficiente ni la cause finale, comme Aristote le dit dans le Περὶ τἀγαθοῦ (Alex. 59.32-60.1 = Ascl. 52.25-27) ; (2) pour Platon, il n'y a pas de cause efficiente ou finale des réalités qui appartiennent au monde du devenir (Alex. 60.1-2 = Ascl. 52.27-28). Pour une analyse de ce passage d'Alexandre (qui constitue le fr. 4 Ross du Περὶ τἀγαθοῦ), cf. M. Isnardi Parente, « Testimonia Platonica », cit., p. 65-69.

[59] Sur l'importance du rôle que ce texte pseudo-platonicien a joué dans la discussion sur la nature du premier principe chez les philosophes néoplatoniciens, voir l'étude fondamentale de H. D. Saffrey et L. G. Westerink dans leur introduction à *Proclus, Théologie Platonicienne,* II, Paris 1974, p. XX-LIX (les deux textes d'Alexandre d'Aphrodise sont cités à la p. XLIII).

Asclépius donne, avec une nuance polémique, une valeur probante qu'elle n'avait évidemment pas chez Alexandre.

| Alex. 63.23-26 | Ascl. 55.22-26 |
| --- | --- |
| ἐπιζητήσαι δ' ἄν τις πῶς Πλάτων ἐν Ἐπιστολαῖς λέγων "περὶ τὸν πάντων βασιλέα πάντα ἔστι καὶ τούτου ἕνεκα πάντα" οὐ λέγει διὰ τούτων τὸ ἀγαθὸν ὡς τέλος αἴτιον. Ἢ εἰ λέγει, πῶς οὔ φησιν αὐτὸν Ἀριστοτέλης λέγειν ; | λέγομεν οὖν ὅτι καὶ τελικὸν αἴτιον εἰρήκασι, λέγοντες τἀγαθὸν οὗ πάντα ἐφίεται[60]· διὰ γὰρ τὴν ὑπερβλύζουσαν αὐτοῦ ἀγαθότητα πάντα αὐτοῦ ἐφίεται· ὁ γὰρ ἔρως ὁ πρὸς ἐκεῖνο ἑκάστου τελειότης ἐστί. Πάλιν φησὶν ὁ Πλάτων "περὶ τὸν πάντων βασιλέα πάντα ἐστὶ κἀκείνου ἕνεκα πάντα", ὥστε σαφῶς λέγει τὸ τελικὸν αἴτιον. |

(10) Ascl. 86.14-16, cf. Alex. 97.22-25 [A 9, 991 a 14-19]. On pourrait croire, dit Aristote, que les Idées concourent à l'existence des sensibles en ce sens qu'elles entreraient dans le mélange qui constitue les sensibles, d'après la théorie d'Anaxagore et d'Eudoxe, contre laquelle on peut toutefois formuler de nombreuses objections (qu'Aristote ne développe pas). A propos de ces objections, Alexandre cite d'abord (p. 97.21-27) les critiques qu'Aristote adresse contre Anaxagore dans *Phys.* I 4, 188 a 2-13, et ensuite (p. 97.29-98.24) il rapporte les objections visant la théorie du mélange contenues dans le deuxième livre du Περὶ ἰδεῶν[61]. Asclépius laisse tomber complètement le témoignage du Περὶ ἰδεῶν, mais il utilise l'argument de la *Physique*, tout en omettant la référence explicite : la théorie du mélange est fausse, parce que les composantes du

---

[60] En réalité, la formule τἀγαθὸν οὗ πάντα ἐφίεται, qu'Asclépius attribue aux Platoniciens, est une citation de l'*Éth. Nic.* I 1, 1094 a 3. Comme Hayduck le suggère (*ad* p. 103.10), le texte platonicien auquel Asclépius semble faire allusion, est *Phil.* 20 D 8 : πᾶν τὸ γιγνῶσκον αὐτὸ (*scil.* τὸ ἀγαθόν) θηρεύει καὶ ἐφίεται. Cette citation est utilisée par Asclépius dans le même contexte, c'est-à-dire pour démontrer que Platon a connu la cause finale, aussi aux p. 52.2-3 (λέγομεν οὖν ὅτι καὶ Πλάτων εἶπε τελικὸν αἴτιον· αὐτὸς [= Aristote] γὰρ μαρτυρεῖ αὐτοῖς [= les Platoniciens] εἰρηκόσι τἀγαθὸν οὗ πάντα ἐφίεται), p. 54.11-13 (ὅτι δὲ μνημονεύει [*scil.* Platon] καὶ τοῦ τελικοῦ, ἐδείξαμεν διὰ τοῦ λέγειν αὐτοὺς τἀγαθὸν οὗ πάντα ἐφίεται, καὶ ὅτι πάντα ἀποβλέπουσιν εἰς τὸν βασιλέα τῶν πάντων [allusion au même passage de l'*Epist.* II]) et p. 103.9-11 (λέγομεν οὖν ὅτι καὶ τελικὸν αἴτιον ὑπετίθετο Πλάτων, ἐξ οὗ λαβὼν εἶπεν [*scil.* Aristote] ὅτι καλῶς ἐπεφήναντο τἀγαθὸν οὗ πάντα ἐφίεται). On remarquera que, à la p. 103.11-12, la même citation de la *Lettre* II sert à prouver, avec *Tim.* 41 A 6 (θεοὶ θεῶν, ὧν ἐγὼ δημιουργός), que Platon a bien connu la cause efficiente, et non pas la cause finale (erreur dans la rédaction ἀπὸ φωνῆς ?).

[61] Fr. 5 Ross.

mélange peuvent subsister par elles-mêmes avant le mélange ; or, si les choses étaient un mélange de substance et d'accidents, ceux-ci existeraient par eux-mêmes, ce qui est impossible. Asclépius reprend l'argument de la *Physique* d'après la citation d'Alexandre, comme le montre la présence des termes τὰ συμβεβηκότα et καθ' αὑτὸ ὑφίστασθαι, qui ne se trouvent pas dans le passage de la *Physique*, source déclarée d'Alexandre.

| Alex. 97.22-25 | Ascl. 86.14-16 |
|---|---|
| οὔτε γὰρ πᾶν παντὶ μεμῖχθαι πέφυκε· τῶν γὰρ κεχωρισμένων καὶ καθ' αὑτὸ ὑφίστασθαι δυναμένων ἡ μῖξις, οὐ τοιαῦτα δὲ τὰ συμβεβηκότα. Εἰ δὲ τὸ μεμιγμένον οἷόν τε χωρισθῆναι, χωριστὰ ἂν εἴη τὰ πάθη τῶν οὐσιῶν. | εἰ γὰρ πάντα ἐν πᾶσι μέμικται, συμβήσεται τὰ συμβεβηκότα καὶ τὰ εἴδη αὐτὰ καθ' αὑτὰ ὑφίστασθαι πρὸ τῆς μίξεως, ὅπερ ἐστὶν ἀδύνατον. |

(11) Ascl. 88.22-23, cf. Alex. 102.8-10 [A 9, 991 a 23-27]. Contre la thèse selon laquelle les Idées seraient les modèles des choses sensibles, Aristote affirme que la ressemblance n'implique pas nécessairement l'existence d'un modèle, car elle peut être due au hasard : il pourrait naître un homme semblable à Socrate, que Socrate existe ou non. Asclépius semble tirer d'Alexandre l'exemple de Théétète.

| Alex. 102.8-10 | Ascl. 88.22-23 |
|---|---|
| οὐ γὰρ εἰ Θεαίτητος ἦν ὅμοιος Σωκράτει, ἤδη καὶ εἴκασται αὐτῷ· καὶ γὰρ ὄντος Σωκράτους ὅμοιός τις αὐτῷ δύναται γενέσθαι, καὶ μὴ εἰκαζόμενος, ὡς Θεαίτητος, καὶ μηκέτι ὄντος. | δυνατὸν γάρ ἐστι μὴ μόνον τὸν Θεαίτητον ὅμοιον εἶναι Σωκράτους. |

(12) Ascl. 89.1-6, cf. Alex. 103.4-31 [A 9, 991 a 23-27]. La même péricope aristotélicienne suggère à Alexandre la démonstration que rien n'est produit par ressemblance à un modèle ou à une Idée. L'argument est le suivant : si le monde est éternel et que, à ce moment, rien n'est produit par ressemblance à un modèle, il en a toujours été ainsi. Démonstration : tout ce qui est engendré, est un individu, engendré par un autre individu. En outre, chacune des choses qui agissent par nature, agit selon la nature qui est en elle, c'est-à-dire selon la cause, le principe et la puissance de se mouvoir. L'homme individuel engendre un autre individu humain grâce à ce

principe de mouvement qui est en lui, et non pas parce qu'il contemple l'Idée de l'homme. Or, puisque le monde est éternel, il s'ensuit que la production des individus a toujours été réglée par cette loi, et non pas par la ressemblance à des modèles idéaux. C'est de cette démonstration d'Alexandre que s'inspire l'exégèse littérale d'Asclépius.

| Alex. 103.6-22 | Ascl. 89.1-6 |
|---|---|
| — ll. 6-7 : εἰ ἀΐδιός ἐστιν ὁ κόσμος καὶ μηδὲν τῶν νῦν γινομένων κατὰ φύσιν ὡς πρὸς παράδειγμα ἰδέαν τινὰ γίνεται.<br>— l. 8 : ἀλλὰ μὴν ἀΐδιός τε ὁ κόσμος, ὥς φασι κτλ.<br>— ll. 15-19 : οἷον φύσει ὅδε ὁ ἄνθρωπος ὑπὸ τοῦδε τοῦ ἀνθρώπου γίγνεται, καὶ ὅδε ὁ ἵππος ὑπὸ τοῦδε τοῦ ἵππου, καὶ ἥδε ἡ ἄμπελος ὑπὸ τῆσδε τῆς ἀμπέλου. Ἀλλὰ μὴν καὶ ἕκαστον τῶν κατὰ φύσιν τι ποιούντων κατὰ τὴν ἐν αὐτῷ φύσιν, τοῦτ' ἔστι κατὰ τὴν ἐν αὐτῷ αἰτίαν τε καὶ ἀρχὴν καὶ δύναμιν τοῦ πως κινεῖσθαι. | ἄλλως τε δὴ ὁ ἵππος καὶ ὁ ἄνθρωπος κατὰ τὴν ἐν αὐτῷ φύσιν καὶ αἰτίαν καὶ ἀρχὴν καὶ δύναμιν ποιεῖ· οὔτε γὰρ πρός τι παράδειγμα ἀποβλέπων ποιεῖ ὁ ἵππος ἵππον ἢ ὁ ἄνθρωπος ἄνθρωπον, ἀλλὰ κατὰ τὴν ἐν αὐτῷ οὐσίαν. Εἰ δὲ ἀΐδιος, ὥς φασιν, ὁ κόσμος[62], φανερὸν ὅτι οὐκ εἰσὶν ἰδέαι· ἀεὶ γὰρ ἵππος ἐξ ἵππου καὶ ἄνθρωπος ἐξ ἀνθρώπου καὶ τὰ ἄλλα ὁμοίως μὴ πρὸς ἰδέας ἀποβλέποντα. |

(13) Ascl. 95.24-96.10, cf. Alex. 111.13-14, 111.19-112.1 et 112.11-14 [A 9, 991 b 22-27]. Si les Idées sont des nombres, elles se composent d'unités. Il y a alors deux possibilités : ou bien ces unités sont spécifiquement identiques, ou bien elles ne le sont pas. Dans les deux cas, dit Aristote, il s'ensuit des absurdités, qu'il ne mentionne pourtant pas. Il s'agit donc d'expliquer quelles sont ces absurdités et pourquoi Aristote ne les a pas exposées. Asclépius a puisé la réponse à ces deux questions chez Alexandre. Tout d'abord, si Aristote a décidé de ne pas exposer ici les absurdités qui découlent de la thèse des Idées-Nombres, la raison en est qu'il le fait dans le livre M[63] (Ascl. 96.8-10, cf. Alex. 111.13-14). Quant à savoir de quelles absurdités il s'agit, Asclépius les expose de la manière suivante, en s'inspirant

[62] Ce passage d'Asclépius (p. 89.4-5) est cité, parmi d'autres, par L. G. Westerink dans son introduction aux *Prolegomènes à la philosophie de Platon*, cit., p. xv, n. 23, comme un témoignage de la prudence d'Asclépius qui veut prendre ses distances par rapport à des thèses dangeureuses, telle que l'éternité du monde. Mais le parallèle avec Alexandre montre que l'incise ὥς φασιν n'est pas dû à Asclépius.

[63] Dans les chapitres 6 à 8.

d'Alexandre : (a) Si les unités ne sont pas identiques, elles ne pourront différer entre elles que par la position (θέσις) ; mais cela est impossible, parce que, selon les Platoniciens, les Idées n'ont pas de position, car elles sont intelligibles (Ascl. 95.28-96.3, cf. Alex. 112.11-14). (b) Si les unités sont spécifiquement identiques, leur composition produit une multiplicité (πλῆθος), mais non pas des espèces différentes (Ascl. 96.3-6, cf. Alex. 111.19-112.1). Puisque ces deux arguments (avec leurs mots-clés θέσις et πλῆθος) ne se lisent pas dans le livre M, il est certain qu'Asclépius dépend d'Alexandre.

(14) Ascl. 100.22-101.1, cf. Alex. 118.12 et 119.2 [A 9, 992 a 10-19]. Dans l'exégèse de ce passage, Asclépius reprend d'Alexandre l'idée selon laquelle les trois couples : court/long, large/étroit et haut/bas, qui sont respectivement les principes de la ligne, de la surface et du corps, ne sont pas des ὑπάλληλα γένη[64].

(15) Ascl. 106.32-33, cf. Alex. 126.7-12 [A 9, 992 b 9-13]. A la fin de ce passage très obscur, Aristote affirme que, dans certains cas, il est impossible que l'universel soit un genre. Pour expliquer cette affirmation, Asclépius donne deux exemples : celui des prédicats homonymes, qui ne partagent aucune unité réelle, et celui des prédicats négatifs, dont l'unité est trop faible pour pouvoir rassembler dans un genre unique tous les sujets dont ils sont prédiqués. L'exemple des prédicats négatifs est tiré d'Alexandre.

| Alex. 126.7-9 | Ascl. 106.32-33 |
|---|---|
| τοιαῦτα δέ ἐστι τὰ ἀποφατικῶς λεγόμενα. Τὸ γὰρ οὐ τρέχει κοινὸν μὲν καὶ ὅμοιον τούτοις ὧν ἀληθῶς κατηγορεῖται, ἀλλ' οὔτε γένος τοῦτο ἔχει οὔτε εἶδος, οὔτε ἰδέα τις τὸ οὐ τρέχει. | ἤγουν ἐπὶ ἀποφάσεων ὅ ἐστι καθολικόν, τὸ οὐ περιπατεῖ ἤγουν τὸ οὐχ ὑγιαίνει. |

(16) Ascl. 119.22-23, cf. Alex. 146.8-11 [α 1, 993 b 23-24]. Pour commenter l'affirmation d'Aristote selon laquelle on ne peut pas connaître la vérité sans connaître la cause, Alexandre renvoie à la *Physique* et aux *Seconds Analytiques.* La citation de la *Physique* (I 1, 184 a 10-15) est reprise par Asclépius, comme le montre l'adjectif ἀναγκαία, qui ne se lit pas dans ce passage aristotélicien, tandis que la

---

[64] Ascl. 100.22-24 : ταῦτα δὲ οὐχ ὑπάρχουσιν ὑπάλληλα γένη [...] τὰ γὰρ ὑπάλληλα γένη ἅμα θεωροῦνται ὡς τὸ ἔμψυχον καὶ τὸ ζῷον ; 100.33 et 101.1 : οὐχ ὡς ὑπάλληλα γένη. Cf. Alex. 118.2 (= Ascl. 101.21-22) : καὶ ὡς ὑπὸ διαφέροντα γένη καὶ οὐχ ὑπ' ἄλληλα αὐτὰ ὄντα ; 119.2 (= Ascl. 101.35) : ὑπ' ἄλληλα μέντοι ἐστίν.

citation des *Seconds Analytiques* a été modifiée. En effet, alors qu'Alexandre fait allusion à *Anal. post.* I 2, 71 b 9-11 (on connaît quelque chose quand on connaît sa cause), Asclépius se réfère à *Anal. post.* I 3, 72 b 5-15 (les principes n'étant pas infinis, la connaissance de la cause s'arrête à des principes indémontrables).

| Alex. 146.8-11 | Ascl. 119.22-23 |
|---|---|
| ἀναγκαία ἂν εἴη τῷ περὶ ἀλήθειαν καταγινομένῳ ἡ τῶν αἰτίων γνῶσις, ὡς εἶπε καὶ τῆς Φυσικῆς μὲν ἀρχόμενος· καὶ ἐν τοῖς Ὑστέροις ἀναλυτικοῖς ἔδειξεν ἐπιστήμην οὖσαν τὴν δι' αἰτίου γνῶσιν. | διό φησι καὶ ἐν τῇ Ἀποδεικτικῇ ὅτι οὐκ ἐπ' ἄπειρον αἱ ἀρχαί, καὶ ἐν τῇ Φυσικῇ ὅτι ἀναγκαία ἐστὶν ἡ περὶ τῶν ἀρχῶν θεωρία. |

(17) Ascl. 125.34-126.1, cf. Alex. 157.10-16 [α 2, 994 b 2-3]. Pour expliquer le principe selon lequel la génération du parfait à partir de l'imparfait exclut toute réversibilité, Aristote donne l'exemple de l'aurore et du jour : le jour vient de l'aurore, mais l'aurore ne vient pas du jour (οὕτω γὰρ καὶ ἡμέρα ἐκ τοῦ πρωΐ, ὅτι μετὰ τοῦτο· διὸ οὐδὲ τὸ πρωῒ ἐξ ἡμέρας). Asclépius emprunte l'exégèse littérale de cette phrase à Alexandre.

| Alex. 157.10-16 | Ascl. 125.34-126.1 |
|---|---|
| [...] πρωῒ τὸν ὄρθρον λέγων [...] ἀτελὴς γὰρ ἡμέρα τὸ πρωῒ τῷ μηδέπω διηρθρῶσθαι ἐν αὐτῷ τὸ ἡμερήσιον φῶς, ἀλλ' ἔτι ἀμυδρὸν εἶναι. | οὕτω γὰρ καὶ ἡμέραν φαμὲν γίνεσθαι ἐκ τοῦ ὄρθρου τοῦ ἔχοντος ἀμυδρὸν τὸ φῶς. |

(18) Ascl. 135.30, cf. Alex. 168.8 et 11 [α 3, 995 a 11]. Asclépius tire d'Alexandre le terme συναλλάγματα, "affaires, commerce", pour expliquer l'expression ἐπὶ τῶν συμβολαίων.

(19) Ascl. 136.15-16, cf. Alex. 169.1-4 [α 3, 995 a 14-16]. A l'appui de l'affirmation d'Aristote, selon laquelle « On ne doit pas exiger en tout la rigueur mathématique », Alexandre cite *Éth. Nic.* I 1, 1094 b 25-27, citation qu'Asclépius reprend[65].

---

[65] « Il serait également absurde, cela saute aux yeux, d'accepter d'un mathématicien des raisonnements probables et de réclamer d'un orateur des démonstrations » (trad. Gauthier-Jolif). Voir le commentaire de Gauthier-Jolif dans *Aristote, L'Éthique à Nicomaque,* Introduction, traduction et commentaire par R. A. Gauthier et J. Y. Jolif, t. II, Paris-Louvain 1970, p. 14-15. La même citation se lit dans le proème de Proclus à son commentaire *In Eucl.*, p. 33.25-34.1 Friedlein.

| Alex. 169.1-4 | Ascl. 136.15-16 |
|---|---|
| ὅπερ δὲ εἶπε καὶ αὐτὸ ἐν τῷ πρώτῳ τῶν Νικομαχείων Ἠθικῶν λέγων πῶς ἐκείνους τοὺς λόγους ἀποδέχεσθαι δεῖ (εἶπε γὰρ "παραπλήσιον γὰρ μαθηματικοῦ πιθανολογοῦντος ἀποδέχεσθαι καὶ ῥητορικὸν ἀποδείξεις ἀπαιτεῖν"), τοῦτο καὶ νῦν λέγει. | Ὁμοίως γὰρ ἔστι, φησὶν ἐν τοῖς Ἠθικοῖς, μαθηματικοῦ πιθανολογοῦντος ἀποδέχεσθαι καὶ ῥητορικὸν ἀποδείξεις ἀπαιτεῖν. |

(20) Ascl. 136.19-20, cf. Alex. 169.17-19 [α 3, 995 a 17]. Dans la phrase : ἅπασα γὰρ ἴσως ἡ φύσις ἔχει ὕλην, comment expliquer ἴσως ? La raison en est, dit Alexandre, suivi par Asclépius, que les corps célestes sont immatériels[66].

| Alex. 169.17-19 | Ascl. 136.19-20 |
|---|---|
| τὸ δὲ ἴσως τῷ ἅπασα γὰρ ἡ φύσις ἔχει ὕλην προσέθηκεν, ἐπεὶ καὶ τὸ κυκλοφορικὸν σῶμα φυσικὸν μέν, οὐ μὴν ὕλη τὸ τούτῳ ὑποκείμενον. | καλῶς τὸ ἴσως προσέθηκε διὰ τὰ οὐράνια. Οὐ γὰρ κυρίως ἐπ' ἐκείνων ὕλη θεωρεῖται. |

(21) Ascl. 136.24-28, cf. Alex. 169.22-170.4 [α 3, 995 a 17-19]. La phrase qui clôt le livre α : διὸ σκεπτέον πρῶτον τί ἐστιν ἡ φύσις· οὕτω γὰρ καὶ περὶ τίνων ἡ φυσικὴ δῆλον ἔσται, pose le problème de savoir pourquoi Aristote parle ici de la physique. Les deux réponses d'Asclépius proviennent d'Alexandre (la première étant reprise à la lettre) : (a) le livre α n'appartient pas à la *Métaphysique*, mais il est une introduction à toute la philosophie théorétique (Ascl. 136.24-26, cf. Alex. 169.22-24) ; (b) la physique constitue un apprentissage préliminaire nécessaire à l'étude de la philosophie première (Ascl. 136.26-29, cf. Alex. 169.26-170.4).

| Alex. 169.22-24, 169.30-170.4 | Ascl. 136.24-28 |
|---|---|
| (a) [...] δεικτικὸν ἂν εἴη τοῦ τοῦτο τὸ βιβλίον μὴ τῆς Μετὰ τὰ φυσικὰ εἶναι πραγματείας [...] ἀλλὰ προγραφόμενόν τι τῆς θεωρητικῆς φιλοσοφίας [...] (b) οὐχ ὅτι δὲ χρὴ νῦν ἐπισκέπτεσθαι τί ἐστι φύσις | λέγομεν οὖν πρὸς τοῦτο (a) ἢ ὅτι οὐ κυρίως τὸ βιβλίον τοῦτο τῆς Μετὰ τὰ φυσικά ἐστι πραγματείας, ἀλλὰ προγραφόμενον πάσης τῆς θεωρητικῆς φιλοσοφίας, (b) ἢ ὅτι δεῖ πρότερον προγυμνάζεσθαι εἰς |

[66] L'explication d'Alexandre n'est pas acceptée par Ross, *ad loc.*, qui affirme que « ἴσως is simply an instance of the modest form of statement characteristic of Aristotle » (cf. H. Bonitz, *Index aristotelicus*, Graz 1955², col. 347 b 32-34 : « ἴσως non dubitantis est, sed cum modestia quadam asseverantis », cité par Ross, *ad* 987 a 26).

λέγοι ἄν, ἀλλ' ὅτι πρὸ τῆσδε τῆς πραγματείας δεῖ περὶ τῶν φυσικῶν πεπραγματεῦσθαι· αὕτη γὰρ ἡ τάξις τῶν πραγματειῶν, καὶ ὁ ἐν τῇ περὶ ἐκείνων θεωρίᾳ γεγυμνασμένος οὕτως ἂν καὶ τοῖς εἰς τήνδε συντείνουσι παρακολουθεῖν δύναται.

τὰ φυσικὰ θεωρήματα· τότε οὖν δυνατὸν παρακολουθῆσαι τοῖς ἐνταῦθα λεγομένοις.

(22) Ascl. 271.16-22, cf. Alex. 297.3-6 et 298.6-9 [Γ 4, 1008 b 5-7]. Selon les adversaires du principe de contradiction, dit Aristote, celui qui soutient que l'affirmation et la négation sont vraies en même temps, n'est pas dans la vérité, et pourtant il est plus dans la vérité que celui qui pense que l'affirmation et la négation s'excluent l'une l'autre. Or, le fait qu'une opinion soit plus vraie qu'une autre, assure l'existence d'une certaine détermination dans la réalité. Pour exprimer cette idée de détermination, Asclépius affirme que le fait de reconnaître l'existence d'affirmations vraies et d'affirmations fausses, implique une certaine κατάληψις (compréhension, saisie) et détermination (ὡρίσθαι) de la réalité. Ces deux termes[67], qui ne se trouvent pas chez Aristote, lui sont suggérés par Alexandre.

Alex. 297.6 ; 298.8-9 et 12-13

ὡρισμένως λέγοιεν ἂν ἤδη τι καὶ κατάληψιν δώσουσιν [...] τὸ γὰρ τόδε μὲν ἀληθὲς τόδε δὲ ψεῦδος ὁρίζοντός ἐστι καὶ καταληπτὰ εἶναί τινα λέγοντος [...] ἤδη ἄν τι πάλιν καταλαμβάνοιτο καὶ ὁρίζοιτο.

Ascl. 271.18-21

δῆλον ὡς ὅτι οἷόν τε εἶναι κατάληψιν ἐν τοῖς οὖσιν. Εἰ μὴ γὰρ ἦν κατάληψις [...] εἰ οὖν ἐστι κατάληψις, καὶ ὥρισται τὰ πράγματα· εἰ δὲ ὥρισται κτλ.

(23) Ascl. 308.21-22, cf. Alex. 357.18-21 [Δ 4, 1014 b 26-30]. Parmi les significations de φύσις, Aristote cite la matière. Pour illustrer cette signification, Alexandre renvoie à *Phys.* II 1, 193 a 12-14, citation qui est reprise par Asclépius.

Alex. 357.18-21

τὴν δὲ ὕλην φύσιν εἶπεν ἀποδειχθῆναι Ἀντιφῶν, ὡς εἴρηκεν ἐν τῷ Α τῆς Φυσικῆς, διὰ τοῦ τὴν κλίνην, εἰ καταχωσθεῖσα δύναμιν λάβοι τοῦ βλαστῆσαι, ξύλον ἐξ αὐτῆς ἀναβλαστῆσαι, ὅπερ ἦν τὸ ὑποκείμενον, ἀλλ' οὐ τὴν κλίνην, ὃ ἦν τὸ εἶδος.

Ascl. 308.21-22

λέγεται δὲ φύσις καὶ αὐτὴ ἡ ὕλη· διὸ ἔλεγε καὶ ἐν τῇ Φυσικῇ περὶ τοῦ Ἀντιφῶντος περὶ τῆς κλίνης, εἰ λάβοι βλαστόν.

[67] Cf. aussi Ascl. 270.12 : ἀκαταληψία.

(24) Ascl. 312.10, cf. Alex. 359.27-28 [Δ 4, 1015 a 7-8]. Dans la phrase : καὶ αὕτη (*scil.* ἡ πρώτη ὕλη) διχῶς, ἢ ἡ πρὸς αὐτὸ πρώτη ἢ ἡ ὅλως πρώτη, l'expression ἡ πρὸς αὐτὸ πρώτη est expliquée par ἡ προσεχὴς ὕλη aussi bien par Alexandre que par Asclépius.

(25) Ascl. 318.11 et 17, cf. Alex. 371.7-8 et 13 [Δ 7, 1017 a 14-15]. Les propositions dans lesquelles une substance est prédiquée d'un accident (« le musicien est homme ») expriment une prédication παρὰ φύσιν. Cette locution, utilisée par Alexandre, a été reprise par Asclépius.

(26) Ascl. 318.32-34, cf. Alex. 372.12-13 [Δ 7, 1017 b 1]. Alexandre commente le texte : τὸ μὲν δυνάμει τὸ δ' ἐντελεχείᾳ, et mentionne la leçon de certains manuscrits : τὸ μὲν ῥητὸν τὸ δ' ἐντελεχείᾳ. Les deux variantes, dit-il, sont équivalentes, parce que ῥητόν signifie justement « ce qui peut être dit, mais n'est pas encore dit ». Ces renseignements textuels sont repris par Asclépius.

| Alex. 372.12-13 | Ascl. 318.32-34 |
|---|---|
| ἂν δὲ ᾖ γεγραμμένον ἀντὶ τοῦ δυνάμει τὸ ῥητόν, λέγοι ἂν ῥητὸν τὸ δυνάμει, ὅτι ῥηθῆναι μὲν ἀληθές ἐστιν, οὐ μὴν καὶ ἔστιν ἤδη. | ἐπὶ τούτοις σημαίνει τὸ ὂν τὸ μὲν δυνάμει τὸ δὲ ἐντελεχείᾳ· ἔνια γὰρ τῶν ἀντιγράφων τὸ δυνάμει ἔχουσιν, ἄλλα δὲ τὸ ῥητόν, ὥσπερ καὶ τὰ ἐνταῦθα. Τὸ αὐτὸ δὲ δηλοῖ· ῥητὸν γάρ ἐστι τὸ δυνάμενον λέγεσθαι. |

(27) Ascl. 332.30-31, cf. Alex. 402.10-11, 406.35-36, 407.17-19 et 28-29 [Δ 15, 1020 b 31-32]. La troisième signification de πρός τι est celle qui oppose le mesuré à la mesure, le connaissable à la connaissance, le sensible à la sensation. Pour désigner ce genre de rapport, Alexandre utilise les termes κρῖνον (κριτικόν) - κρινόμενον, qui sont repris par Asclépius.

| Alexandre | Asclépius |
|---|---|
| — 402.10-11 : καὶ εἴη ἂν τὸ σημαινόμενον τοῦτο τοῦ πρός τι ὑπὸ τὸ κριτικόν τε καὶ κρινόμενον.<br>— 406.35-36 : τὰ δὲ κρινόμενα καὶ τὰ κρίνοντα οὐκέθ' οὕτως. Τὰ μὲν γὰρ κρίνοντα ταῦτα ἅ ἐστιν ἄλλων λέγεται· τῶν γὰρ κρινομένων.<br>— 407.17-18 : Εἰπὼν ἐν τοῖς πρὸς ἄλληλα λεγομένοις ὡς τὸ κρῖνόν τε καὶ κρινόμενον τὸ κρινόμενον πρὸς τὸ κρῖνον οὕτως λέγεσθαι... | — 332.30-31 : καὶ τὸ κρῖνον καὶ τὸ κρινόμενον ὡς ἐπιστήμη καὶ ἐπιστητόν.<br>— 333.7-8 : εἶτα λοιπὸν λέγει ἡμῖν περὶ τοῦ κρίνοντος καὶ τοῦ κρινομένου, ὥσπερ ἐπιστήμη καὶ τὸ ἐπιστητόν. |

— 407.28-29 : τοιαῦτα γὰρ τὰ κρινόμενα καὶ οὕτως λεγόμενα πρὸς τὰ κρίνοντα.

(28) Ascl. 337.7-15, cf. Alex. 405.27-38 [Δ 15, 1021 a 19-21]. Ce passage d'Aristote pose de redoutables problèmes d'interprétation : τῶν δὲ κατ' ἀριθμὸν (*scil.* πρός τι) οὐκ εἰσὶν ἐνέργειαι ἀλλ' ἢ ὃν τρόπον ἐν ἑτέροις εἴρηται· αἱ δὲ κατὰ κίνησιν ἐνέργειαι οὐχ ὑπάρχουσιν[68]. Alexandre propose deux interprétations : (a) les nombres agissent seulement dans le sens où ils font l'objet d'un acte de l'intellect, mais ces actes ne sont évidemment pas accompagnés d'un mouvement, car ni ce qui pense ni ce qui est pensé, n'est mû. (b) Même si, à la différence de ce que croyaient les Pythagoriciens, il n'y a pas d'actes des nombres en tant que tels, il est vrai toutefois que ce qui agit et pâtit, le fait selon une proportion numérique, une symétrie qui relie l'agent au patient. Asclépius reprend les deux interprétations[69], mais, alors qu'Alexandre citait les Pythagoriciens pour repousser leur thèse, selon laquelle les nombres agiraient et pâtiraient, pour Asclépius, cette thèse est parfaitement valable et sert justement à étayer la seconde interprétation. C'est là une déformation typiquement néoplatonicienne de l'exégèse d'Alexandre.

Alex. 405.27-34

τὸ δὲ ἀλλ' ἢ ὃν τρόπον ἐν ἑτέροις εἴρηται λέγοι ἄν, (a) ὅτι καθὸ νοοῦνται ἐνέργειαι αὐτῶν λέγοιντο εἶναι, αἵ τινες ἐνέργειαι οὐ κατὰ κίνησίν εἰσιν, ἐπεὶ μήτε τὸ νοοῦν καθὸ νοεῖ κινεῖται μήτε τὸ νοούμενον· καὶ ἔστιν ἐνέργεια ἡ τοῦ νοουμένου, οὐ μὴν κατὰ κίνησιν, ὡς ἔστιν ἐν τοῖς κατὰ κίνησιν ἐνέργειά τις τοῦ πάσχοντος, οὐ τοῦ ποιοῦντος μόνου. (b) Ἢ ὅτι αὐτῶν μὲν οὐκ εἰσὶ τῶν ἀριθμῶν ἐνέργειαι· οὔτε γὰρ ποιεῖ οὔτε πάσχει ὁ ἀριθμὸς καθὸ ἀριθμός, ὥσπερ ᾤοντο οἱ Πυθαγορικοί.

Ascl. 337.7-15

τῶν δὲ κατ' ἀριθμὸν οὐκ εἰσὶν ἐνέργειαι, καθὸ ἀριθμοὶ ὑπάρχουσι· ποία γάρ ἐστιν ἐνέργεια τοῦ ἀριθμοῦ, καθὸ ἀριθμός ἐστιν ; Ἀλλὰ καθ' ὃν τρόπον ἔχουσιν ἐνέργειαν, ἐν ἑτέροις εἴρηται. (a) Λέγει δὲ αὐτῶν τῶν ἀριθμῶν ἐνεργείας, καθὸ ὅλως νοούμενα ὑπάρχουσι· τὴν οὖν νόησιν τὴν περὶ αὐτῶν ἐνέργειαν ἐκάλεσεν· (b) ἢ ὅτι ἔχουσιν ἐνέργειαν καὶ οἱ ἀριθμοί, καθάπερ φασὶν οἱ Πυθαγόρειοι, διὸ καὶ δρῶσιν ἡ ἑβδόμη καὶ ἡ τετάρτη. Καὶ ἐν τοῖς νοήμασι καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις πᾶσιν ὁρῶμεν τὰ τοιαῦτα γινόμενα· αἱ μέντοι γε κατὰ κίνησιν ἐνέργειαι οὐχ ὑπάρχουσιν· οὔτε γὰρ κινοῦνται οἱ ἀριθμοὶ καθὸ ἀριθμοί.

---

[68] « Les relatifs numériques n'ont pas d'actes, à moins qu'on ne l'entende au sens que nous avons indiqué ailleurs, mais il s'agit alors d'actes étrangers au mouvement » (trad. Tricot modifiée).

[69] Ce parallèle est déjà signalé par Hayduck *ad loc.*

(29) Ascl. 339.5-6 et 341.23-24, cf. Alex. 412.18-19 [Δ 16, 1022 a 1-2]. Parmi les significations de "parfait" (τέλειον), Aristote cite les choses qui sont dites parfaites parce qu'elles sont bien adaptées à ceux qui sont parfaits. Asclépius emprunte à Alexandre l'exemple de la lance d'Achille, qui était parfaite parce que seul Achille, héros parfait, pouvait la manier. L'affinité des deux textes est soulignée par la commune terminologie homérique[70].

| Alex. 412.18-19 | Ascl. 339.5-6 |
|---|---|
| ἡ Πελιὰς τέλειον δόρυ ὅτι ὁ Ἀχιλλεὺς αὐτῇ μόνος ἠδύνατο χρῆσθαι τέλειος ὤν. | καὶ παρὰ τὸ ἔχειν, οἷον τελείαν φαμὲν τὴν μελίαν τοῦ Ἀχιλλέως, ἐπειδὴ τῷ μεγίστῳ τῶν ἡρώων ἥρμοττε. |

(30) Ascl. 340.1-4, cf. Alex. 415.27-33 [Δ 18, 1022 a 22-24]. Pour illustrer la signification locale de καθ' ὅ (= ποῦ), Alexandre donne deux exemples, dont le premier est repris par Asclépius, même si erronément : il ne s'agit pas de savoir pourquoi (διὰ τί) la statue de Socrate se trouve en tel ou tel endroit de la ville, mais en quel endroit (καθ' ὅ = ποῦ) elle se trouve[71].

| Alex. 415.27-33 | Ascl. 340.1-4 |
|---|---|
| ἔτι πρὸς τοῖς εἰρημένοις τρόποις τὸ καθ' ὃ σημαίνειν φησὶ θέσιν τινὰ καὶ τόπον, τουτέστι τὸ ποῦ· ὁ γὰρ ἐξετάζων καθ' ὃ ἕστηκεν Ἀθήνησιν ὅδε ὁ ἀνδριάς, οἷον ὁ Ἀριστοτέλης, ποῦ κεῖται καὶ ἐν ποίῳ μέρει τῆς πόλεως μαθεῖν βούλεται. Ὁμοίως καὶ ὁ ἐξετάζων καθ' ὃ περιπατεῖς ἐν ποίῳ μέρει τῆς πόλεως καὶ ἐν ποίῳ χωρίῳ περιπατεῖς μανθάνειν ἀξιοῖ· ὅτι γὰρ ἢ ἐν Λυκείῳ ἢ ἐν τῷ Κεραμεικῷ. | λέγεται τὸ καθὸ καὶ κατὰ τὴν θέσιν. Διὰ τί ἐν τῷδε τῷ μέρει τῆς πόλεως ἕστηκεν ὁ ἀνδριὰς τοῦ Σωκράτους ; Καθὸ φιλόσοφος· ἡ Ἀκαδήμεια γάρ ἐστι. Καὶ πάλιν ἐν ποίῳ μέρει τῆς πόλεως ἦν ὁ Σωκράτης, ἡνίκα ὁ σεισμὸς γέγονε ; Κατὰ τόδε τὸ μέρος. |

(31) Ascl. 340.26-28, cf. Alex. 417.10-12 [Δ 19, 1022 b 2]. Pour éclaircir la notion de disposition selon la puissance, Asclépius emprunte à Alexandre l'exemple des puissances de l'âme.

---

70 Μελία est la lance en bois de frêne, et Πελιάς désigne l'origine de la lance d'Achille (du Pélion). Πελιάδα μελίην est l'*incipit* de *Iliade* XVI 143 et XIX 390.

71 Même faute dans la traduction de Tricot : « *Pourquoi* se dit encore de la position : pourquoi on est debout, ou pourquoi on marche, car, dans tous ces cas, on signifie la position et le lieu ».

Alex. 417.10-12

ἢ κατὰ δύναμιν, ὡς ἔχει ἐπὶ τῶν τῆς ψυχῆς μερῶν· ἔστι γὰρ ἡ μὲν πρώτη δύναμις αὐτῶν ἡ δὲ δευτέρα, πρώτη μὲν ἡ θρεπτική, δευτέρα δὲ ἡ αἰσθητική.

Ascl. 340.26-28

ὁμοίως καὶ ἐπὶ τῆς δυνάμεως, ὡς ἐπὶ τῶν ψυχικῶν δυνάμεων, ἡνίκα κρατεῖ ὁ λόγος τῶν παθῶν, τοιάδε διάθεσις καὶ θέσις θεωρεῖται.

(32) Ascl. 343.12-14, cf. Alex. 417.14-17 [Δ 19, 1022 b 2-3]. La remarque d'Aristote, selon laquelle la disposition, comme son nom l'indique (διάθεσις), implique une certaine position (θέσις), se réfère seulement à la disposition selon le lieu et selon la forme, et non pas à la disposition selon la puissance. Asclépius reprend cette observation d'Alexandre.

Alex. 417.14-17

ὃ δὲ ἐπιλέγει, "θέσιν γὰρ δεῖ τινα εἶναι, ὥσπερ καὶ τοὔνομα δηλοῖ ἡ διάθεσις", ἐπὶ μὲν τῆς κατὰ τόπον τάξεως τῶν μερῶν καὶ τῆς κατὰ τὸ εἶδος κυρίως δόξει λέγεσθαι, οὐκέτι δὲ ἐπὶ τῆς κατὰ τὰς δυνάμεις τάξεως.

Ascl. 343.12-14

† καὶ τὸ μέρος, ὥσπερ τοὔνομα καὶ τὴν θέσιν οὐχ ἁρμόττει[72] ἐπὶ τῶν ψυχικῶν δυνάμεων (οὔτε γὰρ κεῖνται αὗταί που) ἀλλ' εἰ ἄρα, ἐπὶ τόπου καὶ τῆς μορφῆς.

(33) Ascl. 344.1-4, cf. Alex. 418.19-22 [Δ 21, 1022 b 17]. Puisque les affections sont des qualités selon lesquelles se produit l'altération, Alexandre observe que, lorsqu'Aristote met la pesanteur et la légèreté au nombre des affections, il n'entend pas parler du changement de l'une dans l'autre, car ce serait là une génération ou une corruption, mais seulement de l'augmentation ou de la diminution de leur intensité, ce qui n'entraîne aucun changement substantiel. Cette observation d'Alexandre est reprise par Asclépius.

Alex. 418.19-22

καὶ κατὰ βαρύτητα δὲ καὶ κουφότητα, ἃς καὶ αὐτὰς ποιότητας πάλιν λέγει, ἀλλοίωσις ἂν γίνοιτο τότε, ὅταν μένοντα τὰ σώματα ἐν τῷ οἰκείῳ εἴδει ἐπίτασιν ἢ ἄνεσιν κατά τι τούτων λαμβάνῃ· εἰ γὰρ μὴ οὕτως, γενέσεις γίνονται καὶ φθοραὶ αἱ κατὰ ταῦτα μεταβολαί.

Ascl. 344.1-4

ἡ βαρύτης καὶ ἡ κουφότης, οὐχ ὅτι γίνεται μεταβολὴ ἀπὸ βαρύτητος ἐπὶ κουφότητα (τὸ γὰρ τοιοῦτο γένεσίς ἐστι καὶ φθορά), ἀλλ' ὅτι γίνεται ἐπίτασις καὶ ἄνεσις, οἷον ἡνίκα βαρύτερον ἑαυτοῦ γίνεται ἢ κουφότερον ἢ παντελῶς μὴ ὑπάρχει ἢ ὀλίγον.

---

[72] Hayduck propose : τὸ δ' ἔχειν μέρη, ὥσπερ τοὔνομα δηλοῖ, κατὰ τὴν θέσιν οὐχ ἁρμόττει κτλ.

(34) Ascl. 344.22-24, cf. Alex. 419.21-22 [Δ 22, 1022 b 31-32]. Asclépius tire d'Alexandre l'exemple du tyran pour expliquer la privation au sens de "privation violente de quelque chose" (βιαία ἀφαίρεσις).

| Alex. 419.21-22 | Ascl. 344.22-24 |
| --- | --- |
| καὶ τῶν ἰδίων ἐστερῆσθαί τις λέγεται, ὅτι ὁ τύραννος αὐτὰ μετὰ βίας ἀφείλετο. | ἔτι ἡ βιαία ἑκάστου ἀφαίρεσις στέρησις λέγεται, οἷον ἡνίκα τύραννος ἢ λῃσταὶ βιασάμενοί τινα ἀφέλωνταί τι ἐξ αὐτοῦ. |

(35) Ascl. 345.10-12 et 348.34, cf. Alex. 421.13-15 [Δ 23, 1023 a 19-21]. Pour illustrer le verbe ἔχειν au sens de "soutenir", Aristote donne l'exemple d'Atlas, qui, selon les poètes et certains physiciens, soutient le ciel. Alexandre explique que les physiciens dont il est question, ce sont les tenants de la doctrine du tourbillon. Asclépius reprend l'indication d'Alexandre et y ajoute la référence à Anaxagore[73].

| Alex. 421.13-15 | Ascl. 345.10-12, 348.34 |
| --- | --- |
| οὕτω καὶ τῶν φυσικῶν ὅσοι διὰ τὴν δίνην μένειν τὸν κόσμον λέγουσι καὶ μὴ συμπίπτειν, λέγοιεν ἂν αὐτὸν ὑπὸ τῆς δίνης ἔχεσθαι. | καὶ ὥσπερ οἱ ποιηταί, φησί, ποιοῦσι τὸν Ἄτλαντα βαστάζειν τὸν οὐρανόν, καὶ οἱ φυσικοὶ τὴν δίνην αὐτήν, ὥσπερ Ἀναξαγόρας [...] καὶ ὡς οἱ φυσικοὶ ποιοῦσι τὴν δίνησιν ἀνέχειν αὐτόν (*scil.* τὸν οὐρανόν). |

(36) Ascl. 347.27-28, cf. Alex. 418.37-419.1 [Δ 22, 1022 b 22-24]. A propos de la première signification de "privation", selon laquelle on parle de privation « quand un être n'a pas un des attributs qu'il est naturel de posséder, même sans que le sujet lui-même soit fait pour le posséder », Alexandre et, à sa suite, Asclépius remarquent que, dans ce cas, il vaudrait mieux parler de "négation".

| Alex. 418.37-419.1 | Ascl. 347.27-28 |
| --- | --- |
| καὶ εἴη ἂν ἡ τοιαύτη στέρησις ἀποφάσει ἴση, ὅταν τῶν ὑπάρχειν ὅλως τισὶ πεφυκότων λέγηται τούτων τὰ οἷς οὐ πέφυκεν ὑπάρχειν ἐστερῆσθαι. | κυρίως δὲ τὸ τοιοῦτον οὐκ ἔστι στέρησις, ἀλλὰ μᾶλλον ἀπόφασις, ἐπειδὴ ἡ στέρησις ἔχει καὶ τὴν ἐναντίαν ἕξιν. |

[73] Cf. fr. A 88 D-K.

## 3. *Syrianus et Asclépius*

Dans le commentaire d'Asclépius sur le livre Z, on lit deux citations de Syrianus, qui ne proviennent pas du commentaire de Syrianus tel qu'il nous a été transmis (livres B Γ M N). Nous y reviendrons à la fin de ce paragraphe. Nous avons vu aussi que la citation d'Alexandre chez Ascl. 265.18-25, semble être en réalité une citation de Syrianus. Mais ces deux données ne répondent pas à une question plus générale : dans quelle mesure Asclépius a connu et utilisé le commentaire de Syrianus ? Cette question a été abordée par K. Praechter dans son compte rendu de l'édition de Syrianus par W. Kroll[74]. Nous reprenons donc ici la recherche entamée par Praechter, en comparant analytiquement les deux livres communs à Syrianus et à Asclépius, à savoir les livres B et Γ. Le résultat de cette comparaison est que Syrianus, tout en n'étant jamais cité nommément, est présent dans le commentaire d'Asclépius dans une mesure bien supérieure à ce que les deux citations du livre Z pourraient faire croire.

Tout d'abord, Asclépius hérite de Syrianus l'attitude générale à l'égard de la *Métaphysique* : commenter la *Métaphysique* signifie essentiellement répondre aux arguments anti-platoniciens d'Aristote pour défendre la vérité, c'est-à-dire l'enseignement de Platon[75]. Une telle attitude est particulièrement évidente dans le livre B, qui discute un certain nombre d'apories (17 selon Syrianus[76]) à l'aide d'arguments *pro* et *contra*. La structure du commentaire d'Asclépius sur ce livre est exactement la même que celle du commentaire de Syrianus : une section contenant l'exégèse littérale (en général, plus développée chez Asclépius) est suivie de la réponse à Aristote visant à défendre les doctrines platoniciennes ou pythagoriciennes. Le commentaire sur A 9, où il s'agit de défendre Platon contre les attaques visant la théorie des Idées, est organisé selon le même schème. Une telle structure est mise en évidence par des formules de transition qui

---

[74] K. Praechter, compte rendu de l'éd. Kroll de Syrianus (cité *supra*, p. 108, n. 36), p. 525-530 [258-263].

[75] Cela ne peut bien se comprendre qu'à Athènes, donc chez Ammonius, qui y a fait ses études, et non pas chez Asclépius. Comme nous l'avons dit *supra*, p. 125, n. 53, le nom "Asclépius" n'est ici qu'une désignation littéraire. — Sur l'attitude de Syrianus à l'égard d'Aristote, voir H. D. Saffrey, « Comment Syrianus, le maître de l'école néoplatonicienne d'Athènes, considérait-il Aristote ? », dans *Aristoteles Werk und Wirkung*, Paul Moraux gewidmet, hrsg. von J. Wiesner, t. II, Berlin-New York 1987, p. 205-214 (repris dans *Recherches sur le néoplatonisme après Plotin*, Paris 1990, p. 131-140).

[76] Cf. *supra*, Étude II, p. 75, n. 8.

annoncent la fin de l'exposé du texte aristotélicien et le début de la réponse, c'est-à-dire de la solution de l'aporie proposée par Ammonius à ses élèves. La formule-type est : καὶ ταῦτα μὲν ὁ 'Αριστοτέλης· ἡμεῖς δέ φαμεν πρὸς τοῦτο ὅτι κτλ. Des variantes sont possibles, surtout dans la deuxième partie, dans laquelle le pronom ἡμεῖς peut être remplacé par une expression désignant Ammonius (le verbe est alors, bien sûr, φησίν). Assez souvent, la formule est plus simple, parce qu'il manque la première partie (καὶ ταῦτα μὲν ὁ 'Αριστοτέλης) et qu'Asclépius se borne à annoncer le début de la réponse sans signaler la fin de l'exposé du texte aristotélicien[77]. Ce genre de formules semble s'inspirer de Syrianus[78]. Mais aux formules d'Asclépius, répétitives et scolaires[79], correspondent, chez Syrianus, des expressions analogues, mais plus variées, et insérées dans une structure moins rigide que celle d'Asclépius[80]. Celui-ci traduit dans un langage scolastique et formulaire un langage et un style d'exégèse qui sont plus variés et plus riches. L'attitude de base est donc la même, mais chez Asclépius, elle s'est figée, est devenue rigide et répétitive, typiquement scolaire.

Une telle conception du commentaire aristotélicien comme un dialogue polémique avec Aristote, explique l'usage de l'apostrophe adressée à Aristote à la deuxième personne du singulier, usage qui est commun à Syrianus et à Asclépius[81].

---

[77] Voici les occurrences de ces formules simplifiées dans le livre B : p. 141.32, 144.19, 146.5, 208.17 φαμὲν οὖν ὅτι... ; p. 143.11, 149.9 καί φαμεν ὅτι... ; p. 144.24 λέγομεν οὖν ὅτι... ; p. 145.15 καὶ λέγομεν ὅτι... ; p. 147.28 λέγομεν οὖν ἡμεῖς ὅτι... ; p. 148.24 φαμὲν δὴ ἡμεῖς ὅτι... ; p. 164.32 λέγομεν οὖν πρὸς τοῦτο ὅτι... ; p. 168.31-32 λέγομεν τοίνυν πρὸς τοῦτο ὅτι... ; p. 170.26 λέγομεν τοίνυν ἡμεῖς ὅτι... ; p. 176.25 λέγομεν δὲ ἡμεῖς ὅτι τῷ ὄντι... ; p. 180.34-181.1, 181.16 φαμὲν οὖν ἡμεῖς πρὸς τοῦτο, ὅτι... ; p. 185.13 φαμὲν τοίνυν ἡμεῖς ὅτι... ; p. 197.17 λέγομεν οὖν ὃ πολλάκις εἴρηται, ὅτι...

[78] Cf. *infra*, Appendice VIII, p. 224-225.

[79] On peut comparer *Prol. à la philosophie de Platon*, 13.15 : Καὶ ταῦτα μὲν ἡ ἀπορία· ἡμεῖς δὲ λέγομεν ὅτι...

[80] En réalité, sauf la locution ῥητέον δὲ (οὖν) ὅτι..., il n'y a pas de véritables formules chez Syrianus. On remarquera aussi que la locution avec le verbe ῥητέον est beaucoup plus fréquente dans les livres M et N.

[81] Cf. *infra*, Appendice IX, p. 226. Chez Asclépius, ces apostrophes à Aristote se trouvent seulement dans le livre A. Ajouter Ascl. p. 61.12 : ἰστέον οὖν ὅτι ἢ συμβολικῶς ἔλεγες ταῦτα, ὦ 'Αναξαγόρα, ὅτι..., et p. 270.21-25 : ἡμεῖς δὲ λέγομεν πρός σε ταῦτα πρεσβεύοντα, ὦ Προταγόρα, ὅτι ψεύδῃ, où l'apostrophe n'est pas adressée à Aristote. L'apostrophe est considérée par les rhéteurs anciens comme une figure de la rudesse ou de la véhémence : cf. M. Patillon, *La théorie du discours chez Hermogène le rhéteur*, Paris 1988, p. 182 (voir aussi l'index, *s. v.*). Chez Syrianus, elle marque de manière très énergique certaines de ses attaques anti-aristotéliciennes et constitue un cas unique dans l'école d'Athènes (aucun exemple

En ce qui concerne le contenu du commentaire, les passages dans lesquels, à mon avis, le texte d'Asclépius présente des traces certaines de Syrianus, sont les suivants :

(1) Ascl. 137.6-14, cf. Syr. 1.4-8 [B, proème]. Au début de son commentaire sur le livre B, Asclépius fait un bref résumé des livres A et α, qui s'inspire du passage parallèle de Syrianus.

| Syr. 1.4-8 | Ascl. 137.6-14 |
| --- | --- |
| Ἐν τῷ μείζονι Α τίς ἡ παροῦσα σκέψις εἰπών, ὅτι ἡ τοῦ ὄντος ᾗ ὄν, καὶ τίς ἡ ἐπιστήμη, ὅτι ἡ πρώτη φιλοσοφία, καὶ πόσα τὰ αἴτια, καὶ πῶς οἱ πρὸ αὐτοῦ περὶ τῶν αἰτίων τοῦ ὅπως ποτὲ ὄντος διελέχθησαν, ἔτι δὲ ἐν τῷ ἐλάττονι τῶν Α δείξας, ὅτι οὔτε καθ' εὐθυωρίαν οὔτε κατ' εἶδος ἄπειρα τὰ αἴτια, νῦν ἀρχόμενος τοῦ Β πρῶτον ἀπορῆσαι χρῆναί φησιν. | Ἐν τῷ μείζονι Α διελέχθη ἡμῖν περὶ τῆς πρώτης φιλοσοφίας, ἥτις καταγίνεται περὶ τὸ ὄντως ὄν, εἶτα πρὸς τούτοις ἐζήτησε περὶ τῶν ἀρχῶν καὶ ἐξέθετο τὰς τῶν παλαιοτέρων δόξας περὶ αὐτῶν, καὶ τὰς μὲν ἤλεγξε, τὰς δὲ ἀπεδέξατο· καὶ ὕστερον ἐπήγαγε τὴν ἑαυτοῦ δόξαν, δεικνὺς ὅτι τέσσαρες ὑπάρχουσιν ἀρχαί, ὑλικὸν εἰδικόν, ποιητικὸν τελικόν, καὶ ἐπιστώσατο τὸν λόγον καὶ ἐκ τῶν παλαιοτέρων καὶ ἐκ τοῦ λόγου. Ἐφεξῆς ἐν τῷ ἐλάττονι Α ἔδειξεν ὅτι πεπερασμέναι ὑπάρχουσιν αἱ ἀρχαὶ καὶ ἐπὶ τὸ ἄνω καὶ ἐπὶ τὸ κάτω καὶ κατ' εἶδος. Ἐνταῦθα σκοπός ἐστι τῷ προκειμένῳ βιβλίῳ, τουτέστι τῷ Β, ἀπορῆσαι πρὸς τὴν πρώτην φιλοσοφίαν. |

On notera aussi que les expressions d'Ascl. 137.15 ἐκτίθεται ... ἀπορίας, 137.23 ἐκτίθεται ... πάσας τὰς ἀπορίας, 137.25 ἐκτίθεσθαι πάσας τὰς ἀπορίας, 138.15-16 τὰς ἀπορίας ἐκτίθεται, font écho à

---

chez Proclus). L'usage de "dialoguer" avec Aristote est déjà attesté chez Galien : cf. par ex. *De usu partium,* t. III, p. 623.3-4 Kühn ; *De semine,* t. IV, p. 530.3-5, 553.9-10 ; *De placitis Hippocratis et Platonis,* I 8, t. V, p. 203.11-12. Parmi les commentateurs d'Aristote, cette coutume semble s'être établie surtout à Alexandrie : cf. [Ammonius], *In Anal. Priora,* p. 41.18-19, 47.22 Wallies ; Philopon, *In De anima,* p. 74.13-16, 127.1-2, 464.13-14, 486.23, 563.27-29, 563.34-35, 597.4-5 Hayduck ; *In Anal. Post.,* p. 400.21 Wallies ; Olympiodore, *In Cat,* p. 67.21-22 Busse ; *In Meteor.,* p. 137.26, 140.24, 144.11-12, 160.29, 187.16.23, 232.26, 242.27-28, 313.18, 323.11, 332.27, 336.6 Stüve ; Élias, *In Cat.,* p. 157.27-28, 173.7-12, 184.16-17, 184.23-24 Busse (voir aussi *ibid.,* p. 173.35 ὦ Πορφύριε ; p. 216.26 ὦ Πλάτων). Cet usage s'imposera surtout dans la tradition des scolies byzantines, dans lesquelles les auteurs païens font souvent l'objet d'attaques méprisantes (cf. par ex. les scolies à l'*In Tim.* de Proclus, t. I, p. 460.20 Diehl : μάλιστα νῦν, φίλε Πρόκλε... ; p. 461.2 : τί ταῦτα, φίλε Πρόκλε ; p. 463.3 : εἴ τις λόγος δείξει, φίλε Πρόκλε ; p. 463.12 : οὐδὲν ταῦτα, Πρόκλε, διαφέρει μετοπωρινῶν ἐνυπνίων ; p. 463.13-14 : ἀλλὰ νῦν, ὦ φίλε, οὐ γλίσχρως, ἀλλὰ καὶ παντάπασι καταγελάστως ; p. 469.8 : νῦν δὲ οὕτως, φίλε Πρόκλε).

Syr. 1.16-17 ἔκθεσιν ... τῶν ἀποριῶν. Leur absence chez Alexandre confirme le lien Syrianus-Asclépius.

(2) Ascl. 137.23-25, cf. Syr. 1.16-21 [B, proème]. Ce parallèle montre qu'Asclépius s'est approprié l'esprit de l'exégèse de Syrianus : résoudre les apories du livre B.

| Syr. 1.16-21 | Ascl. 137.23-25 |
| --- | --- |
| ἔκθεσιν πρῶτον ποιεῖται τῶν ἀποριῶν, εἶθ' ὕστερον ἐφ' ἑκάστης ἑκατέρῳ τῶν ἀντικειμένων συνηγορήσας λόγων ἐπιτείνει τὴν τῶν ἀποριῶν δυσκολίαν. Τὰς δὲ λύσεις παρ' αὐτοῦ μὲν οὐ χρὴ ζητεῖν ἐν τούτῳ τῷ βιβλίῳ· διαπορητικὸν γάρ ἐστιν ὅλον τὸ Β· ἡμεῖς δὲ ἅμα προτείνοντος αὐτοῦ τὰ ἄπορα δι' ὀλίγων ἀποκρίνεσθαι πειρασόμεθα. | ἐκτίθεται οὖν, ὡς εἴρηται, πάσας τὰς ἀπορίας καὶ ἐπιχειρεῖ ἐφ' ἑκάτερα, καὶ τὰς λύσεις τῶν ἀποριῶν ἐπάγει ἐν τῷ Γ· ἡμεῖς δὲ ἐνίας ἐξ αὐτῶν καὶ ἐνταῦθα ἐπιλυόμεθα. |

(3) Ascl. 140.34-141.8, cf. Syr. 2.25-28 [B 1, 995 b 6-8]. Asclépius tire de Syrianus l'idée selon laquelle la philosophie première transmet aux sciences particulières les axiomes sur lesquels elles se fondent. Aux exemples de Syr. 2.25-28 (dialectique, physique, géométrie), Asclépius ajoute celui de la médecine[82]. Il est intéressant de remarquer qu'Asclépius développe le texte de Syrianus, en sorte que celui-ci n'est pas seulement sa source, mais devient, à son tour, objet d'exégèse[83].

| Syr. 2.26-27 | Ascl. 140.34-141.5 |
| --- | --- |
| (*scil.* χορηγῶν) φυσικῇ δὲ ὅτι μηδὲν ἐκ τοῦ μὴ ὄντος γίγνεται. | οἷον ὁ φυσικὸς ἔχει κοινὴν ἔννοιαν ταύτην εἰληφὼς ἀπὸ τοῦ πρώτου φιλοσόφου, ὅτι οὐδὲν γίνεται ἐκ τοῦ μηδαμῇ μηδαμῶς ὄντος· εἰ γὰρ ὑποθώμεθα γίνεσθαί τι ἐκ τοῦ μηδαμῇ μηδαμῶς ὄντος, πρῶτον προϋπάρξει, φησί, τὸ μηδαμῇ μηδαμῶς ὂν τοῦ ὄντος. Ἔπειτα δύναμιν ἔχει τοῦ γενέσθαι ἢ οὐκ ἔχει. Εἰ μὲν οὖν ἔχει δύναμιν τοῦ γενέσθαι, ὕλη ἐστί (πάντα γὰρ τὰ |

[82] Ascl. 141.6-7. Alex. 175.9-13 donne les exemples des axiomes, sans toutefois les attribuer à telle ou telle science particulière. En outre, l'exemple de l'axiome « rien ne s'engendre du non-être », absent chez Alexandre, est propre à Syrianus et à Asclépius.

[83] Cf. *supra*, p. 110, n. 38.

γινόμενα κατὰ χρόνον ἔνυλά φασιν οἱ φιλόσοφοι), καὶ ἔσται προτέρα ἡ ὕλη· εἰ δὲ μὴ ἔχει δύναμιν τοῦ γενέσθαι, οὐδ' ἄν ποτε γένοιτο.

(4) Ascl. 141.21-28, cf. Syr. 3.1-8 [B 1, 995 b 10-11]. L'aporie est la suivante : est-ce une seule science qui s'occupe de toutes les substances ou y en a-t-il plusieurs ? La réponse de Syrianus consiste à dire qu'il appartient à la sagesse de connaître tous les êtres en tant qu'ils sont des êtres, mais cela n'empêche pas qu'il y ait aussi d'autres sciences (arithmétique, astronomie, physique, médecine etc.), qui se sont partagé la connaissance de l'être. Asclépius reprend la solution de Syrianus, même si sa formulation est plus scolastique : du point de vue de l'εἶναι, toutes les substances sont une seule substance et font l'objet d'une seule science ; du point de vue de l'ὑπόστασις, les substances sont plusieurs et font l'objet de plusieurs sciences (géométrie, arithmétique, astronomie, médecine).

(5) Ascl. 141.28-36, cf. Syr. 3.8-33 [B 1, 995 b 12-13]. L'aporie est la suivante : s'il y a plusieurs sciences qui s'occupent des substances, « sont-elles toutes d'un genre commun, ou bien faut-il regarder les unes comme des parties de la sagesse, et les autres comme quelque chose de différent ? ». La solution de Syrianus est articulée : toutes les espèces de la philosophie générale (ἡ ὅλη φιλοσοφία), telles que la philosophie première et la physique, sont du même genre, alors que toutes les sciences qui ne s'occupent pas à titre premier des substances, telles que les mathématiques, en tant qu'elles ne sont pas coordonnées à la sagesse, ne sont pas du même genre qu'elle ; mais en tant qu'elles procèdent de la sagesse, on peut dire qu'elles sont du même genre. Suit une explication parfaitement néoplatonicienne de l'origine des sciences[84] : l'intellect est le père transcendant de toutes les sciences, mais il est le père de la sagesse immédiatement, en tant qu'il l'a produite comme la monade de toutes les sciences, car la sagesse précontient en elle-même de manière principielle (ἀρχοειδῶς) toutes les espèces de la connaissance, et c'est par son intermédiaire que l'intellect produit aussi les principes des autres sciences. Par conséquent, toutes les sciences n'ont pas la même valeur, car celle qui est plus proche de la sagesse, est plus noble. La solution d'Asclépius s'inspire de celle de Syrianus, d'où elle tire l'idée de la hiérarchie des sciences par rapport à la philosophie

[84] Syr. 3.21-24.

première : toutes les sciences sont apparentées à la philosophie première, qui est la sagesse au sens propre, mais il y a des sciences qui sont plus proches de la philosophie première, telle que l'arithmétique, et d'autres qui le sont moins, telle que la géométrie. La solution de Syrianus est toutefois simplifiée, car aucune trace de l'explication de l'origine des sciences ne se trouve chez Asclépius.

(6) Ascl. 142.5-14 [B 1, 995 b 13-15], cf. Syr. 4.11-20 [B 1, 995 b 15-18][85]. Le passage 995 b 13-18 contient deux apories : (1) b 13-15 : y a-t-il d'autres substances en dehors des substances sensibles ? (2) b 15-18 : les substances non-sensibles sont-elles d'un seul genre ? Dans son exégèse de la seconde aporie, Syrianus cite deux textes de Platon, à savoir *Tim.* 27 D 6-7 : τί τὸ ὂν ἀεί, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχον, καὶ τί τὸ γιγνόμενον μέν, ὂν δὲ οὐδέποτε ; et *Resp.* VI 509 D 6 ss. (division de la ligne), pour démontrer qu'il y a plusieurs genres de substances non-sensibles. Les mêmes citations platoniciennes sont utilisées par Asclépius pour répondre à la première aporie. *Tim.* 27 D 6-7 : Syr. 4.12-14 = Ascl. 142.6-7 ; *Resp.* VI 509 D 6 ss. : Syr. 4.14-20 = Ascl. 142.7-14. Rien là d'étonnant, car les deux apories sont étroitement liées l'une à l'autre[86]. A notre avis, ces deux citations ont été introduites par Syrianus dans l'exégèse de B 1, 995 b 15-18, et ont été reprises par Asclépius dans l'exégèse de 995 b 13-15. Si l'affinité des deux apories peut expliquer ce glissement, on ne saurait toutefois exclure qu'il soit dû à une erreur de la transmission orale.

(7) Ascl. 142.19-143.5, cf. Syr. 4.21-5.7 [B 1, 995 b 18-20]. L'aporie qui suit aussitôt après, consiste à se demander si la sagesse s'applique seulement aux substances ou si elle doit s'appliquer aussi aux attributs essentiels des substances. La solution de Syrianus est la suivante : la sagesse étudie les substances et les accidents καθ' αὑτά, mais ces accidents ne sont pas inhérents aux substances intelligibles. Une hiérarchie se dessine : (1) les êtres les plus simples, dépourvus de toute sorte d'accidents, sont supérieurs à toute définition et à toute démonstration ; (2) les raisons universelles, étant les substrats d'accidents καθ' αὑτά, font l'objet de démonstrations ; (3) les formes matérielles, les individus et les sensibles, substrats des accidents au sens propre, ne font l'objet que d'un raisonnement vraisemblable. Plusieurs éléments de la solution de Syrianus sont repris par Asclépius :

---

[85] Signalé par K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 527 [260].

[86] L'affinité des deux apories est soulignée par Alex. 176.1, 176.12-26 et par Syr. 4.1-3.

(a) Ascl. 142.21-22, cf. Syr. 4.29-30 : Les substances toutes premières n'ont pas d'accidents.

(b) Ascl. 142.22-24, cf. Syr. 4.31-32 : Citations à l'appui de cette affirmation. Syrianus écrit que les substances intelligibles les plus simples μόνῃ δὲ ἐπιβολῇ θεωροῦνται, καθά φησιν αὐτός τε πολλαχοῦ λέγων· ὁ δὲ νοῦς εἴτε ἔθιγεν ἢ οὔ, καὶ ὁ θεῖος Πλάτων· ψυχῆς κυβερνήτῃ μόνῳ νῷ θεατή. Syrianus présente donc deux citations : la première, qu'il attribue à Aristote, n'est pas littérale[87], la seconde est *Phèdre* 247 C 7[88]. Or, chez Asclépius, la citation d'Aristote est devenue générique : ὥς φησιν ἀλλαχοῦ, la citation aristotélicienne est attribuée à Platon, et la citation du *Phèdre* a disparu : ἐκεῖναι (*scil.* les substances toutes premières) γὰρ ἐνέργειαι ὑπάρχουσιν ἄνευ δυνάμεως, ὥς φησιν ἀλλαχοῦ, καὶ ὁ νοῦς αὐτὸς θιγγάνων αἱρεῖ αὐτὰ ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς, ὥς φησιν ὁ Πλάτων. Le décalage des citations semble être dû à une faute de la transmission orale[89].

---

[87] Kroll, *ad loc.*, renvoie à *Met.* Θ 10, 1051 b 24 : τὸ μὲν θιγεῖν καὶ φάναι ἀληθές [...] τὸ δ' ἀγνοεῖν μὴ θιγγάνειν, et Λ 7, 1072 b 20-21 : νοητὸς γὰρ γίγνεται θιγγάνων καὶ νοῶν.

[88] Sur cette citation du *Phèdre*, voir la note de A.-Ph. Segonds à Proclus, *In Alc.* 77.11-12, p. 63, n. 4 (p. 165 des *Notes complémentaires*).

[89] Pour la phrase ὁ νοῦς αὐτὸς θιγγάνων αἱρεῖ αὐτὰ ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς (Ascl. 142.23-24), Hayduck, *ad loc.*, renvoie à *Resp.* VI 511 B 4-7 : τοῦτο οὗ αὐτὸς ὁ λόγος ἅπτεται τῇ τοῦ διαλέγεσθαι δυνάμει [...] ἀψάμενος αὐτῆς. Mais il me semble difficile de penser qu'Asclépius se réfère à ce texte platonicien, d'autant plus que la même phrase se lit aussi, sans aucune attribution, à la p. 374.8 : ὁ γὰρ νοῦς αἱρεῖ τὰ ἁπλᾶ, τουτέστι τὰ νοητά, ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς. K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 527-528 [260-261], n. 2, envisage les deux explications : ou bien Asclépius ferait ici un usage imprécis du passage de Syrianus, ou bien il citerait effectivement *Resp.* VI 511 B 4-7 et les coïncidences verbales avec Syrianus seraient dues au hasard. Praechter considère la seconde hypothèse comme plus probable, étant donné que le syntagme ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς est fréquent chez Asclépius (cf. p. 6.20-21 ὥστε θεῖον λέγει [*scil.* Aristote] εἶναι τὸν θεωρητικὸν νοῦν, εἴγε ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς δι' αὐτοῦ τὰ θεῖα λαμβάνομεν ; p. 11.35-36 ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς ἀντιλαμβανόμενοι τῶν νοητῶν καὶ φανοτάτων δυνάμεων ; p. 15.10 ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς τῶν ὄντων ἀντιλαμβανομένη ; p. 140.31 ὁ νοῦς μόνος θιγγάνει ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς ; p. 374.8 ὁ γὰρ νοῦς αἱρεῖ τὰ ἁπλᾶ, τουτέστι τὰ νοητά, ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς). Il faut toutefois observer que, dans notre passage, ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς a été probablement suggéré par μόνῃ δὲ ἐπιβολῇ de Syr. 4.31. En conclusion, l'attribution à Platon de la phrase καὶ ὁ νοῦς αὐτὸς θιγγάνων αἱρεῖ αὐτὰ ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς, ὥς φησιν ὁ Πλάτων, chez Ascl. 142.23-24, est, à notre avis, une faute qui s'explique sur la base du texte de Syrianus : la chute de la citation du *Phèdre* a entraîné l'attribution à Platon de la phrase précédente, que Syrianus attribuait à Aristote. — Le syntagme ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς ("à l'aide d'intuitions simples", trad. Segonds, dans Proclus, *In Alc.* 247.7) vient de Plotin, *Enn.* VI 3, 18.11-12, où il caractérise la connaissance propre à l'intellect : ὁ δὲ νοῦς ἐν ταῖς αὐτοῦ ἐπιβολαῖς ἁπλαῖς καὶ οὐ λόγοις χρῆται πανταχοῦ. A partir de ce passage plotinien, le syntagme ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς est devenu assez courant chez les néoplatoniciens : outre les passages d'Asclépius qu'on vient de citer, voir Hermias, *In Phaedr.*, p. 85.6, 89.11.13 Couvreur ; Proclus, *In Alc.* 247.7, p. 294 Segonds (voir

(c) Ascl. 142.24-25, cf. Syr. 4.37-5.1 : Les accidents par soi appartiennent aux universaux :

| Syr. 4.37-5.1 | Ascl. 142.24-25 |
|---|---|
| τοῖς δὲ καθόλου λόγοις καθ' ἑαυτούς τε θεωρουμένοις [...] τὰ καθ' αὑτὰ συμβεβηκότα παραγίγνεται. | τὰ δὲ καθ' αὑτὸ συμβεβηκότα τοῖς καθόλου ὑπάρχουσιν. |

(d) Ascl. 142.34-37, cf. Syr. 5.2-4 : Les accidents se trouvent principalement dans les individus. Pour étayer cette affirmation, Asclépius cite un passage de l'*Isagoge* de Porphyre, en rappelant que, d'après le témoignage d'Ammonius, c'était le passage porphyrien que Proclus admirait le plus :

> « Porphyre affirme que les accidents sont considérés premièrement dans les individus, et deuxièmement dans les formes (*Isag.* 6, p. 13.19-21 Busse). Et il n'y a aucune des affirmations de l'*Isagoge* de Porphyre que Proclus admirait autant que celle-ci, comme le dit Ammonius, notre professeur de philosophie »[90].

(8) Ascl. 143.8-144.14, cf. Syr. 5.8-6.34 [B 1, 995 b 20-25][91]. C'est un des parallèles qui montrent de la manière la plus claire la dépendance d'Asclépius par rapport à Syrianus. L'aporie soulevée par Aristote est la suivante : à quelle science appartient-il d'étudier le même et l'autre, le semblable et le dissemblable, l'identité et la contrariété, l'antérieur et le postérieur ? Syrianus répond en disant

---

aussi p. 120, n. 6 [p. 209 des *Notes compl.*], avec renvoi à *Theol. Plat.* II 5, p. 37, n. 4 [p. 97-99 des *Notes compl.*]) ; *In Parm.* I 702.16, 704.32, V 986.25-26 Cousin ; *In Tim.* I, p. 438.30, II, p. 313.7 Diehl ; *In Oracula Chaldaica* IV, p. 209.9-10 des Places ; Ammonius, *In Anal. Priora*, p. 3.18, 24.35 Wallies ; Simplicius, *In Cat.*, p. 317.31 Kalbfleisch ; Philopon, *In Anal. Priora*, p. 1.23 Wallies ; *In Anal. Post.*, p. 48.14 Wallies ; *In De anima*, p. 2.7, 85.25 Hayduck. Dans le monde byzantin, le syntagme ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς est attesté chez Nicéphore Ier († 829), *Refutatio et eversio definitionis synodalis anni 815*, § 142.9-10 Featherstone ; Psellus, *Orationes panegyricae*, oratio 6.193-194, p. 95 Dennis ; *Philosophica Minora* II, opusc. 18, p. 88.11 O'Meara ; Ps. Alexandre [= Michel d'Éphèse], *In Met.*, p. 600.7 ; Eustrate, *In Eth. Nic.*, p. 283.6, 297.21, 314.15, 315.35-36, 317.20 Heylbut ; Anonyme (= Sophonias), *In Cat.*, p. 61.29 Hayduck ; Sophonias, *In De anima*, p. 117.3, 129.3 Hayduck. Il est intéressant de remarquer que, même si le syntagme ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς a toujours été utilisé pour désigner la connaissance intuitive, opposée à la connaissance discursive, sa première attestation n'est pas philosophique, mais médicale ("application / massage") : cf. Galien, *De dignoscendis pulsibus*, t. VIII, p. 805.2-4 Kühn : ὥστε καὶ τῆς συστολῆς μᾶλλον ἐπὶ ταῖς θλίψεσι ἤπερ ἐν ταῖς ἁπλαῖς ἐπιβολαῖς αἰσθήσεται, καὶ οὐδὲν ἧττον κάτωθεν ἁπτομένων ἢ ἄνωθεν.

[90] Φησὶν οὖν ὁ Πορφύριος ὅτι πρώτως ἐν τοῖς ἀτόμοις θεωροῦνται τὰ συμβεβηκότα, καὶ δεύτερον ἐν τοῖς εἴδεσι. Καὶ οὐδὲν οὕτως ἐθαύμαζε τῶν εἰρημένων ἐν τῇ Εἰσαγωγῇ Πορφυρίου ὁ Πρόκλος ὡς τοῦτο, ὥς φησιν ὁ ἡμέτερος φιλόσοφος Ἀμμώνιος (Ascl. 142.34-37).

[91] Signalé par K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 528 [261].

que le sage s'occupera des notions énumérées par Aristote, parce qu'elles appartiennent à l'être par soi, et cela en vertu du fait qu'elles traversent tous les êtres (διὰ πάντων αὐτὰ πεφοιτηκέναι τῶν ὄντων [...] διὰ πάντων φοιτᾷ τῶν ὄντων, p. 5.13-14.28)[92]. Et puisqu'Aristote affirme[93] qu'il existe une science qui recherche l'être en tant qu'être et les propriétés qui lui appartiennent par soi, il s'ensuit que ces propriétés feront partie du domaine de la sagesse. Cette solution de Syrianus, fondée sur la notion de διὰ πάντων τῶν ὄντων πεφοιτηκέναι, est reprise fidèlement par Asclépius, qui tire de Syrianus non seulement le noyau de la réponse, y compris la formule διὰ πάντων τῶν ὄντων πεφοιτηκέναι[94], mais aussi la citation du *Sophiste*, visant à montrer que l'identité et l'altérité sont parmi les genres suprêmes à cause justement du fait qu'elles « traversent tous les êtres ».

Syr. 5.12-14 et 27-31

ὅτι δὲ τὰ νῦν εἰς θεωρίαν ἐκκείμενα μάλιστα ἂν δόξειε τῷ ὄντι καθ' αὐτὸ ὑπάρχειν, δηλοῖ τὸ <u>διὰ πάντων αὐτὰ πεφοιτηκέναι τῶν ὄντων</u> [...] καὶ διὰ τοῦτο <u>Πλάτων</u> ἐν τῷ Σοφιστῇ τὰ γένη τοῦ ὄντος διερευνώμενος, ἃ <u>διὰ πάντων φοιτᾷ τῶν ὄντων</u>, <u>ταυτότητα καὶ ἑτερότητα</u> καὶ οὐσίαν καὶ στάσιν καὶ κίνησιν ἀπηριθμήσατο, ἔτι δὲ τὴν τοῦ μὴ ὄντος φύσιν ἐνέφηνεν, ἣ πάσης μὲν διαφορᾶς πάσης δὲ ἀντιθέσεως καὶ ἐναντιώσεως τὴν μίαν αἰτίαν ἀποφέρεται.

Ascl. 143.15-26

καὶ εἰκότως, ἐπειδὴ σκοπὸν ἔχει ὁ πρῶτος φιλόσοφος περὶ πάντων τῶν ὄντων διαλέγεσθαι, ταῦτα δὲ <u>διὰ πάντων τῶν ὄντων διαπεφοιτήκασιν</u>, ἡ <u>ἑτερότης</u> καὶ ἡ <u>ταυτότης</u> καὶ ἡ ὁμοιότης καὶ τὸ πρότερον καὶ τὸ ὕστερον. Ἀμέλει τοι καὶ ὁ <u>Πλάτων</u> πρὸς τῇ οὐσίᾳ τὰ γένη τῶν ὄντων ὑπαγορεύων φησὶν εἶναι <u>ἑτερότητα καὶ ταυτότητα</u>, ἐπειδὴ <u>διαπεφοιτήκασι διὰ πάντων τῶν ὄντων</u>· ὁμοίως δὲ καὶ ἡ ἐναντιότης. Τὸ γὰρ μὴ ὄν, ὥς φησιν ὁ Πλάτων, οὐκ ἔστιν παρ' ἔλαττον τοῦ ὄντος, οὐ τὸ μηδαμῇ μηδαμῶς ὄν, ἀλλὰ τὸ πῇ μὴ ὄν· πάντα γὰρ τὰ ὄντα ὡς πρὸς ἄλλα παραβαλλόμενα πῇ μὴ ὄντα ὑπάρχουσιν, ὥστε εἰκότως φησὶν ὁ Πλάτων ὅτι οὐκ ἔλαττόν ἐστι τοῦ ὄντος τὸ μὴ ὄν, πῇ μὴ ὂν δηλονότι. Ἀλλὰ καὶ ἡ ἐναντιότης θεωρεῖται ἐν ἅπασι τοῖς οὖσι. Τὸ γὰρ μὴ ὂν θάτερόν ἐστιν, ἐπιτεινόμενον δὲ τὸ θάτερον ἴσχει ἐναντιότητα.

---

[92] Sur ce passage de Syrianus, très important pour sa doctrine des principes, cf. C. Luna, « La doctrine des principes » (cité *supra*, Étude I, p. 18, n.28), p. 259-262.

[93] *Met.* Γ 1, 1003 a 21-22.

[94] Cette locution se lit chez Syr. 5.13-14 et 28, et chez Ascl. p. 143, ll. 16-17, 19-20, 27-28, 36. Elle revient aussi chez Ascl. 177.36 (l'un et l'être), 302.20 (ἡ ζωὴ διὰ πάντων τῶν ζῴων πεφοίτηκεν), 435.31 (ἕνωσις διὰ πάντων πεφοιτηκυῖα), 440.15-16 (τὸ καθόλου διὰ πάντων τῶν ὄντων πεφοιτηκέναι). Chez Asclépius, elle a désormais la valeur d'une formule.

Après la solution de l'aporie, Asclépius[95] rapporte la difficulté soulevée par son condisciple Asclépius le médecin[96] : dans quel sens, dans les *Topiques*[97], Aristote parle-t-il de l'identique et du différent ? En réalité, cette question est déjà esquissée dans le texte aristotélicien (995 b 22-24) : à qui appartient-il d'étudier l'identique et le différent [...] et toutes les autres notions de cette sorte que les dialecticiens s'efforcent d'examiner en faisant partir leurs recherches de prémisses seulement probables ? Comme nous l'avons vu[98], la formulation de l'aporie chez Alex. 177.1-2 est reprise par Syrianus, qui ajoute le même renvoi aux *Topiques* qu'on trouve dans la question posée par Asclépius le médecin. Mais c'est surtout dans la réponse d'Ammonius rapportée par Asclépius que l'on décèle, encore une fois, l'influence de Syrianus.

| Syr. 6.11-16 | Ascl. 143.34-38 |
|---|---|
| ἢ δῆλον ὡς ἐκεῖνος ὃν ὑποδύεται ὁ διαλεκτικός [...] οὐ γὰρ ἂν περὶ πάντων ἐπεχείρει διαλέγεσθαι [...] οὗτος οὖν ἐπιστημόνως περὶ τούτων ἐρεῖ, περὶ ὧν ἐνδόξως ὁ σοφιστής. | ὁ δὲ ἡμέτερος φιλόσοφός φησι πρὸς αὐτόν, ὅτι ἐπειδὴ ὁ διαλεκτικὸς ὑποδύεται τὸν πρῶτον φιλόσοφον, τούτου χάριν καὶ αὐτὸς διαλέγεται περὶ τῶν διαπεφοιτηκότων διὰ πάντων τῶν ὄντων, ἀλλὰ ἐνδόξως, ὥσπερ ὁ σοφιστὴς σοφιστικῶς· ὁ μέντοι γε πρῶτος φιλόσοφος ἀληθινῶς καὶ ἀποδεικτικῶς διαλέγεται. |

Il faut remarquer que l'adverbe ἐνδόξως provient d'Alex. 177.2, qui traduit ainsi le ἐκ τῶν ἐνδόξων d'Aristote (995 b 24). En revanche, le terme σοφιστής, dans le sens de διαλεκτικός, ne se trouve ni chez Aristote ni chez Alexandre : c'est donc bien à Syrianus qu'Asclépius l'a emprunté.

(9) Ascl. 145.15-18, cf. Syr. 7.7-21 [B 1, 995 b 27-29]. Aporie : est-ce que les principes des êtres sont les genres ou bien les parties constituantes ? La solution de Syrianus est la suivante : si, par le terme "principe", on entend la forme et la matière, les principes des êtres sont les parties constituantes ; si l'on entend les causes efficiente et finale, les principes sont les genres, mais non pas les genres postérieurs (ὑστερογενῆ), mais les genres antérieurs aux individus et qui subsistent dans les raisons de la nature universelle et, à un niveau

---

95 Ascl. 143.31-34.
96 Cf. *supra*, p. 100-101 et n. 5.
97 *Top.* VIII 1, 151 b 28 ss.
98 Cf. *supra*, Étude II, p. 74, n° 2.

supérieur, les genres qui brillent dans les formes de l'âme cosmique. La solution de Syrianus est reprise par Asclépius sous forme abrégée et simplifiée : si l'on parle des principes immédiats, les principes des choses sont la forme et la matière ; si l'on parle des principes transcendants, les principes sont les universaux antérieurs à la multiplicité, c'est-à-dire les raisons démiurgiques. Un bref parallèle textuel confirme l'affinité des deux textes :

| Syr. 7.16-17 | Ascl. 145.17-18 |
|---|---|
| ταῦτα φαίημεν ἂν δικαίως αἴτια τῶν τῇδε πραγμάτων. | τὰ πρὸ τῶν πολλῶν γὰρ αἴτια ὑπάρχουσι τῶν τῇδε πάντων πραγμάτων. |

(10) Ascl. 145.28-32, cf. Syr. 7.21-38 [B 1, 995 b 29-31]. Cette aporie est étroitement liée à la précédente : si les principes des êtres sont les genres, s'agit-il des genres les plus proches (l'espèce "homme") ou bien des genres les plus éloignés (le genre "animal") ? Syrianus répond, ici aussi, par une distinction : si l'on considère les genres postérieurs, qui n'ont qu'une existence purement mentale, les genres les plus proches sont principes à plus juste titre que les genres les plus éloignés. Mais si l'on considère les genres universels et les raisons productrices des êtres particuliers, c'est-à-dire les raisons naturelles et démiurgiques, les genres les plus compréhensifs sont des causes plus divines. Encore une fois, la solution de Syrianus est reprise par Asclépius, qui la simplifie considérablement : lorsqu'il s'agit des genres antérieurs à la multitude, le principe est plutôt l'animal ; en revanche, lorsqu'il s'agit des genres postérieurs, qui n'existent que dans nos représentations mentales, l'homme est plus principe que l'animal.

(11) Ascl. 146.17-36, cf. Syr. 8.12-33 [B 1, 995 b 34-36][99]. L'aporie concerne l'existence de réalités transcendantes : y a-t-il quelque chose en dehors du composé concret ou bien n'y a-t-il rien de séparé, ou bien enfin y a-t-il quelque chose de séparé pour certains êtres et non pas pour d'autres, et quels sont ces êtres ? Autrement dit : quelles sont les réalités dont il y a des Idées ? Voici la réponse de Syrianus : il n'y a pas d'Idées des choses laides ou imparfaites ou mauvaises. La raison est que ces choses-là sont trop proches des réalités infimes, et cela à cause de la faiblesse de la nature ou de l'âme particulière, qui n'arrivent pas à maîtriser l'indétermination. Pour les réalités naturelles, ainsi que pour les produits de l'art, il y a

[99] Signalé par K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 528 [261].

les formes démiurgiques. Or, puisque l'art imite la nature, Aristote a tort de ne pas reconnaître l'existence d'Idées des réalités naturelles, alors qu'il admet l'existence de formes démiurgiques pour les produits de l'art. Une version simplifiée de la solution de Syrianus se lit chez Asclépius, mais la parenté des deux textes est hors de doute :

| Syr. 8.23-25 | Ascl. 146.24-25 |
|---|---|
| κατὰ ἀπόπτωσιν γὰρ ταῦτα (*scil.* τὰ αἰσχρὰ καὶ ἀτελῆ καὶ κακά) πρὸς τοῖς τελευταίοις ὑφίσταται τῆς φύσεως ἢ τῆς μερικῆς ἀσθενούσης ψυχῆς διὰ τὸ μὴ κρατεῖν τῆς ὑποκειμένης ἀοριστίας. | τὰ γὰρ κακὰ ἐνταῦθα γίνονται ὑπὸ ἀσθενείας τῆς ψυχῆς ἢ τῆς φύσεως. |

(12) Ascl. 147.3-6, cf. Syr. 9.34-37 et 10.8-9 [B 1, 996 a 1]. Dans son exégèse de la phrase : Ἔτι αἱ ἀρχαὶ πότερον ἀριθμῷ ἢ εἴδει ὡρισμέναι, Asclépius affirme que le terme "nombre" est utilisé de manière impropre (καταχρηστικῶς), parce que, dans la cause première, il n'y a ni monade ni dyade ; elle est au-delà de l'un, étant donné qu'elle produit l'être, l'un et la dyade. Cette exégèse dépend, à notre avis, de Syrianus, qui avait affirmé que dans les principes, il ne peut pas y avoir de nombre, parce que le nombre est engendré par les principes.

(13) Ascl. 147.33-148.2, cf. Syr. 10.23-29 [B 1, 996 a 2-4][100]. Dans sa réponse à l'aporie concernant les principes des choses corruptibles et incorruptibles, Asclépius tire de Syrianus l'idée que les choses corruptibles ont un principe corruptible et un principe incorruptible, ainsi que la citation de *Phys.* II 2, 194 b 13, à l'appui de cette affirmation.

| Syr. 10.27-29 | Ascl. 147.33-148.2 |
|---|---|
| ὅλως γὰρ εἰ ἄνθρωπος ἄνθρωπον γεννᾷ καὶ ἥλιος, πρόδηλόν ἐστιν ὅτι καὶ φθαρτὸν αἴτιον ἔχει καὶ ἄφθαρτον ὁ ἄνθρωπος. | τῶν δὲ φθαρτῶν καὶ ἄφθαρτός ἐστιν ἡ ἀρχὴ καὶ φθαρτή· ἄφθαρτος μὲν ὡς ὁ θεὸς καὶ τὰ οὐράνια, φθαρτὴ δὲ ὁ πατήρ, φησίν· ἄνθρωπος γὰρ ἄνθρωπον γεννᾷ καὶ ἥλιος. |

(14) Ascl. 148.7-18, cf. Syr. 11.9-16 et 28-36 [B 1, 996 a 4-9]. L'aporie soulevée ici est présentée par Aristote comme la plus ardue de toutes : l'Un et l'Être sont-ils la substance même des choses, comme le prétendaient les Pythagoriciens et Platon, ou bien existe-t-

100 Signalé *ibid.*

il quelque chose qui leur sert de substrat, rôle que jouait l'Amitié chez Empédocle ? Le passage dans lequel Syrianus traite cette aporie, revêt une grande importance pour la doctrine des principes, en particulier pour ce qui concerne les antécédents de cette doctrine, que Syrianus découvre dans tous les philosophes antérieurs à Platon. L'exégèse d'Asclépius dépend manifestement de Syrianus surtout sur deux points :

(a) La remarque selon laquelle Aristote lui-même aurait reconnu que toutes les choses sont produites par une cause unique, car, s'il n'en était pas ainsi, elles ne pourraient pas se convertir vers cette cause [Ascl. 148.10-13, cf. Syr. 11.9-16].

(b) La "lecture" pythagoricienne d'Empédocle[101] : l'Amitié et la Haine sont les causes, respectivement, de l'unité et de la multiplicité. Et cela s'explique par le fait qu'Empédocle était, lui aussi, un Pythagoricien :

| Syr. 11.35-36 | Ascl. 148.16 |
| --- | --- |
| ἐπεὶ καὶ <u>Πυθαγόρειος</u> ὢν Ἐμπεδοκλῆς. | τοῦτο δὲ ὡς <u>Πυθαγόρειος</u>[102]. |

(15) Ascl. 148.23-24 et 149.2-4, cf. Syr. 12.4-23 [B 1, 996 a 9-11][103]. Ce passage d'Aristote contient trois apories, qui reçoivent la même solution chez Syrianus et chez Asclépius :

(a) 996 a 9-10 : Les principes sont-ils universels ou bien particuliers ? Réponse : les principes au sens propre sont au-dessus et au-delà des universaux et, à bien plus forte raison, des particuliers [Syr. 12.4-15 ; Ascl. 148.23-32].

(b) 996 a 11 : Les principes sont-ils en puissance ou bien en acte ? Réponse : il faut exclure toute puissance des principes ; quant au principe tout premier, il est même au-delà de l'acte [Syr. 12.15-20 ; Ascl. 148.32-34].

(c) 996 a 11 : Les principes sont-ils en mouvement ou bien immobiles ? Réponse : les principes des réalités éternelles sont immobiles, les principes des réalités sensibles sont en mouvement [Syr. 12.20-23 ;

---

[101] Signalé *ibid.*, p. 528-529 [261-262]. — Sur l'interprétation néoplatonicienne d'Empédocle, voir D. O'Brien, *Pour interpréter Empédocle*, Paris-Leiden 1981, p. 101-107 ; J. Mansfeld, *Heresiography in Context. Hippolytus'* Elenchos *as a Source for Greek Philosophy*, Leiden-New York-Köln 1992, p. 245-262.

[102] Cf. aussi Ascl. 30.8 [A 4, 984 b 32 ss.] : εἰ ὁμολογοῦμεν ὅτι ὁ Ἐμπεδοκλῆς Πυθαγόρειος ἦν κτλ.

[103] Signalé par K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 529 [262].

Ascl. 149.2-4]. L'exemple qui illustre les principes des réalités sensibles est le même :

| Syr. 12.22-23 | Ascl. 149.4 |
|---|---|
| ὥσπερ ὁ ἥλιος καὶ ἡ τοῦ αἰθέρος κυκλοφορικὴ περίοδος. | τουτέστι τὰ οὐράνια. |

(16) Ascl. 149.17-24, cf. Syr. 13.4-12[104]. Avant de passer à la discussion des apories (B 2, 996 a 17 ss.), Syrianus propose quelques remarques préliminaires, qui sont reprises par Asclépius.

| Syr. p. 13 | Ascl. p. 149 |
|---|---|
| — l. 4 : Τοσαῦτα προτείνας ὁ φιλόσοφος οὗτος... | — ll. 17-18 : Ἐκθέμενος τὰς ἀπορίας διὰ τῶν προλαβόντων τὰς περὶ τῆς πρώτης φιλοσοφίας... |
| — ll. 4-5 : ...τἄπορα πάλιν ἀναλαβὼν ἀπὸ τοῦ πρώτου πειρᾶται τοὺς ἐφ' ἑκάτερα γυμνάζειν λόγους... | — ll. 18-19 : ...ἐντεῦθεν πειρᾶται ἐφ' ἑκάτερα ἐπιχειρεῖν καὶ ἀνασκευάζειν αὐτὰς καὶ κατασκευάζειν διὰ τὸ γυμνάσαι τὴν διάνοιαν... |
| — ll. 8-10 : ...πειραθῶμεν ἤδη γυμνάζοντι τοὺς ἀντικειμένους λόγους συνοδεύειν αὐτῷ, καὶ τοῖς μὲν εἰς τὸ ἀληθὲς ὁρῶσι συμφθέγγεσθαι, τοῖς δὲ σοφιστικωτέροις ἐνίστασθαι... | — ll. 19-20 : ...δεῖ δὲ ἡμᾶς τὰ μὲν ἀληθῶς λεγόμενα ὑπ' αὐτοῦ κρατῦναι, τὰ δὲ γυμνασίας χάριν διελέγξαι... |
| — ll. 7-8 : ...τοσοῦτον οὖν ἐπισημηνάμενοι, ὅτι οὐχ ἁπανταχοῦ τῇ τάξει τῶν προβλημάτων ἀκολουθεῖ. | — ll. 21-24 : ...χρὴ δὲ καὶ τοῦτο ἐπισημήνασθαι, ὅτι οὐ κατὰ τὴν αὐτὴν τάξιν, καθ' ἣν ἐξέθετο τὰς ἀπορίας, καὶ τὴν ἐπιχείρησιν ποιεῖται τὴν ἐφ' ἑκάτερα, ἀλλὰ πολλάκις τὴν τρίτην ἀπορίαν τετάρτην τάττει καὶ τὴν τετάρτην, εἰ τύχοι, δευτέραν, καὶ ἐπὶ τῶν λοιπῶν ὡσαύτως. |

(17) Ascl. 150.22, cf. Syr. 14.31-32 [B 2, 996 a 32-b 1][105]. A propos de l'idée selon laquelle il n'y a pas de cause finale dans les mathématiques, Aristote cite Aristippe, qui méprisait cette science justement parce que, à la différence des arts mécaniques, tels celui du charpentier et celui du cordonnier, elle ne tient en aucun compte la fin. Au lieu de reprendre les exemples d'Aristote, Syrianus et Asclépius donnent celui de l'art de la cuisine.

---

104 Signalé *ibid.*
105 Signalé *ibid.*

(18) Ascl. 153.8, cf. Syr. 15.2-3 [B 2, 996 b 1-8]. Après avoir énuméré les apories (B 1), Aristote passe à la discussion, en proposant, pour chacune d'entre elles, des arguments *pro* et *contra*, sans toutefois prendre position en faveur de l'une ou de l'autre solution. A la différence d'Aristote, Syrianus et Asclépius ne maintiennent pas leur neutralité et indiquent clairement quels sont les arguments valables et quelle est la solution à adopter (c'est déjà dans l'exégèse du premier chapitre, c'est-à-dire de la liste des apories, qu'ils répondent à chaque aporie). C'est ainsi que, lorsqu'ils commentent le premier argument en faveur de l'unité de la science des causes, aussi bien Syrianus qu'Asclépius soulignent que, par cet argument, Aristote commence à démontrer la thèse correcte.

| Syr. 15.2-3 | Ascl. 153.8 |
| --- | --- |
| Τὸ ἀντικείμενον κατασκευάζει, ὃ καὶ ἀληθές ἐστι [...] καὶ ἀρεστὸν αὐτῷ. | Ἐντεῦθεν τῷ ὄντι μαρτυρεῖ καὶ συνηγορεῖ τῇ ἀληθείᾳ. |

(19) Ascl. 154.34-36, cf. Syr. 16.36-17.4 [B 2, 996 b 18-22][106]. Aristote affirme qu'il n'y a de vraie connaissance que lorsqu'on connaît l'essence, qui constitue l'aboutissement et la cause ultime de toute recherche. Asclépius emprunte à Syrianus l'exemple qui sert à éclaircir cette affirmation : pourquoi apprend-on la musique ? Pour s'instruire. Et pourquoi s'instruire ? Pour être savant. Et pourquoi vouloir être savant ? Parce que l'homme est capable de science, et cela parce qu'il est raisonnable, ce qui représente justement la définition et l'essence de l'homme.

(20) Ascl. 155.10-14, cf. Syr. 17.10-13 [B 2, 996 b 20-21][107]. Construire un carré équivalent à un rectangle, dit Aristote, signifie découvrir une moyenne proportionnelle. Syrianus et Asclépius partagent le même exemple de quadrature : un rectangle dont les côtés mesurent respectivement 9 et 4, équivaut à un carré dont le côté mesure 6, qui est la moyenne proportionnelle entre 9 et 4.

(21) Ascl. 157.27-28 [B 2, 996 b 26 ss.], cf. Syr. 15.7 [B 2, 996 b 1-6] et Syr. 27.29-30 [B 2, 997 b 34-998 a 6][108]. Bien que ces passages ne se réfèrent pas à la même péricope, le texte d'Asclépius : διαμαχήσονται πρὸς ἀλλήλας ἀμφότεραι αἱ ἐπιστῆμαι περὶ τῶν πρωτείων, semble s'inspirer de formules analogues de Syrianus : πολλαί τε

[106] Signalé *ibid.*
[107] Signalé *ibid.*
[108] Signalé *ibid.*

σοφίαι ἔσονται καὶ ἀμφισβητήσουσι περὶ πρωτείων (p. 15.7) ; περὶ πρωτείων ἀμφισβητεῖ (p. 27.29-30).

(22) Ascl. 158.11-28, cf. Syr. 18.9-31 [B 2, 996 b 26-33]. Dans la réponse à la deuxième aporie (est-ce qu'il appartient à la même science d'étudier les principes de la substance et les principes de la démonstration ?), plusieurs éléments du commentaire d'Asclépius sont empruntés à Syrianus :

(a) L'expression αἱ κοιναὶ ἔννοιαι, qui correspond à τὰς κοινὰς δόξας de 996 b 28, est commune aux deux commentateurs[109] :

| Syr. 18.9-10 | Ascl. 158.11 |
| --- | --- |
| ἀποδεικτικὰς μὲν οὖν ἀρχὰς τὰς κοινὰς ἐννοίας ἀποφαίνεται εἶναι. | λέγω δὴ ἀποδεικτικὰς ἀρχὰς τὰς κοινὰς ἐννοίας. |

(b) L'idée selon laquelle rien ne peut échapper au principe de contradiction :

| Syr. 18.19 | Ascl. 158.14-15 |
| --- | --- |
| αὐτὴν (*scil.* τὴν ἀντίφασιν) οὐδὲν διαφεύγει. | καὶ ὥς φησιν ὁ Πλάτων, ὡς ὅτι οὐδὲν τῶν ὄντων καυχήσεται ἐκφυγεῖν τὴν ἀντίφασιν. |

Le texte d'Asclépius est une citation incorrecte de *Soph.* 235 C 4-6, très fréquente chez les commentateurs alexandrins[110]. Il n'est donc pas étonnant que le texte de Syrianus, où n'apparaît aucune mention de Platon, ait été traduit par Asclépius (ou par Ammonius) sous forme d'une citation platonicienne estropiée qui était désormais traditionnelle[111].

(c) Ascl. 158.18-20, cf. Syr. 18.25-27[112] : Le principe de contradiction ne s'applique pas à l'être premier, parce qu'il est au-delà de l'être et de la connaissance.

(d) Ascl. 158.23-29, cf. Syr. 18.29-35 : Là où Aristote s'était contenté d'une formule générique pour désigner les autres principes de la démonstration en dehors du principe de contradiction (καὶ ὅσαι

---

109 Toutefois K. Praechter, *ibid.*, p. 529, observe à juste titre qu'il s'agit d'un « viel verwendeter Schulterminus ». Cf. aussi *infra*, p. 186, n. 164.

110 Cf. *Prolégomènes à la philosophie de Platon*, cit., p. LXXXV-LXXXVI et n. 125

111 L'affirmation de K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 529 [262], selon laquelle ce parallèle ne s'explique qu'en supposant une source commune à Syrianus et à Asclépius (ou bien « ein merkwürdiger Zufall »), semble donc injustifiée. Le passage du texte de Syrianus à celui d'Asclépius est très naturel, étant donné le caractère de "dicton" qu'a la prétendue citation platonicienne d'Asclépius.

112 Signalé par K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 529 [262].

ἄλλαι τοιαῦται προτάσεις, 996 b 30-31), Syrianus et Asclépius en énumèrent quelques-uns :

| Syr. p. 18 | Ascl. p. 158 |
| --- | --- |
| — ll. 31-33 : μηδεμίαν οὐσίαν ἐκ τοῦ μὴ ὄντος γίγνεσθαι μηδὲ εἰς τὸ μηδαμῇ μηδαμῶς ὂν ἀπόλλυσθαι. | — l. 25 : καὶ ὅτι οὐδὲν γίνεται, φησί (*scil.* Ammonius), ἐκ τοῦ μηδαμῇ μηδαμῶς ὄντος. |
| — l. 31 : μηδὲν μάτην ποιεῖν τὴν φύσιν μηδὲ πολλῷ πλέον τὸν θεόν. | — ll. 27-28 : καὶ πάλιν ὅτι οὐδὲν μάτην οὔτε ὁ θεὸς οὔτε δὲ ἡ φύσις ποιεῖ. |

(23) Ascl. 159.17-18, cf. Syr. 19.3-4 [B 2, 996 b 33-997 a 2][113]. Le syllogisme hypothétique par lequel Aristote démontre qu'il n'appartient pas à la même science d'étudier les causes de la substance et les causes de la démonstration, est jugé correct dans son ensemble, mais faux quant à une des prémisses, celle selon laquelle la connaissance des axiomes que possèdent les sciences particulières, est identique à la connaissance qu'en possède la philosophie première.

| Syr. 19.3-4 | Ascl. 159.17-18 |
| --- | --- |
| ὑγιὲς μὲν τὸ συνημμένον, ἴδωμεν δὲ τὴν πρόσληψιν. | τὸ μὲν συνημμένον τοῦ συλλογισμοῦ ἔρρωται, ἡ δὲ πρόσληψις οὐδαμῶς ὑγιῶς ἔχει. |

(24) Ascl. 163.11-15, cf. Syr. 21.19-25 [B 2, 997 a 18-19]. Asclépius partage avec Syrianus l'idée selon laquelle les sciences particulières étudient les propriétés qui appartiennent à leurs objets particuliers, alors que la philosophie première étudie les propriétés universelles.

(25) Ascl. 165.27-28 [B 2, 997 a 34-35], cf. Syr. 3.37-40 [B 1, 995 b 13-15][114]. A propos de l'aporie « est-ce qu'il y a d'autres substances en dehors des substances sensibles ? »[115], Asclépius tire de Syrianus l'observation selon laquelle Aristote aurait mieux fait de se demander s'il y a d'autres substances en dehors des substances intelligibles, qui sont les substances véritables.

(26) Ascl. 168.31-169.1, cf. Syr. 24.4-24 [B 2, 997 b 14-18]. Un des arguments qu'Aristote propose contre l'existence de réalités

---

113 Signalé *ibid.*

114 Signalé *ibid.*, p. 527 [260].

115 Cette aporie est formulée en B 1, 995 b 13-15, et discutée en B 2, 997 a 34 ss. On comprend donc que, lors de la discussion de l'aporie, Asclépius peut reprendre une remarque que Syrianus avait faite à propos de la formulation de l'aporie. Cela explique aussi que la phrase d'Ascl. 165.29-30 (discussion de l'aporie) : κυρίως γὰρ οὐσίαι αἱ νοηταὶ μόναι ὑπάρχουσι, répète la phrase d'Ascl. 142.5-6 (formulation de l'aporie) : κυρίως οὐσίαι τὰ νοητὰ μόνα ὑπάρχει.

intermédiaires entre les réalités sensibles et les Idées, est le suivant : si l'on suppose de telles réalités intermédiaires, il s'ensuit qu'il y a des lignes intermédiaires entre la Ligne en soi et la ligne sensible, en sorte que, puisque l'astronomie est une des sciences mathématiques, il y aura d'autres corps célestes en dehors des corps célestes sensibles. L'exégèse de Syrianus consiste à faire de cette conclusion absurde la thèse platonicienne à défendre, thèse qui non seulement n'est pas absurde, mais est la seule qu'il faut retenir. En effet, il y a un ciel et un soleil sensibles, un ciel et un soleil qui existent dans les âmes des astres et qui sont plus vrais que leurs analogues sensibles, et un ciel et un soleil qui existent dans le démiurge (niveaux sensible, dianoétique et noétique). Cette réponse de Syrianus se lit aussi chez Asclépius : il existe un ciel sensible, un ciel dianoétique (dans l'âme) et un ciel intelligible dans le démiurge.

(27) Ascl. 169.18-170.3, cf. Syr. 24.35-25.23 [B 2, 997 b 20-24]. Les mêmes difficultés, poursuit Aristote, qui viennent d'être mises en évidence à propos de l'astronomie, surgissent à propos de l'optique et de l'harmonie. Si l'on admet, en effet, l'existence de réalités intermédiaires entre les Idées et les sensibles, il s'ensuit qu'il y a des sensations intermédiaires, nécessaires pour saisir ces réalités. Dans son exégèse de ce passage, Syrianus continue sur le même ton polémique à l'égard d'Aristote, qui, d'une part, admet que nous avons les yeux de l'intellect en plus de nos yeux corporels, et, d'autre part, affirme que les objets de notre vision intellectuelle sont inexistants. On parviendra ainsi à la conclusion absurde que nos sensations portent sur des objets réels, alors que notre intellect n'a aucune capacité de saisir la réalité. Il y a donc des réalités perçues par notre œil intellectuel, réalités qui sont immobiles quant au mouvement corporel, mais sont mues d'un mouvement intellectuel. Il en va de même pour les harmonies des planètes. D'ailleurs, la connexion qu'Aristote établit entre les formes intellectuelles et le Bien premier, est la plus belle et la plus divine des harmonies. Quant à l'affirmation (997 b 23-24) selon laquelle ces réalités intermédiaires seraient sensibles et requerraient des sensations, Aristote a été trompé par l'homonymie : elles ne sont ni sensibles ni ne requièrent des sensations, mais plutôt des intellections.

La solution de Syrianus est reprise par Asclépius, qui, lui aussi, invoque le témoignage d'Aristote lui-même pour affirmer qu'il y a une vue de l'intellect. Il existe, dit Asclépius dans la foulée de Syrianus, une harmonie sensible, une harmonie dianoétique, c'est-à-

dire les proportions de l'harmonie indicible que nous avons dans notre âme, et une harmonie intelligible. La conversion des intellects qui meuvent les sphères célestes vers le principe unique de toutes les choses, est, elle aussi, une harmonie intelligible.

(28) Ascl. 173.11-16, cf. Syr. 29.13-20 [B 3, 998 a 20 ss.][116]. Asclépius reprend la remarque de Syrianus selon laquelle Aristote ne discute pas ici l'aporie concernant les propriétés par soi de l'être (identique/différent, semblable/dissemblable etc.) parce qu'il en parlera dans le livre Γ.

(29) Ascl. 176.9-13, cf. Syr. 30.6-10 et 15-17 [B 3, 998 b 9-11]. Aristote cite l'opinion de ces philosophes qui « admettent comme éléments des êtres l'Un ou l'Être, et le Grand et le Petit ». Asclépius semble tirer de Syrianus l'identification de ces philosophes à Platon et aux Pythagoriciens, car Alex. 203.30 mentionne seulement Platon, alors que le fait d'associer les Pythagoriciens à Platon est un trait typique de l'exégèse de Syrianus.

Alex. 203.28-30
οἱ γὰρ τὸ ἓν καὶ τὸ ὂν καὶ τὸ μέγα καὶ τὸ μικρὸν ἀρχὰς ὑποθέμενοι τῶν ὄντων ὡς γένη ταῦτα τῶν ὄντων ἀρχὰς ὑπέθεντο. Εἴη δ' ἂν ἡ δόξα Πλάτωνος.

Syr. 30.15-17
ἐρεῖ τὰς αἰτίας [τὰς] δι' ἃς τὰ γένη μᾶλλον ἢ τὰ ἐνυπάρχοντα, καὶ τοὺς Πυθαγορείους καὶ Πλάτωνα συνηγόρους ταύτης τῆς δόξης παραστησάμενος κτλ.

Ascl. 176.9-10
Ὅτι γένη ὑπάρχουσιν ἀρχαὶ τῶν ὄντων, μάρτυρα παράγει Πλάτωνα καὶ τοὺς Πυθαγορείους.

En outre, Asclépius partage avec Syrianus la définition du rôle joué par l'Un, par l'Être et par la Dyade :

Syr. 30.7-10
ἐκ μὲν τοῦ ἑνὸς τἀγαθὸν ἐφήκειν τοῖς πᾶσιν ἐθέλοντες, ἐκ δὲ τοῦ ὄντος τὸ εἶναι, ἐκ δὲ τῆς ἀορίστου δυάδος τάς τε δυνάμεις καὶ τὰς ἐνεργείας καὶ τὰς κινήσεις καὶ προόδους καὶ αὐξήσεις παντοδαπάς.

Ascl. 176.11-13
δῆλον δὲ ὅτι συμβολικῶς[117] τὸ μὲν ἓν ὡς προακτικὸν[118] τῶν πάντων, τὸ δὲ ὂν ὡς αἴτιον τῆς τῶν πάντων ὑποστάσεως, τὴν δὲ δυάδα ὡς αἰτίαν τῆς προόδου.

---

[116] Signalé par K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 529 [262].

[117] L'interprétation allégorique (συμβολικῶς) de doctrines platoniciennes ou pythagoriciennes particulièrement exposées aux critiques d'Aristote, telles que la doctrine des Idées-Nombres ou la doctrine des principes, est très fréquente chez Asclépius : cf. p. 30.16, 34.7, 37.34, 38.2.11, 40.12, 47.21, 64.39, 65.27, 92.31.34, 96.11, 98.33, 102.17, 104.35, 108.27, 151.8, 151.12-13, 197.18, 219.29, 251.33,

On notera la brièveté du texte d'Asclépius par rapport à celui de Syrianus dans la définition du rôle de la Dyade.

(30) Ascl. 178.27-29, cf. Syr. 32.4-5 et 38-40 [B 3, 998 b 22-28]. Ce passage d'Aristote, dans lequel il est question du rapport entre le genre et ses différences, donne à Syrianus l'occasion de critiquer la doctrine péripatéticienne des différences et, en particulier, Alexandre[119]. Cette critique s'ouvre et se clôt par l'affirmation selon laquelle la doctrine péripatéticienne des différences est défectueuse et aurait besoin d'être mieux articulée. La même remarque se lit chez Asclépius.

---

258.38, 379.5, 418.16-17. Il se peut qu'en cela aussi, il se soit inspiré de Syrianus. Cf. Syr. 122.25-29 Ὅτι μὲν καὶ τὰ αἰσθητὰ κατὰ τοὺς ἀριθμοὺς ἔλεγον δημιουργεῖσθαι παρὰ τῆς φύσεως οἱ ἄνδρες (= les Pythagoriciens et les Platoniciens), ὁμολογητέον· οὐ μὴν κατὰ τοὺς μαθηματικοὺς ἀλλὰ κατὰ τοὺς φυσικούς. Συμβολικῶς δὲ ἑρμηνεύοντας οὐδὲν ἦν ἀπίθανον καὶ διὰ μαθηματικῶν ὀνομάτων περὶ τῆς ἑκάστου τῶν αἰσθητῶν ἰδιότητος ἐνδείκνυσθαι ; p. 169.6-9 ὥσπερ καὶ τὸ ἄνισον [...] ὅταν ἐπὶ τῆς πρώτης δυάδος παραλαμβάνηται, συμβολικῶς μὲν τὴν αὐξητικὴν αἰτίαν τῶν ὅλων ἐνδείκνυται ; p. 181.20-22 Συμβολικῶς εὕροις ἂν παρ' ἐκείνοις (= les Platoniciens) ταῦτα λεγόμενα· τὸν γὰρ περιττὸν τοῖς θεοῖς προσοικειοῦντες εἰκότως ἀγένητον εἶναί φασι, τὸν δὲ ἄρτιον τοῖς ἐνύλοις ἀνάλογον λαμβάνοντες γενητὸν καλοῦσι καὶ δυάδι προσοικειοῦσιν. Deux exemples intéressants d'interprétation allégorique de thèses attaquées par Aristote, se lisent dans le commentaire de Philopon sur le *De anima*, p. 73.21-74.29 Hayduck, à propos de la doctrine d'Empédocle selon laquelle l'âme est constituée par les éléments (I 2, 404 b 7-15), et p. 115.22-122.26, à propos de la création de l'âme dans le *Timée* (I 2, 404 b 16-18). Puisque le commentaire de Philopon sur le *De anima* se fonde sur un cours oral d'Ammonius (cf. *supra*, p. 107, n. 33), on peut trouver dans ces deux passages l'écho direct de l'enseignement d'Ammonius (cf. p. 73.21-23 Καὶ δῆλον ὅτι ἐπειδὴ Πυθαγόρειος ἦν ὁ Ἐμπεδοκλῆς, συμβολικὴ δ' ἦν ἡ τῶν Πυθαγορείων διδασκαλία, καὶ αὐτὸς συμβολικῶς περὶ τούτων ἔλεγε ; p. 74.10-11 δῆλον οὖν ὅτι συμβολικῶς ταῦτα διελάμβανεν ὁ Εμπεδοκλῆς ; p. 116.29-30 ὅτι γὰρ διὰ συμβόλων ἐδίδασκον οἱ Πυθαγόρειοι, πρόδηλον καὶ πολλάκις εἰρήκαμεν ; p. 117.8 αὐτὰ δὲ τὰ συμβολικῶς λεγόμενα ; p. 122.19-20 ὅσα ἄρα ὡς περὶ μεγέθους λέγεται τῆς ψυχῆς συμβολικῶς λέγεται). Le premier passage de Philopon, *In De anima*, p. 73.21-74.29 Hayduck, est analysé par J. Mansfeld, *Heresiography in Context*, cit., p. 257-258. Cf. aussi Asclépius, *In Nicomachi Introd. arithm.*, I ιζ 38-41 (interprétation allégorique des nombres circulaires et sphériques).

[118] L'adjectif προακτικός, "producteur", mérite d'être signalé, car il constitue un trait caractéristique du vocabulaire d'Asclépius. Attesté pour la première fois chez Clément d'Alexandrie, *Paed.* I, ch. I, § 1.4, SC 70, p. 110 Marrou-Harl, dans le sens de "celui qui s'occupe de l'éducation", il est inconnu des néoplatoniciens jusqu'au début du VI[e] siècle. On ne le trouve en effet que chez Asclépius, où il est souvent accompagné du génitif objectif τῶν πάντων (*In Met.* 107.12, 123.16, 144.31-32, 146.6, 147.8-9, 176.12, 183.22, 201.10.26, 216.23, 217.2.4, 218.5, 428.11, 430.12), et chez Philopon (*In De anima*, p. 207.15, 217.5-6, 295.17 Hayduck ; *In Phys.*, p. 391.15 Vitelli).

[119] Cf. *supra*, Étude II, p. 72 et n. 2.

| Syr. 32.4-5 et 38-40 | Ascl. 178.27-29 |
|---|---|
| χρὴ μέντοι εἰδέναι, ὅτι πᾶς ὁ τῶν διαφορῶν λόγος ἐπιδιορθώσεως χρῄζει παρὰ τούτοις τοῖς ἀνδράσιν [...] τοσοῦτον δὲ πάλιν ἐπειπόντες, ὅτι διαρθρωτέον τὸν περὶ τῶν διαφορῶν λόγον ταραχωδέστερον διατεθέντα παρ' αὐτοῖς. | ἰστέον οὖν ὅτι οἱ ἐκ τοῦ Περιπάτου οὐ πάνυ διήρθρωσαν τὴν περὶ τῶν διαφορῶν θεωρίαν. |

(31) Ascl. 180.21-25, cf. Syr. 33.2-5 [B 3, 998 b 27-28]. Asclépius tire de Syrianus la formulation de l'argument d'Aristote sous forme d'un syllogisme de la deuxième figure, ainsi que la critique de cet argument, qui ferait usage d'une prémisse fausse : « les principes sont des genres ; l'être et l'un ne sont pas des genres ; donc l'être et l'un ne sont pas des principes ». La premisse « les principes sont des genres » est fausse, parce que tous les principes ne sont pas des genres.

(32) Ascl. 181.8-11, cf. Syr. 33.22-25 [B 3, 998 b 30-999 a 1]. Pour expliquer l'affirmation d'Aristote selon laquelle les différences sont plus principes que les genres, Syrianus et, à sa suite, Asclépius ont recours à l'analogie « genre = matière » et « différence = forme ».

| Syr. 33.22-25 | Ascl. 181.8-11 |
|---|---|
| εἰ γὰρ τὰ γένη ἀρχαί, πολλῷ πλέον αἱ διαφοραί· ὕλης μὲν γὰρ λόγον ἔχει τὰ γένη, τοῦ δὲ εἴδους αἱ διαφοραί, μᾶλλον δὲ τῆς ὕλης τὸ εἶδος ἀρχή· εἰ οὖν τὰ γένη, πολλῷ πλέον αἱ διαφοραί. | αἱ γὰρ διαφοραί, φησίν, εἴδει ἀναλογοῦσι, τουτέστι τὸ λογικόν, τὸ δὲ γένος ὕλῃ ἀναλογεῖ, ὡς εἴρηται ἐν τῇ Εἰσαγωγῇ Πορφυρίου· μᾶλλον δὲ τὸ εἶδος ἀρχὴ ἤπερ ἡ ὕλη, ὥστε μᾶλλον αἱ διαφοραὶ ἀρχαὶ ὑπάρχουσιν ἤπερ τὰ γένη. |

(33) Ascl. 181.14-16, cf. Syr. 33.28-29 [B 3, 998 b 32]. Dans le même passage, Aristote affirme que les différences sont infinies. On remarque un bref parallèle dans l'exemple choisi pour illustrer cette affirmation.

| Syr. 33.28-29 | Ascl. 181.13-16 |
|---|---|
| τίς γὰρ βοτανῶν καὶ λίθων καὶ δένδρων καὶ ζῴων ἁπάντων ἐπεξελθεῖν ταῖς ἐξαλλαγαῖς δυνήσεται ; | οὕτως γὰρ ἄπειροι τῷ ὄντι ἔσονται ἀρχαί, ἐάν τις ὑποθῆται διαφορὰς πάντων τῶν ἐμψύχων, τουτέστι βοτανῶν μύριαι ὅσαι ὑπάρχουσι, καὶ ἀψύχων πάλιν ὁμοίως. |

(34) Ascl. 181.33-35, cf. Syr. 34.14-15 [B 3, 999 a 1-6]. Contre l'argument d'Aristote, selon lequel l'espèce est plus principe que le

genre, parce qu'elle est indivisible, alors que le genre se divise en espèces, Syrianus, suivi d'Asclépius, fait valoir la puissance productrice du genre, qui ne s'épuise pas dans la production des espèces.

| Syr. 34.14-15 | Ascl. 181.33-35 |
| --- | --- |
| ὅλως δὲ οὐδ' οὕτω διαιρεῖται τὸ γένος εἰς εἴδη ὡς δαπανηθῆναι εἰς τὴν τούτων ὑπόστασιν. | κατὰ τοῦτο ἔστι θεάσασθαι τὴν δύναμιν τοῦ γένους καὶ τὴν ὑπερβολὴν τῆς δυνάμεως τῆς οὐσίας, ἐπειδὴ οὐ δαπανᾶταί τι ἐξ αὐτοῦ τοσούτων ἀπογεννωμένων καὶ προερχομένων ἐξ αὐτοῦ. |

(35) Ascl. 179.5-7, cf. Syr. 34.26-28 [B 3, 999 a 6-10]. L'argument d'Aristote, qui vise à montrer que les genres ne sont pas principes, se fonde sur l'idée selon laquelle là où il y a de l'antérieur et du postérieur, il n'y a pas de genre commun qui soit distinct de toutes ses espèces. Pour illustrer la hiérarchie des espèces à l'intérieur du même genre, hiérarchie qui, à la différence de ce que prétend Aristote, ne détruit aucunement l'unité du genre, Syrianus et Asclépius donnent l'exemple des vivants.

| Syr. 34.26-28 | Ascl. 179.5-7 |
| --- | --- |
| καὶ ἵνα μὴ νῦν τὰ οὐράνια καὶ θεῖα καὶ ἀθάνατα καὶ νοερὰ ζῷα τοῖς χερσαίοις καὶ ἐπικήροις καὶ φθαρτοῖς καὶ ἀλογωτάτοις παραβάλλων ὄχλον συνεισφέρω τῷ σκέμματι κτλ. | πρότερα γάρ, εἰ τύχοι, ὑπάρχει τὰ οὐράνια ζῷα, ἥλιόν φημι καὶ σελήνην καὶ τὰ ἄλλα οὐράνια, ἔπειτα τὰ χερσαῖα καὶ τὰ ἄλλα. |

(36) Ascl. 187.16-17, cf. Syr. 37.34-35 [B 4, 999 b 9-10]. Pour gloser l'affirmation d'Aristote selon laquelle tout mouvement a un terme, car aucun mouvement n'est infini, Syrianus emploie l'adjectif ἄσκοπος, qui se lit aussi chez Asclépius[120].

(37) Ascl. 189.25-30, cf. Syr. 39.11-16 [B 4, 999 b 20-23]. L'argument d'Aristote veut montrer que l'hypothèse de l'existence séparée de la forme est absurde : si la forme séparée est une, il s'ensuivra que tous les individus sont un, ce qui est impossible ; mais il est aussi déraisonnable de la poser multiple et différente. La réponse de Syrianus consiste à distinguer entre la forme inséparable, qui est une spécifiquement, mais multiple numériquement, et la forme qui existe dans l'intellect démiurgique, laquelle est le modèle unique de tous

---

[120] Cf. *supra*, Étude II, p. 88.

les individus. La réponse d'Asclépius suit la même ligne : la forme coordonnée aux individus est numériquement différente (la forme de Socrate est différente de la forme de Platon), alors que la forme incoordonnée est une, mais, grâce à sa puissance féconde[121], elle engendre plusieurs individus différents.

(38) Ascl. 189.37-190.1, cf. Syr. 39.30-31 [B 4, 999 b 23-24]. Le problème soulevé par Aristote concerne le rapport existant entre la forme et la matière dans le composé. Asclépius semble tirer de Syrianus le renvoi à Platon, en ce sens qu'au début de leur exégèse, ils affirment tous deux que la difficile question discutée ici par Aristote, avait déjà été posée par Platon. Mais alors que Syrianus mentionne le *Timée* et le *Parménide*, Asclépius cite le *Phédon* et le *Parménide*.

| Syr. 39.30-31 | Ascl. 189.37-190.1 |
|---|---|
| Τῷ ὄντι † ἂν ἄπορος ὁ τρόπος τῆς τῶν εἰδῶν μίξεως· καὶ τοῦτο καὶ αὐτὸς ὁ θεῖος Πλάτων ἔν τε τῷ Τιμαίῳ φησὶ καὶ ἐν τῷ Παρμηνίδῃ δείκνυσιν. | Πάνυ δριμυτάτην ἀπορίαν κινεῖ ἐνταῦθα ὁ Ἀριστοτέλης, ἥντινα ἐζήτησε καὶ ὁ Πλάτων καὶ ἐν τῷ Φαίδωνι καὶ ἐν τῷ Παρμηνίδῃ. |

(39) Ascl. 191.9-10, cf. Syr. 40.36-41.1 [B 4, 999 b 27-1000 a 4]. Très bref parallèle textuel qui pourrait rapprocher les deux textes, car le verbe (ἀπο)τεμαχίζειν, "morceler", n'est pas banal[122].

---

[121] Ascl. 189.29-30 : διὰ τὴν γόνιμον αὐτοῦ δύναμιν. Cette expression est désormais formulaire chez Asclépius : cf. p. 202.11, 206.19, 207.18-19, 208.22, 217.3-4, 225.16, 226.2, 226.7-8, 226.13, 227.37, 232.22-23. Cf. C. Luna, « La doctrine des principes », cit., p. 233-235. Étant donné son caractère scolaire, le commentaire d'Asclépius présente d'autres exemples de ce genre de formules qui expriment des principes ou des thèmes fondamentaux de la philosophie néoplatonicienne. Par exemple, l'idée selon laquelle toutes les choses participent de l'un et de l'être est répétée comme un refrain : cf. p. 204.26 πάντα γὰρ μετέχει τοῦ ὄντος καὶ τοῦ ἑνός ; p. 232.22 πάντα τὰ ὄντα μετέχουσι τοῦ ὄντος ; p. 233.27 πάντα γὰρ μετέχουσι καὶ τοῦ ὄντος καὶ τοῦ ἑνός ; p. 235.12 μετέχουσι γὰρ αὐτοῦ (*scil.* τοῦ ὄντως ὄντος) τὰ πάντα ; p. 236.9-10 πάντα μετέχουσι τοῦ ὄντος καὶ τοῦ ἑνός, τουτέστι ὑπάρξεως καὶ συνεχείας ; p. 236.32 πάντα μετέχουσι καὶ τοῦ ἑνὸς καὶ τοῦ ὄντος ; p. 238.7-8 πᾶσαι (*scil.* αἱ ἐπιστῆμαι) τοῦ ὄντος καὶ τοῦ ἑνὸς μετέχουσι ; p. 238.28 πάντα γὰρ μετέχουσι τοῦ ὄντος ; p. 240.10 πάντα μετέχουσι τοῦ ὄντος ; p. 240.16 μετέχουσι γὰρ πάντα καὶ τῆς ἑνώσεως καὶ τοῦ ὄντος ; p. 240.17-18 πάντα γὰρ ταῦτα μετέχουσι καὶ τοῦ ὄντος καὶ τοῦ ἑνός ; p. 240.31-32 πάντα καὶ τῆς ἑνώσεως μετέχουσι καὶ τοῦ ὄντος ; p. 240.33-34 καὶ ταῦτα γὰρ πάντα μετέχουσιν ἑνώσεως καὶ ὑπάρξεως. On notera qu'à la p. 240, cette formule revient cinq fois !

[122] Le composé ἀποτεμαχίζειν semble être propre à Syrianus et à Proclus : cf. Syr. 40.36, 163.12 ; Hermias, *In Phaedr.*, p. 63.21 et 193.16 Couvreur ; Proclus, *In Remp.* I, p. 89.22 Kroll ; *In Parm.* VI 1074.7 Cousin.

| Syr. 40.36-41.1 | Ascl. 191.9-10 |
| --- | --- |
| ἀποτεμαχίζει γὰρ ἡ ὕλη καὶ ἀπομερίζει τὴν τῶν ἀΰλων καὶ νοερῶν εἰδῶν ἰδιότητα. | ὑπὸ γὰρ τῆς ὕλης τεμαχιζόμενα τὰ ἄτομα οὕτως διαιροῦνται. |

(40) Ascl. 194.31-195.4, cf. Syr. 41.12-25 [B 4, 1000 a 5-7]. Ce parallèle se rapporte à l'affirmation d'Aristote selon laquelle les philosophes contemporains et leurs devanciers ont laissé de côté une question très ardue, à savoir si les principes des êtres corruptibles et ceux des êtres incorruptibles sont les mêmes. Syrianus observe qu'Aristote a tort de dire que cette question n'a jamais été traitée auparavant, car elle a été abordée par Platon dans *Tim.* 41 B 7-C 5 (discours du démiurge aux jeunes dieux). La même remarque et la même citation du *Timée* (41 A 6-C 5) se lisent chez Asclépius[123], qui dépend donc manifestement de Syrianus. Mais Asclépius essaie de justifier cette affirmation d'Aristote par le fait qu'Aristote parlerait ici en tant qu'appartenant à l'école de Platon[124]. Et puisque, effectivement, cette question n'a jamais été soulevée avant Platon, il est vrai de dire qu'elle n'a jamais été soulevée auparavant. Le ton si véhément de Syrianus s'addoucit dans la constatation de l'harmonie qui

[123] La citation de Syrianus est tout à fait littérale, alors que celle d'Asclépius est plutôt une paraphrase. Il est évident que Syrianus a le texte du *Timée* sous les yeux, alors qu'Asclépius écrit ἀπὸ φωνῆς.

[124] Ascl. 194.31-32. Asclépius a recours au thème d'Aristote appartenant à l'école de Platon pour expliquer les affirmations d'Aristote à la première personne du pluriel, dans lesquelles il se présente comme un tenant des doctrines platoniciennes : cf. Ascl. 71.28 (A 9, 990 b 8-9 : ἔτι δὲ καθ' οὓς τρόπους δείκνυμεν ὅτι ἔστι τὰ εἴδη) ; 78.10 (A 9, 990 b 17-18 : ὅλως τε ἀναιροῦσιν οἱ περὶ τῶν εἰδῶν λόγοι ἃ μᾶλλον εἶναι βουλόμεθα) ; 90.31 (A 9, 991 b 3 : ἐν δὲ τῷ Φαίδωνι οὕτως λέγομεν [la phrase d'Asclépius ἐπειδὴ τοῦ αὐτοῦ διδασκαλείου ἦν est insérée à l'intérieur d'un extrait d'Alexandre : Ascl. 90.30-33 = Alex. 106.9-12]) ; 101.6 (A 9, 992 a 10-11 : βουλόμενοι δὲ τὰς οὐσίας ἀνάγειν εἰς τὰς ἀρχὰς μήκη μὲν τίθεμεν ἐκ βραχέος καὶ μακροῦ) ; 166.24 (B 2, 997 b 3-4 : ὡς μὲν οὖν λέγομεν τὰ εἴδη αἴτιά τε καὶ οὐσίας εἶναι καθ' ἑαυτὰς εἴρηται). C'est l'explication déjà suggérée par Alex. 77.34-78.4 (A 9, 990 b 8-9) et, en général, acceptée par la critique moderne (cf. Ross, Introduction, p. xxii ; résumé de la question dans E. Berti, *La filosofia del « primo » Aristotele*, Milano 1997² [1re éd. Padova 1962], p. 132). En effet, selon Asclépius, la véritable cible des critiques d'Aristote n'est pas Platon, mais les interprétations fautives du platonisme, selon lesquelles les Idées existent par elles-mêmes, de manière autonome, indépendamment du démiurge. Cf. surtout p. 69.17-27 et 166.31-167.34. K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 526 [259], voit dans le commentaire d'Asclépius la première attestation de cette interprétation conciliante des critiques anti-platoniciennes d'Aristote, interprétation parfaitement établie chez Simplicius, qui l'aurait héritée de son maître Ammonius. Sur cette question, voir aussi K. Verrycken, « The metaphysics of Ammonius son of Hermeias », cit., p. 224-225 ; Id., « The development of Philoponus' thought and its chronology », dans *Aristotle Transformed*, cit., p. 233-274, en part. p. 236-237, 257.

règne entre les deux philosophes à ce point qu'Aristote peut même se permettre de parler au nom de Platon. L'exégèse de Syrianus est reprise à la lettre par Asclépius, mais elle perd toute sa violence anti-aristotélicienne. C'est un exemple intéressant de la continuité et de l'évolution dans l'attitude des néoplatoniciens à l'égard d'Aristote.

(41) Ascl. 195.25-196.10, cf. Syr. 41.27-42.16 [B 4, 1000 a 9-14]. En 1000 a 5-1001 a 3, Aristote discute l'aporie formulée en 996 a 2-4 : les principes des choses corruptibles et les principes des choses incorruptibles sont-ils les mêmes ou différents ? Sont-ils tous incorruptibles ou bien les principes des choses corruptibles sont-ils corruptibles ? Dans la discussion de cette aporie, Aristote critique d'abord Hésiode et les théologiens (1000 a 9-19) et ensuite Empédocle (1000 a 24-b 20).

En ce qui concerne Hésiode et les théologiens, Aristote rapporte qu'ils affirmaient que les principes sont des dieux, engendrés par des dieux, et que les êtres mortels sont ceux qui n'ont pas goûté le nectar et l'ambroisie. Dans son exégèse de ce passage, Asclépius hérite de Syrianus les éléments suivants :

(a) Hésiode a bien fait d'appeler "dieu" le principe, car le principe de toutes les choses est le dieu qui produit toutes les choses [Syr. 41.27-30 ; Ascl. 195.25-27].

(b) L'obscurité du langage d'Hésiode et des théologiens s'explique par le fait qu'ils ne veulent pas nous transmettre un enseignement, mais parler d'une voix inspirée [Syr. 42.12-16 ; Ascl. 195.27-30].

(c) Interprétation allégorique de l'ambroisie et du nectar. Pour Syrianus, l'ambroisie symbolise la séparation du monde créé, et le nectar, le fait de ne pas être fasciné par les réalités d'ici-bas. Pour Asclépius, l'ambroisie symbolise la perfection du dieu quant à sa propre essence, et le nectar, sa perfection quant à la procession. Malgré la différence des deux interprétations, il est toutefois évident qu'Asclépius hérite de Syrianus l'idée de contrecarrer la critique rationaliste d'Aristote par une interprétation allégorique [Syr. 41.30-42.12 ; Ascl. 195.30-196.10].

(42) Ascl. 197.17-199.11, cf. Syr. 42.35-44.5 [B 4, 1000 a 24-b 17]. En ce qui concerne Empédocle, les éléments qu'Asclépius emprunte à Syrianus sont les suivants :

(a) L'opposition entre le Sphairos et le monde sensible [Syr. 43.16-18 ; Ascl. 197.18-19].

(b) Dans le Sphairos, il n'y a aucune distinction, car c'est l'union

qui règne ; dans le monde sensible, c'est le contraire [Syr. 43.17-21 ; Ascl. 197.21-24].

(c) L'exégèse de la doctrine d'Empédocle : l'Amitié et la Haine symbolisent la Monade et la Dyade, qui sont causes, respectivement, de continuité et d'union (Monade) et de procession (Dyade) [Syr. 43.14-15 et 30-34 ; Ascl. 198.25-26].

(d) Empédocle est un Pythagoricien [Syr. 43.7-8 et 11 ; Ascl. 198.28][125].

(e) Identification du Temps (Χρόνος) à la cause première qui transcende les deux principes [Syr. 43.22-28 ; Ascl. 198.27-29].

(f) Explication du nom Χρόνος assigné à la cause première. Selon Asclépius, cette appellation est due au fait que la cause première, comme le temps, mesure et circonscrit toutes les choses. Selon Syrianus, la raison en est que la perfection qui descend du Premier, mesure les puissances des deux principes. Dans les deux cas, le nom "Temps" s'explique par la notion de "mesure". On remarque toutefois une divergence entre Syrianus et Asclépius : alors que, pour Syrianus, le nom "Temps" a été assigné à la cause première par Empédocle et par Orphée, Asclépius le fait remonter à Pythagore, Parménide et Empédocle [Syr. 43.25-28 ; Ascl. 198.29-32].

(g) Exégèse du fragment B 30 D-K d'Empédocle, cité par Aristote, 1000 b 14-16 :

> ἀλλ' ὅτε δὴ μέγα νεῖκος ἐνὶ μελέεσσιν ἐθρέφθη,
> εἰς τιμάς τ' ἀνόρουσε τελειομένοιο χρόνοιο
> ὅς σφιν ἀμοιβαῖος πλατέος παρ' ἐλήλαται ὅρκου[126].

— ὅρκος : Selon Syr. 43.24-25, Empédocle appelle ὅρκος l'être tout premier en tant qu'il est ἕρκος καὶ φρουρὰ τῶν ἄλλων. L'interprétation d'Ascl. 198.31-32 est analogue : ὡς περατοῦντα καὶ συνέχοντα.

— πλατέος ... ὅρκου : Selon Syr. 44.2-3, Empédocle a défini πλατύς (ample) la cause toute première, parce qu'elle est insaisissable (ἀπερίληπτον) et qu'elle embrasse et mesure toutes les choses en elle-même (ὡς πάντα περιλαβοῦσαν καὶ μετρήσασαν). Pour Ascl. 198.34-199.1, la raison en est que la cause première pourvoit à toutes les choses (ὡς πάλιν χορηγοῦντα τὰ πάντα).

---

[125] Cf. *supra*, p. 154.

[126] « Mais quand la grande Haine se développa dans les membres et qu'elle s'éleva pour réclamer des prérogatives, tandis que s'accomplissait le temps qui leur a été défini en échange d'un large serment... » (trad. A. Martin - O. Primavesi, *L'Empédocle de Strasbourg*, Berlin-New York-Strasbourg 1998, p. 84).

— ἀμοιβαῖος : Selon Syr. 44.3-5, le Temps, à savoir l'être tout premier, a été dit ἀμοιβαῖος, non pas parce qu'il fournit la perfection tantôt à la Monade, tantôt à la Dyade, mais parce qu'il fournit à toutes les deux la perfection qui est propre à chacune. Ascl. 199.1-5 propose une explication qui coïncide avec celle de Syrianus seulement dans sa partie "négative" (l'attribut ἀμοιβαῖος ne signifie pas que la Haine succède à l'Amitié[127]), alors qu'elle en diffère dans sa partie "positive" : ἀμοιβαῖος signifie ce qui, dans le langage ordinaire, est exprimé par le verbe ἀμείβεσθαι, c'est-à-dire "rendre à quelqu'un ce qu'il nous a donné", par ex. "faire du bien à celui qui nous a fait du bien". 'Αμοιβαῖος est donc la disposition de la Dyade à recevoir l'illumination provenant de l'hénade, et à la transmettre aux choses d'ici-bas.

(43) Ascl. 199.37-200.1, cf. Syr. 44.25-28 [B 4, 1001 a 2]. Dans la phrase : τὸ πρῶτον ἀπορηθὲν ἀποτρώγουσιν ὥσπερ τοῦτο μικρόν τι λαμβάνοντες (« il est vrai qu'ils ne font qu'effleurer la difficulté que nous avons posée d'abord, la prenant pour une bagatelle »), le verbe ἀποτρώγειν (effleurer) pose quelque difficulté. Asclépius tire de Syrianus l'image des rats qui s'approchent de la nourriture, s'enfuyant aussitôt après par peur d'être attrapés.

(44) Ascl. 201.21-29, cf. Syr. 45.33-46.1 [B 4, 1001 a 24-26]. L'argument d'Aristote, selon lequel, si l'Un n'est pas une substance, le nombre ne saurait exister comme une réalité séparée des êtres, est jugé faux par Syrianus parce que, à la différence de ce que dit Aristote, le nombre idéal n'est pas constitué d'unités. De la même manière, cet argument est rejeté par Asclépius, parce que le nombre n'est pas composé, mais produit, par l'Un en soi.

(45) Ascl. 207.22-27 et 208.18, cf. Syr. 48.27-28 [B 4, 1001 b 19-25]. Asclépius hérite de Syrianus l'idée que la Monade est analogue à la Nature[128].

(46) Ascl. 209.31-210.3 [B 5, 1001 b 26-28], cf. Syr. 12.28-13.3 [B 1, 996 a 12-15]. L'aporie concerne l'existence réelle des objets mathématiques. Asclépius affirme que, par eux-mêmes, ils ne sont pas de vraies substances parce qu'ils sont dépourvus d'existence réelle (ἀνυπόστατοι). En revanche, les λόγοι transcendants, d'où ils tirent leur être, sont auto-subsistants. Ces λόγοι existent dans la faculté de

---

[127] Ascl. 199.1-2.

[128] L'analogie traditionnelle était "Monade = Forme" et "Dyade = Matière" (cf. Syr. 48.25-26 ; cf. C. Luna, « La doctrine des principes », cit., p. 262-264).

représentation (φαντασία), dans l'opinion (δόξα), dans l'intellect et dans le démiurge. Asclépius reprend ici la solution que Syrianus avait proposée dans son exégèse de la liste des apories (B 1). Les objets mathématiques, disait-il, existent de plusieurs manières : dans les sensibles, dans notre φαντασία et notre δόξα, et comme λόγοι essentiels de l'âme. En tant que φανταστά et δοξαστά, ils ne sont pas des substances ; mais en tant que λόγοι, ils sont des substances.

(47) Ascl. 216.15-22, cf. Syr. 51.18-19 et 28-29 [B 6, 1002 b 12-14]. Pourquoi, se demande Aristote, faut-il poser des réalités, c'est-à-dire les Idées, en dehors des sensibles et des objets mathématiques ? La réponse de Syrianus et d'Asclépius est qu'on pose les Idées parce qu'il faut remonter de la multiplicité à l'unité.

| Syr. 51.18-19 | Ascl. 216.15-16 et 21-22 |
|---|---|
| χρὴ δὲ ἡμᾶς μὴ στῆναι ἐπὶ τοῦ πλήθους ἀλλ' ἐπὶ τὰς ἑκάστων ἐλθεῖν (ἀνελθεῖν *prop. Kroll fort. recte*) μονάδας. | βουλόμενοι ἑαυτοὺς ἀναγαγεῖν ἐκ τοῦ πλήθους ἐπὶ τὰς μονάδας [...] ὥστε βουλόμενοι ἑαυτοὺς ἀναγαγεῖν ἐκ τοῦ πλήθους εἰς μονάδα ἐπρέσβευσαν τὰς ἰδέας. |

Asclépius semble aussi faire écho à Syrianus lorsqu'il affirme que ce désir de remonter de la multiplicité à l'unité n'est pas la seule raison qui a amené à formuler la doctrine des Idées.

| Syr. 51.28-29 | Ascl. 216.22 |
|---|---|
| καὶ τοῦτο δὲ ψευδῶς εἴληπται τὸ διὰ ταύτην μόνην τὴν αἰτίαν ἐπὶ τὰ εἴδη δραμεῖν τοὺς τῆς ἀληθείας φιλοθεάμονας[129]. | χρὴ μέντοι γε γινώσκειν ὅτι οὐ διὰ τοῦτο μόνον κτλ. |

(48) Ascl. 216.36, cf. Syr. 51.26-27 [B 6, 1002 b 14-32]. L'argument par lequel Aristote explique la doctrine des Idées est jugé valable seulement au niveau des réalités d'ici-bas.

| Syr. 51.26-27 | Ascl. 216.36 |
|---|---|
| οὐ δήπου καὶ ἐπὶ τῶν γεννητικῶν καὶ ὑπερτάτων αἰτίων ἐκεῖνα χώραν ἔχει τὰ ἐπιχειρήματα. | ταῦτα ἐπὶ τῶν ἐνταῦθα γινομένων χώραν ἔχουσι. |

---

[129] τοὺς τῆς ἀληθείας φιλοθεάμονας : *Resp.* V 475 E 4. C'est une citation chère à Proclus (cf. *Theol. Plat.* I 9, p. 35.1-2, 10, p. 40.23-24, p. 44.22 ; II 4, p. 34.9-10 ; III 27, p. 97.6 ; IV 26, p. 78.2-3 ; V 11, p. 39.1, 32, p. 117.9-10 ; VI 12, p. 60.6-7, 19, p. 87.16).

(49) Ascl. 218.7-9, cf. Syr. 53.21-24. A la fin du livre B, Syrianus et Asclépius expliquent qu'Aristote n'a pas discuté la 16e aporie (les principes sont-ils en puissance et en acte autrement que par rapport au mouvement ? 996 a 11), parce qu'il a déjà montré que certains principes sont immobiles, tandis que d'autres sont en mouvement.

Syr. 53.21-24
τὸ δὲ ἑκκαιδέκατον (*scil.* οὐκ εἰργάσατο) ὅτι πανταχοῦ συγχωρήσας τὰ μὲν εἶναι φθαρτὰ τῶν ὄντων τὰ δὲ ἀΐδια, εἶχεν ἐξ ἀνάγκης ἑπόμενον τὸ τὰς μὲν τῶν ἀρχῶν κινεῖσθαι τὰς δὲ εἶναι ἀκινήτους.

Ascl. 218.7-9
τὴν τοίνυν ιϛʹ ἀπορίαν, φησί (*scil.* Ammonius), παραλέλοιπεν ὡς σαφεστάτην, ἡνίκα ἔλεγεν ὅτι τῶν ἀρχῶν αἱ μὲν ἀκίνητοι ὑπάρχουσιν αἱ δὲ κινούμεναι.

(50) Ascl. 225.6-7, cf. Syr. 54.3-4 [Γ, proème][130]. Au début de son commentaire sur le livre Γ, Asclépius[131] reprend une remarque de Syrianus à propos de la différence qui distingue le livre Γ du livre B.

Syr. 54.3-4
Ὑφηγηματικὸν μέν ἐστι τοῦτο τὸ βιβλίον καὶ οὐχ ὥσπερ τὸ πρὸ αὐτοῦ ἀπορητικόν.

Ascl. 225.6-7
Τὸ προκείμενον βιβλίον, ὡς εἴρηται, ὑφηγηματικὸν ὑπάρχει, τὸ δὲ πρὸ αὐτοῦ ἀπορητικόν.

(51) Ascl. 225.23-226.4, cf. Syr. 55.7-10 [Γ 1, 1003 a 21]. Pour expliquer la formule d'Aristote : τὸ ὂν ᾗ ὄν, Asclépius semble emprunter à Syrianus une sorte de définition négative, selon laquelle l'être en tant qu'être est ce qui n'est rien d'autre qu'être, qui n'est ni intellect, ni âme, ni aucune autre chose déterminée.

(52) Ascl. 263.26-29, cf. Syr. 67.36-68.11 (Γ 4, 1006 b 34-1007 a 20]. La remarque d'Asclépius : « Il faut savoir qu'aucun des opposés ne coexiste avec son opposé, ni les relatifs ni les contraires, ni l'habitus et la privation, ni, à bien plus forte raison, l'affirmation et la négation, en ce sens qu'ils ne sont pas considérés l'un dans l'autre,

---

[130] Signalé par K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 529-530 [262-263].

[131] Le début du commentaire d'Asclépius sur le livre Γ présente une structure irregulière : il commence par une θεωρία-prologue (p. 222.4-224.12), dont une très grande partie est occupée par un long extrait d'Alexandre (Ascl. 222.24-223.28 + 223.37-224.12 = Alex. 237.3-238.19). Après ce prologue, on trouve la λέξις (p. 224.13-225.4), divisée en deux lemmes et constituée presque entièrement par deux extraits d'Alexandre : Ascl. 224.15-17 et 18-25 = Alex. 239.6-15 ; Ascl. 224.30-225.4 = Alex. 239.18-25. A ce point, on trouve (p. 225.6-11) un nouveau prologue, très bref, qui répète, avec des mots différents, le début du premier prologue, comme si Ammonius était revenu en arrière et avait repris ce qu'il avait déjà dit (voir ὡς εἴρηται, p. 225.6). C'est un phénomène qui n'est pas rare dans les rédactions ἀπὸ φωνῆς. Cf. aussi *supra*, p. 101 et n. 8.

car là où il y a l'habitus, il n'y a pas la privation » n'est pas dictée par le texte aristotélicien, qui ne fait aucune mention de l'habitus et de la privation. Elle semble plutôt s'inspirer du passage parallèle de Syrianus, qui démontre l'impossibilité de la coexistence de l'affirmation et de la négation sur la base de l'impossibilité de la coexistence de l'habitus et de la privation.

(53) Ascl. 275.31-34, cf. Syr. 75.16-18 [Γ 5, 1009 a 36-38]. Aristote affirme que les adversaires du principe de contradiction devraient réfléchir sur le fait qu'en dehors des sensibles il existe une autre substance qui n'est sujette ni au mouvement, ni à la corruption, ni à la génération. Dans l'exégèse de ce passage, on remarque quelques emprunts d'Asclépius à Syrianus :

— Ascl. 275.31 ἔδει αὐτοὺς ἐννοῆσαι, cf. Syr. 75.16 δεῖ δὲ ἐννοεῖν (Arist. ἀξιώσομεν αὐτοὺς ὑπολαμβάνειν ; Alex. 304.29-30 ἀξιώσομεν, φησίν, αὐτοὺς ... ἡγεῖσθαι).

— Ascl. 275.32 τῶν νοητῶν, cf. Syr. 75.16 νοητά (ce terme ne se lit ni chez Aristote ni chez Alexandre).

— Ascl. 275.32 ἐφ' ὧν θεωρεῖται τὸ δυνάμει, cf. Syr. 75.17 ὅπου καὶ τὸ δυνάμει πᾶν διαγέγραπται (aucune mention de τὸ δυνάμει ni chez Aristote ni chez Alexandre).

— Ascl. 276.33 ἀλλ' ἐκεῖσε ἐνέργειαι ὑπάρχουσιν ἄνευ δυνάμεως, cf. Syr. 75.17 καθαραὶ γὰρ ἐνέργειαι τἀκεῖ.

— Ascl. 275.33-34 καὶ οὐκ ἔστιν ἐκεῖσε τὸ ὂν καὶ οὐκ ὄν, cf. Syr. 75.17-18 ἐφ' ὧν οὐδ' ἄχρις ἐμφάσεως ταὐτὸν καὶ ἔστι καὶ οὐκ ἔστι.

(54) Ascl. 280.8-13, cf. Syr. 76.25-28 [Γ 5, 1010 b 1-3]. Asclépius formule l'argument d'Aristote sous forme de syllogisme et le critique parce que la prémisse mineure est fausse. Il s'inspire manifestement de Syrianus.

| Syr. 76.25-28 | Ascl. 280.8-13 |
|---|---|
| Καὶ Πρωταγόραν δὲ διελέγχει πᾶν τὸ φαινόμενον ἀληθὲς εἶναι διϊσχυριζόμενον ὡς δύο ψευδεῖς προτάσεις παραλαμβάνοντα· "πᾶσα φαντασία αἴσθησις, πᾶσα αἴσθησις ἀληθής", δῆλον <τὸ> συμπέρασμα· ἔστι δὲ ἡ μὲν ἐλάττων ὅλη ψευδής, ἡ δὲ μείζων ἐπί τι ψευδής. | ἐκέχρητο δὲ ὁ Πρωταγόρας τοιούτῳ συλλογισμῷ πρὸς τὴν σύστασιν τῆς οἰκείας δόξης, λέγων οὕτως ὅτι ἡ φαντασία ταὐτόν ἐστι τῇ αἰσθήσει, πᾶσα αἴσθησις ἀληθὴς ὑπάρχει, ἡ φαντασία ἄρα ἀληθὴς ὑπάρχει· [...] ἰστέον δὲ ὅτι τούτων τῶν προτάσεων ἡ μὲν ἐλάττων πρότασις παντελῶς ψευδὴς ὑπάρχει. |

(55) Ascl. 283.2-9, cf. Syr. 77.6-8 [Γ 5, 1010 b 26-28]. Encore un parallèle avec des reprises textuelles :

Syr. 77.6-8

ὅλως δὲ οἱ τὰς θέσεις ταύτας εἰσηγούμενοι λόγοι τὰς μὲν οὐσίας ἐκ τῶν πραγμάτων ἀναιρεῖν ἐπιχειροῦσι, τὰς δὲ ἀναγκαίας προτάσεις ἐκ τῶν ἀποδείξεων.

Ascl. 283.2-9

οἱ λόγοι οἱ λέγοντες τὴν ἀντίφασιν συναληθεύειν καὶ ὅτι πᾶς ὁ λέγων ἀλήθειαν λέγει ἀναιροῦσι τὰς οὐσίας τῶν πραγμάτων. Εἰ γὰρ ἐν τῇ σχέσει τῇ πρὸς τὴν αἴσθησιν ἔχοιεν τὸ εἶναι τὰ αἰσθητά, αὐτὰ καθ' αὐτὰ ἀνυπόστατα ὑπάρχουσιν, οἷον τὸ λευκόν, τὸ γλυκύ· οὔτε γὰρ ἔχουσιν <οὐσίαν> ὡρισμένην ὡς πρᾶγμα, καθάπερ φασὶν ἐκεῖνοι οἱ λέγοντες τὴν ἀντίφασιν συναληθεύειν καὶ πάντα ἀληθῆ λέγειν· καὶ γὰρ ὁ λέγων ἄνθρωπος ἀληθεύει καὶ ὁ μὴ λέγων, ὥστε οὐδέν ἐστιν. Ἀναιροῦνται δὲ καὶ (*an* αἱ *add.* ?) προτάσεις αἱ ἀναγκαῖαι.

On remarquera aussi que le passage d'Asclépius revêt, en quelque sorte, le caractère de glose par rapport au texte très concis de Syrianus. Ces deux derniers parallèles sont intéressants, parce qu'ils témoignent d'une utilisation du texte de Syrianus de la part d'Asclépius qui n'est pas seulement doctrinale, mais aussi littérale.

(56) Ascl. 289.19-20, cf. Syr. 78.7 [Γ 6, 1011 b 4-6]. Aristote critique le relativisme de Protagoras par le raisonnement suivant : si toutes les choses sont relatives à la sensation ou à l'opinion que nous en avons, il n'y aura plus rien d'inattendu, car l'existence des choses dépendra de l'opinion que nous avons d'elles. Pour commenter ce passage, Syrianus et Asclépius citent les mêmes vers d'Euripide, *Bacch.* 1390-1391 : καὶ τὰ δοκηθέντ' οὐκ ἐτελέσθη / τῶν δ' ἀδοκήτων πόρον εὗρε θεός[132].

Aucun des passages qui viennent d'être énumérés[133] ne mentionne explicitement le nom de Syrianus. Ils montrent néanmoins que son commentaire sur les livres B et Γ constitue une source très

---

132 La citation d'Asclépius (καὶ τὸ δοκηθὲν οὐκ ἐτελέσθη, τῶν δ' ἀδοκήτων πόρον εὗρε θεός) est plus littérale que celle de Syrianus (τά τε γὰρ δοκηθέντα οὐκ ἐτελέσθη καὶ τῶν ἀδοκήτων πόρος εὑρέθη).

133 K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 528 [261], signale aussi un autre parallèle : Ascl. 30.17-19 [A 4, 984 b 32-985 a 10], cf. Syr. 184.17-20 [N 4, 1091 b 27-32]. Les deux commentateurs citent le même passage platonicien, c'est-à-dire *Theaet.* 176 A 5-8, à l'appui de la thèse selon laquelle il n'existe pas un principe du mal. Il n'est toutefois pas sûr que Syrianus soit la source directe d'Asclépius, car il s'agit d'une citation très naturelle dans ce contexte (cf. aussi Proclus, *In Tim.* III, p. 259.9-11 Diehl). Cf. aussi *infra*, Appendice II, p. 195.

importante du commentaire d'Asclépius sur ces deux livres. Ces citations implicites de Syrianus ne sont jamais littérales, à la différence de ce qui arrive pour les extraits d'Alexandre. On remarque, toutefois, ici et là, quelques reprises textuelles, qui amènent à croire qu'Ammonius utilisait un texte *écrit* de Syrianus, qui était ou bien celui qui nous est parvenu, ou bien une rédaction très semblable. Ces reprises textuelles, si brèves soient-elles, ne sont pas compatibles avec l'hypothèse d'une simple tradition orale dont Ammonius se serait fait l'écho. Une telle tradition peut bien avoir existé et il est même tout à fait probable qu'elle ait existé, mais la tradition orale ne suffit pas à expliquer toutes les reprises textuelles que nous avons mises en évidence. En outre, cette hypothèse ne saurait rendre compte du fait que les deux textes parallèles d'Asclépius et de Syrianus se rapportent toujours à la même péricope de la *Métaphysique*. Il n'arrive jamais qu'Asclépius utilise un passage de Syrianus pour commenter une péricope différente de celle pour laquelle ce passage de Syrianus a été écrit. Cela présuppose, semble-t-il, la consultation d'un texte écrit.

Comme nous l'avons dit, le commentaire d'Asclépius sur le livre Z contient deux citations explicites de Syrianus[134] :

(1) Ascl. 433.9-436.6 [Z 13, 1038 b 9-1039 a 23] : Réponse de Syrianus aux dix arguments par lesquels Aristote démontre que les universaux ne sont pas des substances.

(2) Ascl. 450.18-28 [Z 17, 1041 a 31-32] : Explication de l'affirmation d'Aristote selon laquelle on ne recherche pas la cause efficiente des réalités éternelles, mais seulement des choses soumises à la génération et à la corruption.

Ces deux passages ont été analysés par L. Cardullo, qui affirme que « la méthode exégétique et argumentative du Syrianus cité par Asclépius est tout à fait identique à celle du Syrianus du *Commentaire* dont nous disposons. Il s'agit donc d'un témoignage digne de

[134] Asclépius ne précise pas d'où il tire ces deux citations de Syrianus, qu'il introduit par les formules suivantes : Συριανὸς ὁ φιλόσοφος βοηθῶν τῷ Πλάτωνι ἀντιλέγει τοῖς ὑπ' 'Αριστοτέλους λεγομένοις δέκα ἐπιχειρήμασι καί φησιν ὅτι... (p. 433.9-10) ; ὁ δὲ Συριανός φησιν ὅτι... (p. 450.22). Il est donc difficile de dire s'il s'agit d'un commentaire de Syrianus sur le livre Z de la *Métaphysique*, aujourd'hui perdu, ou bien d'une monographie du genre de celle que Damascius avait consacrée à l'argument des contraires de *Phédon* 69 E 6-72 E 2, et qui a été insérée dans la *reportatio* de son cours sur ce dialogue (cf. L. G. Westerink, *The Greek commentaries on Plato's Phaedo*, t. II (Damascius), *In Phaed.* I, §§ 207-252, et Introduction, p. 16).

foi »[135]. Ce que je voudrais montrer, c'est que ce témoignage d'Asclépius constitue un simple *témoignage*, et sûrement pas une *citation* de Syrianus. En effet, le style de ces deux passages est tout à fait typique du commentaire d'Asclépius, comme le suggèrent les éléments suivants :

— p. 433.13 ταῦτα γὰρ τῷ ὄντι οὐχ ὑπάρχουσιν οὐσίαι : Remarquer le verbe ὑπάρχουσιν dans le sens de εἰσίν et l'adverbe τῷ ὄντι.

— p. 433.14-15 τὰ καθόλου [...] τὰ ἐπὶ τοῖς πολλοῖς : La tripartition des universaux en πρὸ τῶν πολλῶν, ἐν τοῖς πολλοῖς et ἐπὶ τοῖς πολλοῖς, n'est pas attestée chez Syrianus.

— p. 433.18-19 : Le renvoi : ἡ γὰρ Σωκράτους οὐσία, ὡς εἴρηται τῇ προτεραίᾳ, οὐκ ἔστι Πλάτωνος, marque typique de la rédaction ἀπὸ φωνῆς[136], se réfère à p. 428.20-21 : ἡ <ἐν Σωκράτει> οὐσία οὐκ ἔστι ἡ αὐτὴ τῇ ἐν Πλάτωνι οὐσίᾳ. Il s'agit donc, de toute évidence, d'une phrase d'Ammonius, et non pas de Syrianus.

— p. 433.21 λέγομεν οὖν ὅτι τῷ ὄντι... : On a vu que cette locution est caractéristique du commentaire d'Asclépius[137].

— p. 433.10-13 : La phrase : τὰ καθόλου [...] τὰ ἐν τῇ φαντασίᾳ τῇ ἡμετέρᾳ τὸ εἶναι ἔχοντα [...] ταῦτα γὰρ τῷ ὄντι οὐχ ὑπάρχουσιν οὐσίαι a un parallèle à la p. 218.1-2 : ὁ δὲ ἡμέτερος φιλόσοφός <φησι> πρὸς αὐτὸν ὅτι τὰ καθόλου τὰ ἐν τῇ φαντασίᾳ τῷ ὄντι οὐχ ὑπάρχουσιν οὐσίαι, passage qui est attribué explicitement à Ammonius[138]. On notera aussi l'emploi du verbe ὑπάρχειν dans le sens de εἶναι et la présence de τῷ ὄντι, locution adverbiale typique d'Asclépius.

— p. 433.34-35 τὸ καθόλου καὶ τὸ ἐννοηματικὸν καὶ ὑστερογενές. Cf. p. 106.26 τὸ καθόλου τὸ ἐννοηματικόν ; p. 178.38 ἐπὶ τῶν ὑστερογενῶν καὶ ἐννοηματικῶν. L'adjectif ἐννοηματικός n'est pas attesté chez Syrianus.

— p. 434.1 ἐν τῇ ἡμετέρᾳ φαντασίᾳ τὴν ὕπαρξιν ἔχουσι. L'expression ὕπαρξιν ἔχειν est courante chez Asclépius[139], alors qu'elle n'existe pas chez Syrianus.

— p. 434.18 οὔτε γὰρ μιᾶς οὐσίας ἐστὶ δηλωτικόν. L'adjectif δηλωτικός est courant chez Asclépius (cf. en particulier p. 394.30-31 :

[135] L. Cardullo, « Syrianus défenseur de Platon contre Aristote selon le témoignage d'Asclépius (*Métaphysique* 433, 9-436, 6) », dans *Contre Platon*, t. I, *Le platonisme dévoilé*, textes réunis par M. Dixsaut, Paris 1993, p. 197-214, en part. p. 198.

[136] Cf. *supra*, p. 101.

[137] Cf. *supra*, p. 104.

[138] Cf. aussi p. 173.26-27 : τὰ ἐπὶ τοῖς πολλοῖς [...] καὶ ὑστερογενῆ, τουτέστι τὰ ἐν τῇ φαντασίᾳ.

[139] Cf. Ascl. 111.2, 158.1-2, 332.4, 372.25, 380.37-38, 392.6-7, 428.10, 441.20.

τὸ τί ἦν εἶναι οὐσίας ἐστὶ δηλωτικόν [...] ἐκείνη ἡ οὐσία, ἧς ἐστι δηλωτικόν ; p. 396.8-9 : τὸ τί ἦν εἶναι οὐσίας ἐστὶ δηλωτικόν)[140]. Il n'est pas attesté chez Syrianus.

— p. 434.21-22.23.25 οὐσιώδης ποιότης. Cette expression n'est pas attestée chez Syrianus. On la trouve chez Asclépius, p. 429.1-2, 431.16-17, 433.1.

— p. 434.25-26 ἄλλως τε δὴ εἰ μὴ ὑποθώμεθα. Nous avons vu que la locution ἄλλως τε δή est caractéristique d'Asclépius[141]. On peut comparer en particulier p. 157.31 ἄλλως τε δὴ εἰ ὑποθώμεθα, et p. 283.23-24 ἄλλως τε, φησίν, εἴ γε ὑποθώμεθα.

Je pense donc que, même si Asclépius rapporte un témoignage authentique de l'exégèse de Syrianus sur le livre Z, il ne s'agit sûrement pas d'une citation. Il faudrait penser ou bien que le texte de Syrianus a été élaboré par Ammonius et par Asclépius, ou bien qu'il n'y avait pas de texte écrit par Syrianus lui-même, mais seulement des notes de cours ou une simple transmission orale. Dans les deux cas, l'enseignement de Syrianus (écrit ou oral) devait être bien plus riche et plus complexe que ce qu'Asclépius nous restitue. En effet, les passages parallèles "Syrianus-Asclépius" dans les livres B et Γ montrent clairement qu'Asclépius abrège et simplifie le texte de Syrianus du point de vue aussi bien doctrinal que linguistique.

### 4. *Syrianus entre Alexandre et Asclépius*

Dans ce qui précède, nous avons essayé de décrire les rapports "binaires" en analysant les trois couples Alexandre-Syrianus, Alexandre-Asclépius et Syrianus-Asclépius. Mais il y a des passages plus complexes, qui laissent apercevoir les influences "croisées", c'est-à-dire les rapports réciproques des trois commentaires. Autrement dit, ces passages montrent l'évolution de l'exégèse à travers les trois commentaires à la fois[142]. Les exemples suivants sont, me semble-t-il, très éclairants.

---

140 Autres occurrences p. 38.35, 85.21, 97.25, 113.18, 161.19 [= Alex. 189.9], 215.11 [= Alex. 232.2], 261.36, 391.27, 423.22.

141 Cf. *supra*, p. 106.

142 K. Praechter décrit avec une clarté parfaite la position de Syrianus dans l'histoire de l'exégèse aristotélicienne : « Es gilt hier Syrian als Glied zweier sich kreuzender Ketten, derjenigen der Aristoteleskommentatoren auf der einen und der der neuplatonischen Schulhäupter auf der andern Seite, zu begreifen, ihn nach beiden Seiten in den geschichtlichen Zusammenhang einzuordnen » (c. r. de l'éd. Kroll, p. 523 [256]).

(1) Alex. 179.14-21 ; Syr. 9.10-15 ; Ascl. 147.19-24 [B 1, 996 a 1-2][143]. Dans l'énoncé de cette aporie : ἔτι αἱ ἀρχαὶ πότερον ἀριθμῷ ἢ εἴδει ὡρισμέναι, καὶ αἱ ἐν τοῖς λόγοις καὶ αἱ ἐν τῷ ὑποκειμένῳ, les expressions αἱ ἐν τοῖς λόγοις ἀρχαί et αἱ ἐν τῷ ὑποκειμένῳ ἀρχαί sont obscures. Alexandre propose deux explications : (a) les principes ἐν τοῖς λόγοις sont les causes formelles, les principes ἐν τῷ ὑποκειμένῳ sont les causes matérielles ; (b) les principes ἐν τοῖς λόγοις sont les principes de la démonstration, les principes ἐν τῷ ὑποκειμένῳ sont les principes des substances. La double exégèse d'Alexandre est reprise par Syrianus et par Asclépius, sans toutefois qu'Alexandre soit cité ni par Syrianus ni par Asclépius. Mais la citation n'est pas seulement anonyme. Elle est aussi infidèle, car la seconde interprétation n'est plus celle d'Alexandre. Voici les trois passages parallèles :

| Alex. 179.14-21 | Syr. 9.10-15 | Ascl. 147.19-24 |
| --- | --- | --- |
| ζητῆσαι δέ φησιν ὁμοίως δεῖν τοῦτο **(a)** περί τε τῶν εἰδικῶν αἰτίων (ταῦτα γάρ ἐστι τὰ ἐν τῷ λόγῳ· ταῦτα γὰρ καθ' ἃ ὁ λόγος ἑκάστου καὶ ὁ ὁρισμός) καὶ περὶ τῶν ὑλικῶν· ταῦτα γὰρ τὰ ὑποκείμενα. Εἰ δὲ καὶ τὸ ποιητικὸν καὶ τὸ τελικὸν αἴτιον εἴδη καὶ αὐτά, ὡς εἶπεν ἐν Φυσικῇ ἀκροάσει, περὶ πάντων ἂν εἴη τῶν αἰτίων εἰρηκώς. **(b)** Δύναται καὶ τὰ μὲν ἐν τοῖς λόγοις αἴτια εἰρηκέναι περὶ τῶν ἐν ταῖς ἀποδείξεσιν ἀρχῶν (αὗται δέ εἰσι τὰ ἀξιώματα· καὶ γὰρ ἤδη τούτων ἐμνημόνευσε), τὰ δὲ ἐν τῷ ὑποκειμένῳ τὰς τῶν οὐσιῶν ἀρχάς· ὑποκείμεναι γὰρ αἱ οὐσίαι. | τὸ δὲ ἔν τε τοῖς λόγοις καὶ ἐν τῷ ὑποκειμένῳ **(a)** ἤτοι διὰ τὴν διαφορὰν εἴρηκε τῶν αἰτίων, ἵνα τὰ μὲν εἰδικὰ καὶ ποιητικὰ καὶ τελικὰ αἴτια λέγῃ εἶναι τὰς ἐν τοῖς λόγοις ἀρχάς, τὰ δὲ ὑλικὰ τὰς ἐν τῷ ὑποκειμένῳ· **(b)** ἢ τὰς μὲν ἐνδόξως προκαταβεβλημένας φησὶν εἶναι ἐν λόγοις, τὰς δὲ ἀληθῶς ταῖς οὐσίαις ἐνυπαρχούσας ἐν ὑποκειμένῳ. | Διπλῆ ἐξήγησις φέρεται τοῦ ῥησειδίου τούτου· **(a)** μία μὲν τοιαύτη, εἰ ἐν τοῖς λόγοις, τουτέστι τὸ ποιητικὸν αἴτιον καὶ τὸ τελικὸν καὶ τὸ εἰδικόν, ὑποκείμενον δὲ τὸ ὑλικόν· **(b)** ἢ ἐν τοῖς λόγοις ταῖς τῶν παλαιῶν δόξαις, ὅτι καὶ οἱ παλαιότεροι πεπερασμένας ὑπέθεντο τὰς ἀρχάς, καὶ τὸ ὑποκείμενον δέ. Καὶ ἀληθῶς οὕτως ἔχει ὅτι οὐχ ὑπάρχουσιν ἄπειροι αἱ ἀρχαί. |

[143] Signalé par K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 528 [261].

L'interprétation (a) est rapportée correctement par Syrianus et par Asclépius. On remarque toutefois une déformation progressive du texte d'Alexandre. En effet, Alexandre commence par mentionner τὰ εἰδικὰ αἴτια (= ἐν τοῖς λόγοις) et τὰ ὑλικὰ αἴτια (= ἐν τῷ ὑποκειμένῳ). C'est l'opposition fondamentale. Ensuite, comme s'il s'agissait d'une correction et d'une précision, il ajoute τὸ ποιητικόν et τὸ τελικόν, qu'il range du côté de la cause formelle, en s'appuyant sur *Phys.* B 7, 198 a 16-21. De cette manière, il peut conclure qu'Aristote parle ici de toutes les causes. Or, chez Syrianus, ce développement "progressif" de l'exégèse d'Alexandre se perd, car il ne reprend que le résultat définitif, la bipartition des causes en deux classes : les causes formelle, efficiente et finale d'un côté, la cause matérielle de l'autre côté. Mais, au moins, la cause formelle garde la première place. Chez Asclépius, le nivellement des trois causes ἐν τοῖς λόγοις est chose faite : la cause formelle est citée en troisième position et aucun indice ne trahit plus son ancienne prééminence. On a là un exemple de la simplification progressive que le commentaire d'Alexandre a subie.

Voyons maintenant l'exégèse (b). La version originaire d'Alexandre a totalement disparu. Au lieu de parler des principes de la démonstration (ἐν τοῖς λόγοις), opposés aux principes des substances (ἐν τῷ ὑποκειμένῳ), Syrianus interprète αἱ ἐν τοῖς λόγοις ἀρχαί comme les principes qui ont été énoncés d'une façon qui est seulement plausible (ἐνδόξως), en opposition aux principes ἐν τῷ ὑποκειμένῳ, qui seraient, eux, les véritables (ἀληθῶς) principes des substances. Le texte d'Alexandre est trop clair pour qu'on puisse penser que Syrianus l'a mal interprété. Il semble plus vraisemblable que Syrianus a remplacé l'exégèse (b) d'Alexandre par une nouvelle exégèse. Quant à Asclépius, les principes ἐν τοῖς λόγοις sont devenus les principes dont il est question dans les opinions des philosophes précédents, parce que ces philosophes pensaient, eux aussi, que les principes sont limités. La suite du texte d'Asclépius est énigmatique. Comment traduire καὶ τὸ ὑποκείμενον δέ[144] ? Quoi qu'il en soit, il est évident qu'Asclépius n'a pas eu recours au texte d'Alexandre. Peut-être n'a-t-il même pas vu que la double exégèse de ce passage remontait à Alexandre, ce qui est étonnant, étant donné que le passage qui précède est un extrait du commentaire d'Alexandre (Ascl. 147.11-16 = Alex. 179.7-11 ; Ascl. 147.19-24 : exégèse de ἐν τοῖς

---

[144] Cf. K. Praechter, *ibid.*, p. 528 [261] : « der Schluß scheint bei Askl. verderbt ».

λόγοις / ἐν τῷ ὑποκειμένῳ)[145]. On verrait volontier dans le ταῖς τῶν παλαιῶν δόξαις d'Ascl. 147.21-22 un écho du ἐνδόξως de Syr. 9.13, et dans l'ἀληθῶς d'Ascl. 147.23 une reprise (fautive) de l'ἀληθῶς de Syr. 9.14, mais la chose est loin d'être sûre. Il est difficile de dire si Ammonius s'est inspiré de Syrianus ou bien s'il a tenté une interprétation personnelle. Le texte d'Asclépius est trop confus pour qu'on puisse répondre à cette question.

(2) Alex. 181.2-19 ; Syr. 13.18-28 ; Ascl. 149.27-30 [B 2, 996 a 20-21][146]. Dans la discussion de la première aporie (l'étude des principes appartient-il à une seule science ou à plusieurs ?), Aristote propose un premier argument *quod non* : il ne revient pas à une seule science d'étudier tous les principes, parce que les principes ne sont pas contraires entre eux et que seuls les contraires font l'objet de la même science. L'argument d'Aristote est très concis (μιᾶς μὲν γὰρ ἐπιστήμης πῶς ἂν εἴη μὴ ἐναντίας οὔσας τὰς ἀρχὰς γνωρίζειν ;) et Alexandre, suivi de Syrianus et d'Asclépius, le transforme en un syllogisme en bonne forme.

| Alex. 181.2-5 | Syr. 13.18-23 | Ascl. 149.27-30 |
|---|---|---|
| πρὸς ὃ πρῶτον μὲν τοιούτῳ τινὶ δυνάμει λόγῳ χρῆται. Ὧν διαφερόντων κατ' εἶδος ἡ αὐτὴ ἐπιστήμη, ταῦτα ἐναντία ἀλλήλοις, τὰ δὲ αἴτια οὐκ ἔστιν ἐναντία ἀλλήλοις, οὐκ ἄρα ἡ αὐτὴ ἐπιστήμη τῶν διαφερόντων κατ' εἶδος αἰτίων. Ἔστι μὲν οὖν ὁ λόγος ἐν δευτέρῳ σχήματι. | Ὁ συλλογισμὸς δυνάμει τοιοῦτός ἐστιν· τὰ αἴτια τὰ τῷ εἴδει διαφέροντα οὐκ ἔστιν ἐναντία· τῶν τῷ εἴδει διαφερόντων καὶ μὴ ὄντων ἐναντίων οὐκ ἔστι μία ἐπιστήμη· τῶν αἰτίων ἄρα οὐκ ἔστι μία ἐπιστήμη. Καὶ ἐν δευτέρῳ σχήματι· τὰ αἴτια <τὰ> τῷ εἴδει διαφέροντα οὐκ ἐναντία· τὰ ὑπὸ μίαν ἐπιστήμην ἐὰν τῷ εἴδει διενέγκῃ, ἐναντία ἐστί· τὰ αἴτια οὐκ ἔστιν ὑπὸ μίαν ἐπιστήμην. | φησὶν ὅτι αἱ ἀρχαὶ οὐχ ὑπάρχουσιν ἐναντίαι, καθὸ ἀρχαί, καὶ μάλιστα αἱ πρώτισται, οἷον τὸ ποιητικὸν τὸ τελικόν, τὸ εἰδικὸν τὸ ὑλικόν. Αἱ οὖν ἀρχαὶ οὐχ ὑπάρχουσιν ἐναντίαι, ἡ δὲ μία ἐπιστήμη τῶν ἐναντίων ἐστί· τῶν ἄρα ἀρχῶν οὐκ ἔστι μία ἐπιστήμη. |

145 Cela confirme l'impression que l'addition des extraits d'Alexandre au noyau constitué par les notes prises au cours oral d'Ammonius se faisait de façon presque mécanique, en ce sens qu'Asclépius se serait limité à juxtaposer les extraits d'Alexandre à ses propres notes, qu'il n'aurait ni élaborées ni corrigées à l'aide du texte d'Alexandre. Ces deux composantes restent donc séparées, ce qui garantit la fidélité du témoignage d'Asclépius par rapport au cours d'Ammonius (cf. K. Verrycken, « The metaphysics of Ammonius son of Hermeias », cit., p. 204).

146 Signalé par K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 529 [262].

On remarquera que Syrianus reprend le syllogisme d'Alexandre en deuxième figure ainsi que l'expression διαφέρειν τῷ εἴδει, qu'il ne trouvait pas chez Aristote. Toutefois, il intervertit les deux prémisses du syllogisme d'Alexandre[147] et le fait précéder par un syllogisme de la première figure[148], qui n'existe pas chez Alexandre. Et c'est justement ce syllogisme de Syrianus de la première figure qui est repris par Asclépius[149]. Après la reformulation syllogistique de l'argument d'Aristote[150], Alexandre remarque que le syllogisme n'est pas correct parce que la prémisse majeure est fausse. Il n'est pas vrai, en effet, que seuls les contraires fassent l'objet de la même science, car il y a des choses qui, tout en n'étant pas contraires, font l'objet de la même science. Cette critique d'Alexandre est reprise par Syrianus et par Asclépius[151]. A la différence de Syrianus, Asclépius reprend aussi l'exemple d'Alexandre : les théorèmes géométriques sont étudiés par une seule et même science, tout en n'étant pas contraires entre eux[152]. Il semble donc qu'Asclépius a consulté les deux commentaires en même temps, car le syllogisme en première figure est propre à Syrianus, alors que l'exemple de la géométrie ne se trouve que chez Alexandre. Le parallèle entre Asclépius et ses devanciers s'arrête ici. Syrianus, quant à lui, reprend aussi la solution qu'Alexandre avait proposée en alternative. Au fond, avait dit Alexandre, les causes sont contraires, en ce sens que la cause matérielle, qui est passive, est contraire aux trois autres causes, qui sont actives[153]. La formulation de Syrianus est plus simple : les causes ne sont pas toujours

---

[147] ALEX. : les choses spécifiquement différentes et qui font l'objet de la même science sont contraires ; les causes ne sont pas contraires ; donc les causes spécifiquement différentes ne font pas l'objet de la même science. SYR. : les causes spécifiquement différentes ne sont pas contraires ; les choses spécifiquement différentes et qui font l'objet de la même science sont contraires ; donc les causes ne font pas l'objet de la même science.

[148] Les causes spécifiquement différentes ne sont pas contraires ; les choses spécifiquement différentes et qui ne sont pas contraires ne font pas l'objet de la même science ; donc les causes spécifiquement différentes ne font pas l'objet de la même science.

[149] Les principes ne sont pas contraires ; les contraires font l'objet de la même science ; donc les principes ne font pas l'objet de la même science.

[150] Sur la reformulation syllogistique des arguments d'Aristote chez les commentateurs grecs, cf. C. Dalimier, « Les enjeux de la reformulation syllogistique chez les commentateurs grecs du *De caelo* d'Aristote », dans *Le commentaire entre tradition et innovation*, cit., p. 377-386.

[151] Alex. 181.6-19 ; Syr. 13.23-25 ; Ascl. 149.34-150.3.

[152] Alex. 181.17 ; Ascl. 150.1-3.

[153] Alex. 181.19-23.

spécifiquement différentes, car la cause finale et la cause efficiente s'identifient parfois à la cause formelle[154].

(3) Alex. 186.13-187.6 ; Syr. 17.25-32 ; Ascl. 155.27-35 [B 2, 996 b 24-26]. Alexandre discute longuement ce passage d'Aristote : ὥστ' ἄλλης ἂν δόξειεν ἐπιστήμης εἶναι τὸ θεωρῆσαι τῶν αἰτίων τούτων ἕκαστον. Cette conclusion, dit-il, n'est pas cohérente avec ce qu'Aristote se proposait de rechercher. L'aporie était en effet la suivante : si la science des causes n'est pas unique, laquelle parmi les sciences des causes doit être appelée sagesse ? Or, Aristote vient de démontrer qu'ont droit à ce nom les sciences qui s'occupent de la cause finale, de la cause formelle et de la cause efficiente. Il aurait donc fallu conclure qu'il y a plusieurs sagesses. Pour échapper à la contradiction, Alexandre propose trois interprétations de cette phrase problématique : (a) l'étude de chacune des causes revient à des sciences différentes, en sorte que la sagesse n'est pas unique[155] ; (b) on pourrait relier cette conclusion à l'affirmation selon laquelle la cause efficiente est différente et contraire par rapport à la cause finale (996 b 23-24), en sorte que ces deux causes ne relèvent pas de la même science[156] ; (c) l'exégèse la meilleure consiste à corriger ὥστ' ἄλλης en ὥστ' οὐκ ἄλλης et à interpréter l'argument de la manière suivante : Aristote avait exclu l'unité de la science des causes parce que les causes ne sont pas contraires l'une à l'autre ; maintenant, il vient de trouver que la cause efficiente et la cause finale sont contraires ; or, puisque la science des contraires est unique, il s'ensuivra que la connaissance de chacune des causes *n*'appartient *pas* à des sciences différentes[157]. Cette longue discussion d'exégèse littérale est considérablement abrégée chez Syrianus et chez Asclépius. Syrianus propose deux intepprétations, dont la première est inconnue d'Alexandre (la conclusion ὥστ' ἄλλης κτλ. est une réduction à l'absurde), alors que la seconde est l'exégèse (c) d'Alexandre, qui est cité nommément. Les deux interprétations de Syrianus sont reprises par Asclépius, mais dans l'ordre inverse. Bien qu'Asclépius cite explicitement Alexandre (ὁ 'Αλέξανδρος 'οὐκ ἄλλης' γράφει, p. 155.27), il semble plus probable que cette citation soit filtrée à travers Syrianus, d'où Asclépius tire l'interprétation fondée sur la réduction

[154] Syr. 13.26-28.
[155] Alex. 186.21-28.
[156] Alex. 186.28-31.
[157] Alex. 186.31-187.6.

à l'absurde (Ascl. 155.32-33 ὅπερ ἐστὶν ἄτοπον, cf. Syr. 17.26 ὡς εἰς ἄτοπον ἀπάγοντος αὐτοῦ τὸν λόγον)[158]. Les trois interprétations proposées par Alexandre se sont donc réduites à une, celle qu'il indiquait préférer (ἢ ἄμεινον γεγράφθαι ὥστ' οὐκ ἄλλης, Alex. 186.31-32), à laquelle une autre s'est ajoutée, due probablement à Syrianus et reprise par Asclépius *tacite*. Si l'on ne possédait que les commentaires de Syrianus et d'Asclépius, il serait bien difficile de deviner, derrière leur brève mention d'Alexandre, la riche discussion qu'Alexandre avait consacrée à ce passage aristotélicien.

(4) Alex. 204.12-15 ; Syr. 30.21-23 ; Ascl. 176.24-25 [B 3, 998 b 12]. Pour expliquer l'affirmation d'Aristote : ὁ μὲν γὰρ λόγος τῆς οὐσίας εἷς, les trois commentateurs renvoient aux *Seconds Analytiques* :

| Alex. 204.12-15 | Syr. 30.21-22 | Ascl. 176.24-25 |
| --- | --- | --- |
| λαμβάνει τὸν ὁρισμὸν τὸν τῆς οὐσίας ἑκάστου δηλωτικὸν ἕνα εἶναι δεδειγμένον ἐν τοῖς Ὑστέροις ἀναλυτικοῖς (ἑκάστῳ γὰρ τῶν ὄντων τὸ εἶναι ἕν ἐστιν ὅ ἐστιν, οὗ ὁ κυρίως ὁρισμὸς δηλωτικός). | Ὅτι εἷς ἐστιν ἑκάστου τῶν εἰδῶν ὁ κυριώτατος ὁρισμός, ἔδειξεν ἐν τοῖς Ὑστέροις Ἀναλυτικοῖς. | ὁ γὰρ κυρίως ὁρισμός, ὡς εἴρηται ἐν τοῖς Ὑστέροις Ἀναλυτικοῖς, εἷς ἐστι. |

Il ne s'agit pas d'une rencontre fortuite, comme le montrent la présence de la même expression : ὁ κυρίως (κυριώτατος) ὁρισμός, et le fait que le renvoi aux *Seconds Analytiques* n'est pas correct, car il s'agit plutôt de *Top.* VI 4, 141 a 35, où on lit la phrase citée par Alexandre : ἑκάστῳ γὰρ τῶν ὄντων ἕν ἐστιν τὸ εἶναι ὅπερ ἐστίν. Il est donc évident que Syrianus et Asclépius n'ont fait que reprendre la citation d'Alexandre, sans la vérifier. Il n'est pas nécessaire de postuler que Syrianus ait été la source intermédiaire d'Asclépius, d'autant plus qu'Asclépius présente la même expression qu'Alexandre, ὁ κυρίως ὁρισμός, alors que Syrianus écrit ὁ κυριώτατος ὁρισμός.

(5) Alex. 210.20-21 ; Syr. 35.27-29 ; Ascl. 183.8 [B 3, 999 a 17-19]. Si l'autorité d'Alexandre est indiscutable dans les questions d'exégèse littérale, ce parallèle montre la nette opposition des points de vue lorsqu'il s'agit de juger de la valeur des arguments qu'Aristote propose en faveur ou contre les deux solutions qu'admet chaque

---

[158] Signalé par K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 529 [262].

aporie. L'affirmation d'Aristote selon laquelle « il faut que la cause, ou principe, existe en dehors des choses dont elle est principe, et puisse en être séparée », affirmation qui vise à prouver que les principes des êtres sont les genres, est ainsi jugée par Alexandre : πάνυ δὲ κατὰ τὸ ἔνδοξον καὶ λογικῶς ἐπικεχείρηκε ταῦτα. C'est probablement en opposition consciente à Alexandre que Syrianus et Asclépius ont exprimé leur approbation : καὶ ἔστι καὶ τὸ ἀξίωμα πανάληθες, ὅτι χωριστὰ εἶναι ὀφείλει τὰ αἴτια καὶ ἡ πᾶσα πρόοδος ὑγιὴς τοῦ λόγου (Syr.) ; αὐτοφυῶς καὶ τῇ φύσει τῶν πραγμάτων ἑπόμενος (Ascl.)[159].

(6) Alex. 211.8-14 ; Syr. 36.12-14 ; Ascl. 185.3-5 [B 4, 999 a 29-32]. L'aporie qu'Aristote discute ici concerne l'existence séparée des universaux. S'il faut supposer que les universaux existent en dehors des particuliers afin de garantir la connaissance (car les individus, étant en nombre infini, ne peuvent pas faire l'objet d'une connaissance scientifique), il s'ensuit, dit Aristote, que les genres existent en dehors des individus, ce qui est impossible (τοῦτο δ' ὅτι ἀδύνατον ἄρτι διηπορήσαμεν). Comment interpréter cette phrase ? Est-il vrai qu'Aristote a démontré tout à l'heure qu'il est impossible que les genres existent en dehors des individus ? Selon Alexandre, cette phrase d'Aristote renvoie à deux endroits précis : 999 a 17-20[160] et 999 a 6-12. A la différence d'Alexandre (et probablement en polémique avec lui), Syrianus affirme qu'Aristote n'a pas démontré que les universaux n'existent pas en dehors des individus, et cela parce que le faux ne peut pas être démontré. Quant à Asclépius, il se place, pour ainsi dire, à mi-chemin entre Alexandre et Syrianus[161]. Aristote, dit-il, a bien fait d'utiliser le verbe διηπορήσαμεν, parce que la vérité ne peut pas être réfutée. Tout ce qu'Aristote a pu faire à propos de cette vérité incontestable qu'est l'existence des universaux, a été de soulever une aporie (διαπορεῖν) à son sujet, mais non pas, certes, de la réfuter. Asclépius montre ainsi une attitude plus conciliante que Syrianus, dont pourtant il dépend. Le verbe διηπορήσαμεν lui permet de défendre Aristote de l'accusation de Syrianus, sans pour autant renier le principe de l'existence des universaux en dehors des

[159] La même expression se lit aussi p. 177.29-30.

[160] τὴν μὲν γὰρ ἀρχὴν δεῖ καὶ τὴν αἰτίαν εἶναι παρὰ τὰ πράγματα ὧν ἀρχή, καὶ δύνασθαι εἶναι χωριζομένην αὐτῶν· τοιοῦτον δέ τι παρὰ τὸ καθ' ἕκαστον εἶναι διὰ τί ἄν τις ὑπολάβοι (cf. *supra*, p. 181, n° 5).

[161] Cf. K. Praechter, c. r. de l'éd. Kroll, p. 526 [259], qui parle de « vermittelnde Tendenz ».

individus. Si donc Syrianus réagit à Alexandre, Asclépius cherche une solution "diplomatique" pour justifier Aristote. C'est comme s'il voulait émousser les angles trop vifs de la polémique anti-aristotélicienne de Syrianus. Voici les trois textes :

| Alex. 211.12-14 | Syr. 36.12-14 | Ascl. 185.3-5 |
|---|---|---|
| ἀλλὰ καὶ πρὸ ὀλίγου δοκεῖ δεδεῖχθαι ὅτι τὸ κοινῶς κατηγορούμενόν τινων οὐδέν ἐστι παρὰ τὰ ὧν κατηγορεῖται. | εἴπωμεν οὖν καὶ ἡμεῖς, ὅτι οὐδὲ ἐν τῷ πρὸ τούτου κεφαλαίῳ δέδεικται μὴ ὄντα τὰ γένη καὶ τὰ εἴδη· πῶς γὰρ τὸ ψεῦδος ἀποδειχθείη ποτ' ἄν ; | καλῶς δὲ εἶπε τὸ διηπορήσαμεν, ἐπειδὴ τὸ ἀληθὲς ὑπ' οὐδενὸς ἐλέγχεται· ἠπόρησε γὰρ μόνον ὅτι οὐκ εἰσίν, οὐ μὴν ἤλεγξεν. |

Il semble probable que le οὐδὲ ἐν τῷ πρὸ τούτου κεφαλαίῳ δέδεικται de Syrianus est une réponse à πρὸ ὀλίγου δοκεῖ δεδεῖχθαι d'Alexandre, et que le τὸ ἀληθὲς ὑπ' οὐδενὸς ἐλέγχεται d'Asclépius reprend πῶς γὰρ τὸ ψεῦδος ἀποδειχθείη ποτ' ἄν ; de Syrianus, en le traduisant dans la citation bien connue du *Gorgias* 473 B 10-11 : τὸ γὰρ ἀληθὲς οὐδέποτε ἐλέγχεται[162].

(7) Alex. 214.16-18 ; Syr. 38.1-4 ; Ascl. 187.21-24 [B 4, 999 b 10]. Cf. *supra*, Étude II, p. 88, n° 18 (b).

(8) Alex. 235.9-11 ; Syr. 51.34-52.2 et 52.9-10 ; Ascl. 217.7-8 [B 6, 1002 b 32-34]. Il s'agit d'une question d'exégèse littérale assez banale. Aristote énonce l'aporie comme suit : πότερον δυνάμει ἐστὶ τὰ στοιχεῖα ἤ τινα ἕτερον τρόπον. L'expression ἤ τινα ἕτερον τρόπον signifie évidemment "en acte", comme l'explique Alexandre, qui juge l'aporie « dialectique » (λογική). Naturellement, son exégèse est reprise par Syrianus, qui y ajoute une pointe malicieuse : Aristote n'a pas dit ἐνεργείᾳ, parce que cela aurait ôté tout caractère aporétique à la question, car il est évident que les principes sont en acte, et non pas en puissance ! La remarque de Syrianus est reprise, à son tour, par Asclépius.

| Alex. 235.9-11 | Syr. 51.34-52.2 et 52.9-10 | Ascl. 217.7-8 |
|---|---|---|
| Ἡ ἀπορία πάνυ λογική· ζητεῖ δὲ πότερον τὰ στοιχεῖα καὶ αἱ τῶν | τὸ γὰρ ἤ τινα ἕτερον τρόπον τὸ ἐνεργείᾳ σημαίνει, ἀποκρύψας | καὶ βουλόμενος κρύψαι τὸν παραλογισμὸν ἐσιώπησε τὸ ἐνεργείᾳ. |

[162] Cf. aussi Syr. 81.3 : οὔτε γὰρ τὸ ἀληθὲς ἐλέγχεταί ποτε κατὰ τὸν θεῖον ἐκεῖνον (*scil.* Platon).

| | |
|---|---|
| ὄντων ἀρχαὶ δυνάμει εἰσὶν ἢ ἐνεργείᾳ· τοῦτο γὰρ σημαίνεται διὰ τοῦ ἤ τινα ἕτερον τρόπον. | ἐξεπίτηδες οἶμαι τοῦτο τὸ ὄνομα, ἵνα μὴ ἀνέλῃ τὸ ἄπορον τοῦ προβλήματος [...] ἀπέκρυψεν δὲ καὶ νῦν τὸ τῆς ἐνεργείας ὄνομα, μετὰ τοῦ καὶ λογικὸν εἶναι τὸ ἐπιχείρημα. |

Encore une fois, donc, l'exégèse d'Alexandre parvient à Asclépius par l'intermédiaire de Syrianus. Il faut remarquer que ce passage d'Asclépius se trouve dans la θεωρία (p. 216.13-218.11). Lorsqu'Asclépius revient sur cette péricope dans la λέξις, il transcrit en entier le passage d'Alexandre (Ascl. 220.8-27 = Alex. 235.9-32) ; de la sorte, la θεωρία transmet l'exégèse d'Ammonius, qui s'inspire de Syrianus, tandis que la λέξις reproduit la source première de cette exégèse : source directe pour Asclépius, indirecte pour Ammonius, qui l'a connue dans l'interprétation malveillante de Syrianus.

(9) Alex. 262.3-8 ; Syr. 63.37-64.2 ; Ascl. 247.4-7 [Γ 2, 1004 b 31-33]. A propos de la thèse selon laquelle les contraires sont à l'origine de toutes les choses, Aristote rapporte quatre opinions anonymes, que les commentateurs identifient de la manière suivante :

> οἱ μὲν γὰρ περιττὸν καὶ ἄρτιον(a), οἱ δὲ θερμὸν καὶ ψυχρόν(b), οἱ δὲ πέρας καὶ ἄπειρον(c), οἱ δὲ φιλίαν καὶ νεῖκος(d) [1004 b 31-33].

> (a) Alex. 262.5, Syr. 63.38, Ascl. 247.5 οἱ Πυθαγόρειοι. ‖ (b) Alex. 262.5-6 οἱ μανώσει καὶ πυκνώσει τἆλλα γεννῶντες ἢ ὡς Παρμενίδης πῦρ καὶ γῆν στοιχεῖα ποιῶν ; Syr. 64.1 Παρμενίδης δὲ πῦρ καὶ γῆν ; Ascl. 247.5-6 ὁ Παρμενίδης. ‖ (c) Alex. 262.7-8 οἱ τὸ ἓν καὶ τὴν ἀόριστον δυάδα ἐν ταῖς ἀρχαῖς θέμενοι ; Syr. 64.1 Πλάτων ; Ascl. 247.6 Πλάτων. ‖ (d) Alex. 262.8, Syr. 64.1, Ascl. 247.7 Ἐμπεδοκλῆς.

En ce qui concerne la deuxième opinion, Alexandre propose deux identifications : (1) ceux qui engendrent toutes les choses par un processus de rarefaction et de condensation, (2) Parménide (feu et terre). Syrianus se borne à reprendre la seconde identification, et c'est probablement dans cette variante simplifiée par Syrianus que l'exégèse d'Alexandre parvient à Asclépius, qui supprime aussi la mention du feu et de la terre, que Syrianus avait héritée d'Alexandre.

(10) Alex. 290.24 ; Syr. 70.27-28 ; Ascl. 267.9 [Γ 4, 1007 b 18 ss.]. Les trois commentateurs partagent le jugement favorable sur l'argument qu'Aristote développe en ce passage pour montrer que les deux propositions contradictoires ne peuvent pas être vraies en même

temps. Il est toutefois difficile de dire s'il y a une dépendance réelle ou s'il s'agit d'une rencontre due au hasard.

| Alex. 290.24 | Syr. 70.27-28 | Ascl. 267.9 |
|---|---|---|
| Πιθανῇ ἐπιχειρήσει χρῆται. | πάνυ δαιμονίως καὶ φιλοσόφως [...] διϊσχυριζόμενος. | Πάνυ δριμυτάτην ἐπιχείρησιν τίθησι καὶ γέμουσαν ἀγχινοίας. |

(11) Alex. 291.20-33 ; Syr. 70.25 et 29-37 ; Ascl. 267.32-268.3 [Γ 4, 1007 b 26-29]. Dans ce passage aristotélicien, l'expression problématique est τὸ ἀόριστον (τὸ ἀόριστον οὖν ἐοίκασι λέγειν). Alexandre explique que l'indéterminé est la matière, parce qu'elle est toutes choses en puissance et rien en acte. Son exégèse est reprise par Syrianus et par Asclépius, mais, ici aussi, Syrianus semble avoir joué le rôle d'intermédiaire entre Alexandre et Asclépius, comme le suggère la présence du verbe περιφαντάζεσθαι[163].

| Syr. 70.25 | Ascl. 267.32-34 et 267.37-268.1 |
|---|---|
| τὴν ὕλην ἐοίκασιν οἱ αὐτοὶ οὗτοι περιφαντάζεσθαι. | ἐοίκασιν οὖν [...] τὴν ὕλην περιφανταζόμενοι ταῦτα λέγειν [...] τὸ ἀόριστον οὖν, φησίν, ἐοίκασι περιφαντάζεσθαι, τουτέστι τὴν ὕλην. |

(12) Alex. 317.32-35 ; Syr. 77.20-21 ; Ascl. 285.10-11 [Γ 6, 1011 a 12-13]. Aristote accuse les adversaires du principe de contradiction de chercher la raison de ce dont il n'y a pas de raison : λόγον γὰρ ζητοῦσιν ὧν οὐκ ἔστι λόγος. Quelles sont les choses dont on ne peut pas chercher la raison ? Les trois commentateurs répondent comme suit :

| Alex. 317.34-35 | Syr. 77.20-21 | Ascl. 285.10-11 |
|---|---|---|
| ἔστι δὲ ταῦτα αἵ τε αἰσθήσεις καὶ τὰ ἀξιώματα καὶ αἱ φυσικαί τε καὶ κοιναὶ ἔννοιαι. | ἔχομεν δὲ καὶ κοινὰς ἐννοίας, δι' ὧν πολλὰ δυνάμεθα συνορᾶν. | οἱ οὖν τοιοῦτοι ἀναιροῦσι καὶ τὰς κοινὰς ἐννοίας βουλόμενοι πάντα ἀποδεικτικὰ εἶναι. |

---

163 Le verbe περιφαντάζεσθαι, assez rare, n'est pas attesté avant Syrianus : Syr. 70.25 ; Simplicius, *In De caelo*, p. 313.8 Heiberg ; *In Ench. Epict.* XL 49 Hadot$^2$ ; Philopon, *In De anima*, p. 247.8 Hayduck ; *In Phys.*, p. 24.30, 612.8 Vitelli ; Asclépius, *In Met.*, p. 61.14, 267.33.37 ; Ps. Alexandre, *In Met.*, p. 514.20 ; Sophonias, *In De anima*, p. 51.15 Hayduck. Il faut toutefois remarquer que la présence du surcomposé συμπεριφαντάζεσθαι chez Marc Aurèle, X 38.2 (Μηδέποτε συμπεριφαντάζου τὸ περικείμενον ἀγγειῶδες), témoigne de l'existence de περιφαντάζεσθαι déjà au II$^e$ siècle.

L'expression κοιναὶ ἔννοιαι est commune aux trois textes[164]. Elle vient sûrement d'Alexandre et représente, chez Syrianus et Asclépius, ce qui reste de l'exégèse plus complexe d'Alexandre. Même si l'on ne saurait exclure que Syrianus et Asclépius l'aient tirée tous deux directement d'Alexandre, il me semble plus probable qu'elle soit arrivée à Asclépius par l'intermédiaire de Syrianus. Si Asclépius avait lu le texte d'Alexandre, on expliquerait mal que parmi les trois termes cités par Alexandre (αἵ τε αἰσθήσεις καὶ τὰ ἀξιώματα καὶ αἱ φυσικαί τε καὶ κοιναὶ ἔννοιαι), son choix fût tombé exactement sur le même terme qu'avait choisi Syrianus.

[164] Sur cette expression, cf. H. D. Saffrey, L. G. Westerink, *Proclus, Théologie Platonicienne*, I, Paris 1968, p. 110, n. 4 (p. 159-161 des *Notes compl.*).

# CONCLUSIONS

Les résultats des études qui précèdent peuvent être résumés de la façon suivante :

(1) Le commentaire du Ps. Alexandre sur les livres E-N de la *Métaphysique* est un ouvrage de Michel d'Éphèse (XII^e s.).

(2) Michel d'Éphèse n'a connu que les livres A-Δ du commentaire d'Alexandre, alors que Syrianus (V^e s.) a eu accès au commentaire d'Alexandre dans son intégralité.

(3) Tous les passages parallèles Syrianus-Ps. Alexandre s'expliquent comme des emprunts du Ps. Alexandre à Syrianus.

(4) Michel d'Éphèse n'est pas un faussaire, malgré ses références à la première personne aux livres authentiques du commentaire d'Alexandre.

(5) Le commentaire d'Alexandre a été utilisé par Syrianus dans une mesure bien supérieure à ce que les citations explicites laissent croire. Si l'ensemble du commentaire de Syrianus compte 17 citations explicites d'Alexandre (dont 5 dans le livre B, 2 dans le livre Γ, 7 dans le livre M, 3 dans le livre N), on découvre au moins 34 citations implicites dans les livres B et Γ, les seuls qui soient communs aux deux ouvrages, après la perte des livres E-N du commentaire d'Alexandre.

(6) Dans ses citations, aussi bien explicites qu'implicites, Syrianus ne transcrit jamais le texte d'Alexandre. On remarque toutefois quelques reprises textuelles, qui permettent de conclure qu'il avait le texte d'Alexandre sous les yeux.

(7) Syrianus a eu recours à Alexandre surtout sur des points d'exégèse littérale. Les deux seuls cas d'utilisation doctrinale et polémique sont l'existence des universaux et la doctrine de la différence spécifique.

(8) Le commentaire d'Alexandre est présent dans celui d'Asclépius de plusieurs manières : (a) extraits ; (b) citations non littérales ; (c) citations filtrées à travers le commentaire de Syrianus.

(9) Les extraits du commentaire d'Alexandre, presque toujours anonymes, ne se trouvent que dans les livres A, α, B et Γ. Ils sont dus à Asclépius, qui les a recopiés fidèlement. On remarque de nombreux cas où les extraits d'Alexandre font double emploi avec

l'exégèse d'Ammonius, signe que la rédaction d'Asclépius a été souvent maladroite et mécanique. Le plus souvent, les extraits d'Alexandre sont rattachés au texte d'Ammonius par la simple particule οὖν.

(10) Les citations non littérales d'Alexandre chez Asclépius sont tantôt explicites tantôt anonymes. A la différence des extraits, ces citations se trouvent dans tous les livres. Elles faisaient très probablement partie du cours d'Ammonius. Parmi les citations explicites, celle qui se lit à la p. 265.18-25 semble se rapporter plutôt à Syrianus.

(11) Les citations d'Alexandre filtrées à travers le commentaire de Syrianus que nous avons pu reconnaître jusqu'ici dans le commentaire d'Asclépius sont au nombre de 8. Elles permettent d'étudier le processus de simplification et parfois de déformation que subit le commentaire d'Alexandre dans son utilisation progressive.

(12) Le commentaire de Syrianus a exercé une influence profonde sur le commentaire d'Asclépius. Cette influence se fait sentir sur quatre points :

(a) Pour Asclépius, comme pour Syrianus, commenter la *Métaphysique* signifie essentiellement répondre aux arguments antiplatoniciens d'Aristote.

(b) Par conséquent, le commentaire d'Asclépius sur les livres A et B présente la même structure que celui de Syrianus, à savoir un exposé paraphrastique du texte d'Aristote, suivi d'une réponse à la difficulté soulevée par Aristote. Chez Asclépius, la réponse est introduite par une formule du genre : καὶ ταῦτα μὲν ὁ 'Αριστοτέλης· ἡμεῖς δέ φαμεν πρὸς τοῦτο ὅτι κτλ., qui reprend des expressions analogues de Syrianus, en les figeant dans un schéma très rigide.

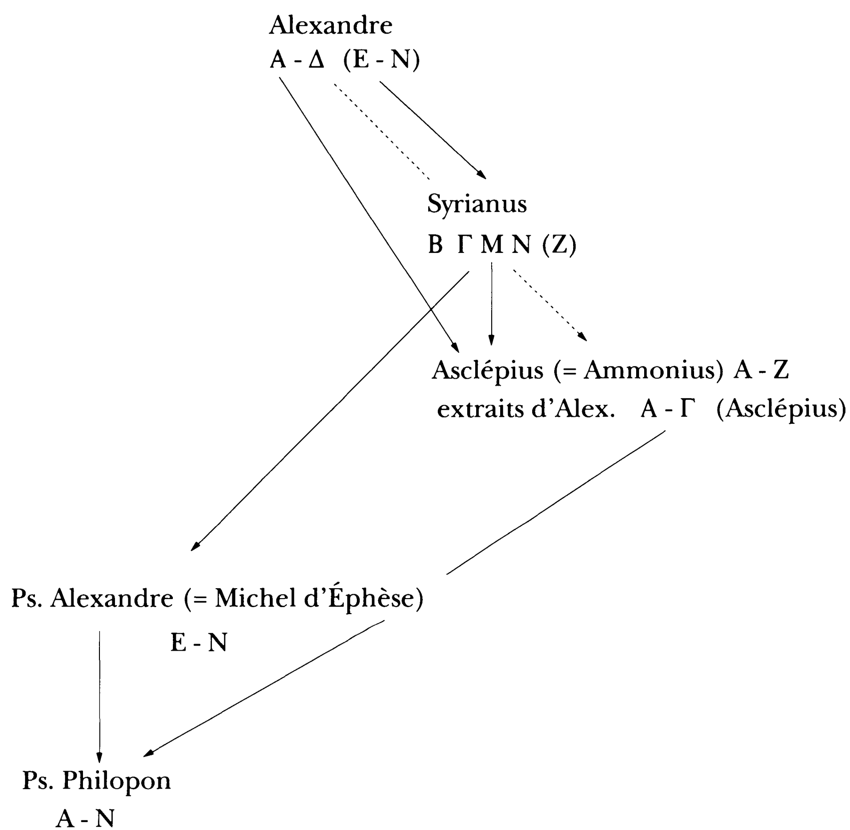
(c) Asclépius semble aussi hériter de Syrianus l'habitude de s'adresser à Aristote par des apostrophes à la deuxième personne du singulier.

(d) Dans les livres B et Γ, Asclépius utilise très souvent le commentaire de Syrianus. Il s'agit toujours de citations anonymes, dans lesquelles on remarque toutefois d'évidentes reprises littérales. Celles-ci amènent à croire qu'Ammonius disposait du texte écrit du commentaire de Syrianus, même si l'on ne peut pas exclure l'existence d'une tradition d'enseignement oral (Syrianus → Proclus (ou Hermias) → Ammonius → Asclépius).

(13) Par rapport à Syrianus, le commentaire d'Asclépius est moins polémique à l'égard d'Aristote et recherche avec zèle l'accord entre Platon et Aristote, toujours considéré comme appartenant à l'école

de Platon. Dans cette perspective concordiste, la véritable cible d'Aristote, pour Asclépius, n'est pas Platon, mais les fausses interprétations du platonisme.

(14) D'un point de vue littéraire et conceptuel, le commentaire d'Asclépius représente une simplification et un appauvrissement par rapport à celui de Syrianus, selon le schème que le Père Festugière a mis en lumière à propos des commentaires de Proclus et d'Olympiodore sur l'*Alcibiade*. La langue de Syrianus, riche, neuve et variée, s'affadit dans des formules qui trahissent la pratique de l'enseignement scolaire. Malgré l'influence doctrinale qu'il a exercée à Alexandrie, ce n'est pas aux commentateurs alexandrins que Syrianus a légué son héritage littéraire, mais à Proclus et, par l'intermédiaire de Proclus, au Ps. Denys, qui devait le transmettre à l'Occident latin.


Alexandre
A - Δ (E - N)
Syrianus
B Γ M N (Z)
Asclépius (= Ammonius) A - Z
extraits d'Alex. A - Γ (Asclépius)
Ps. Alexandre (= Michel d'Éphèse)
E - N
Ps. Philopon
A - N

APPENDICE I

(Étude I, p. 1, n. 2)

*Passages parallèles entre le Ps. Alexandre et Syrianus*

Livre M

| Ps. Alex. = | Syr. | Ps. Alex. = | Syr. |
|---|---|---|---|
| 722.9-13 | 83.37-39 | 753.21-754.1 | 130.8-20 |
| 724.11-12 | 84.13-14 | 758.3-7 | 133.31-34 |
| 725.20-23 | 86.12-14 | 761.21-23 | 138.6-8 |
| 725.26 | 86.18 | 761.32-36 | 138.11-14 |
| 726.4-5 | 86.20-21 | 762.3-11 | 138.14-19 |
| 726.11-13 | 86.23-24 | 762.17-763.3 | 138.24-30 |
| 729.21-27 | 89.30-36 | 765.31-32 | 141.17-18 |
| 729.30-31 | 90.2 | 765.34-36 | 141.7-9 |
| 731.2-12 | 92.12-26 | 766.4-8 | 141.22-26 |
| 731.36-37 | 92.30-31 | 766.28-29 | 142.6-7 |
| 732.14-15 | 93.1 | 767.33-764.26 | 144.5-19 |
| 732.19-26 | 93.22-24 | 768.28-34 | 145.4-6 |
| 734.5-8 | 94.31-34 | 768.37 | 145.20 |
| 734.19-21 | 95.2-4 | 769.22-770.1 | 146.21-28 |
| 734.36-735.3 | 95.19-22 | 771.12-14 | 149.15-16 |
| 737.7-10 | 97.21-24 | 771.15 | 149.25-26 |
| 738.24-739.12 | 99.17-31 | 771.20-21 | 149.27 |
| 739.21-740.1 | 100.15-24 | 771.24 | 149.32-33 |
| 740.14-18 | 103.15-18 | 771.25 | 149.28 |
| 742.11-24 | 115.11-18 | 771.28, 33, 36 | 149.31 |
| 743.6-7 | 121.7-8 | 772.10-13 | 150.7-9 |
| 743.13-17 | 121.11-13 | 772.18-20 | 150.14-15 |
| 744.37-745.2 | 121.32-38 | 772.22-28 | 150.28-32 |
| 745.23-28 | 122.13-15 | 774.21-22 | 151.26 |
| 745.31-35 | 122.18-19 | 774.37-775.10 | 152.2-12 |
| 746.14-15 | 123.17-19 | 775.28-29 | 152.20-21 |
| 748.10-22 | 125.10-27 | 776.3-6 | 152.18-19 |
| 749.3-6 | 126.32-34 | 776.11-17 | 152.30-153.1 |
| 750.4-5 | 127.3-4 | 776.32-777.3 | 153.29-32 |
| 750.19-22 | 127.4-6 | 777.11-21 | 154.5-13 |
| 750.27-34 | 127.19-25 | 777.23-33 | 154.17-20 |
| 752.5-14 | 128.11-18 | 778.8-14 | 154.32-155.4 |
| 752.19-21 | 128.27-30 | 778.16-18 | 155.15-17 |
| 752.33-753.8 | 129.15-25 | 779.29-34 | 156.28-32 |
| 753.11-17 | 129.32-130.6 | 781.20-23 | 158.14-16 |
| | | 785.12-13 | 160.15-16 |

Livre N

| Ps. Alex. = | Syr. | Ps. Alex. = | Syr. |
|---|---|---|---|
| 797.24-28 | 167.9-11 | 823.15-26 | 184.32-185.2 |
| 806.22-23 | 172.13-14 | 823.28-824.2 | 185.6-14 |
| 807.20-26 | 172.31-32 | 824.12-24 | 185.29-36 |
| 808.11-12 | 172.33-34 | 826.35-36 | 187.31-32 |
| 812.1-2 | 175.33-34 | 828.7-9 | 188.15-18 |
| 812.22-24 | 176.6-7 + 10-11 | 829.8-9 | 189.8-9 |
| 812.28-29 | 176.16-17 | 830.26-37 | 189.34-190.2 |
| 815.5-9 | 179.5-6 | 831.14-16 | 190.8-10 |
| 815.21-26 | 179.12-15 | 832.16-27 | 191.13-19 |
| 816.25-26 | 179.16-17 | 833.40-41 | 191.25 |
| 817.34-36 | 180.16-17 | 834.5-11 | 191.29-35 |
| 818.22-23 | 180.32-181.2 | 834.13-14 | 192.31-34 |
| 821.11-20 | 182.9-21 | 835.2-6 | 193.5-8 |
| 821.34 | 183.2 | 835.11-14 | 193.13-15 |
| 822.28 | 183.17 | 835.35-836.1 | 193.32-34 |
| 823.4-12 | 183.31-184.1 | 836.22-33 | 194.17-27 |

# APPENDICE II

## (Étude I, p. 41, n. 76)

### *Les fragments de l'Aristote perdu conservés par Syrianus, Asclépius, le Ps. Alexandre et le Ps. Philopon**

Περὶ φιλοσοφίας

(1) Syr. 159.33-160.5 [M 9, 1086 a 18-21] (= fr. 11, p. 78 Ross ; fr. 11, p. 18 Untersteiner ; test. n° 58, p. 539 Gaiser ; test. n° 25, p. 277 Richard ; fr. 24 Gigon). Ce passage est très probablement tiré du commentaire perdu d'Alexandre sur le livre M.

(2) Ascl. 3.21-33 [proème] (= fr. 8, p. 16 Untersteiner). Ce fragment a été ajouté par M. Untersteiner (voir son édition, p. 132-133) sur la base des observations de H. D. Saffrey, *Le Περὶ φιλοσοφίας d'Aristote et la théorie platonicienne des idées nombres*, Leiden 1955, p. 7-10. Mais H. Cherniss, dans son compte rendu du livre du P. Saffrey, *Gnomon*, 31 (1959), p. 38, a montré que le renvoi d'Asclépius : ἐν τοῖς περὶ σοφίας λόγοις, ne se réfère pas au Περὶ φιλοσοφίας, mais à *Met.* α 1, 993 b 7-11. Ce fragment n'est pas repris dans le recueil de Gigon.

(3) Ascl. 112.16-19 [A 10, 993 a 22-27] (test., p. 73 Ross ; test., p. 2 Untersteiner). H. Cherniss, *art. cit.*, p. 38, a montré que ce renvoi d'Asclépius : εἶτα πάλιν ἐπαγγέλλεται λέγειν περὶ αὐτῶν (*scil.* τῶν ἀρχῶν) ἐν τῷ ἐλάττονι ἄλφα καὶ ἀπορεῖν περὶ αὐτῶν καὶ ἐπιλύεσθαι ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας, ne se réfère pas au Περὶ φιλοσοφίας, mais aux apories du livre B et à leurs solutions dans les livres suivants. Ce témoignage n'est pas repris dans le recueil de Gigon.

(4) Ps. Alex. 777.16-21 [M 9, 1085 a 7-14] (= fr. 11, p. 79 Ross ; test. n° 27B, p. 489 Gaiser ; fr. 11, p. 20 Untersteiner ; test. n° 30, p. 280 Richard ; fr. 32 Gigon). Ce passage du Ps. Alex. 777.16-21 est identique à Syr. 154.9-13, qui devrait donc le remplacer. Aucun des recueils de fragments ne signale le passage de Syrianus, probablement parce que cette citation du

---

* Recueils de fragments aristotéliciens cités dans cet appendice : Aristotelis *Fragmenta selecta*, ed. W. D. Ross, Oxford 1955 ; K. Gaiser, *Platons ungeschriebene Lehre. Studien zur systematischen und geschichtlichen Begründung der Wissenschaften in der Platonischen Schule*, Stuttgart 1963 ; Aristotele, *Della filosofia*, Introduzione, testo, traduzione e commento esegetico di M. Untersteiner, Roma 1963 ; W. Leszl, *Il "De ideis" di Aristotele e la teoria platonica delle idee*, Edizione critica del testo a cura di D. Harlfinger, Firenze 1975 ; M.-D. Richard, *L'enseignement oral de Platon*, Paris 1986 ; *Aristotelis Opera*, t. III, *Librorum deperditorum fragmenta*, ed. O. Gigon, Berlin-New York 1987 ; M. Isnardi Parente, « Testimonia Platonica. Per una raccolta delle principali testimonianze sui λεγόμενα ἄγραφα δόγματα di Platone. Testimonianze di età ellenistica e di età imperiale », *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei*, CCCXCV (1998), Memorie - Serie IX - Volume X - Fasc. 1.

Περὶ φιλοσοφίας chez Syrianus n'est pas relevée dans l'index des *loci aristotelici* de l'édition de Kroll.

Περὶ τἀγαθοῦ

(1) Ascl. 77.2-4 [A 9, 990 b 15-17] (test., p. 113 Ross ; test. n° 48B, p. 528-529 Gaiser ; fr. 95 Gigon ; test. C 8, p. 74-75 Isnardi Parente). En *Met.* A 9, 990 b 11-22, Aristote fait allusion à un certain nombre d'arguments visant la doctrine des Idées. C'est en commentant ce passage d'Aristote qu'Alexandre cite d'assez longs fragments tirés du premier livre du Περὶ ἰδεῶν (Alex. 79.3-88.2 = fr. 3-4 Ross), car Aristote y avait exposé ces arguments de manière analytique. Alexandre renvoie explicitement au Περὶ ἰδεῶν à la fin de son exposé sur l'argument du troisième homme (990 b 17) : τῇ μὲν οὖν πρώτῃ τοῦ τρίτου ἀνθρώπου ἐξηγήσει ἄλλοι τε κέχρηνται καὶ Εὔδημος σαφῶς ἐν τοῖς Περὶ λέξεως, τῇ δὲ τελευταίᾳ αὐτὸς ἔν τε πρώτῳ [πρώτῳ Heitz, Rose, Wilpert, Ross : τετάρτῳ codd., Brandis, Bonitz, Hayduck] περὶ ἰδεῶν καὶ ἐν τούτῳ μετ' ὀλίγον (Alex. 85.9-12). Aussitôt après ce renvoi au Περὶ ἰδεῶν, Alexandre cite le Περὶ τἀγαθοῦ pour commenter l'argument des principes (990 b 17-20) : ἀρχαὶ δέ εἰσι τό τε ἓν καὶ ἡ ἀόριστος δυάς, ὡς πρὸ ὀλίγου τε εἴρηκε καὶ ἱστόρηκεν αὐτὸς ἐν τοῖς Περὶ τἀγαθοῦ (Alex. 85.16-18 = fr. 2, p. 116 Ross). Or, dans le passage d'Asclépius dont il est question (Ascl. 77.2-4), Asclépius commente l'arguments des relatifs (990 b 16-17), qui précède immédiatement l'argument du troisième homme (b 17) — à propos duquel Alexandre renvoie au Περὶ ἰδεῶν — et l'argument des principes (b 17-20) — à propos duquel Alexandre renvoie au Περὶ τἀγαθοῦ. L'argument des relatifs consiste à dire que la doctrine des Idées oblige les Platoniciens à postuler des Idées des relatifs, et cela contre leur propre conviction que les relatifs ne constituent pas un genre par soi. La discussion de cet argument amène Asclépius à nier qu'il y ait des Idées des maux. Les maux, dit-il, sont dépourvus d'existence réelle. C'est pour étayer cette affirmation qu'Asclépius renvoie aux Πλατωνικαὶ συνουσίαι, c'est-à-dire au Περὶ τἀγαθοῦ :

> κακῶν μέντοι γε οὔ φαμεν εἶναι ἰδέας· τὰ γὰρ κακὰ τῷ ὄντι ἀνυπόστατα ὑπάρχουσι καὶ παρυφίστανται, **ὡς λέγεται ἐν ταῖς Πλατωνικαῖς συνουσίαις**. Ἄκρατον γὰρ τὸ κακὸν οὐκ ἔστιν ἐν τῷ παντί (Ascl. 77.2-5).

Selon ce témoignage d'Asclépius, le Περὶ τἀγαθοῦ aurait donc aussi abordé le thème de la nature du mal et de son "inconsistance" ontologique. Ce témoignage d'Asclépius est isolé, car tous les autres témoignages concernant le Περὶ τἀγαθοῦ attestent que la doctrine des principes était le sujet de cet ouvrage. Si le témoignage d'Asclépius était digne de foi, il faudrait aussi en conclure qu'Asclépius a eu accès au Περὶ τἀγαθοῦ ou bien directement ou bien par un intermédiaire autre qu'Alexandre d'Aphrodise. Mais il est difficile d'accepter une telle conclusion : premièrement, ce serait un cas unique ; deuxièmement, étant donné la servilité d'Asclépius à l'égard d'Alexandre, il est invraisemblable qu'il ait cherché une source supplémentaire, d'autant plus qu'il a transcrit tout le passage d'Alexandre dans lequel se trouve la citation du Περὶ τἀγαθοῦ (Ascl. 79.7-80.9 = Alex. 85.15-86.23). Je crois donc que le renvoi d'Asclépius aux Πλατωνικαὶ

συνουσίαι est né de la fusion maladroite des deux citations contiguës d'Alexandre du Περὶ ἰδεῶν (p. 85.11) et du Περὶ τἀγαθοῦ (p. 85.17-18). En réalité, ce passage d'Asclépius semble se rapporter plutôt à l'exégèse de *Theaet.* 176 A 5-8 (ἀλλ' οὔτ' ἀπολέσθαι τὰ κακὰ δυνατόν, ὦ Θεόδωρε — ὑπεναντίον γάρ τι τῷ ἀγαθῷ ἀεὶ εἶναι ἀνάγκη — οὔτ' ἐν θεοῖς αὐτὰ ἱδρῦσθαι, τὴν δὲ θνητὴν φύσιν καὶ τόνδε τὸν τόπον περιπολεῖ ἐξ ἀνάγκης), comme le montrent deux passages parallèles, cités par Hayduck, *ad loc.* :

| Ascl. 77. 2-5 | Ascl. 30.17-19 | Ascl. 70.29-31 |
| --- | --- | --- |
| κακῶν μέντοι γε οὔ φαμεν εἶναι ἰδέας· τὰ γὰρ κακὰ τῷ ὄντι ἀνυπόστατα ὑπάρχουσι καὶ παρυφίστανται, ὡς λέγεται ἐν ταῖς Πλατωνικαῖς συνουσίαις. Ἄκρατον γὰρ τὸ κακὸν οὐκ ἔστιν ἐν τῷ παντί. | τῷ ὄντι γάρ, ὡς καὶ ὁ Πλάτων φησίν, ἐν παρυποστάσει ὑπάρχουσι (*scil.* τὰ χείρονα), καὶ περὶ τόνδε τὸν θνητὸν τόπον περιπολοῦσιν (*Theaet.* 176 A 5-8). ἄλλως τε δὴ οὐδὲ ἄκρατόν ἐστι κακόν. | ὥστε μόνων τῶν κατὰ φύσιν φανῆναι ἰδέας, οὐ μέντοι τῶν κακῶν, εἴ γε τὰ κακὰ καὶ ἀνυπόστατα ὑπάρχουσιν, ὡς δείκνυται ἐν τῇ ἐξηγήσει τοῦ Θεαιτήτου. |

En conclusion, je crois que le passage Ascl. 77.2-4 n'est pas un témoignage du Περὶ τἀγαθοῦ.

(2) Ascl. 79.7-10 [A 9, 990 b 17-20] (= fr. 6, p. 120 Ross ; test. n° 24, p. 274 Richard). Ce passage d'Asclépius ne peut pas constituer un fragment indépendant, car il est identique à Alex. 85.15-18 (= fr. 2, p. 116 Ross ; test. n° 12, p. 260 Richard). Cf. E. Berti, *La filosofia del « primo » Aristotele*, Milano 1997[2], p. 247, n. 61.

(3) Ascl. 237.11-14 [Γ 2, 1003 b 36-1004 a 1] (= fr. 5, p. 119 Ross ; test. n° 20, p. 270-272 Richard ; fr. 85,3 Gigon). Ce passage d'Asclépius ne peut pas constituer un fragment indépendant, car il est identique à Alex. 250.17-20 (= fr. 5 Ross ; test. n° 18, p. 270 Richard ; fr. 85,1, ll. 28-39 Gigon).

(4) Ascl. 247.17-21 [Γ 2, 1005 a 2-3] (= fr. 5, p. 119-120 Ross ; test. n° 21, p. 272 Richard). Ce passage d'Asclépius est identique à Alex. 262.22-26, qui n'est cité ni par Ross ni par Richard. En effet, la référence de Ross (fr. 5, p. 119) : Alex. 262.18-26, est inexacte, car Ross ne cite que les lignes 18-19 de ce passage d'Alexandre. Gigon, quant à lui, omet Ascl. 247.17-21, mais cite Alex. 262.22-26, qui fait partie du fr. 85,2 (Alex. 261.19-262.26). En revanche, Gigon est le seul à citer Ascl. 247.11-15 (fr. 85,4), sans toutefois signaler que les lignes 11-12 reproduisent Alex. 262.19 (déjà cité dans le fr. 85,2, p. 336a, ll. 11-12). Ascl. 247.17-21 ne peut donc pas constituer un fragment indépendant, et Ascl. 247.11-15 (fr. 85,4 Gigon) doit être rattaché à Alex. 262.19.

(5) Ps. Alex. 615.14-17 [I 3, 1054 a 29-32] (fr. 5, p. 120 Ross ; test. n° 41B, p. 518 Gaiser ; test. n° 22, p. 272 Richard ; fr. 89 Gigon ; test. C 6, p. 71 Isnardi Parente).

(6) Ps. Alex. 642.38-643.3 [K 3, 1061 a 10-18] (fr. 5, p. 120 Ross ; test. n° 42B, p. 518-519 Gaiser ; test. n° 22A, p. 272-274 Richard ; fr. 90 Gigon ; test. C 7, p. 72-74 Isnardi Parente).

(7) Ps. Alex. 695.23-26 [Λ 7, 1072 b 1-2] (fr. 5, p. 120 Ross ; test. n° 47B Gaiser ; test. n° 23, p. 274 Richard ; fr. 91 Gigon). Ces trois passages du Ps.

Alexandre se fondent sur Alex. 250.17-20 et 262.18-24 (cf. *supra*, Étude I, p. 42).

Περὶ ἰδεῶν

(1) Syr. 120.33-121.4 [M 6, 1080 a 9-11] (= fr. 1, p. 121 Ross ; fr. 115 Gigon). Syrianus affirme simplement que les arguments du livre M contre les Idées sont les mêmes que ceux du livre A et du Περὶ ἰδεῶν, à cette différence près que, dans la *Métaphysique*, ils sont rapportés en abrégé, alors que, dans le Περὶ ἰδεῶν, ils sont développés de manière analytique. Ce passage de Syrianus est tout à fait analogue à Syr. 195.10-15, où Syrianus désigne explicitement Alexandre comme la source de son renseignement. Il est donc certain que Syrianus n'avait aucune connaissance directe du Περὶ ἰδεῶν. Voir aussi Leszl-Harlfinger, p. 73, n. 26.

(2) Syr. 195.10-15 [N 6, épilogue] (= fr. 1, p. 121 Ross ; fr. 116 Gigon) et (3) Ps. Alex. 836.34-837.3 (= fr. 1, p. 121 Ross ; fr. 114 Gigon). Sur ces deux passages, cf. *supra*, Étude I, p. 42-45. Il faut encore remarquer que le fr. 120 Gigon, cité comme « Michael Ephesius in Metaph. 1093 b 24 p. 815, 15 Bonitz » est identique à une partie du fr. 114, qui est Ps. Alex. 836.20-837.9. Donc le même texte, à savoir Ps. Alex. 836.34-837.3, est cité deux fois : la première fois (fr. 114), comme Ps. Alexandre dans l'édition Hayduck, la seconde fois (fr. 120), comme Michel d'Éphèse dans l'édition Bonitz ! Le fr. 120 Gigon n'a donc aucune raison d'être.

(4) Ps. Philopon, *In Met.*, trad. latine de Francesco Patrizi, Ferrara 1583, réimpr. Stuttgart-Bad Cannstatt 1991 (CAGL 2), f. 67$^{va}$ [N 6, 1093 b 24-29] : « Haec cum dixisset, concludit universum sermonem dicens : accidentia sane idealibus numeris facientibus et ponentibus mathematica separata et causas physicorum dicunt, dicta sunt, et etiam plura his colligentur. Subindicat autem per hoc ea quae de ideis contra ipsos scripsit libris duobus aliis quam sint hi 13 et 14 et extra metaphysicorum conscriptionem ». Texte grec dans les mss. Vat. Urb. gr. 49, ff. 203$^{v}$, l. 17 - 204$^{r}$, l. 1, et Wien, Nationalbibliothek, phil. gr. 189, f. 213$^{r}$, l. 5 ab imo - 213$^{v}$, l. 1 : ταῦτα εἰπὼν συμπεραίνεται τὸν σύμπαντα λόγον λέγων· τὰ μὲν δὴ συμβαίνοντα τοῖς εἰδητικοὺς ἀριθμοὺς ποιοῦσι καὶ τοῖς χωριστὰ τὰ μαθηματικὰ τιθεμένοις, καὶ αἴτια τῶν φυσικῶν λέγουσι, τὰ ῥηθέντα εἰσί. Καὶ ἔτι πλείω τούτων συναχθείη· αἰνίττεταί τε διὰ τούτου τὰ περὶ τῶν εἰδῶν πρὸς αὐτοὺς γραφέντα αὐτῷ βιβλία δύο ἄλλα ὄντα παρὰ τὸ μῦ καὶ τὸ νῦ καὶ ἐκτὸς τῆς τῶν μετὰ τὰ φυσικὰ συντάξεως. La traduction latine de ce passage du Ps. Philopon est considérée comme un témoignage du Περὶ ἰδεῶν par Ross (p. 120-121) et par Leszl-Harlfinger (p. 53). En réalité, le texte grec de ce passage du Ps. Philopon reprend à la lettre Ps. Alex. 836.34-837.3 (= fr. 1, p. 121 Ross ; p. 53 Leszl-Harlfinger ; fr. 114 Gigon). Donc dans le recueil de Ross et dans l'édition du Περὶ ἰδεῶν par Leszl-Harlfinger, le même texte apparaît deux fois : d'abord, comme Ps. Philopon, dans la traduction latine de Patrizi, parmi les *testimonia*, ensuite, comme Ps. Alexandre, en grec, parmi les fragments. Il faut aussi rectifier l'affirmation de Ch. Lohr, dans son introduction à la traduction latine du Ps. Philopon, *op. cit.*, p. XII, selon laquelle le Ps. Philopon aurait connu le Περὶ ἰδεῶν et l'aurait distingué des livres M et N de la *Métaphysique*. En effet, le Ps. Philopon se borne à recopier le Ps. Alexandre, qui dépend, à son tour, de Syrianus (cf. *supra*, Étude I, p. 42-45).

## APPENDICE III

## (Étude I, p. 58, n. 121)

### *Expressions caractéristiques de Michel d'Éphèse*

(1) διάνοια (ἔννοια) / λέξις

*In Met.* 494.17 ἡ μὲν δὴ τῶν λεγομένων ἔννοια τοιαύτη τις ἂν εἴη ; 499.31-32 καὶ ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη ἂν εἴη, καταστήσαις δ' ἂν τὴν λέξιν ὧδε ; 550.9-10 καὶ ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια τοιαύτη τις ἂν εἴη· ἡ δὲ λέξις... ; 641.35-37 ἀλλ' ἡ μὲν τῶν λεγομένων ἔννοια τοιαύτη ἂν εἴη· τὰ δὲ κατὰ τὴν λέξιν τοιαῦτα ; 645.25-26 ἀλλ' ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια τοιαύτη τις ἂν εἴη· κατὰ δὲ τὴν λέξιν... ; 646.9-10 καὶ ταῦτα μὲν πρὸς τὴν λέξιν· ἡ δὲ τῶν λεγομένων διάνοια σαφής ; 648.35-36 ἀλλ' ἡ μὲν τῶν προκειμένων ἔννοια τοιαύτη τις ἂν εἴη, τὰ δὲ κατὰ τὴν λέξιν ὧδε ἂν ἔχοι ; 650.28-31 καὶ ἡ μὲν διάνοια τῶν λεγομένων αὕτη· τὸ δὲ κατὰ τὴν λέξιν... τοιοῦτόν ἐστιν ; 653.19-21 καὶ τὰ μὲν κατὰ τὴν λέξιν τοιαῦτα, ἡ δὲ τῶν προκειμένων ἔννοια τοιαύτη τις ἂν οἶμαι εἴη ; 659.25 ἀλλ' ἡ μὲν τῶν προκειμένων διάνοια οἶμαι τοιαύτη ; 665.10-12 καὶ ἡ μὲν ἀγωγὴ τῶν λεγομένων τοιαύτη τις ἂν εἴη, τὰ δὲ κατὰ τὴν λέξιν οὕτως ἂν ἔχοι ; 671.17-18 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια οἶμαι ὅτι τοιαύτη τίς ἐστιν· τὸ δὲ ἐν ἀρχῇ τῆς λέξεως συνεχὲς τοιοῦτον ; 682.36 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια οἶμαι τοιαύτη· κατὰ δὲ τὴν λέξιν... ; 693.22-23 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων πάντων διάνοια εἴρηται· ἐν δὲ τῇ λέξει... ; 702.2 ἀλλ' ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια εἴρηται, ἡ δὲ λέξις... ; 728.23-24 ἡ μὲν οὖν σύμπασα διάνοια τῶν λεγομένων αὕτη, τὰ δὲ κατὰ τὴν λέξιν ὧδέ πῃ ἔχει ; 736.9-10 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη· κατὰ δὲ τὴν λέξιν... ; 755.21-22 ἀλλ' ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια οἶμαι αὕτη ἐστίν, τὰ δὲ κατὰ τὴν λέξιν τοιαῦτα ; 777.36-778.1 ἀλλ' ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια εἴρηται· κατὰ δὲ τὴν λέξιν ὧδε ἔχει ; 790.31-32 ἀλλ' ἡ μὲν τῶν λεγομένων οἶμαι διάνοια τοιαύτη, κατὰ δὲ τὴν λέξιν... ; 805.19-20 ἡ μὲν οὖν διάνοια αὕτη· ἐν δὲ τῇ λέξει... ; 820.32-33 ἀλλ' ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη· ἐν δὲ τῇ λέξει... ; 829.33-34 ἀλλ' ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια εἴρηται, τὰ δὲ κατὰ τὴν λέξιν οὕτως ; 831.9 καὶ ἡ μὲν τῶν λεγομένων οἶμαι διάνοια αὕτη· ἐν δὲ τῇ λέξει...

*In Soph. El.* 39.13-14 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια τοιαύτη τίς ἐστι· κατὰ δὲ τὴν λέξιν... ; 48.13-14 ἀλλὰ τοιαύτη μὲν ἡ τῶν λεγομένων διάνοια· τὰ δὲ κατὰ τὴν λέξιν οὕτως ἔχει ; 119.30 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη· ἡ δὲ λέξις... ; 126.5-7 ἡ μὲν οὖν διάνοια καὶ ἡ τοῦ σοφίσματος ἀγωγὴ τοιαύτη τις ἂν εἴη· τὰ δὲ κατὰ τὴν λέξιν ὧδε ἂν ἔχοι.

*In Eth. Nic. V* 53.34-36 ἡ μὲν οὖν σύμπασα τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη· τὸ δὲ κατὰ τὴν ἀρχὴν τῆς λέξεως... ; 62.27-28 ἡ μὲν σύμπασα τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη· κατὰ δὲ τὴν λέξιν...

*In Eth. Nic. IX-X* 468.26-27 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη, τὰ δὲ κατὰ τὴν λέξιν... ; 469.22-23 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη ἂν εἴη·

κατὰ δὲ τὴν λέξιν... ; 490.23-24 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων πρὸς Ἀριστοτέλους διάνοια αὕτη τις ἂν εἴη· τὸ δὲ τῆς λέξεως... ; 498.3 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη· δεῖ δὲ καὶ τὴν λέξιν ἐπιδραμεῖν ; 508.20-21 ἡ μὲν οὖν τῶν λόγων διάνοια τοιαύτη ; 516.38-517.1 ἡ μὲν διάνοια τῶν λεγομένων αὕτη, ἡ δὲ λέξις ὧδε ἂν ἔχοι ; 519.8-9 καὶ ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη· τὰ δὲ κατὰ λέξιν τοιάδε ἂν εἴη ; 535.9-10 ἡ μὲν οὖν σύμπασα τῶν προκειμένων διάνοια αὕτη ; 546.25-26 ἡ μὲν οὖν τῶν προκειμένων διάνοια τοιαύτη, ἡ δὲ λέξις... ; 553.18-19 ἡ μὲν οὖν διάνοια τοιαύτη· ἐν δὲ τῇ λέξει... ; 555.19-20 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια τοιαύτη· ἡ δὲ λέξις... ; 570.20-21 καὶ ἡ μὲν τῶν προκειμένων διάνοια αὕτη, τὸ δὲ λεγόμενον ὑπὸ τῆς λέξεως... ; 574.20-21 ἡ μὲν οὖν τῶν προκειμένων διάνοια αὕτη ; 588.18-19 ἡ μὲν διάνοια τῶν προκειμένων συλλαβῶν αὕτη· τὴν δὲ λέξιν... ; 594.24-25 ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη· κατὰ δὲ τὴν λέξιν...

*In De motu anim.* 106.26 ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη ; 118.15-16 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια, οἶμαι, τοιαύτη· ἐν δὲ τῇ λέξει... ; 120.14-15 ἡ μὲν οὖν διάνοια αὕτη· τὸ δὲ τῆς λέξεως... τοιοῦτόν ἐστι ; 122.11 ἡ μὲν οὖν διάνοια οἶμαι αὕτη ; 123.30-32 ἡ μὲν οὖν ξύμπασα διάνοια αὕτη· τὸ δὲ τῆς λέξεως... τοιοῦτόν ἐστιν.

*In De inc. anim.* 145.19-20 ἀλλ' ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια, οἶμαι, τοιαύτη· κατὰ δὲ τὴν λέξιν... ; 160.27 ἡ δὲ διάνοια τῶν λεγομένων τοιαύτη τις ἂν εἴη.

*In De gen. anim.* 47.13-14 καὶ ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη, τὰ δὲ τῆς λέξεως ὧδέ πῃ ἔχει ; 61.23-24 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων, οἶμαι, διάνοια αὕτη, τὰ δὲ κατὰ τὰς λέξεις τοιαῦτα ; 65.1-2 ἡ μὲν οὖν λεγομένη σύμπασα ἕως τοῦ τέλους τοῦ βιβλίου ἔννοια αὕτη· κατὰ δὲ τὴν λέξιν... ; 93.11-12 ῥητέον δὲ πρῶτον μὲν τὴν τῶν λεγομένων διάνοιαν, εἶθ' οὕτω τὴν λέξιν καταστῆσαι πειρατέον ; 93.33-34 ἀλλὰ τὸ μὲν τῆς λέξεως ἀκόλουθον τοιοῦτον, ἡ δὲ τῶν μεταξὺ παρεμβληθέντων διάνοια αὕτη ; 103.4-5 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη· τὸ δὲ τῆς λέξεως... ; 103.19-20 ἡ δὲ πᾶσα τοῦ ῥητοῦ διάνοια τοιαύτη τις ἂν εἴη ; 105.11-12 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια τοιαύτη· τὰ δὲ κατὰ τὰς λέξεις... ; 113.1 ἡ μὲν οὖν διάνοια αὕτη, τὰ δὲ κατὰ τὰς λέξεις τοιαῦτα ; 115.13-14 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια εἴρηται· τὰ δὲ κατὰ τὴν λέξιν θεωρητέον ; 125.6 ἡ μὲν οὖν διάνοια τῆς λέξεως αὕτη ; 138.33-139.1 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη· ἡ δὲ λέξις ἐλλιπῶς ἡρμήνευται ; 145.12 ἡ μὲν οὖν διάνοια αὕτη· τὴν δὲ λέξιν... ; 153.25 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη· ἐν δὲ τῇ λέξει... ; 170.26 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη· κατὰ δὲ τὴν λέξιν... ; 188.9 ἡ μὲν οὖν διάνοια τῶν εἰρημένων, οἶμαι, τοιαύτη ; 209.33-210.2 καὶ ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια σύμπασα ἄχρι τοῦ τέλους τοῦ παρόντος τετάρτου βιβλίου αὕτη· τὰ δὲ κατὰ τὰς λέξεις ὧδέ πως ἔχει ; 226.18-20 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων, οἶμαι, διάνοια αὕτη· τὰ δὲ κατὰ τὰς λέξεις ὧδέ πως ἔχει ; 245.5-7 ἡ μὲν οὖν διάνοια σύμπασα τῶν λεγομένων... αὕτη· μετιτέον δὲ ἤδη καὶ τὰ κατὰ τὰς λέξεις.

*In Parva Nat.* 17.15 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη, τὴν δὲ λέξιν... ; 45.13-14 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη, τὰ δὲ κατὰ τὴν λέξιν ὧδέ πως ἔχει ; 61.11-12, 66.4 ἡ μὲν οὖν διάνοια αὕτη, ἐν δὲ τῇ λέξει... ; 62.26 ἀλλ' ἡ μὲν τῶν λεγομένων διάνοια αὕτη, ἐν δὲ τῇ λέξει... ; 82.5 ἡ μὲν οὖν διάνοια αὕτη, ἡ δὲ λέξις... ; 86.26-27 ἡ μὲν οὖν διάνοια τῶν λεγομένων πάντων αὕτη, ἐν δὲ τῇ λέξει... ; 92.25-26 ἡ μὲν οὖν διάνοια τῶν ὑπὸ τῆς λέξεως αἰνιττομένων αὕτη ἐστίν, τὸ δὲ τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 104.15 ἡ μὲν

οὖν διάνοια αὕτη, τὰ δὲ κατὰ τὴν λέξιν τοιαῦτα ; 107.22 ἡ μὲν οὖν διάνοια οἶμαι τοιαύτη, κατὰ δὲ τὴν λέξιν... ; 116.19 ἡ μὲν οὖν διάνοια αὕτη, κατὰ δὲ τὴν λέξιν... ; 130.2-3 ἡ μὲν οὖν τῶν λεγομένων πάντων διάνοια αὕτη, κατὰ δὲ τὰς λέξεις... ; 147.30-31 ἡ μὲν οὖν διάνοια τῶν λεγομένων τοιαύτη ἂν εἴη, τὰ δὲ κατὰ τὴν λέξιν...

(2) τὸ λεγόμενον (ὃ λέγει, φησι, ζητεῖ) + τοιοῦτον

*In Met.* 446.17, 768.6-7 ἔστι δὲ οἶμαι τὸ λεγόμενον τοιοῦτον ; 446.30, 475.22, 501.1, 588.21 καὶ εἴη ἂν ὃ λέγει τοιοῦτον ; 454.27, 493.6-7, 552.27-28, 759.2, 772.16 καὶ εἴη ἂν τὸ λεγόμενον τοιοῦτον ; 470.7-8 καὶ ἔστι τὸ λεγόμενον τοιοῦτον ; 471.27 ἔστι δὲ ὃ λέγει τοιοῦτον ; 477.31, 483.9, 603.37, 651.22, 662.3, 696.9, 708.17-18, 737.3, 753.21, 760.27, 804.5, 828.12 ὃ (δὲ) λέγει τοιοῦτόν ἐστιν ; 494.5 τὸ δὲ λεγόμενον τοῦτό ἐστιν ; 494.12 ἀλλὰ τὰ μὲν λεγόμενα, οἶμαι, τοιαῦτα ; 525.9-10, 644.6, 658.8, 705.8 καὶ εἴη ἂν τὸ λεγόμενον ; 550.12 ὃ δὲ λέγει τοιοῦτον ἂν εἴη ; 561.2 καὶ εἴη ἂν τὸ λεγόμενον ; 617.36 ὃ δὲ λέγει, οἶμαι, τοιοῦτόν ἐστιν ; 635.35, 696.23 τὸ (δὲ) λεγόμενόν ἐστιν ; 637.24 ἔστι δὲ ὃ λέγει δυνάμει τοιοῦτον ; 642.29 τὸ λεγόμενον τοιοῦτον ἂν εἴη ; 643.23 ὡς εἶναι τὸ λεγόμενον τοιοῦτον ; 643.26-27 ὃ δὲ ζητεῖ τοιοῦτον ἂν εἴη ; 644.24-25 ὃ μὲν οὖν διὰ τούτων εἰπεῖν βούλεται, τοιοῦτον ἂν εἴη ; 646.10-11 ἔστι δὲ τὰ λεγόμενα ; 647.15-16 καὶ εἴη ἂν τὸ λεγόμενον δυνάμει τοιοῦτον ; 650.18, 753.11, 776.9 ὃ δέ φησι τοιοῦτον ἂν εἴη (ἐστιν) ; 664.3, 683.27, 695.32 εἴη δ' ἂν τὸ λεγόμενον ; 669.27 ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον δυνάμει ; 676.8-9 ὃ δὲ λέγει τοιοῦτον ἂν εἴη ; 677.28-29, 692.39, 793.19 ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον ; 684.8, 758.11, 797.24, 826.31 τὸ (δὲ) λεγόμενον τοιοῦτον ; 731.3, 780.28 ὃ δὲ ζητεῖ τοιοῦτόν ἐστιν ; 725.28-29, 825.32, 830.29 ὃ δὲ λέγει δυνάμει τοιοῦτόν ἐστιν ; 733.3-4, 776.31 ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον τοιοῦτον ; 751.3 τὸ λεγόμενον τοιοῦτόν ἐστιν ; 772.30 Ὃ διὰ τούτων ζητεῖ καὶ λύει τοιοῦτόν τί ἐστιν ; 775.1 τὸ δὲ λεγόμενον τοιοῦτον ἂν εἴη ; 776.27 ὃ δὲ ἐνταῦθα λέγει τοιοῦτόν ἐστιν ; 801.32 τὸ γὰρ λεγόμενον τοιοῦτόν ἐστι ; 805.25 τὸ δὲ λεγόμενον εἴη ἂν τοιοῦτον ; 810.25-26 εἴη δ' ἂν καὶ τὸ λεγόμενον τοιοῦτον [cf. aussi 551.38-552.1, 565.24-566.1, 571.6-7, 624.21-22, 650.29-31, 679.34-35, 750.24, 756.15-16, 796.2-3, 820.34 τὸ δὲ... τοιοῦτον ἂν εἴη (ἐστιν) ; 583.9-10 οὐδὲ τοῦτο ἂν εἴη τὸ λεγόμενον ; 594.16-17 ἔστι δὲ τὸ μὲν διὰ τοῦ... λεγόμενον τοιοῦτον ; 663.29 ἔστι δὲ τοιοῦτον ; 685.6-7 τὸ... δυνάμει τοιοῦτόν ἐστιν ; 815.21-22 τὸ δὲ ἀπορούμενον... τοιοῦτόν ἐστιν].

*In Soph. El.* 26.30, 80.33, 113.31, 126.18, 139.22, 144.31, 160.23, 167.17, 175.8-9 ἔστι δὲ (γοῦν) ὃ λέγει τοιοῦτον (et variantes) ; 30.24 ἔστι δὲ ὃ λέγει δυνάμει τοιοῦτον ; 51.6, 53.21, 87.12, 99.4-5, 104.11-12, 116.8, 120.1-2, 129.28-29, 188.32 ἔστι (εἴη ἂν) (δὲ) τὸ λεγόμενον τοιοῦτον (et variantes) ; 69.23-24 τὸ... δυνάμει τοιοῦτόν ἐστιν ; 73.18 τὸ δὲ λεγόμενόν ἐστι δυνάμει τοιοῦτον ; 80.25 ὃ δὲ λέγει δυνάμει, τοιοῦτόν ἐστιν ; 97.21-22, 162.34-35 ἔστι δὲ (καὶ) τὸ διὰ τούτου λεγόμενον τοιοῦτον ; 117.22, 140.18, 153.25, 195.27 τὸ λεγόμενόν ἐστιν ; 145.20, 168.11, 174.13, 187.11, 196.27-28 ὃ δὲ λέγει ἐστίν (et variantes) ; 156.24-25 εἴη δὲ ἂν τὸ λεγόμενον δυνάμει τοιοῦτον ; 160.10 τὸ λεγόμενον δυνάμει ἐστίν ; 186.15-16 τὸ δὲ διὰ τούτου λεγόμενον τοιοῦτόν ἐστι.

*In Eth. Nic. V* 11.29, 29.16-17, 33.9, 41.20-21 ὃ (δὲ) λέγει τοιοῦτόν ἐστιν ; 19.22-23, 42.15-16 ἔστι δὲ ὃ λέγει ; 24.21-22 τὸ λεγόμενόν ἐστιν ; 30.23 ἃ δὲ

λέγεται, τοιαῦτα ἂν εἴη ; 37.8 ὃ δὲ λέγει, τοιοῦτον ἂν εἴη ; 38.24 ὃ δὲ λέγει ἐστίν ; 57.24-25 ἔστι δὲ ὃ λέγει δυνάμει τοιοῦτον.

*In Eth. Nic. IX-X* 466.20 ὃ δὲ λέγει τοιοῦτόν τί ἐστι ; 470.17, 476.3 ὃ δὲ ζητεῖ τοιοῦτόν ἐστιν ; 476.8-9 ὃ μὲν οὖν ζητεῖ τοιοῦτόν ἐστι ; 482.24 ἔστι γὰρ τοιοῦτον ὃ λέγει δυνάμει ; 483.23, 488.9, 514.7, 516.30, 547.22, 548.37 (ᾗ perperam Heylbut) ὃ δὲ λέγει τοιοῦτον ἂν εἴη ; 492.23 εἴη δ' ἂν ὃ λέγει τοιοῦτον ; 499.20-21, 502.22-23, 535.25-26, 615.26 τὸ... τοιοῦτόν ἐστι ; 501.33-502.1, 509.3-4 ἔστι δὲ ὃ λέγει... τοιοῦτον ; 502.18, 536.34 ἔστι δὲ ὃ λέγει ; 510.19-20 ἀλλ' ἔστιν ὃ λέγει... τοιοῦτον ; 541.28, 577.18, 611.2, 619.15 ὃ (δὲ) λέγει ἐστίν ; 550.17, 568.31-32, 591.15 ὃ (δὲ) λέγει τοιοῦτόν ἐστι ; 554.6-7 (λέγομεν perperam Heylbut), 591.30-31 τὸ λεγόμενον... τοιοῦτον ἂν εἴη ; 554.14-15 καὶ εἴη ἂν ὃ λέγει δυνάμει τοιοῦτον ; 569.35-36 ἃ μὲν οὖν λέγει διὰ τούτων, ταῦτά ἐστι ; 576.33 τὸ δὲ λεγόμενον διὰ τῶν προκειμένων λέξεων τοιοῦτόν ἐστιν ; 588.29 ὃ δὲ λέγει, τοιοῦτον ἂν εἴη δυνάμει ; 600.6-7 τὸ δὲ... τοιοῦτον ἂν εἴη ; 600.16 τὸ λεγόμενόν ἐστιν, ὅτι ; 600.28 καὶ εἴη ἂν τὸ λεγόμενον ; 605.13 τὸ μὲν λεγόμενον τοιοῦτον ; 607.27, 613.33 ὃ λέγει τοιοῦτόν ἐστι ; 608.19-20 ἔστι... ὃ λέγει διὰ τῶν κειμένων λέξεων τοιοῦτον ; 610.3 Ὃ λέγει δυνάμει τοιοῦτόν ἐστιν ; 617.16 ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον τοιοῦτον.

*In De part. anim.* 9.24, 24.4, 37.7, 39.5-6, 40.24, 41.32, 48.31, 88.2 τὸ δὲ λεγόμενον τοιοῦτόν ἐστιν (εἴη ἂν) (et variantes) ; 13.18-20, 56.1-2 τὸ... δυνάμει τοιοῦτόν ἐστιν ; 54.24-26, 96.22-23 τὸ δὲ... τοιοῦτόν ἐστιν (ἂν εἴη) ; 54.36 τὸ μὲν οὖν λεγόμενον τοιοῦτον ; 66.12-13 τὸ δὲ λεγόμενον κατὰ τὴν λέξιν... τοιοῦτόν ἐστιν ; 70.33 καὶ εἴη ἂν οὕτω τὸ λεγόμενον τοιοῦτον ; 70.37 ὃ δὲ λέγει τοιοῦτόν ἐστι ; 72.8 τοῦτό ἐστι τὸ λεγόμενον ; 84.2-3 εἰσὶ δὲ τὰ λεγόμενα διὰ τούτων τοιαῦτα ; 98.22 ὃ δὲ καὶ δι' αὐτῆς λέγει, τοιοῦτόν ἐστι.

*In De motu anim.* 105.13-14 τὸ δὲ... τοιοῦτόν ἐστι δυνάμει ; 106.28-30, 112.9, 118.17 τὸ δὲ... τοιοῦτόν ἐστι ; 107.9 Ὅπερ ἀπορεῖ τοιοῦτόν ἐστι ; 108.24-25, 110.13, 112.4, 113.6-7, 127.25-26 ἔστι (εἴη ἂν) (δὲ) τὸ λεγόμενον ; 108.31-32 τὸ δὲ λεγόμενον τοιοῦτον ; 111.2-3 τὰ μὲν οὖν λεγόμενα τοιαῦτα ; 121.23 Ὃ λέγει τοιοῦτόν ἐστι ; 126.28, 127.7 τὸ λεγόμενόν ἐστιν (ὅτι).

*In De inc. anim.* 137.30, 155.34 καὶ ἔστι τὸ λεγόμενον τοιοῦτον ; 149.7-8 τὸ δὲ λεγόμενον τοιοῦτόν ἐστιν ; 151.19-21 τὸ δὲ... τοιοῦτόν ἐστι ; 152.13 τὸ δὲ λεγόμενόν ἐστιν ; 152.16-17 τὸ δὲ... δυνάμει τοιοῦτόν ἐστι ; 161.15-17 εἴη δ' ἂν τὸ λεγόμενον..., οἶμαι, τοιοῦτον.

*In De gen. anim.* 22.11, 53.29, 76.23-24, 124.13-14 εἴη δ' ἂν τὸ λεγόμενον τοιοῦτον (et variantes) ; 30.4-5, 92.30, 177.28-30, 198.18-20, 199.35-36 τὸ... τοιοῦτον ἂν εἴη (ἐστι) ; 41.29, 90.32-33, 98.22-23, 120.3 ὃ (δὲ) λέγει δυνάμει τοιοῦτόν ἐστι ; 44.16, 182.31-32, 228.19-20 τὸ δὲ... δυνάμει τοιοῦτόν ἐστιν ; 44.28, 125.9, 139.28, 153.7-8, 154.18, 156.30-31, 168.1, 172.31, 179.12, 189.4, 192.13, 195.4, 211.17, 214.13, 216.13, 229.6-7, 247.3 ἔστι δὲ (γὰρ) τὸ λεγόμενον (τὸ δὲ λεγόμενόν ἐστιν) ; 54.14-15 εἴη ἂν τὸ λεγόμενον δυνάμει τοιοῦτον ; 61.31-33 τὸ δὲ λεγόμενον διὰ τοῦ... δυνάμει τοιοῦτόν ἐστιν ; 62.14-16 τὸ λεγόμενον διὰ τοῦ... τοιοῦτόν ἐστι ; 65.5 ὃ δ' ἂν λέγοι, τοιοῦτον ἂν εἴη ; 75.23-24, 126.6, 135.31, 140.21, 146.30, 169.13, 201.2 τὸ (δὲ) λεγόμενόν ἐστι τοιοῦτον (et variantes) ; 77.34-78.1, 85.16, 86.3, 120.15-16, 142.12, 156.11, 162.15, 221.24-25, 249.4 ὃ (δὲ) λέγει τοιοῦτόν ἐστιν (et variantes) ; 81.11 ὃ ζητεῖ τοιοῦτόν ἐστι ; 90.7, 125.24, 186.21-22, 203.33, 208.25 τὸ λεγόμενον δυνάμει τοιοῦτόν ἐστιν (et variantes) ; 100.17-19 ὡς εἶναι τὸ λεγόμενον... δυνάμει τοιοῦτον ; 102.25 ὅπερ ἀπορεῖ τοιοῦτόν ἐστιν ; 112.10 τὸ δὲ

ἀπορούμενον τοιοῦτόν ἐστι ; 114.25 τὰ λεγόμενά εἰσι τοιαῦτα ; 137.23 ὃ δ' οὖν ἀπορεῖ λεγόμενον, τοιοῦτόν ἐστιν ; 151.5-7 τὸ δὲ λεγόμενον ὑπὸ τῆς λέξεως... τοιοῦτον ἂν εἴη ; 163.17 καὶ εἴη ἂν τὸ ὅλον τοιοῦτον ; 166.26 ἦν δὲ τὸ λεγόμενον ὑπ' αὐτοῦ τοιοῦτον ; 168.7 τὸ δὲ λεγόμενον, οἶμαι, τοιοῦτόν ἐστιν ; 171.2, 238.22 ἔστι δὲ ὃ λέγει ; 172.15 καὶ εἴη ἂν τὸ πᾶν τοιοῦτον ; 196.18-19 ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον ὡς συλλεξαμένοις τοιοῦτον ; 223.7-8 εἴη δὴ ἂν τὸ λεγόμενον ὑπὸ τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 226.35 ἔστι μὲν οὖν τὸ λεγόμενον δυνάμει ; 233.9-10 τὸ δὲ λεγόμενον ὑπὸ τοῦ Ὁμήρου στίχου τοιοῦτόν ἐστι.

*In Parva Nat.* 7.2, 11.1-2, 16.8, 18.19, 20.16-17, 29.20, 32.23-24, 43.4, 53.14, 67.27, 70.19, 78.15, 89.14-15, 93.8-9, 95.27, 96.27, 105.28-29, 109.14-15, 117.8, 121.22, 138.6, 148.4 ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον ; 7.13 εἴη ἂν οὖν τὸ λεγόμενον ; 11.32, 27.30, 88.1-2, 139.30 καὶ εἴη ἂν τὸ λεγόμενον ; 16.17, 77.17-18 εἴη ἂν τὸ λεγόμενον δυνάμει τοιοῦτον ; 16.27, 128.17 τὸ δὲ λεγόμενόν ἐστι ; 27.22-23, 70.4-5, 82.29-30, 133.29-30 ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον δυνάμει τοιοῦτον ; 29.24 Τὸ λεγόμενόν ἐστι δυνάμει τοιοῦτον ; 34.4 ἢ τὸ λεγόμενόν ἐστι ; 35.17-18 ἔστι δὲ ὃ λέγει ; 36.4 Ὃ λέγει δυνάμει τοιοῦτόν ἐστι ; 44.11-13, 63.14, 67.4-5, 95.30 τὸ δὲ... τοιοῦτόν ἐστιν ; 45.27 καὶ εἴη ἂν τὸ λεγόμενον τοιοῦτον ; 45.32-46.1 ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον διὰ τῶν μεταξὺ τοιοῦτον ; 48.29, 59.4-5, 63.11, 102.10, 137.27, 140.22 τὸ λεγόμενόν ἐστι ; 64.28 Τὸ λεγόμενον τοιοῦτόν ἐστιν ; 68.29, 73.13 τὸ δὲ λεγόμενον τοιοῦτον (ἐστι) ; 74.23-24 ἀλλ' ἔστι τὸ λεγόμενον ; 90.7 Ὅπερ ἀπορεῖ... τοιοῦτόν ἐστιν ; 91.14-15 εἴη δ' ἂν τὸ λεγόμενον ; 102.13 ἢ ἔστι τὸ λεγόμενον ; 107.13, 114.8-9 ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον δυνάμει ; 114.30-115.1, 135.7 εἴη δ' ἂν τὸ λεγόμενον τοιοῦτον ; 115.23-24 ὃ δὲ λέγει... τοιοῦτόν ἐστι ; 132.20-21, 139.24-26 Τὸ δὲ... τοιοῦτόν ἐστι ; 132.23-24 τὸ... τοιοῦτον ἄν, οἶμαι, εἴη.

(3) τό + adjectif (adverbe) + τῆς λέξεως

*In Met.* 655.30 καὶ εἴη ἂν τὸ κατάλληλον τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 657.16 ἔσται τὸ πλῆρες τοιοῦτον ; 692.38 οὕτω γάρ ἐστι τὸ συνεχὲς τῆς λέξεως ; 736.34 ἔστι δὲ τὸ κατάλληλον τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 760.22 καὶ εἴη ἂν τὸ πλῆρες τοιοῦτον ; 781.9 καὶ εἴη ἂν τὸ τῆς λέξεως καὶ πᾶν καὶ σαφὲς τοιοῦτον ; 797.20 Τὸ μὲν τῆς λέξεως ἀκόλουθον τοιοῦτον ; 810.10 εἴη δ' ἂν οἶμαι τὸ ἑξῆς τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 810.25-26 ἀλλὰ τὸ μὲν τῆς λέξεως οἶμαι τοιοῦτον ; 819.21 ἔστι δὲ τὸ τῆς λέξεως ἐλλιπές· εἴη δ' ἂν τὸ πλῆρες [cf. aussi 677.20 καὶ ἔστι τὸ συνεχὲς τῶν λεγομένων τοιοῦτον].

*In Soph. El.* 29.23 τὸ τῆς λέξεως διασαφήσωμεν ἀσαφές ; 73.21-22, 169.12 ἔστι δὲ τὸ κατάλληλον τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 76.17-18, 166.12-13, 180.28 εἴη ἂν τὸ πλῆρες τοιοῦτον ; 78.23-24 τοῦτο γάρ ἐστι τὸ τῆς λέξεως κατάλληλον ; 79.27-28, 178.27-28 τὸ γὰρ (δὲ) πλῆρες τοιοῦτόν ἐστι ; 80.24, 134.17 τὸ γὰρ πλῆρές ἐστιν ; 81.1-2 ἔστι δὲ τὸ τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 85.33 τὸ πλῆρες τῇ λέξει προσθήσομεν ; 88.22 οὕτω γάρ ἐστι τὸ ἑξῆς τῆς λέξεως ; 91.28-29 ἐλλιπῶς δὲ ἔχει ἡ λέξις· ἔστι δὲ τὸ πλῆρες τοιοῦτον ; 95.28 τὸ γὰρ ἑξῆς τῆς λέξεως, ἂν πλῆρες, τοιοῦτον ; 113.29 Τὸ μὲν κατάλληλον τῆς λέξεως τοιοῦτόν ἐστι ; 143.26-27 τοῦτο γάρ ἐστι τὸ πλῆρες τῆς λέξεως ; 153.2 Τὸ τῆς λέξεως ἀκόλουθον τοιοῦτον ; 183.30-31 τὸ δὲ πλῆρες τοιοῦτον.

*In Eth. Nic. V* 31.15 καὶ εἴη ἂν τὸ πλῆρες καὶ κατάλληλον τοιοῦτον ; 37.7 καὶ τὸ μὲν τῆς λέξεως τοιοῦτον.

*In Eth. Nic. IX-X* 466.3-4, 550.8, 556.27, 595.10 εἴη (δ') ἂν τὸ πλῆρες τοιοῦτον ; 595.14-15 τὸ τῆς λέξεως... τοιοῦτόν ἐστι.

*In De part. anim.* 12.32, 55.11 εἴη ἂν τὸ πλῆρες τοιοῦτον ; 20.35-21.1 καὶ εἴη ἂν τὸ πλῆρες τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 63.25-26 εἴη δ' ἂν τὸ τῆς λέξεως κατάλληλον τοιοῦτον ; 75.20 τὸ ἑξῆς τῆς λέξεως.

*In De motu anim.* 106.5 τὸ ἑξῆς τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 111.33-112.1, 119.16 τὸ (δὲ) τῆς λέξεως συνεχὲς τοιοῦτόν (ἐστιν).

*In De inc. anim.* 159.10-11 τὸ δὲ ἑξῆς τῆς λέξεως τοιοῦτον.

*In De gen. anim.* 11.10-11, 67.19-20 ἔστι δὲ (εἴη δ' ἂν) τὸ ἑξῆς τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 19.22-23 ἔστι δὲ ἐλλιπὴς ἡ λέξις, εἴη δ' ἂν τὸ πλῆρες αὐτῆς τοιοῦτον ; 21.5-6 ἐλλιπὴς δὲ ἡ λέξις, εἴη δ' ἂν τὸ πλῆρες καὶ τὸ εὐμαρὲς τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 44.3, 215.19 εἴη δ' ἂν τὸ πλῆρες τοιοῦτον ; 75.22-23 οὕτω γάρ ἐστι τὸ ἐφεξῆς τῆς λέξεως ; 79.6-7, 99.3-4 εἴη δ' ἂν τὸ τῆς λέξεως πλῆρες τοιοῦτον ; 85.8 οὕτω γάρ ἐστι τὸ ἑξῆς τῆς λέξεως ; 87.2, 107.3 τὸ μὲν (οὖν) τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 87.12 εἴη δ' ἂν τὸ τῆς λέξεως ἑξῆς τοιοῦτον ; 89.19-20 εἴη δ' ἂν τὸ πλῆρες ; 92.6-7 καὶ εἴη ἂν διὰ τοῦτο, οἶμαι, τὸ τῆς λέξεως πλῆρες τοιοῦτον ; 93.33-34 τὸ μὲν τῆς λέξεως ἀκόλουθον τοιοῦτον ; 99.17 τὸ ἀκόλουθον τῆς λέξεώς ἐστιν ; 113.9 καὶ εἴη ἂν τὸ τῆς λέξεως συνεχὲς τοιοῦτον ; 119.3 ἔστι δὲ τὸ τῆς λέξεως συνεχές ; 139.1 εἴη δ' ἂν τὸ πλῆρες καὶ ἑξῆς αὐτῆς τοιοῦτον ; 166.9-10 εἴη δ' ἄν, οἶμαι, τὸ κατάλληλον αὐτῆς τοιοῦτον ; 195.27 τὸ δὲ τῆς λέξεως συνεχὲς τοιοῦτόν ἐστι ; 196.15-16, 245.15 εἴη δ' ἂν τὸ τῆς λέξεως κατάλληλον τοιοῦτον ; 212.32-33 καὶ ἔστι τὸ τῆς λέξεως συνεχὲς τοιοῦτον ; 213.18-19 εἴη ἂν τὸ κατάλληλον αὐτῆς τοιοῦτον ; 216.11 ἔστι δὲ τὸ συνεχὲς τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 222.31 ἔστι δὲ τὸ τῆς λέξεως συνεχὲς ; 226.32 τὸ ἑξῆς καὶ κατάλληλον τῆς λέξεως τοιοῦτον ἂν εἴη.

*In Parva Nat.* 8.24 Τὸ μὲν τῆς λέξεως συνεχές ἐστιν ; 16.25, 68.24 Τὸ μὲν τῆς λέξεως συνεχὲς τοιοῦτόν (ἐστι) ; 22.3 ἔστι δὲ τὸ τῆς λέξεως συνεχὲς τοιοῦτον ; 36.24-37.1 τὸ μὲν οὖν πλῆρες καὶ τὸ κατάλληλον τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 45.30 ἔστι δὲ τὸ ἑξῆς τῆς λέξεως ; 56.24 τὸ δὲ τῆς λέξεως συνεχὲς τοιοῦτον ; 62.32-33 οὕτω γάρ ἐστι τὸ τῆς λέξεως κατάλληλον ; 73.10 ἔστι δὲ τὸ μὲν ἑξῆς τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 78.9 Τὸ τῆς λέξεως κατάλληλον τοιοῦτόν ἐστι ; 87.12-13 εἴη δ' ἂν τὸ κατάλληλον τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 106.14-15 τὰ ἑξῆς τῆς λέξεως ; 128.16 Ἔστι δὲ τὸ μὲν συνεχὲς τοιοῦτον.

(4a) ἴσον

*In Met.* 444.8, 445.29, 446.26, 455.32-33, 457.37, 460.17, 469.12, 476.4-5.15, 482.29, 508.22, 517.10, 521.16, 535.17, 536.3-4, 539.24, 567.12, 582.20, 617.24-25, 638.24, 641.4, 685.4-5, 688.29, 692.31, 701.31-32, 702.9, 713.39, 795.29 ἴσον λέγων ὅτι (ὡς, τῷ) ; 503.34 καὶ εἴη ἂν τὸ λεγόμενον ἴσον τῷ ; 547.3, 671.14-15 ὅπερ ἴσον ἐστὶ τῷ ; 571.12, 576.14, 592.18-19, 600.27-28, 605.15, 651.33-35, 652.4-5, 669.31-32, 673.21, 675.33, 675.35-36, 680.2-3, 689.1-2, 690.19, 703.28-29, 705.17-18, 708.35-37, 712.22-23, 724.26-27, 728.29-30, 732.15-16, 737.27-28, 745.6-7, 775.36-37, 781.24, 782.6, 788.17, 806.34-35 τὸ... ἴσον (ἐστὶ, ἂν εἴη) τῷ ; 576.7, 588.5, 599.19, 683.32, 689.29-30, 745.4-5, 748.18, 771.5-6, 781.28-29, 783.18-19, 825.30, 835.11 ὃ ἴσον ἂν εἴη (ἐστὶ) τῷ ; 589.38-590.1 καὶ ἴσον ἐστὶ τὸ... τῷ ; 631.11-12 ἴσον ἂν εἴη τὸ... τῷ ; 636.36-37 εἴη δ' ἂν ἴσον τῷ ; 702.2-3 ἔστι γὰρ τὸ λεγόμενον ἴσον τῷ ; 762.17 τοῦτο ἴσον ἐστὶ τῷ ; 806.24-25 τὸ λεγόμενον ἴσον ἐστὶ τῷ.

*In Soph. El.* 17.4-5, 84.11-12 τὸ... ὡς ἴσον τῷ ; 23.24-25 ἴσον δέ ἐστι τὸ... τῷ ; 30.33-34 τὸ... ὡς ἴσον εἴληπται τῷ ; 36.30-31, 59.29, 69.13-15, 70.18-19, 87.20-21, 95.8-9, 130.9-10, 136.15-16, 137.12, 139.30-31, 140.7-8, 145.13-14, 154.10-12, 156.32-33, 157.4-5, 165.8-9, 170.3-4 (ὡς ἴσον), 171.14, 173.31, 175.30-31, 183.7.8-9.20, 192.2-3, 193.15-16.23-24 τὸ... ἴσον (ἐστὶ) τῷ ; 39.14-15 τὸ... ὡς ἴσον ληφθείη τῷ ; 66.8-9 καὶ εἴη ἂν τὸ... ἴσον τῷ ; 83.11-12 ὡς ἴσου ὄντος τοῦ... τῷ ; 113.22 ἴσον δέ ἐστι τοῦτο τῷ ; 152.30, 170.20-21 ὅπερ (ὃ) ἴσον ἐστὶ τῷ ; 164.7 ἴσον δέ ἐστι τὸ λεγόμενον τῷ ; 164.31-32 τὸ... ὡς ἴσον δέδωκε τῷ ; 186.27-28.31, 187.1-2 τὸ... ὡς ἴσον τῷ... δέδοται.

*In Eth. Nic. V* 45.20-21 τὸ... ἴσον ἐστὶ τῷ.

*In Eth. Nic. IX-X* 487.5-6 οὐκ ἂν εἴη τὸ... ἴσον τῷ ; 488.18-19, 530.34-35, 571.28 τὸ... ἴσον ἐστὶ τῷ ; 500.25-26 δύναται δὲ τὸ... ὡς ἴσον εἰρῆσθαι τῷ ; 507.16 ἴσον λέγων τῷ.

*In De part. anim.* 2.21 ὃ ἴσον ἂν εἴη τῷ ; 3.1-3, 5.9, 14.10-11, 19.1-2, 22.26, 46.36-37, 48.8-9.27-29, 54.36-37, 55.13-14, 57.1.18-19, 60.8, 63.1, 66.9, 79.8-9, 80.23-24, 86.8-9 τὸ... ἴσον ἂν εἴη (ἐστὶ) τῷ ; 7.31 ἴσον λέγων τῷ ; 79.34 τὸ λεγόμενον ἴσον ἐστὶν τῷ.

*In De motu anim.* 107.3-5, 110.15-16.20, 114.3, 116.31, 119.11-12, 122.16-18 τὸ... ἴσον ἐστὶ τῷ.

*In De inc. anim.* 137.17-18 τὸ... ἴσον ἐστὶ τῷ ; 145.21 τὸ λεγόμενον ἴσον ἐστὶ τῷ.

*In De gen. anim.* 2.7.9, 61.25-26, 79.18-19, 83.4-5, 98.14-15, 105.31, 112.9-10, 116.29-30, 117.8-10, 127.21-22, 128.26-28, 139.12-13, 145.18, 149.4-5, 153.26-27, 156.30, 157.7.17-18, 159.9-10, 161.10-11, 162.31-32, 163.16-17, 169.6, 172.8.17-19, 173.28-30, 176.26, 177.33-34, 179.14-15.27-28, 182.29-30, 184.19-20, 189.3, 194.9-10, 199.7, 202.27-28, 208.14-15, 210.2-3, 214.12, 219.26-27, 221.29-30, 222.22-23, 227.2-3, 233.6-7, 235.27-28, 239.21-22, 248.18 τὸ... ἴσον ἐστὶ τῷ ; 25.6 ὅπερ ἴσον ἐστὶ τῷ ; 37.4 καὶ εἴη ἂν... ἴσον τῷ ; 91.22, 122.29 τοῦτο (γὰρ) ἴσον ἐστὶ τῷ ; 126.23-24, 137.17-18, 139.27-28, 192.12, 200.28, 207.5-6, 224.21-22, 245.7-8 ἔστι γὰρ (δὲ) τὸ... ἴσον τῷ ; 133.9-10, 166.3, 182.5-6, 188.11, 235.5-6, 236.29 τὸ δὲ λεγόμενον ἴσον ἐστὶ τῷ (et variantes) ; 143.19 ἴσον ὂν τῷ ; 180.4 καὶ εἴη ἂν τὸ... ἴσον τῷ ; 215.10-11 ἔστι δὲ τοῦτο ἴσον τῷ.

*In Parva Nat.* 8.3-4, 12.26-27, 15.29-30, 23.7, 38.3, 41.4-5, 42.17-18, 43.29-30, 45.23-24, 50.15-16, 53.20-21, 54.21, 56.9-10, 63.1, 66.16, 82.22-23, 84.16, 85.23, 88.4-6, 91.10-11, 97.13-14, 98.13, 104.25-26, 105.28-29, 105.32-106.1, 106.13-15, 109.7-8, 111.25-26, 112.5-6, 116.22-23, 125.3, 133.2, 134.7-8, 137.31-138.1, 146.17 τὸ... ἴσον ἐστὶ τῷ ; 20.29, 143.6-7 ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον ἴσον τῷ ; 21.10-11 ἔστι δὴ τὸ... ἴσον τῷ ; 34.3-4 ἴσον λέγων τῷ ; 35.16 τὸ... ὡς ἴσον ἔλαβε τῷ ; 49.20 καὶ εἴη ἂν τὸ... ἴσον τῷ ; 77.17, 85.15-17, 143.18-19 ἔστι δὲ τὸ... ἴσον τῷ ; 117.20-21 τοῦτο δὲ ἴσον ἐστὶ τῷ ; 124.16-17 ἔστι οὖν τὸ... ἴσον τῷ ; 124.28 ἔστι δὲ ἴσον τῷ ; 125.1 τὸ... ἴσον τῷ.

(4b) ταὐτόν

*In Met.* 622.37-38, 807.23-24 ὃ ταὐτόν ἐστι τῷ ; 688.34-35 τὸ... ταὐτόν ἐστι τῷ ; 815.23-24 τοῦτο δὲ ταὐτόν ἐστι τῷ.

*In Soph. El.* 81.6-7, 159.15-16, 166.30-31, 196.31-32 τὸ δὲ... ταὐτόν ἐστι τῷ.

*In Eth. Nic. V* 22.1-2, 27.14, 42.20, 62.29 τὸ... ταὐτόν (ἐστι) τῷ.

*In Eth. Nic. IX-X* 465.12, 476.3, 487.3-4, 488.15-16, 502.29, 517.18-19, 537.19, 541.34-542.1, 553.27-28, 577.5-6, 591.30, 595.31-32, 603.3 τὸ... ταὐτόν ἐστι τῷ ; 477.33, 492.14, 501.1-2, 519.29, 530.24-25, 562.17 ἔστι δὲ τὸ... ταὐτὸν τῷ ; 478.21-22, 480.14-15 ἔστι δὲ... ταὐτὸν τῷ ; 488.17-18 καὶ ἔστι τὸ... ταὐτὸ τῷ ; 494.31, 536.24, 548.31, 587.29-30 ὅπερ (ὃ) ταὐτόν ἐστι τῷ.

*In De part. anim.* 21.18, 54.28 τοῦτο δὲ ταὐτόν ἐστι τῷ ; 88.8 τὸ δὲ... ταὐτόν ἐστι τῷ.

*In De motu anim.* 107.30 ὅπερ ταὐτόν ἐστι τῷ ; 121.16-17 τὸ... ταὐτόν ἐστι τῷ ; 126.2 τοῦτο δὲ ταὐτόν ἐστι τῷ.

*In De inc. anim.* 168.16-17 τὸ... ταὐτόν ἐστι τῷ.

*In De gen. anim.* 4.10, 207.10, 213.3-4, 230.17, 242.26 τοῦτο δὲ ταὐτόν ἐστι τῷ ; 19.13-14, 20.26-27, 80.14-15, 84.32-33, 91.23-24, 96.15-16, 103.5-7, 105.17-18, 116.21-22, 117.24-25, 153.6-7, 159.14-15, 163.18-19, 172.15, 189.25-26, 194.12, 195.29-30, 211.5-6, 236.16-17 τὸ... ταὐτόν ἐστι τῷ ; 154.15, 204.21 ὃ (ὅπερ) ταὐτόν ἐστι τῷ ; 241.10 ἔστι τὸ λεγόμενον ταὐτὸν τῷ.

*In Parva Nat.* 13.11 ὡς ταὐτὸν τῷ ; 23.23-24 ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον ταὐτὸν τῷ ; 25.7, 29.21, 40.19, 47.22, 61.16, 82.31, 103.10, 121.2, 133.7 τοῦτο δὲ ταὐτόν ἐστι τῷ ; 35.20, 42.6-7, 43.30-31, 50.17-19, 51.20-21, 97.5, 102.9-10, 107.23-24, 108.13-14, 112.14-15.21, 114.23-24, 116.19-21, 124.29, 125.1-2, 134.11, 138.3-4 τὸ... ταὐτόν (ἐστι) τῷ ; 117.15 ὅπερ ταὐτόν ἐστι ; 126.17-18 ἔστι δὲ τὸ... ταὐτὸν τῷ.

(5) εἴληπται ἀντὶ τοῦ

*In Met.* 541.16-17, 599.31, 655.25, 689.8-9, 712.33-34, 722.24-25, 729.21, 815.20. — *In Soph. El.* 25.6-7.8-9, 78.14, 114.20-21, 171.27-28, 172.34. — *In Eth. Nic. IX-X* 471.35, 535.18. — *In De part. anim.* 86.32, 91.30-31, 97.25-26, 99.2. — *In De motu anim.* 117.12, 122.25. — *In De inc. anim.* 159.10, 168.22-23. — *In De gen. anim.* 67.22, 71.3-4, 106.23, 113.23, 159.17, 169.7, 172.27, 176.16, 181.29-30, 214.11, 224.23-24. — *In Parva Nat.* 22.26, 23.23, 29.16, 35.26, 38.31, 57.3, 58.13-14, 69.24-25, 126.22-23 [cf. aussi 45.26-27 ἀντὶ τοῦ... ληπτέον].

(6) δυνάμει + λέγειν (συλλογίζεσθαι)

*In Met.* 443.7, 664.35, 687.34-35, 802.8 δυνάμει συλλογιζόμενος ᾧδε (οὕτως) ; 445.21 δυνάμει κἀνταῦθα οὑτωσὶ συλλογιζόμενος ; 464.35, 795.1, 800.3 συλλογίζεται δυνάμει ὧδε (οὕτως) ; 506.21, 559.4, 575.29, 583.11, 590.5, 637.7-8, 649.26, 661.26, 673.7, 674.2-3, 696.17, 709.39, 740.38, 774.5, 799.7, 811.10 δυνάμει λέγων ; 665.4 συλλογίζεται πάλιν δυνάμει ὧδε ; 748.20 συλλογίζεται οὖν δυνάμει οὕτως.

*In Soph. El.* 13.14, 77.9, 79.31, 114.22, 118.6-7, 143.25, 146.19-20, 147.10 (δυνάμει λέγοντος), 151.30, 156.35, 157.19, 159.7, 171.35-36, 172.5, 180.14-15, 183.15, 188.34, 190.2 δυνάμει λέγων ; 94.15 δυνάμει συλλογιζόμενος οὕτως.

*In Eth. Nic. V* 2.16.32, 12.34, 13.17, 34.28 δυνάμει λέγων.

*In Eth. Nic. IX-X* 497.7, 505.4, 511.37, 548.10, 576.34-577.1, 579.22

δυνάμει λέγων ; 500.11 δυνάμει συλλογιζόμενος οὕτως ; 611.16 λέγει δυνάμει.

*In De part. anim.* 5.15-16, 21.8.25 δυνάμει λέγων ; 38.17 δυνάμει λέγοντες.

*In De motu anim.* 119.5 δυνάμει τοῦτο λέγων.

*In De gen. anim.* 14.25, 68.27, 81.28, 89.29, 95.1-2, 132.31, 134.1, 138.26, 150.34, 177.13, 213.32 δυνάμει λέγων ; 66.18 λέγων δυνάμει ; 71.29 συλλογίζεται δυνάμει ὧδε ; 71.35, 86.20 δυνάμει... συλλογιζόμενος ὧδε ; 147.16 λέγει... δυνάμει.

*In Parva Nat.* 7.27-28, 64.21, 65.6, 73.25, 92.21, 111.2 δυνάμει λέγων.

(7) ἵνα ᾖ

*In Met.* 443.24, 454.25-26, 487.15, 679.33, 683.5, 695.28, 712.21, 716.31, 726.29 ἵν' ᾖ ; 448.30-31, 470.15-16, 480.23, 586.28-29, 628.9, 693.27 ἵν' ᾖ τὸ πᾶν τοιοῦτον ; 552.26 ἵν' ᾖ πλῆρες τοιοῦτον ; 553.31-32, 566.6, 677.32-33, 689.33, 716.29-30, 736.24 ἵνα ᾖ τὸ λεγόμενον (τοιοῦτον) ; 577.31-32, 674.10-11.32 ἵν' ᾖ τὸ ὅλον τοιοῦτον ; 663.21 ἵν' ᾖ τὸ ὅλον καὶ τὸ τοῦ λόγου συνεχὲς τοιοῦτον ; 692.2 ἵν' ᾖ τὸ πᾶν ; 745.36 ἵν' ᾖ τὸ τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 810.16 ἵν' ᾖ ἡ λέξις τοιαύτη.

*In Soph. El.* 30.17, 85.26 ἵνα ᾖ ; 31.28 ἵνα ᾖ τὸ πλῆρες τῆς λέξεως τοιοῦτον ; 33.28-29 ἵνα ᾖ τὸ λεγόμενον ; 138.3 ἵν' ᾖ τὸ πλῆρες οὕτως.

*In Eth. Nic. V* 52.9 ἵνα ᾖ ; 59.12 ἵν' ᾖ τὸ πᾶν τοιοῦτον.

*In Eth. Nic. IX-X* 489.22 ἵν' ᾖ τὸ πᾶν τοιοῦτον ; 512.28 ἵν' ᾖ τὸ πλῆρες ; 537.9 ἵν' ᾖ ἡ τελεία καὶ ἀνελλιπὴς λέξις τοιαύτη ; 553.20 ἵν' ᾖ ; 556.30 ἵν' ᾖ ἡ λέξις τοιαύτη.

*In De part. anim.* 52.28, 67.10-11 ἵν' ᾖ τὸ πλῆρες τοιοῦτον ; 59.17, 89.19-20 ἵν' ᾖ τὸ πλῆρες ; 65.16-17 ἵν' ᾖ... τὸ λεγόμενον.

*In De motu anim.* 114.10, 127.6, 130.23 ἵν' ᾖ.

*In De inc. anim.* 136.14 ἵν' ᾖ τὸ πλῆρες ; 148.3-4 ἵν' ᾖ τὸ πλῆρες τοιοῦτον ; 151.11 ἵν' ᾖ τὸ λεγόμενον ; 160.7-8 ἵν' ᾖ τὸ πᾶν καὶ τὸ ἑξῆς τοῦ λόγου τοιοῦτον.

*In De gen. anim.* 87.10, 113.6-7 ἵν' ᾖ τὸ πλῆρες ; 222.30 ἵν' ᾖ τὸ ὅλον τοιοῦτον ; 237.24 ἵνα ᾖ τὸ πᾶν τοιοῦτον.

*In Parva Nat.* 11.31, 23.2, 37.2-3.5, 58.11, 121.21, 142.20-21 ἵν' ᾖ ; 33.15-16 ἵν' ᾖ τὸ... ταὐτὸν τῷ ; 68.10-11 ἵν' ᾖ τὸ πλῆρες ; 94.7 ἵν' ᾖ τὸ πᾶν.

(8a) ὡς (ὥσπερ) (ἂν) εἰ ἔλεγεν

*In Met.* 613.23, 627.11-12, 706.27-28, 716.35, 746.26. — *In Eth. Nic. V* 56.28. — *In Eth. Nic. IX-X* 513.25, 525.1, 527.20, 530.32, 604.2. — *In De part. anim.* 7.15, 19.6, 22.21, 43.4, 55.36. — *In De inc. anim.* 163.14-15. — *In De gen. anim.* 34.31, 72.16, 101.5, 157.25, 174.35, 179.2.33, 232.27, 233.22. — *In Parva Nat.* 24.10, 35.27, 124.22.

(8b) (οὕτως) ἐπῆκται ὡς (ὥσπερ) εἰ ἔλεγεν

*In Met.* 475.30, 745.12, 788.20, 811.22, 831.3, 832.16. — *In Soph. El.* 31.34-32.1, 158.32. — *In Eth. Nic. IX-X* 605.14. — *In De inc. anim.* 148.5. — *In De*

*gen. anim.* 41.13, 81.5, 115.34, 157.13, 169.31. — *In Parva Nat.* 12.13, 23.5 (οὕτως δὲ ἐπαχθέντα, ὡσεὶ ἔλεγεν), 45.15-16, 71.5 (οὕτως δὲ ταῦτα ἐπήγαγεν, ὡς εἰ ἔλεγε), 139.20.

(9) (καὶ) εἴη ἂν λέγων (ὅτι)

*In Met.* 446.24, 480.24, 487.17, 491.16-17, 518.25, 523.18, 535.24, 537.16, 539.29, 545.6 (ἄν addendum), 546.30-31, 560.4-5, 561.27, 600.25, 606.22, 617.9-10, 618.36, 628.13-14, 689.9, 712.25 (εἴη ἂν οὖν λέγων), 714.5, 717.33-34, 722.27, 752.27, 792.35. — *In Soph. El.* 131.20-21.27-28, 175.5-6, 176.29-30, 177.1. — *In Eth. Nic. V* 51.13, 59.29-30. — *In Eth. Nic. IX-X* 468.21, 538.24-25, 556.12-13, 611.4, 616.10 (καὶ εἴη ἂν δυνάμει λέγων). — *In De gen. anim.* 184.32. — *In Parva Nat.* 34.16-17, 74.8.

(10) ἀσάφειαν ποιεῖν (ἐμποιεῖν)

*In Met.* 474.15, 736.10 ἀσάφειαν ἐποίησε πολλήν ; 643.22 ἀσάφειαν πεποίηκε ; 655.27 πάνυ πολλὴν ἀσάφειαν ἐνεποίησεν ; 805.22-23 πλείστην ἀσάφειαν πεποιήκασι [cf. aussi n° 11, 810.8-10].

*In Soph. El.* 23.16-17 πολλὴν δὲ τὴν ἀσάφειαν ὁ Ἀριστοτέλης ἐποίησε.

*In Eth. Nic. IX-X* 515.6-7 ἀσάφειαν πολλὴν πεποίηκεν.

*In De gen. anim.* 26.5-6 ἀσάφειαν πάνυ πολλὴν πεποίηκεν.

*In Parva Nat.* 35.5 ἀσάφειαν δὲ πολλὴν ἐνεποίησε.

(11) ἀπαγγέλλω

*In Met.* 644.4 ἀσαφῶς δὲ καὶ περινενοημένως ἀπήγγελται ; 674.8-9 ἐλλιπῶς δὲ τοῦτο ἀπηγγέλθη ; 712.19-21 τὸ δὲ... οἶμαι ἐλλιπῶς ἀπηγγέλθαι ; 771.12 ἐλλιπῶς ἀπήγγελται ; 774.31 ἀσαφῶς... ἀπήγγελται ; 810.8-10 ἀσάφειαν δὲ πολλὴν ἐνεποίησεν ἐπεμβαλών τινα μεταξὺ καὶ ἐλλιπῶς ἀπηγγελκὼς τὰ ἐπεμβληθέντα.

*In Soph. El.* 31.26-27 πάνυ βραχέως καὶ διὰ τοῦτο ἀσαφῶς ἀπαγγέλλειν δοκεῖ ; 65.3 σαφῶς... τὰ ἑξῆς ἀπαγγέλλει ; 65.24 σαφέστερον ἀπαγγέλλει ; 180.27-28 ἡ δὲ λέξις... ἐλλιπέστερον ἀπήγγελται ; 186.24 σαφῶς δὲ τὰ ἑξῆς ἀπαγγέλλει.

*In Eth. Nic. V* 57.22-23 ἀσαφῶς δὲ ἀπήγγελται ἡ λέξις.

*In Eth. Nic. IX-X* 492.22 πάνυ δὲ ἀσαφῶς... ἀπήγγειλεν ; 510.27-28 πάνυ δὲ ἀσαφῶς καὶ περινενοημένως τὰ προκείμενα ἀπαγγέλλει ; 514.6-7 πάνυ δὲ ἀσαφῶς ἀπαγγέλλει ταῦτα.

*In De part. anim.* 22.18 σαφῶς ἀπαγγέλλειν ; 55.10 ἐλλιπῶς δὲ καὶ ἀσαφῶς ἀπήγγελται.

*In De motu anim.* 105.11-12 σαφῶς δὲ τὰ λοιπὰ ἀπαγγέλλει.

*In De inc. anim.* 145.27 ἑνικῶς αὐτὸ ἀπήγγειλεν ; 151.18-19 σαφῶς δὲ καὶ τὰς αἰτίας ἀπαγγέλλει

*In De gen. anim.* 22.7-8 ἀπαγγέλλει ταῦτα λίαν σαφῶς ; 44.2 ἐλλιπῶς δὲ δοκεῖ ἀπηγγέλθαι ἡ λέξις; 63.2 πάνυ δὲ σαφέστατα ἀπαγγέλλει ; 87.17-18 τὰ ἔργα... ἀπαγγέλλει ; 89.18-19 ἐλλιπῶς δὲ ἡ λέξις ἀπηγγέλθαι δοκεῖ ; 91.18-19 σαφῶς... ἀπαγγέλλει ; 103.36 σαφῶς δὲ τὰ ἑξῆς ἀπαγγέλλει ; 124.13 ἀσαφῶς ἀπήγγελται ἡ λέξις ; 155.30 σαφέστατα δὲ ἀπαγγέλλει τὰ

ἑξῆς ; 168.6 ἀσαφῶς ἡ λέξις ἀπήγγελται ; 188.9-10 ἣν (τὴν διάνοιαν) αὐτὸς ἐλλιπῶς διὰ βραχυλογίαν ἀπήγγειλεν ; 189.19 τὰ δ' ἑξῆς σαφῶς ἀπαγγέλλεται ; 213.16-17 ἀσαφῶς δὲ ἀπαγγελθεῖσα ἡ λέξις καὶ ἀκαταλλήλως ; 233.5-6 σαφῶς... ἀπαγγέλλει.

*In Parva Nat.* 6.3-5 ἀσαφῶς καὶ ἄγαν περινενοημένως... ἀπηγγέλθαι ; 9.35 ἀσαφῶς καὶ μεμελανωμένως ἀπαγγέλλει ; 22.24 ἀσαφῶς δὲ πάντα ἀπαγγέλλει ; 34.12 ἀσαφῶς ἀπήγγειλε ταῦτα ; 36.20 ἐλλιπῶς καὶ ἔτι ἀκαταλλήλως ἀπήγγελται τὰ ῥητά ; 104.21 ἐλλιπῶς ἀπήγγελται καὶ διὰ τοῦτο ἀσαφῶς ; 108.5 ἀσαφῶς ἀπήγγελται ἡ λέξις ; 115.22-23 λίαν σαφῶς ἀπαγγέλλει ; 127.19 σαφῶς ἀπαγγέλλει ; 144.28 ἐνδεῶς ἀπήγγελται.

(12) ἐκ παραλλήλου κεῖσθαι

*In Met.* 623.13, 629.33, 676.31, 782.6. — *In Soph. El.* 16.32, 171.12. — *In Eth. Nic. V* 18.30-31. — *In Eth. Nic. IX-X* 498.20, 556.25. — *In De part. anim.* 83.7. — *In De motu anim.* 116.28. — *In De gen. anim.* 86.24, 108.27, 139.33, 178.24, 227.26. — *In Parva Nat.* 11.31-32, 82.29, 131.11, 137.17, 143.29.

(13) μεταξὺ παρεμβάλλειν

*In Met.* 608.33-34 τὸ δὲ... μεταξὺ παρεμβέβληται ; 617.20 ταῦτα μεταξὺ... παρεμβαλὼν ; 674.1-2 μεταξὺ πολλὰ παρεμβαλὼν ; 836.19 τὰ δ' ἄλλα μεταξὺ παρεμβέβληται [cf. aussi n° 11, 810.8-10].

*In Eth. Nic. IX-X* 518.36-519.1 τὰ δ' ἄλλα μεταξὺ παρενεβλήθη ; 589.7 τὰ δὲ λοιπὰ μεταξὺ παρεμβέβληται.

*In De part. anim.* 98.19-21 τὸ δὲ μεταξὺ παρεμβέβληται.

*In De gen. anim.* 75.23, 76.1, 177.11 τὰ δ' ἄλλα μεταξὺ παρεμβέβληται ; 93.11 τὸ πολλὰ μεταξὺ παρεμβαλεῖν ; 93.27-28 ἡ τῶν μεταξὺ παρεμβληθέντων ἔννοια ; 93.31 τὰ δὲ λοιπὰ μεταξὺ παρενεβλήθη ; 93.34 ἡ δὲ τῶν μεταξὺ παρεμβληθέντων διάνοια αὕτη.

*In Parva Nat.* 8.27-28 τὰ δ' ἄλλα μεταξὺ παρεμβέβληται ; 9.32 Τοῦτο καὶ τὰ ἐφεξῆς πάντα... μεταξὺ παρεμβέβληται ; 22.17-18 τὸ δὲ... μεταξὺ παρεμβέβληται.

(14) τοῦτο (τούτου) γὰρ δεῖ προσυπακούειν

*In Met.* 444.3, 492.14, 550.17, 637.1, 728.26, 737.23, 762.14-15. — *In Soph. El.* 70.27-28, 133.8, 169.7. — *In Eth. Nic. IX-X* 482.12, 572.25. — *In De part. anim.* 3.22. — *In De motu anim.* 127.2-3 [cf. aussi 129.7-8 τοῦτο γὰρ οἶμαι προσυπακούειν]. — *In Parva Nat.* 15.2, 28.7-8, 31.9, 137.7.

(15) σύνηθες Ἀριστοτέλει

*In Met.* 459.18-19 σύνηθες γὰρ τῷ Ἀριστοτέλει... λαμβάνειν ; 466.20-21 σύνηθες γὰρ αὐτῷ πολλαχοῦ... λαμβάνειν ; 475.19-20 πολλαχοῦ γὰρ τοῦτο σύνηθες αὐτῷ ; 496.16-18 σύνηθες δὲ αὐτῷ... λαμβάνειν ; 518.26-27 πολλαχοῦ δὲ αὐτῷ σύνηθες... λέγειν.

*In Soph. El.* 39.15-16 σύνηθες δέ ἐστι τῷ Ἀριστοτέλει τοῦτο ποιεῖν ; 84.7 σύνηθες γὰρ αὐτῷ τοῦτο ; 183.21-22 σύνηθες αὐτῷ... χρᾶσθαι.

*In Eth. Nic. IX-X* 556.25-26 ἔθος γὰρ τῷ Ἀριστοτέλει... καλεῖν ; 579.35-37 ἔθος αὐτῷ... προσαγορεύειν ; 602.7-8 ἔθος Ἀριστοτέλει... ἐπάγειν ; 608.27-29 ἔθος δὲ τῷ Ἀριστοτέλει... ὀνομάζειν.

*In De part. anim.* 15.12 σύνηθες γὰρ αὐτῷ μαρτύρασθαι.

*In De gen. anim.* 64.5-6 σύνηθες δὲ αὐτῷ... καλεῖν [cf. aussi 2.12-13 σύνηθές ἐστιν ἡμῖν... ἐπιλέγειν ; 56.12-13 σύνηθες γὰρ τοῖς πολλοῖς... λέγειν].

*In Parva Nat.* 1.8 καλεῖν ἐστι σύνηθες.

(16) σαφήνεια

*In Met.* 466.37 ἀλλὰ πρὸ τῆς τῶν λεγομένων σαφηνείας τοσοῦτον διοριστέον ; 467.13 τῆς τῶν λεγομένων ἕνεκεν σαφηνείας ; 502.34 ἀλλὰ πρὸ τῆς τῶν λεγομένων κατὰ μέρος σαφηνείας καλῶς ἂν ἔχοι ἡμᾶς διὰ βραχέων ὑπομνῆσαι ; 539.6-7 δεῖ δὲ πρὸ τῆς τῶν λεγομένων σαφηνείας ὑπομνησθῆναι ἡμᾶς ; 589.9 Πρὸ τῆς τῶν λεγομένων σαφηνείας ἀνάγκη ἐστὶν ὑπομνησθῆναι ἡμᾶς ; 602.20 ἰτέον δὲ ἡμῖν ἐπὶ τὴν τῶν λεγομένων σαφήνειαν ; 834.15 πρὸ τῆς τῶν λεγομένων σαφηνείας ῥητέον.

*In De motu anim.* 104.3-4 ἐπὶ δὲ τῶν λεγομένων σαφήνειαν ἴωμεν.

*In De gen. anim.* 2.17-18 ἐπὶ τὴν τῶν λεγομένων βαδιστέον σαφήνειαν ; 25.16 πρὸ τῆς τῶν λεγομένων σαφηνείας ἄξιόν ἐστιν ἡμᾶς ἀναμνησθῆναι ; 26.1 ἐπὶ τὴν τῶν λεγομένων σαφήνειαν ὁρμητέον ; 58.3 πρὸ τῆς τῶν λέξεων σαφηνείας ἄξιόν ἐστιν ἡμᾶς ὑπομνησθῆναι ; 114.16 πρὸ δὲ τῆς τῶν λεγομένων σαφηνείας ἄξιον ὑπομνησθῆναι ; 154.31-32 ἡμᾶς δὲ καλῶς ἔχει εἰδέναι πρὸ τῆς τῶν λεγομένων σαφηνείας.

*In Parva Nat.* 6.5 ἐπὶ δὲ τὴν τῶν λεγομένων σαφήνειαν ἰτέον.

(17) συναγωγή et συνέχεια τοῦ λόγου

*In Met.* 443.19-20 καὶ ἡ μὲν συναγωγὴ τοῦ λόγου καὶ ἡ ἔφοδος τοιαύτη τις ἂν εἴη ; 457.24 ὥστε ἡ τοῦ λόγου συνέχεια τοιαύτη τίς ἐστι ; 499.29, 711.14-15 καὶ ἔστιν ἡ συναγωγὴ τοῦ λόγου τοιαύτη ; 511.14 ὡς εἶναι τὴν τοῦ λόγου συνέχειαν τοιαύτην ; 605.28 καὶ ἔστιν ἡ πᾶσα τοῦ λόγου συνέχεια τοιαύτη ; 765.33-34 καὶ ἔστιν ἡ συναγωγὴ τοῦ λόγου τοιαύτη ; 804.27 ἔστιν οὖν ἡ συναγωγὴ τοῦ λόγου τοιαύτη.

*In Eth. Nic. IX-X* 495.11-12 εἴη δ' ἂν ἡ ἀγωγὴ τοῦ λόγου τοιαύτη ; 508.16-17, 512.34-513.1 καὶ εἴη ἂν ἡ συναγωγὴ τοῦ λόγου... τοιαύτη.

*In De part. anim.* 13.6-7 ἔστιν οὖν ἡ συναγωγὴ τοῦ λόγου τοιαύτη ; 98.15-16 οὕτω γάρ ἐστιν ἡ τοῦ λόγου συνέχεια.

*In De inc. anim.* 148.11-12 ἔστιν οὖν ἡ συναγωγὴ καὶ ἡ συνέχεια τοῦ λόγου τοιαύτη ; 167.8 ὥστε ἡ τοῦ λόγου συνέχεια τοιαύτη τις ἂν εἴη.

*In De gen. anim.* 67.8-9 ἡ μὲν οὖν τοῦ λόγου συναγωγὴ... αὕτη ; 68.8-9 ἔστιν οὖν ἡ συναγωγὴ τοῦ λόγου τοιαύτη ; 75.33 ἡ μὲν οὖν τοῦ λόγου συνέχεια αὕτη ; 230.13 ἔστι οὖν ἡ συναγωγὴ τοῦ λόγου τοιαύτη.

*In Parva Nat.* 114.21 Ἡ μὲν τῆς λέξεως συνέχεια, οἶμαι, τοιαύτη.

(18a) ἐπεὶ δὲ ἔμελλέ τις λέγειν ὅτι (et variantes)

*In Met.* 469.27, 479.4-5, 482.38, 483.1, 485.6.13, 503.30, 505.12-13, 587.32,

707.29, 795.25, 826.15.18-19. — *In Eth. Nic. IX-X* 560.15-16. — *In De part. anim.* 16.33, 43.37. — *In De motu anim.* 110.9-10. — *In De gen. anim.* 16.24, 68.23, 157.22, 159.30-32, 213.29, 217.5, 233.17.

(18b) ἵνα μή τις λέγῃ (εἴπῃ, ὑπολάβῃ, νομίσῃ) ὅτι

*In Met.* 509.36-37, 519.1, 522.34, 696.4, 732.26. — *In Soph. El.* 15.20. — *In De gen. anim.* 169.10. — *In Parva Nat.* 47.1-2 (εἴποι : *an* εἴπῃ *leg.* ?), 130.15.

(18c) ἔνστασις (ἀπορία) δυναμένη φέρεσθαι

*In Met.* 503.41 τὴν δυναμένην φέρεσθαι... ἀπορίαν ; 515.5-6, 614.15, 620.15, 695.10, 707.32-33, 735.24 ἔνστασις (τις) δυναμένη φέρεσθαι ; 713.2-3 ἔνστασιν δυναμένην λέγεσθαι.

*In Eth. Nic. IX-X* 496.35-36 ἀπορίας δυναμένας φέρεσθαι.

*In De part. anim.* 21.3 ἀπορίας τινὸς δυναμένης φέρεσθαι.

*In De gen. anim.* 240.6 δι' ἔνστασιν δυναμένην φέρεσθαι.

*In Parva Nat.* 8.29-30 ἔνστασιν τοιαύτην δυναμένην φέρεσθαι.

(19a) ὑπερβατῶς ἀναγνωστέον (ἀναγιγνώσκειν)

*In Met.* 500.34, 563.6, 572.22, 653.19, 736.18-19, 754.2, 762.12, 772.15, 788.26, 801.37, 805.23, 836.16. — *In Soph. El.* 84.5, 165.19. — *In Eth. Nic. V* 19.20, 44.27. — *In Eth. Nic. IX-X* 588.20. — *In De gen. anim.* 18.17-18. — *In Parva Nat.* 23.1.

(19b) ὑποστικτέον (ὑποστίζειν, στίζειν) εἰς τὸ... εἶτα ἐπακτέον (ἐπάγειν)

*In Met.* 693.25-26, 726.27-28, 745.35-36, 759.1, 797.23, 828.11. — *In Soph. El.* 169.11, 196.26-27 [cf. aussi 84.11 στίξαντας ἐπαγαγεῖν]. — *In Eth. Nic. IX-X* 517.27-28, 535.11-12. — *In De part. anim.* 9.23. — *In De motu anim.* 127.23. — *In De inc. anim.* 137.28, 160.25-26. — *In De gen. anim.* 22.9-10, 103.16-17, 104.1-3 (δεῖ... στίξαι... εἶτα... ἐπακτέον), 173.32, 204.13-14, 214.12-13, 225.10-11, 237.21-22 (ὑποστίξομεν εἰς τὸ... εἶθ'... ἐπάξομεν). — *In Parva Nat.* 51.19-20.

(20) ἄλλη γραφὴ ἔχουσα οὕτως

*In Met.* 468.31-32, 717.32-33 φέρεται δὲ καὶ ἄλλη γραφὴ ἔχουσα οὕτως (ὧδε).

*In Soph. El.* 156.23, 167.16 φέρεται δὲ καὶ ἄλλη γραφὴ ἔχουσα οὕτως ; 188.31 εὕρηται δὲ καὶ ἄλλη γραφὴ ἔχουσα οὕτως.

*In Eth. Nic. IX-X* 482.28 φέρεται καὶ ἄλλη γραφή, ἔχουσα οὕτω.

*In De motu anim.* 112.2-3 φέρεται καὶ ἄλλη γραφὴ ἡ διὰ τοῦ Δ ἔχουσα οὕτως.

*In Parva Nat.* 34.15, 44.25 φέρεται (δὲ) καὶ ἄλλη γραφὴ ἔχουσα οὕτως ; 139.28-29 φέρεται καὶ ἄλλη γραφὴ καλλίων, ὡς οἶμαι, ἔχουσα οὕτως.

(21) αἰτία τοῦ πῶς (πόθεν, διὰ τί, τίνος ἕνεκεν, ὅτι)

*In Met.* 450.30-31, 457.21-22, 460.13, 468.10-12, 478.11-12, 499.16-17.36, 501.34-35, 503.41-504.1, 508.20-21, 517.18, 535.16, 537.32, 564.9, 580.33, 607.17-18, 647.30, 702.15-16, 709.38, 807.15-16.21-22, 808.11.19-20 τὴν αἰτίαν τοῦ πῶς (ὅπως)... (ἐπήγαγεν, λέγει, ἐπάγει, τίθησι, προσέθηκεν) ; 494.3-4 ἄλλην αἰτίαν τίθησι τοῦ διὰ τί ; 544.4 τὴν αἰτίαν τοῦ τίνος ἕνεκεν ; 592.23, 649.5-6 τοῦ ὅτι... αἰτίαν ἐπήγαγεν ; 608.6 τὴν αἰτίαν θεὶς τοῦ τίνος ἕνεκεν ; [cf. aussi 521.14 τὴν διδασκαλίαν τοῦ ὅπως ; 692.14-16 καὶ τὴν αἰτίαν τοῦ ἀνάγκη... ἐπήγαγεν ; 807.32 τοῦ πῶς... ζήτησιν].

*In Soph. El.* 40.2 προστίθησι δὲ καὶ τὴν αἰτίαν τοῦ πόθεν ; 71.5 καὶ τὴν αἰτίαν τίθησι τοῦ πῶς.

*In Eth. Nic. V* 2.30-31 τὴν αἰτίαν λέγει τοῦ τίνος ἕνεκα ; 4.11-12 τὴν αἰτίαν λέγει τοῦ διὰ τί.

*In De part. anim.* 57.3-4 ἡ αἰτία τοῦ τίνος χάριν ; 82.29-30 τὴν αἰτίαν τοῦ διὰ τί... ἐπήγαγεν.

*In De inc. anim.* 165.9 τὴν αἰτίαν... τοῦ διὰ τί.

*In De gen. anim.* 17.24-25 τὰς αἰτίας ἀποδίδωσι τοῦ διὰ τί ; 19.35, 117.22-23 τὴν αἰτίαν τοῦ διὰ τί... λέγει (ἐρεῖ) ; 116.8-9 τὴν αἰτίαν ἐπήγαγε τοῦ τίνος χάριν ; 196.8 τὴν αἰτίαν τίθησι τοῦ διὰ τί ; 202.9-11 τὴν αἰτίαν τοῦ τίνος χάριν... λέγει ; 229.17 τὴν αἰτίαν... λέγει τοῦ διὰ τί.

*In Parva Nat.* 84.3 ἄλλην αἰτίαν ἐπάγει τοῦ τίνος ἕνεκα.

(22) λέγων (nom. abs.)

*In Met.* 444.32, 457.35, 458.3.5, 461.31, 464.12, 468.4.29, 473.12, 474.38, 480.27, 488.13, 496.19, 503.7, 512.23, 516.18, 525.18, 527.18, 556.35, 563.17, 570.9, 579.32, 583.26, 584.17.35, 585.39, 589.26.36, 592.18, 605.2.37, 609.30, 612.29, 615.28, 616.22, 618.22, 627.29.37, 629.17, 644.6-7.8, 676.16, 714.37, 742.23, 744.11, 809.12, 814.5, 821.32, 826.24, 832.17, 834.33 [cf. aussi 764.24, 767.29, 830.15 λέγοντες]. — *In Soph. El.* 11.13, 36.9, 79.35, 90.32, 132.9. — *In Eth. Nic. V* 18.10 [cf. aussi 37.6 λέγοντες]. — *In Eth. Nic. IX-X* 482.29, 499.6, 524.28, 538.2, 577.1, 609.8. — *In De part. anim.* 12.26, 19.31, 20.35, 23.8 (εἰπὼν), 39.14, 44.16, 51.17, 54.30, 60.1, 61.8.19, 62.17.23, 75.1, 84.28, 89.7. — *In De inc. anim.* 138.31, 139.5.11.29, 140.1, 142.6, 145.17, 147.24, 154.16, 157.18, 163.10. — *In De gen. anim.* 5.25, 11.8.33, 36.1, 46.4, 53.31, 56.7, 57.17, 79.3, 94.26, 108.32.34, 113.10, 119.32, 120.15, 135.24, 161.25, 174.27, 187.19, 205.20, 219.10, 228.7, 232.29, 244.7. — *In Parva Nat.* 18.3, 29.1.6, 47.17, 65.30, 89.23, 91.6, 94.10, 97.19.23.26, 98.9, 101.11, 116.24, 125.14, 126.10, 146.5.

(23) ἐπειδὴ (ἐπεὶ, εἰ) οὖν (δὴ) ταῦθ' (τοῦθ') οὕτως ἔχει

*In Met.* 458.10, 510.28, 521.33-34, 598.10, 603.35, 607.28, 612.25-26, 655.13, 672.5.14, 736.37, 752.13, 755.4-5, 803.8, 807.31. — *In Soph. El.* 160.33-161.1, 182.28-29. — *In Eth. Nic. V* 20.22. — *In Eth. Nic. IX-X* 477.16-17, 507.2, 531.7-8, 554.35, 575.18-19, 582.10 (ἔχειν δύναται), 585.27-28, 593.20, 610.15-16. — *In De part. anim.* 51.20. — *In De inc. anim.* 148.17, 161.6. — *In De gen. anim.* 62.30, 190.23, 201.16-17, 219.31.

(24) φέρε εἰπεῖν, οἷον φέρε, οἷον εἰπεῖν, οἷον φέρε εἰπεῖν

*In Met.* 441.2, 448.20, 461.7, 493.25, 498.19, 506.29, 524.10, 540.10, 545.34, 566.34, 594.9, 610.4, 634.31, 645.31, 650.1, 659.16, 669.7, 676.12, 692.11, 704.12, 707.24, 714.13, 720.26, 721.16, 743.15, 744.17, 748.30, 754.31, 761.5, 772.5-6, 784.7, 802.16, 811.34, 827.18, 829.10. — *In Soph. El.* 17.30, 86.30, 181.9. — *In Eth. Nic. IX-X* 468.12-13, 493.13, 494.7-8, 530.36, 596.29, 613.18. — *In De part. anim.* 1.14, 14.4, 15.19, 16.9, 19.37, 46.16, 57.16.32, 59.32, 72.36 [cf. aussi 73.6 οἷον ὡς εἰπεῖν]. — *In De motu anim.* 106.30. — *In De inc. anim.* 139.21, 140.26, 147.32, 149.29. — *In De gen. anim.* 20.18-19, 34.26, 35.1, 40.25, 41.21, 70.12 (ὡς εἰπεῖν οἷον φέρε), 80.19, 83.17-18, 88.27, 89.25, 106.24, 137.18 (οἷον εἰπεῖν φέρε), 161.27, 167.12, 170.10, 183.7, 186.1, 192.28.34, 195.11, 199.28, 209.21. — *In Parva Nat.* 5.9, 24.22, 27.6-7, 39.7-8, 42.12-13, 56.11, 68.4, 71.30, 72.10, 84.18, 95.31, 97.20.

(25) τέως (δέ)

*In Met.* 445.28, 446.28, 450.35, 455.29, 530.18, 585.1, 602.13, 609.15, 617.35, 621.18, 624.32, 626.18, 630.6, 724.8, 732.29. — *In Soph. El.* 104.8. — *In Eth. Nic. V* 13.10, 25.34. — *In De part. anim.* 6.28, 25.20, 29.4, 44.22, 57.1.2, 73.31. — *In De motu anim.* 107.16. — *In De inc. anim.* 152.6. — *In De gen. anim.* 74.12, 134.17, 196.12, 229.21. — *In Parva Nat.* 134.15, 148.9.

(26) Épanalepse

*In Met.* 440.3-8, 448.2-13, 451.4-10, 454.10-14, 459.4-13, 461.1-3, 465.23-25, 466.26-28, 473.3-10, 475.3-7, 481.12-15, 483.22-29, 494.30-35, 496.9-13, 510.10-13, 510.20-28, 518.6-7, 520.21-25, 520.34-521.6, 523.17-19, 536.10-13, 546.33-35, 549.7-11, 549.30-35, 551.13-16, 554.2-5, 561.25-30, 573.3-7, 576.9-12, 577.9-11, 577.29-34, 579.31-33, 583.20-22, 583.25-28, 589.11-13, 589.26-31, 594.17-18, 594.25-29, 595.4-6, 602.2-10, 603.3-4, 619.23-26, 625.12-15, 627.37-39, 634.9-13, 641.37-642.1, 643.27-31, 644.6-7, 644.28-30, 645.8-15, 646.33-36, 651.12-14, 652.5-6, 652.6-8, 653.6-10, 656.1-2, 659.9-12, 660.25-27, 671.28-37, 672.7-14, 688.35-39, 701.21-25, 703.13-16, 710.31-32, 711.16-19, 712.2-5, 714.15-17, 715.33-716.6, 724.32-38, 725.20-24, 725.35-726.1, 726.38-39, 729.9-14, 734.19-23, 734.34-735.11, 735.26-30, 737.3-11, 742.9-18, 743.36-744.3, 749.3-6, 754.35-755.4, 756.18-25, 765.13-16, 766.17-21, 767.11-13, 767.16-18, 770.17-20, 774.18-22, 776.11-15, 784.15-20, 787.12-15, 804.15-17, 805.31-806.1, 806.15-18, 806.39-807.1, 807.27-31, 807.35-37, 808.13-16, 813.34-37, 817.7-10, 819.2-6, 819.37-820.3, 821.21-24, 824.12-13, 827.39-828.2, 829.5-15, 831.22-25, 833.19-23 , 834.32-34.

*In Soph. El.* 52.6-9, 68.5-8, 70.21-25, 98.18-23, 119.6-10, 122.20-24, 129.20-23, 131.21-25, 143.8-10, 148.28-31, 152.3-5, 155.14-15, 156.7-9, 156.10-12, 166.13-15, 166.23-26, 172.11-15, 173.2-3, 176.24-27, 180.21-23.

*In Eth. Nic. V* 3.27-30, 11.29-33, 13.32-14.3, 14.6-7, 30.27-29, 31.18-24, 44.34-45.1, 56.7-9, 58.18-21, 66.20-23.

*In Eth. Nic. IX-X* 474.3-5, 478.34-36, 484.25-26, 487.30-31, 515.7-11, 540.6-8, 555.9-10, 556.5-7, 578.14-16, 583.18-29 (εἰπὼν... εἰπὼν δὲ [*an* δὴ ?]), 594.9-11, 595.10-12 (τὸ δ' ὀρθὸν τέλος... τοῦτο δὲ [*an* δὴ ?] τὸ ὀρθὸν τέλος), 610.6-9.

*In De part. anim.* 1.3-7, 6.21-26, 11.28-29, 12.24-27, 13.20-24, 17.10-11, 20.1-3, 21.21-28, 21.35-22.4, 22.29-30, 22.33-23.1, 24.4-6, 39.6-7, 45.10-12, 59.38-60.1, 60.10-15, 61.34-35, 63.8-10, 67.16-18, 69.30-31, 69.34-36, 75.23, 83.31-32, 84.23-25, 84.30-32, 92.27-29, 94.20-22, 98.23-25.

*In De motu anim.* 103.2-11, 109.27-29, 118.4-6, 121.1-4, 121.11-13, 122.2-6.

*In De inc. anim.* 137.14-15, 138.14-21, 138.28-29, 140.1-2, 141.1-2, 141.7-10, 142.6-10, 142.25-29, 143.1-4, 143.19-20, 144.29-145.2.9-10, 147.10-20, 147.23-27, 148.12-17, 148.25-28, 150.28-31, 151.6-7, 151.24-28, 160.27-30, 161.34-162.2, 162.27-28, 167.26-29.

*In De gen. anim.* 2.19-24, 6.26-28, 6.29-31, 10.21-25, 11.16-18, 12.22-26, 22.15-18, 22.28-31, 23.10-12, 24.18-19, 24.29-30, 27.33-35, 28.25-29, 28.35-29.1, 32.5-7, 36.15-18, 38.6-9, 38.32-33, 40.9-14, 42.9-14, 43.18-21, 47.23-28, 48.22-26, 50.2-5, 51.32-52.3, 53.29-54.1, 59.4-6, 64.15-20, 64.29-33, 68.27-29, 69.1-4, 71.12-14, 73.22-26, 83.36-84.5, 86.15-16, 87.32-88.3, 88.33-35, 90.15-21, 98.23-24, 98.29-30, 100.22-23, 100.27-30, 102.2-5, 107.11-13, 110.6-8, 112.22-25, 117.28-30, 118.31-33, 122.33-123.1, 123.21-24, 124.14-15, 125.30-31, 134.3-4, 142.17-20, 142.29-31, 143.2-7, 151.27-28, 155.8-11, 155.22-23, 160.5-8, 163.3-6, 164.13-15, 168.12-14, 169.6-7, 169.31-34, 171.2-3, 173.10-13, 177.15-17, 186.32-33, 191.8-11, 191.30-192.1, 194.30-32, 196.25-27, 202.14-17, 202.20-21, 203.10-12, 207.14-19, 212.11-15, 214.1-4, 217.14-16, 217.25-26, 218.21-24, 224.31-225.1, 225.24-26, 228.29-31, 237.4-5, 239.14-17, 241.29-32, 246.20-22.

*In Parva Nat.* 1.4-14, 8.35-9.1, 12.15-22, 23.5-7, 32.28-33.6, 33.28-34.1, 34.21-23, 34.24-30, 36.8-9, 38.24-29, 45.16-19, 48.4-6, 49.10-13, 50.29-31, 60.13-15, 60.22-61.4, 61.17-20, 63.20-27, 65.16-19, 67.20-22, 68.2-5, 69.29-30, 72.23-25, 73.28-30, 80.4-11, 82.30-83.4, 83.9-13, 84.17-19, 85.3-11, 89.15-19, 96.6-7, 101.20-22, 106.5-8, 107.24-25, 107.28-33, 109.1-3, 109.21-24, 120.6-8, 125.33-126.2, 126.4-5, 128.6-8, 140.13-16, 146.34-147.1.

# APPENDICE IV

## (Étude III, p. 104, n. 22)

### *Renvois à la θεωρία dans le commentaire d'Asclépius*

Livre A : p. 77.28 ὡς εἰρήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 81.9 εἰρήκαμεν δὲ ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 85.18-19 ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 93.8 ὡς ἐν τῇ θεωρίᾳ μεμαθήκαμεν ; 105.11-12 ὡς εἰρήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ.

Livre α : p. 123.30-31 διὰ τὴν εἰρημένην αἰτίαν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 123.36 ὡς γὰρ εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 125.27 τὴν αἰτίαν ἐξεθέμεθα ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 130.7-8 ὡς εἰρήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ.

Livre B : p. 144.13 καὶ εἰρήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 162.7-8 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ ἐδείξαμεν ; 175.17 ὡς ἐδείξαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 179.21-22 καθάπερ καὶ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 182.9 Ὅπερ εἰρήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 191.19 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 196.18 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 203.20 καθάπερ καὶ ἐν τῇ θεωρίᾳ ἐδείξαμεν ; 204.11-12 τὴν δὲ δόξαν τοῦ ἀνδρὸς (*scil.* τοῦ Ἐμπεδοκλέους) ἀνεπτύξαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 204.26-27 ὡς ἐν τῇ θεωρίᾳ ἐδείξαμεν ; 206.12.18 τὸ δὲ ἀληθὲς ἐν τῇ θεωρίᾳ εἴρηται... εἴρηται δὲ ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 207.20 ὡς ἐν τῇ θεωρίᾳ εἴρηται ; 210.33 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 211.15 ὡς ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 220.4-5 καθάπερ καὶ ἀνωτέρω εἰρήκαμεν καὶ ἐν τῇ θεωρίᾳ.

Livre Γ : p. 227.9.13.21-22 Καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν... ὡς μεμαθήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ... ἀλλὰ καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 229.4 καθάπερ εἰρήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 235.11-12 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 239.30.35 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ ἐδείξαμεν ; 244.37 ὡς ἐδείξαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 254.30 ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 256.8-9 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἴρηται ; 258.15.23.37-38 ὡς ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν... καθάπερ σαφέστερον ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν... εἴρηται γὰρ ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 259.8.33.36-37 ὡς εἰρήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ... καθάπερ εἰρήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ... ὡς ἐδείξαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 260.1.28-29 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ ἐδείξαμεν... καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἴρηται ; 261.8 ὡς ἔδειξεν ἡ διαίρεσις ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 264.11 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 280.27 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ ἐδείξαμεν ; 293.14 ὡς ἔδειξεν ἡ θεωρία ; 294.10.26 Ὅπερ ἐλέγομεν ἐν τῇ θεωρίᾳ... καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν.

Livre Δ : p. 313.2-4 ὥσπερ ἐπὶ τοῦ θεοῦ εἰρήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ... καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἴρηται ; 314.16 καθάπερ εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 325.34-326.1 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἴρηται ; 326.15 καθάπερ εἴρηται καὶ ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 327.18-19 καθάπερ εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 328.35 ὡς εἴρηται ἡμῖν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 330.23-24 ὡς εἴρηται ἡμῖν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 334.7 καθάπερ εἰρήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 335.18 καὶ τὰ ἄλλα ὅσα εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 336.21.25 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν... σαφῶς δὲ τοῦτο ἐν τῇ θεωρίᾳ ἐξεθέμεθα ; 337.29 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ ἐδείξαμεν ; 341.3.5 ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ... ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 347.18-19 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἴρηται ; 348.18 ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 349.11-12 ὡς εἴρηται ἡμῖν ἐν τῇ

θεωρίᾳ ; 354.17.20 ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ... ὡς ἐδείξαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 355.1 εἴρηται γὰρ καὶ ἐν τῇ θεωρίᾳ.

Livre E : p. 368.1 ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ.

Livre Z : p. 377.10-11 ὡς ἔδειξεν ἡ θεωρία ; 383.2 ὥσπερ εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 387.12-13 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἴρηται ; 390.36 Καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 391.25-26 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἴρηται ; 392.16-17.27 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἴρηται... ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 395.20 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 397.5 Καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 402.9 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἴρηται ; 403.13-14.17 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 405.14-15.29.32-33 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἴρηται... ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ... ὡς ἐν τῇ θεωρίᾳ ἐδείξαμεν ; 411.26.34 ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν... ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 412.3-4.6.18 ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ... ὡς ἐν τῇ θεωρίᾳ ἐδείξαμεν... ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 413.27 ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 415.27-28 ὡς εἰρήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 420.10-11 ὡς ἔδειξεν ἡ θεωρία ; 421.10-11 ὡς ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 426.7.17.21.33 ὡς ἔδειξεν ἡ θεωρία... καθάπερ εἰρήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ... καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν... καθάπερ εἰρήκαμεν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 427.7 ὡς ἐν τῇ θεωρίᾳ εἴρηται ; 430.13-14 ὡς εἴρηται ἡμῖν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 432.6 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν ; 433.6-7 ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 442.15-16.27 καθάπερ εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ... ὡς εἴρηται ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 446.8.23 καθάπερ εἴρηται ἡμῖν ἐν τῇ θεωρίᾳ... καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ ἡμῖν εἴρηται ; 449.21 καθάπερ εἴρηται ἡμῖν ἐν τῇ θεωρίᾳ ; 451.4 καθάπερ ἐν τῇ θεωρίᾳ εἰρήκαμεν.

# APPENDICE V

## (Étude III, p. 106, n. 30)

### *A propos de la locution Πληρώσας τὸν περί τινος λόγον...*

La locution Πληρώσας τὸν περί τινος λόγον + verbe de mode personnel (qui annonce la transition au thème suivant) semble être propre à la littérature exégétique. Elle apparaît pour la première fois chez Galien, où le participe est, le plus souvent, composé (συμπληρώσας, ἀναπληρώσας) : cf. *De difficultate respirationis*, t. VII, p. 843.2 Kühn ; *In Hippocratis de natura hominis librum*, t. XV, p. 148.1-2 ; *In Hippocratis de acutorum morborum victu*, t. XV, p. 572.3, 613.7-8, 683.6-7 ; *In Hippocratis librum III epidemiarum*, t. XVII 1, p. 697.10, 700.3-4 ; *In Hippocratis aphorismos*, t. XVII 2, p. 436.10-11 ; *In Hippocratis librum de medici officina*, t. XVIII 2, p. 699.6-7. Dans le domaine de la littérature exégétique médicale, on retrouve cette locution chez Étienne le médecin (VII[e] s.), *In priorem Galeni librum therapeuticum*, I, p. 253.29 Dietz (= p. 68.18 Dickson).

Dans l'exégèse scripturaire, elle est attestée chez Eusèbe, *In Isaiam*, I 84, p. 159.14-15 Ziegler (le sujet étant la prophétie : ἀλλὰ γὰρ πληρώσασα ἡ προφήτεια τὸν λόγον τὸν περὶ οἰκητόρων τῆς γῆς ἑξῆς μεταβαίνει ἐπὶ τὸν οὐρανόν κτλ.), chez Jean Chrysostome, *In Epist. I Ad Corinthios*, PG 61, col. 213.2-4, et chez Oecuménius (V[e]-VI[e] s.), *In Apocalypsin*, p. 224.24-25 Hoskier.

Dans les commentaires rhétoriques, cette expression est attestée dans des scolies (de date incertaine) au Περὶ στάσεων d'Hermogène : t. IV, p. 223.27, 430.23-24, 631.8-9, 640.23-24, t. VII, p. 127.21-22 Walz ; dans les *Scholia Vaticana* à Denys le Thrace, p. 141.25 Hilgard ; dans les scolies à Aratos, v. 733, p. 371.10-11 Martin ; dans les scolies à Demosthène, *In Or. 10*, t. I, p. 153.10 Dilts.

C'est surtout dans le commentaire philosophique que cette locution s'impose. Elle est présente dans les variantes πληρώσας et συμπληρώσας. La variante πληρώσας est propre à Ammonius, Asclépius, Philopon et Étienne d'Alexandrie, alors que la variante συμπληρώσας est utilisée par Hermias, Simplicius, Ps. Simplicius et Olympiodore. Asclépius est sûrement l'auteur qui l'utilise le plus fréquemment. Un trait distinctif d'Asclépius, *In Met.*, est constitué par la présence de l'adverbe ἐντεῦθεν, qui précède le verbe de mode personnel, alors que, dans le commentaire sur Nicomaque, ἐντεῦθεν est absent. On le retrouve, en revanche, dans deux passages de Philopon (*In Anal. Priora*, p. 132.28 et 138.8 Wallies, cf. *infra*) et dans la seule occurrence de cette locution chez d'Étienne d'Alexandrie (cf. *infra*).

Variante πληρώσας

Ammonius, *In Cat.*, p. 54.3 Busse : Πληρώσας τὸν περὶ τῆς οὐσίας λόγον, περὶ τοῦ ποσοῦ νῦν διαλαμβάνει ; 101.16-17 Πληρώσας τὸν περὶ τῶν

ἀντικειμένων λόγον νῦν βούλεται εἰπεῖν ποσαχῶς τὰ ἐναντία λέγεται. Voir aussi p. 22.12-13 : Μετὰ τὸ πληρῶσαι τὸν περὶ τῶν ὁμωνύμων λόγον περὶ τῶν συνωνύμων διαλαμβάνει.

Ammonius, *In Isag.*, p. 108.22-109.1 Busse : Πληρώσας τὸν περὶ τῆς διαφορᾶς λόγον περὶ τοῦ ἰδίου λοιπὸν διαλέγεται.

Asclépius, *In Met.* Δ, p. 313.26 Πληρώσας τὸν περὶ τοῦ ἀναγκαίου λόγον ἐντεῦθεν λέγει περὶ τοῦ ἑνός ; 319.31-32 Πληρώσας τὸν περὶ τῆς οὐσίας λόγον, ἐντεῦθεν λέγει ἡμῖν περὶ τῶν ταὐτῶν ; 320.28-29 Πληρώσας τὸν περὶ ταὐτοῦ λόγον ἐνταῦθα (*an* ἐντεῦθεν *leg.* ?) βούλεται διδάξαι πῶς λέγονται τὰ ἕτερα ; 328.12-13 Πληρώσας τὸν περὶ τοῦ προτέρου λόγον ἐντεῦθεν λέγει ἡμῖν περὶ τῆς δυνάμεως ; 331.38-39 Πληρώσας τοίνυν τὸν περὶ τοῦ ποσοῦ λόγον ἐφεξῆς μετέρχεται ἐπὶ τὸ ποιόν ; 334.32-33 Πληρώσας τὸν περὶ τοῦ ποσοῦ λόγον [...] μετέρχεται ἐντεῦθεν ἐπὶ τὸν περὶ τοῦ ποιοῦ λόγον ; 336.4-5 Πληρώσας τὸν λόγον τὸν περὶ τοῦ ποιοῦ, ἐντεῦθεν λέγει ἡμῖν περὶ τῶν πρός τι ; 342.9-10 Πληρώσας τὸν περὶ τοῦ πέρατος λόγον ἐντεῦθεν διαλέγεται ἡμῖν περὶ τοῦ καθό ; 348.20-21 Πληρώσας τὸν περὶ τῆς στερήσεως λόγον ἐντεῦθεν λέγει ἡμῖν περὶ τοῦ ἔχειν.

Asclépius, *In Nicomachi Introd. arithm.*, II ιγ 12-13 πληρώσας δὲ τὸν περὶ τῶν ἐπιπέδων ἀριθμῶν λόγον μετέρχεται ἐπὶ τοὺς στερεούς ; II ιε 1-3 Πληρώσας τὸν περὶ τῶν πυραμίδων λόγον νῦν ἐπὶ τὰ ἕτερα στερεὰ μεταβαίνει ; II κα 1-3 Πληρώσας τὸν περὶ τῶν ἀριθμῶν λόγον, λοιπὸν θέλει περὶ μεσοτήτων διαλεχθῆναι ; II λ 1-3 Πληρώσας τὸν περὶ τῆς ἀριθμητικῆς μεσότητος λόγον, νῦν τὸν περὶ τῆς γεωμετρικῆς λέγει ; II λβ 73-76 Πληρώσας τοίνυν τὸν λόγον τὸν περὶ τῆς γεωμετρικῆς μεσότητος καὶ τὸν περὶ τῆς ἀριθμητικῆς, μεταβαίνει ἐπὶ τὸν τῆς ἁρμονικῆς.

Philopon, *In Cat.*, p. 187.27-28 Busse : Πληρώσας τὸν τῶν ἀντικειμένων λόγον νῦν θεωρήματά τινα τῶν ἐναντίων ἡμῖν παραδίδωσι.

Philopon, *In Anal. Priora*, p. 59.6-7 Wallies : Τὸν περὶ τῆς ἀντιστροφῆς τῶν ὑπαρχουσῶν καὶ ἀναγκαίων προτάσεων πληρώσας λόγον μέτεισιν ἐπὶ τὰς τοῦ ἐνδεχομένου προτάσεις ; 119.4-5 Πληρώσας τὸν περὶ τῶν τριῶν σχημάτων [...] λόγον μέτεισι ἐπὶ τὰς τοῦ ἀναγκαίου προτάσεις ; 132.28 Τὸν περὶ τοῦ πρώτου σχήματος πληρώσας λόγον ἐντεῦθεν ἐπισκέπτεται ; 138.8-9 Πληρώσας τὸν περὶ τοῦ δευτέρου σχήματος λόγον ἐντεῦθεν τὸν περὶ τοῦ τρίτου ποιεῖται ; 200.10-11 Πληρώσας τὸν τῶν ἐκ ἀμφοτέρων τῶν προτάσεων καθόλου λόγον ἀκολούθως μέτεισι ἐπὶ τὰς ἐχούσας τὴν ἑτέραν μερικήν ; 378.30-31 ἐξηνέχθη εἰς τὸν περὶ τῆς ἀκολουθίας τῶν προτάσεων λόγον· ὃν πληρώσας ἐπανῆλθεν ἐπὶ τὸ προκείμενον. — Il est intéressant de remarquer que l'analyse de cette formule confirme les soupçons de Wallies sur l'authenticité du livre II (Praefatio, p. VI-VII). En effet, le passage du livre I au livre II est marqué, entre autres, par le changement de cette formule, qui devient Πληρώσας περί τινος νῦν λέγει (cf. p. 396.2, 405.11-12, 405.21-22, 411.26, 420.6, 425.34-426.1, 427.30-31, 431.11-12, 438.2, 443.14, 448.7, 477.15).

Étienne d'Alexandrie, *In De int.*, p. 47.16-17 Hayduck : Πληρώσας τὸν περὶ τῆς ἀκολουθίας τῶν προτάσεων λόγον ἐντεῦθεν ἕτερά τινα τοῖς εἰρημένοις ἀκόλουθα θεωρήματα παραδίδωσιν.

Michel d'Éphèse, *In Eth. Nic. V*, p. 24.25-26 Hayduck : Πληρώσας τὸν περὶ τοῦ ἐν διανομαῖς δικαίου λόγον λέγει καὶ περὶ τοῦ διορθωτικοῦ δικαίου.

Michel d'Éphèse, *In Eth. Nic. IX-X*, p. 604.13-15 Heylbut : Πληρώσας τὸν

περὶ τὰς ἠθικὰς καὶ λογικὰς ἀρετὰς σύμπαντα λόγον [...] ἀναπείθειν ἡμᾶς πειρᾶται.

A l'époque byzantine, outre Michel d'Éphèse, on trouve deux occurrences chez Psellus, *Theologica*, opusc. 51.11-12 et opusc. 77.56 Gautier.

Variante συμπληρώσας

Hermias, *In Phaedr.*, p. 4.2-3 Couvreur : Οὕτω δὴ συμπληρώσας τὸν περὶ τοῦ οὕτως ἐρῶντος λόγον [...] καταπαύει τὸν λόγον.

Simplicius, *In De caelo*, p. 558.3-4 Heiberg : συμπληρώσας τὸν περὶ τοῦ ὄντως ὄντος λόγον [...] ἐπήγαγεν.

Simplicius, *In Cat.*, p. 371.17-19 Kalbfleisch : συμπληρώσας τὸν περὶ τῶν κατηγοριῶν λόγον [...] ἐξεργάζεται καὶ ἐκεῖνα.

Simplicius, *In Phys.*, p. 38.28-29 Diels : συμπληρώσας γὰρ τὸν περὶ τοῦ νοητοῦ λόγον ὁ Παρμενίδης ἐπάγει ταυτί ; 309.14-18 συμπληρώσας τὸν ὅλον περὶ τῶν αἰτίων λόγον [...] ἐφεξῆς αὐτὰ ἀπαριθμήσεται ; 519.17-19 συμπληρώσας τὸν περὶ τῶν στοιχείων καὶ τῶν ἄλλων αἰτίων λόγον [...] ἐφεξῆς λοιπὸν περὶ τῶν ἔξωθεν ὑπαρχόντων τοῖς φυσικοῖς σώμασιν ἢ τοιαῦτα ζητεῖ.

Ps. Simplicius, *In De anima*, p. 238.39-41 Hayduck : ἵνα συμπληρώσας τὸν περὶ τῶν ἀΰλων νοητῶν λόγον οὕτως ἐπὶ τὸν περὶ τῶν ἐνύλων νοητῶν μετίοι ; 239.31-33 συμπληρώσας τὸν περὶ τῶν προϊόντων λόγον νῶν ἐπὶ τὸν προβαλλόμενον αὐτοὺς καὶ τελειοῦντα μέτεισιν ; 263.30-38 Συμπληρώσας, οἶμαι, τὸν περὶ τοῦ θεωρητικοῦ νοῦ λόγον παντός [...] ἐπὶ τὸν πρακτικὸν ἐντεῦθεν καλούμενον μέτεισι νοῦν ; 276.1-3 συμπληρώσας τὸν περὶ τοῦ πρακτικοῦ λόγον, [...] διὰ τῶν μέσων ποιεῖται τὴν ἀνάβασιν.

Olympiodore, *In Meteor.*, p. 262.29-263.1 Stüve : Συμπληρώσας ὁ Ἀριστοτέλης τὸν περὶ ἅλω καὶ ἴριδος λόγον τρέπεται καὶ ἐπὶ τὰ συγγενῆ αὐτοῖς.

## APPENDICE VI

### (Étude III, p. 108, n. 34)

### *Extraits d'Alexandre d'Aphrodise chez Asclépius*

#### Livre A

| Ascl. | = | Alex. |
|---|---|---|
| 6.3-17 | | 1.8-2.1 |
| 6.25-7.2 | | 2.23-3.7 |
| 8.20-24 | | 5.2-7 |
| 9.26-30 | | 6.17-22 |
| 12.27-33 | | 7.3-9 |
| 13.5-12 | | 7.12-17 |
| 13.17-24 | | 7.17-24 |
| 14.5-13 | | 8.9-18 |
| 15.17-27 | | 9.19-29 |
| 15.29-16.10 | | 9.29-10.9 |
| 16.13-16 | | 10.10-13 |
| 16.29-31 | | 11.11-13 |
| 17.10-12 | | 13.17-19 |
| 17.16-17 | | 13.25-27 |
| 17.22-24 | | 14.4-6 |
| 17.26-18.15 | | 14.7-15.11 |
| 19.10-31 | | 15.23-32 + 16.3-16 |
| 22.23-28 | | 19.10-14 |
| 23.23-24.2 | | 21.3-17 |
| 26.16-18 | | 29.10-12 |
| 26.24-27 | | 29.15-17 |
| 26.30-27.9 | | 29.20-30.11 |
| 28.14-17 | | 32.15-16 + 32.3-5 |
| 28.32-29.2 | | 32.16-21 |
| 29.20-25 | | 32.25-33.5 |
| 29.34-36 | | 33.9-11 |
| 30.34-31.4 | | 33.15-20 |
| 31.9-12 | | 33.25-26 + 33.22-23 |
| 31.16-17 | | 33.27-34.1 |
| 32.2-4 | | 35.1-3 |
| 32.14-25 | | 35.7-20 |
| 36.1-37.4 | | 38.16-40.1 |
| 38.32-39.7 | | 41.18-32 |
| 39.21-24 | | 42.3-6 |
| 39.33-40.6 | | 42.8-15 |
| 40.9-10 | | 42.15-17 |
| 40.21-22 | | 42.20-21 |
| 41.4-6 | | 42.25-28 |
| 41.9-16 | | 43.1-9 |
| 41.18-22 | | 43.11-44.3 |
| 45.16-17 | | 49.18-19 |
| 45.20-46.4 + 8 | | 49.22-50.16 |
| 46.14-47.3 | | 50.24-51.2 + 51.8-25 |
| 47.4-7 | | 52.2-5 |
| 47.10-12 | | 52.6-8 |
| 47.26-35 | | 52.12-17 |
| 48.9-18 | | 52.27-53.9 |
| 48.21-26 | | 53.16-21 |
| 48.31-49.12 | | 54.4-19 |
| 49.25-50.10 | | 54.23-55.12 |
| 50.24-51.1 | | 56.35-57.11 |
| 51.6-24 | | 58.5-23 |
| 52.9-28 | | 59.10-23 + 59.28-60.2 |
| 53.1-12 | | 60.13-26 |
| 53.14-22 | | 60.28-61.4 |
| 53.25-28 | | 61.13-16 |
| 53.30-31 | | 61.19-20 |
| 54.15-26 | | 62.6-20 |
| 55.3-22 | | 63.4-23 |
| 56.2-10 | | 64.5-12 |
| 57.15-19 | | 64.24-29 |
| 58.15-23 | | 65.19-26 |
| 59.4-18 | | 65.37-66.14 |
| 61.29-35 | | 68.19-23 + 68.9 |
| 62.10-20 | | 69.3-13 |
| 62.22-63.4 | | 69.16-70.9 |
| 63.7-17 | | 70.12-71.9 |
| 65.31-35 | | 71.12-72.1 |
| 66.2-9 | | 72.5-12 |

| Ascl. = | Alex. | Ascl. = | Alex. |
|---|---|---|---|
| 66.26-67.12 | 72.13-32 | 86.27-28 | 97.10-12 |
| 67.15-25 | 72.33-73.8 | 87.5-25 | 100.3-22 |
| 67.31-68.11 | 73.11-21 | 88.31-89.1 | 102.11-103.4 |
| 68.14-25 | 74.3-14 | 90.12-18 | 105.31-106.6 |
| 68.29-31 | 75.4-5 | 90.30-33 | 106.9-12 |
| 69.3-5 | 75.10-12 | 91.1-3 | 106.12-13 |
| 71.1-4 | 77.4-7 | 91.6-19 | 106.17-107.13 |
| 74.13-20 | 80.8-15 | 93.18-32 | 107.15-28 |
| 75.3-13 | 81.26-82.7 | 93.34-95.15 | 108.2-110.2 |
| 77.21-27 | 83.24-30 | 96.24-97.5 | 110.5-24 |
| 77.30-33 | 83.32-84.1 | 97.7-27 | 111.4-112.10 |
| 79.7-80.9 | 85.15-86.23 | 99.14-30 | 115.16-116.9 |
| 80.12-15 | 87.3-4 + 9-10 | 100.4-17 | 117.6-19 |
| 81.12-19 | 88.10-20 | 101.8-102.3 | 117.27-119.6 |
| 81.22-23 | 89.7-9 | 102.4-7 | 119.9-12 |
| 81.31-82.6 | 90.7-15 | 102.21-32 | 119.14-120.7 |
| 82.8-10 | 90.17-19 | 103.12-104.20 | 120.20-122.8 |
| 82.14-21 | 90.19-91.4 | 105.3-19 | 122.8-123.2 |
| 83.3-10 | 91.18-25 | 106.4-14 | 123.4-14 |
| 83.22-84.3 | 93.1-6 + 94.2-10 | 107.12-25 | 125.16-126.9 |
| 84.35-85.3 | 96.1-5 | 108.30-109.14 | 128.12-129.8 |
| 85.6-15 | 96.7-16 | 112.1-10 | 135.15-25 |
| 85.28-31 | 96.16-19 | 112.15-16 | 136.5-6 |
| 86.2-8 | 96.27-33 | 112.21-23 | 136.11-13 + 15 |

Livre α

| | | | |
|---|---|---|---|
| 116.17-27 | 139.7-17 | 126.11-24 | 156.33-157.10 |
| 116.34-117.5 | 140.14-19 | 126.29-127.15 | 154.14-155.11 |
| 117.17-22 | 141.8-11 + 14-16 | 127.24-128.9 | 158.4-23 |
| 117.31-32 | 142.22-23 | 128.11-129.2 | 160.2-27 |
| 118.5-9 | 143.14-18 | 130.10-131.2 | 160.30-162.6 |
| 118.19-28 | 144.17-145.6 | 131.33-132.29 | 162.19-163.6 + |
| 118.35-119.4 | 145.15-19 | | 163.19-164.8 |
| 119.17-20 | 146.13-16 | 132.31-133.4 | 164.16-21 |
| 120.5-11 | 149.16-23 | 133.11-23 | 165.7-16 + 21-25 |
| 121.1-4 | 151.25-152.2 | 133.33-134.4 | 166.9-15 |
| 123.20-25 | 153.3-8 | 135.33-136.11 | 168.9-19 + 22-25 |
| 124.8-16 | 153.17-21 | 136.25-26 | 169.22-24 |
| 124.18-125.8 | 155.13-156.14 | | |

Livre B

| | | | |
|---|---|---|---|
| 138.12-19 | 171.11-172.2 | 144.34-145.6 | 177.17-23 |
| 138.22-25 | 172.5-7 | 145.19-27 | 177.26-178.1 |
| 138.28-33 | 172.9-16 | 146.9-16 | 178.5-10 + 15-19 |
| 139.21-25 | 172.24-27 | 146.32-36 | 178.25-29 |
| 139.27-140.8 | 173.10-174.4 | 147.11-16 | 179.7-11 |
| 143.38-144.6 | 177.2-8 | 152.3-9 | 181.2-9 |

| Ascl. = | Alex. |
|---|---|
| 152.14-18 | 181.32-36 |
| 152.24-31 | 181.37-182.6 |
| 153.3-5 | 182.36-38 |
| 153.31-37 | 183.19-25 |
| 155.36-157.14 | 184.19-186.13 |
| 159.26-32 | 187.27-33 |
| 159.35-160.5 | 187.33-188.6 |
| 161.2-11 | 188.26-34 |
| 161.15-162.1 | 189.3-26 |
| 162.15-29 | 190.22-27 + 191.3-11 |
| 162.32-163.7 | 191.15-21 |
| 163.16-18 | 191.29-31 |
| 163.27-164.18 | 192.7-23 + 193.27-194.3 |
| 165.1-7 | 194.15-22 |
| 165.9-13 | 195.19-23 |
| 166.16-21 | 196.5-10 |
| 167.35-168.18 | 196.31-197.21 |
| 169.1-13 | 198.1-14 |
| 170.3-16 | 198.16-30 |
| 170.30-171.4 | 198.33-199.8 |
| 171.33-34 | 200.4-6 |
| 171.37-38 | 200.10-11 |
| 172.4-7 | 200.22-26 |
| 172.27-173.8 | 201.16-18 + 20-37 |
| 175.5-10 | 202.26-31 |
| 175.22-27 | 203.3-7 |
| 176.17-20 | 204.3-6 |
| 177.6-9 | 204.26-28 |
| 177.18-20 | 204.34-205.2 |
| 179.23-180.9 | 205.10-206.2 |
| 180.15-18 | 206.2-5 |
| 182.32-36 | 209.35-210.3 |
| 183.31-184.2 | 210.13-20 |
| 184.33-36 | 211.2-5 |
| 187.29-188.32 | 212.12-213.8 + 213.31-214.9 |
| 191.23-192.3 | 216.19-36 |
| 192.10-193.4 | 217.27-218.17 |
| 193.28-33 | 218.20-23 |
| 195.7-25 | 218.29-219.10 |
| 198.3-6 | 219.27-29 |
| 200.3-16 | 222.22-223.5 |
| 202.34.-203.17 | 223.8-25 |
| 203.20-26 | 223.27-31 + 224.2-4 |
| 204.9-17 | 224.6-15 |
| 204.32-205.3 | 224.31-36 |
| 205.18-25 | 226.2-9 |
| 205.34-206.12 | 226.27-227.8 |
| 207.33-208.17 | 228.5-28 |
| 210.13-21 | 229.3-10 |
| 211.15-212.11 | 229.15-230.13 |
| 212.31-213.33 | 230.23-231.24 |
| 215.3-216.10 | 231.28-232.34 |
| 220.8-27 | 235.9-31 |
| 220.30-221.10 | 235.33-236.13 |
| 221.18-21 | 236.26-29 |

## Livre Γ

| | |
|---|---|
| 222.24-223.28 | 237.3-238.19 |
| 223.37-224.12 | 238.19-239.3 |
| 224.15-25 | 239.6-15 |
| 224.30-225.4 | 239.18-25 |
| 227.38-228.33 | 239.34-240.29 |
| 228.36-229.4 | 240.33-241.2 |
| 229.10-11 | 241.17-18 |
| 229.13-230.2 | 241.26-242.14 |
| 230.6-13 | 242.18-24 |
| 230.16-232.6 | 243.9-244.28 |
| 234.26-235.9 | 244.31-245.16 |
| 235.19-30 | 245.25-37 |
| 235.33-236.6 | 246.1-9 |
| 236.34-237.4 | 250.1-5 |
| 237.7-22 | 250.13-28 |
| 238.9-15 | 251.7-12 |
| 240.20-23 | 254.8-12 |
| 241.7-17 | 256.8-18 |
| 241.19-242.6 | 256.25-257.16 |
| 245.24-34 | 258.26-37 |
| 245.38-246.5 | 259.12-18 |
| 246.14-15 | 260.32-33 |
| 246.20-22 | 260.34-36 |
| 246.27-247.1 | 261.19-26 |
| 247.10-12 | 262.18-19 |
| 247.17-31 | 262.22-37 |
| 248.4-7 | 263.5-7 |
| 248.11-25 | 263.13-28 |
| 249.7-16 | 264.9-18 |
| 255.17-28 | 265.37-266.8 |
| 256.9-24 | 266.34-267.14 |
| 256.36-257.16 | 267.24-268.6 |

| Ascl. = | Alex. | Ascl. = | Alex. |
|---|---|---|---|
| 257.24-31 | 268.26-36 | 296.24-31 | 332.3-14 |
| 287.29-290.4 | 320.36-323.4 | 297.14-20 | 333.20-27 |
| 290.10-25 | 323.13-26 | 297.24-298.14 | 334.5-33 + 335.15-16 |
| 291.1-11 | 323.32-324.8 | | |
| 291.24-29 | 326.22-27 | 298.18-33 | 335.26-336.1 + 336.13-18 |
| 295.5-296.5 | 330.19-331.17 | | |
| 296.9-20 | 331.25-36 | 300.32-34 | 341.30-32 |

# APPENDICE VII

## (Étude III, p. 110, n. 39)

### *Extraits d'Alexandre chez Asclépius introduits par οὖν*

Livre A : Ascl. 13.5 τῷ τῆς τέχνης οὖν ὀνόματι χρησάμενος = Alex. 7.12 τῷ τῆς τέχνης ὀνόματι χρησάμενος ; Ascl. 14.5 τὴν οὖν σοφίαν τῶν πρώτων ἀρχῶν = Alex. 8.9 τὴν σοφίαν τῶν πρώτων ἀρχῶν ; Ascl. 15.17 Ἐν πᾶσιν οὖν ἔθος τῷ Ἀριστοτέλει = Alex. 9.19 Ἐν πᾶσιν ἔθος ἀεὶ Ἀριστοτέλει ; Ascl. 17.26 εἰπὼν οὖν ἡ γνωρίζουσα = Alex. 14.7 εἰπὼν δὲ ἡ γνωρίζουσα ; Ascl. 29.20 ὁ οὖν ἔρως καὶ ἡ ἔφεσις = Alex. 32.25 ὁ γὰρ ἔρως καὶ ἡ ἔφεσις ; Ascl. 32.14 οὐδὲ αὐτὸν οὖν ἱκανῶς = Alex. 35.7 οὐδὲ αὐτὸν ἱκανῶς ; Ascl. 36.1-2 καιρὸν οὖν ἔλεγον τὸν ἑπτὰ πάλιν = Alex. 38.16-17 καιρὸν δὲ πάλιν ἔλεγον τὸν ἑπτά ; Ascl. 38.32 χρήσιμον οὖν αὐτῷ τὸ γνῶναι εἰς τί τῶν αἰτίων ἀνήγαγον = Alex. 41.18 χρήσιμον γὰρ τὸ ἰδεῖν εἰς τί τῶν αἰτίων ἀνῆγον ; Ascl. 46.16 κατὰ μέθεξιν οὖν τῶν εἰδῶν ὑπάρχουσι τὰ πολλά = Alex. 51.8 κατὰ μέθεξιν γὰρ τῶν εἰδῶν εἶναι τὰ πολλά ; Ascl. 48.9 τὰς οὖν ἰδέας ἀρχὰς καὶ αἰτίας εἶναι = Alex. 52.27 τὰς ἰδέας ἀρχὰς εἶναι καὶ αἰτίας ; Ascl. 53.1 περὶ Πλάτωνος οὖν λέγει = Alex. 60.13 περὶ Πλάτωνος λέγει ; Ascl. 55.3 δείκνυσιν οὖν ὅτι οὐδεὶς = Alex. 63.4 δείκνυσιν δὲ ὅτι οὐδεὶς ; Ascl. 57.15 γένεσιν οὖν εἰσάγοντες τὴν αἰτίαν = Alex. 64.24 γένεσιν εἰσάγοντες τὴν αἰτίαν ; Ascl. 62.10 λέγει οὖν καὶ πῶς ἔστιν = Alex. 69.3-4 λέγει δὲ καὶ πῶς ἔστιν ; Ascl. 66.26 ταῦτα οὖν γεννῶσιν ἐξ ἐκείνων = Alex. 72.13 καὶ ταῦτα γεννῶσιν ἐξ ἐκείνων ; Ascl. 81.31-32 τῷ οὖν καθ' ὑποκειμένου νῦν ἀντὶ τοῦ συμβεβηκότος κέχρηται = Alex. 90.7-8 τῷ γὰρ καθ' ὑποκειμένου νῦν ἀντὶ συμβεβηκότος κέχρηται ; Ascl. 85.28 φησὶν οὖν ὅτι οὐδὲν εἰς ἐπιστήμην τῶν ἐνταῦθα = Alex. 96.16 δεύτερον δὲ ὅτι οὐδ' εἰς ἐπιστήμην τῶν ἐνταῦθα ; Ascl. 90.30 τὸ οὖν λέγομεν ὁμοίως εἴρηται τοῖς πρόσθεν = Alex. 106.9 τὸ μὲν λέγομεν ὁμοίως εἴρηται τοῖς πρόσθεν ; Ascl. 96.24 δείκνυσιν οὖν ὅτι οὐχ ὑπάρχουσιν αἱ ἰδέαι ἀριθμοὶ καὶ διὰ τοῦ ἐκ μὲν πολλῶν ἀριθμῶν = Alex. 110.5 δείκνυσιν καὶ διὰ τοῦ ἐκ μὲν πολλῶν ἀριθμῶν ; Ascl. 101.8-9 εἰς ταύτην οὖν θέλοντες πάντα ἀνάγειν τοῦ μὲν μήκους ἀρχὴν = Alex. 117.27-28 εἰς δὲ ταύτην θέλοντες πάντα ἀνάγειν ; Ascl. 103.12 αἰτιᾶται οὖν τοὺς περὶ τῶν ἰδεῶν πραγματευσαμένους = Alex. 120.20 Καὶ ταύτῃ αἰτιᾶται τοὺς περὶ τῶν ἰδεῶν τι πραγματευσαμένους.

Livre α : Ascl. 117.17-18 δοκεῖ οὖν ὁ φιλόσοφος, ὡς εἴρηται, τὰ ἀντικείμενα λέγειν = Alex. 141.8 δοκεῖ γὰρ δι' αὐτῆς τὸ ἀντικείμενον λέγειν ; Ascl. 127.24 δείξας οὖν κοινῶς πρῶτον μὲν ὅτι... = Alex. 158.4 Δείξας κοινῶς πρῶτον μὲν ὅτι... ; Ascl. 128.31 διὰ τῆς ἐναργείας οὖν ἔδειξεν = Alex. 160.23 Διὰ τῆς ἐναργείας ἔδειξεν ; Ascl. 130.10 δείκνυσιν οὖν καὶ ἐπὶ τῆς κατὰ τὸ εἶδος αἰτίας = Alex. 160.30 Δείκνυσι καὶ ἐπὶ τῆς κατὰ τὸ εἶδος αἰτίας ; Ascl. 132.14 εἰπὼν οὖν τὰ ἄπειρα ἄγνωστα εἶναι = Alex. 163.19 εἰπὼν δὲ τὰ ἄπειρα ἄγνωστα εἶναι ; Ascl. 133.33 τὸ οὖν ἄπειρον τὸ τῇ προσθέσει = Alex. 166.9 τὸ δὲ ἄπειρον τὸ τῇ προσθέσει ; Ascl. 135.33

ἀνελεύθερον οὖν ἤδη τισὶ δοκεῖ καὶ τὸ ἐν τοῖς λόγοις ἄγαν ἀκριβὲς = Alex. 168.9-10 ἀνελεύθερον γάρ τισιν ἤδη δοκεῖ καὶ τὸ ἐν τοῖς λόγοις ἄγαν ἀκριβὲς ; Ascl. 136.8 δεῖ οὖν, φησί, πρῶτον ἐν τοῖς ἀναλυτικοῖς γεγυμνάσθαι = Alex. 168.22 δεῖ πρῶτον ἐν τοῖς ἀναλυτικοῖς ἐγγυμνάζεσθαι.

Livre B : Ascl. 143.38 προτίθεται οὖν ζητῆσαι = Alex. 177.2 προτίθεται δὲ ζητεῖν ; Ascl. 144.34 ἐξηγήσατο οὖν τίνα λέγει = Alex. 177.17 Ἐξηγήσατο τίνα λέγει ; Ascl. 145.18 ζητεῖ οὖν ἐνταῦθα εἰ τὰ γένη = Alex. 177.26 Περὶ οὗ νῦν φησι ζητητέον εἶναι, ἔστιν, εἰ τὰ γένη ; Ascl. 147.11 ζητῆσαι οὖν, φησί, δεῖ = Alex. 179.7 ζητῆσαι, φησί, δεῖ ; Ascl. 153.30 ἀπορεῖ οὖν, ὡς εἴρηται, τίνα μάλιστα = Alex. 183.19 τίνα μάλιστα ; Ascl. 159.25 τοῦτο οὖν ἐστιν ὃ λέγει ὁ Ἀριστοτέλης, ὅτι εἰ πᾶσαι ὁμοίως = Alex. 187.27 εἰ πᾶσαι ὁμοίως ; Ascl. 161.2 εἰ οὖν ἔστιν ἀπόδειξις = Alex. 188.26 εἰ δὲ ἔστιν ἀπόδειξις ; Ascl. 162.15 ζητεῖ οὖν ποτέρα αὐτῶν = Alex. 190.22 ζητεῖ γὰρ ποτέρα αὐτῶν ; Ascl. 162.21 νῦν οὖν δείκνυσιν, ὡς εἴρηται, ὅτι εὔλογον = Alex. 191.3 νῦν δείκνυσιν ὅτι εὔλογον ; Ascl. 163.26 ὃ οὖν λέγει, τοιοῦτόν ἐστιν. Εἰπὼν ὅτι = Alex. 192.7 τοῦτό μοι δοκεῖ τοιοῦτον εἶναι. Εἰπὼν ὅτι ; Ascl. 165.1 ἀπορήσας οὖν, εἴτε τῆς αὐτῆς = Alex. 194.15 εἶτα ἀπορήσας τὸ εἴτε τῆς αὐτῆς ; Ascl. 166.16 πότερον οὖν μοναχῶς εἰσιν = Alex. 196.5 πότερον μοναχῶς εἰσιν ; Ascl. 167.35 τίνες οὖν αἱ πολλαὶ δυσκολίαι = Alex. 196.31 τίνες μὲν αἱ πολλαὶ δυσκολίαι ; Ascl. 169.1 εἰ οὖν ἔστι τις γραμμὴ = Alex. 198.1 ἔστι γάρ τις γραμμὴ ; Ascl. 170.3 ὁ αὐτὸς οὖν λόγος, φησί, καὶ περὶ τῆς ὀπτικῆς = Alex. 198.16 ὁ αὐτὸς δὲ λόγος ὁ ἐπὶ τῆς ἀστρολογίας οὗτος καὶ ἐπὶ τῆς ὀπτικῆς ; Ascl. 171.33 ἐφεξῆς οὖν δείκνυσιν = Alex. 200.4 ἑξῆς δὲ δείκνυσιν ; Ascl. 175.22 ἡ οὖν ἐπιχείρησις δυνάμει τοιαύτη ἐστίν = Alex. 203.3 Ἡ ἐπιχείρησις δυνάμει τοιαύτη ἐστίν ; Ascl. 177.6 ἄξιον οὖν ζητήσεως πότερον = Alex. 204.26 ζητῆσαι, φησίν, ἄξιον πότερον ; Ascl. 180.15 αἱ οὖν τοῦ ὄντος καὶ ἑνὸς διαφοραί = Alex. 206.2 αἱ τοῦ ὄντος καὶ ἑνὸς διαφοραί ; Ascl. 184.33 ἡ οὖν γνῶσις = Alex. 211.2 ἡ γὰρ γνῶσις ; Ascl. 200.3 ὑποθέμενοι οὖν τὸ πρῶτον ἀπορηθὲν = Alex. 222.22 ὑποθέμενοι δὲ τὸ πρῶτον ἀπορηθέν ; Ascl. 203.20 ὥσπερ οὖν καὶ περὶ τοῦ ἀπείρου = Alex. 223.27 ὥσπερ ἀμέλει καὶ περὶ ἀπείρου ; Ascl. 207.33 ἐκεῖνο οὖν ἄξιον ἀπορῆσαι = Alex. 228.5 ἐκεῖνο δέ, φησίν, ἄξιον ἀπορῆσαι ; Ascl. 210.13 αἱ οὖν ποιότητες = Alex. 229.3 αἵ τε ποιότητες ; Ascl. 211.15 δείκνυσιν οὖν ὅτι τὸ σῶμα = Alex. 229.15 δείκνυσιν ὅτι τὸ σῶμα.

Livre Γ : Ascl. 222.24 προθέμενος οὖν ἐν τῇ Μετὰ τὰ φυσικὰ πραγματείᾳ = Alex. 237.3 Προθέμενος ἐν τῇ Μετὰ τὰ φυσικὰ πραγματείᾳ ; Ascl. 241.7 πῶς οὖν, φησίν, ἀπ' ἐκείνου λέγεται = Alex. 256.8 πῶς ἀπ' ἐκείνου λέγεται ; Ascl. 255.17 ἐκεῖνοι οὖν διημάρτανον τῷ μηδὲν ἄλλ' ἔξω = Alex. 265.37 διημάρτανον δὲ τῷ μηδὲν ἄλλο ἔξω ; Ascl. 256.9 ταῦτα οὖν λέγει πρὸς τοὺς οἰομένους = Alex. 266.34 λέγει πρὸς τοὺς οἰομένους ; Ascl. 296.24 ὃ οὖν λέγει τοῦτό ἐστιν = Alex. 332.3 Ὃ λέγει, τοιοῦτόν ἐστιν.

# APPENDICE VIII

## (Étude III, p. 143, n. 78)

### *Formules de réponse à Aristote*

Syrianus

Livre B : p. 2.11 ἀποκρινούμεθα οὖν ὅτι... ; 4.11 φήσομεν οὖν ὅτι... ; 7.7.21-22 ἐροῦμεν οὖν πρὸς μὲν τὸ πρότερον [...] πρὸς δὲ τὸ δεύτερον τούτων ἤδη <ἐκ τῶν> προειρημένων σαφὴς ἡ ἀπάντησις ; 10.20-21 ἀποκρινούμεθα πρὸς αὐτόν, ὅτι... ; 21.3-4 ἡ μὲν οὖν σύντομος καὶ ἀληθεστάτη καὶ αὐτῷ <ἀρέσκουσα> Ἀριστοτέλει περὶ τούτων ἀπάντησις, ὅτι... ; 29.2 πρὸς ἃ ῥητέον, ὅτι... ; 29.22 ἀπεκρινάμεθα δὲ ἤδη ; 32.3-4 ταῦτα μὲν ἐπιχειρηματικῶς νῦν ὁ Ἀριστοτέλης διαλέγεται. Χρὴ μέντοι εἰδέναι, ὅτι... ; 48.20-23 Ἀπορεῖ δὲ πρὸς τὸν Πλάτωνα [...] πρὸς ἅ φαμεν, ὅτι... ; 50.4 ῥητέον δὲ ὅτι... ; 50.13 ῥητέον δὲ πρὸς τὴν μείζονα πρότασιν ; 50.20 πρὸς ὃ φαίη τις ἄν, ὅτι... ; 51.8-9 πρὸς ὃ φαίης ἄν, ὅτι...

Livre Γ : p. 64.21 ῥητέον οὖν πάλιν πρὸς αὐτόν, ὡς...

Livre M : p. 84.27-28 ἐπειδὴ δὲ ἀνέπεμψεν ἡμᾶς καὶ εἰς τὰς ἐν τῷ B τεθείσας ἀπορίας, ῥητέον πρὸς τἀκεῖ ῥηθέντα... ; 86.27-29 ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης πρὸς ἀπίθανόν τε ἅμα καὶ ψευδῆ μαχόμενος ὑπόθεσιν καὶ διελέγχων αὐτὴν ἀνδρείως καὶ ἀποδεικτικῶς. Ἡμεῖς δὲ ὑπονοοῦμεν... ; 92.16 ῥητέον οὖν πρὸς αὐτόν, ὅτι... ; 93.1, 95.22-23, 145.24, 158.18 ῥητέον οὖν ὅτι... ; 95.29 Ἁπλῶς δὲ πρὸς ἅπασαν αὐτοῦ τὴν δόξαν τοῦτο ῥητέον, ὅτι... ; 99.31 πρὸς ἃ ῥητέον, ὅτι... ; 100.24-25 ταῦτα τοίνυν ἀποδεξάμενοι τοῦ Ἀριστοτέλους πρῶτον ἀξιώσομεν αὐτὸν εἰπεῖν... ; 108.13-14 ῥητέον δὲ καὶ πρὸς τὸ σκῶμμα, ὅτι... ; 115.19-20 χρὴ δὲ πρὸς αὐτὸν φιλαλήθως μὲν ἀπαντῶντα λέγειν, ὅτι... ; 116.6 ῥητέον οὖν ὡς... ; 124.18-19, 153.32, 162.10-11 ῥητέον δὲ ὅτι... ; 132.7 ἐροῦμεν οὖν καὶ ὑπὲρ τοῦ μαθηματικοῦ πρὸς αὐτόν, ὅτι... ; 150.15 ἐροῦμεν δὲ ὅτι....

Livre N : p. 167.22 ῥητέον δὲ ὅτι... ; 172.34 ῥητέον οὖν πρὸς αὐτόν, ὅτι... ; 176.11 ῥητέον οὖν πάλιν τὰ αὐτὰ πρὸς αὐτόν, ὅτι... ; 178.9 ῥητέον οὖν ὑπὲρ μὲν τῶν Πυθαγορείων, ὅτι... ; 179.6-7 ῥητέον οὖν ὑπὲρ τῶν ἀνδρῶν (*scil.* τῶν Πλατωνικῶν), ὅτιπερ... ; 179.18-19 ῥητέον οὖν ὑπὲρ τῶν προτέρων πρότερον, ὅτι... ; 180.17-18 διὰ τί οὖν, φήσομεν πρὸς αὐτόν... ; 184.1-2 πρὸς ὃν φαίη τις ἂν ὅτι... ; 185.15 ῥητέον οὖν πρὸς αὐτόν, ὡς... ; 188.1-2 ῥητέον δὲ ὅτι... ; 194.27-28 ῥητέον δὲ πάλιν, ὅτι...

Asclépius

Livre A : p. 43.35-37 καὶ οὕτως μὲν ὁ Ἀριστοτέλης. Εἰδέναι μέντοι χρή, ὡς οἱ Πυθαγόρειοι, ὥς φησιν ὁ ἡμέτερος φιλόσοφος Ἀμμώνιος... ; 64.38-39 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· ὁ δὲ ἡμέτερος φιλόσοφος Ἀμμώνιος συμβολικῶς, φησί, πάντα ταῦτα οἱ Πυθαγόρειοι ἔλεγον ; 72.37-38 καὶ ταῦτα

μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· φαμὲν δὲ ἡμεῖς ὅτι... ; 75.27-29 καὶ οὕτως μὲν ὁ Ἀριστοτέλης ἐλέγχει τοὺς ὑποτιθεμένους εἶναι ἰδέας αὐτὰς καθ' αὐτὰς κεχωρισμένας τοῦ δημιουργοῦ. Ἀπολογούμεθα τοίνυν ἡμεῖς ὑπὲρ τοῦ Πλάτωνος τοῦτον τὸν τρόπον... ; 76.10-11 καὶ οὕτως μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· ἡμεῖς τοίνυν φαμὲν πρὸς ταῦτα, ὅτι τῷ ὄντι... ; 78.23-24 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· ἡμεῖς δέ φαμεν πρὸς τοῦτο ὅτι... ; 90.6-7 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· φαμὲν δὲ πρὸς τοῦτο ὅτι τῷ ὄντι... ; 91.19-21 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· ὁ δὲ ἡμέτερος φιλόσοφος προσέχων τῷ δόγματι, μᾶλλον δὲ τῷ πατρὶ τοῦ δόγματος ἔλεγεν ὅτι... ; 92.29-31 καὶ ταῦτα μὲν τὰ παρὰ Ἀριστοτέλους· ὁ δὲ ἥρως Ἀμμώνιος ὁ Πρόκλου μὲν γεγονὼς ἀκροατὴς ἐμοῦ δὲ Ἀσκληπιοῦ διδάσκαλος ἔλεγεν ὅτι... ; 96.10-11 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· ὁ δὲ Πλάτων, ὡς πολλάκις εἴρηται, συμβολικῶς πάντα ταῦτα ἐπρέσβευε ; 100.31-32 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· ὁ δὲ ἡμέτερος φιλόσοφός φησι πρὸς αὐτὸν ὅτι... ; 104.34-36 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· αὖθις δὲ ὁ φιλόσοφός φησιν ὅτι συμβολικῶς ὁ Πλάτων διὰ τοῦ μεγάλου καὶ μικροῦ τὴν ὕλην ἐδήλου ; 105.30-31 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· οὐδὲν δὲ ἧττον καὶ πρὸς τοῦτο ἐνίσταται ὁ φιλόσοφος πρὸς αὐτὸν λέγων...

Livre B : p. 140.15-16 καὶ οὕτως ἀπορήσας ἐᾷ τὸν λόγον νῦν· ἡμεῖς δέ φαμεν ὅτι... ; 149.33-35 οὕτως τοίνυν δείκνυσιν ὁ Ἀριστοτέλης ὅτι πλείους ἐπιστῆμαι ὑπάρχουσι τῶν ἀρχῶν καὶ οὐ μία· φαμὲν δὲ ἡμεῖς συνηγοροῦντες τῇ ἀληθείᾳ κατὰ τὰ ἐπηγγελμένα... ; 159.16 καὶ οὕτως ὁ Ἀριστοτέλης· φαμὲν δὲ ἡμεῖς πρὸς αὐτὸν λέγοντες... ; 171.7-8 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· φαμὲν δὲ πρὸς αὐτὸν ὅτι... ; 171.21-22 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· φαμὲν δὲ ἡμεῖς πρὸς αὐτὸν ὅτι... ; 178.10-11 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· ὁ δὲ ἡμέτερος φιλόσοφος πρὸς αὐτόν, ὅτι... ; 181.32 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· ἡμεῖς δέ φαμεν ὅτι... ; 189.25-26 καὶ οὕτως μὲν προέρχεται ἡ ἀπορία· ἡμεῖς δέ φαμεν ὅτι... ; 194.12-13 καὶ οὕτως μὲν προφέρει τὴν ἀπορίαν ὁ Ἀριστοτέλης γυμνάζων ἡμᾶς· ἡμεῖς δέ φαμεν ὅτι τῷ ὄντι... ; 195.25 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· ἡμεῖς δέ φαμεν ὅτι... ; 209.31-32 καὶ οὕτως μὲν ἀπορεῖ, φησίν, ὁ Ἀριστοτέλης· φαμὲν δὲ ἡμεῖς πρὸς αὐτὸν ὅτι τῷ ὄντι... ; 216.35 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· φαμὲν δὲ ἡμεῖς πρὸς αὐτόν, ὅτι... ; 217.17-18 καὶ οὕτως μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· φαμὲν δὲ ἡμεῖς πρὸς τὸ πρῶτον ὅτι... ; 217.38-218.1 καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστοτέλης· ὁ δὲ ἡμέτερος φιλόσοφός <φησι> πρὸς αὐτὸν ὅτι...

# APPENDICE IX

## (Étude III, p. 143, n. 81)

### *Les apostrophes à Aristote*

#### Syrianus

Livre B : p. 36.15-16 καὶ γὰρ εὖ τοῦτο λέγεις· πρόσθες δὲ ὅτι...
Livre Γ : p. 64.25 ὡς εὖ φής, οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη.
Livre M : p. 90.25-26 τὸ σὸν δὴ τοῦτο καὶ πάντων ὡς εἰπεῖν ἀληθέστατον ; 90.36-37 τὸ ὑπὸ σοῦ διαρρήδην συγχωρούμενον ; 99.35-36 σὸν γάρ ἐστιν, ὦ Ἀριστότελες, ὅτι... ; 147.24 Ὡς μὲν σὺ ζητεῖς, οὐκ ἔστιν εἰπεῖν ; 148.31-32 ἐπεὶ γὰρ ἔνια γίγνεται ἐκ ταὐτομάτου καὶ κατὰ σέ, τί κωλύει πάντα γίγνεσθαι τυχαίως ; ἀλλ' οἶμαι φαίης ἂν πρὸς αὐτούς ; 149.3-7 τοιαῦτα οὖν ἀκούειν [...] ὑπολάμβανε. Ποῖα δὲ καὶ φὴς ἄνευ εἰδῶν γίγνεσθαι ; [...] καὶ αὐτὸς συγχωρεῖς δημιουργεῖσθαι ; 151.14 Ὥσπερ οὖν σὺ ταῦτα διαιρεῖς ; 151.27 ἀλλ' οὐ τὸ αὐτό, ὦ θαυμάσιε... ; 152.17 εὖ λέγεις ; 152.23-24 ὅρα δὲ μὴ σύ, ὦ θαυμάσιε, τούτοις εἶ περιπετής ; 153.1-2 καὶ εὖ γε, ὦ θαυμάσιε ; 162.15 καὶ γὰρ σὺ ζῷον εἶναι φὴς τόν τε πρῶτον θεόν.
Livre N : p. 166.28 ἀλλ' ὦ θαυμάσιε, φήσομεν, οὐχ οὕτω λέγει Πλάτων ; 170.34-171.7 εἰ [...] ἐθέλεις [...] ἄκουε [...] κἂν αὐτὴν εἴπῃς τὴν οὐσίαν [...] σύνθες τοίνυν αὐτὸ καὶ τὴν ἀνάγκην εὑρήσεις τοῦ δόγματος ; 173.14-15 ἣν δὲ σὺ πρεσβεύεις ἀρχὴν τὴν κατὰ ἀπόφασιν, ὑλική ἐστι ; 180.21 τοιοῦτον δέ τι καὶ σὺ νῦν αἰνίττῃ, ὅταν λέγῃς ; 185.15-17 ῥητέον οὖν πρὸς αὐτόν, ὡς οὔτε στοιχεῖον οἷον σὺ νοεῖς [...] οὔτε τὸ ἓν κατὰ τὴν ἐκείνων ἐκλαμβάνεις διάνοιαν ; 195.3-5 τὸ σὲ δεινότατον ὄντα καὶ [...] οὕτω μὲν κακοπαθῆσαι.

#### Asclépius

Livre A : p. 30.13 ὥσπερ καὶ σὺ αὐτός, ὦ σοφώτατε Ἀριστότελες, λέγεις ; 44.35-36 τοῦτο δὲ καὶ αὐτὸς φής, ὦ Ἀριστότελες ; 45.13-14 καὶ σύ, ὦ Ἀριστότελες, λέγεις τὴν ὕλην ἀεὶ ἐν κινήσει εἶναι· ἐν ἀπορροῇ γὰρ φὴς αὐτὴν εἶναι ; 83.1 ὡς καὶ αὐτὸς φής, ὦ Ἀριστότελες ; 98.1-5 λέγομεν οὖν ἡμεῖς πρὸς αὐτὸν 'καίτοι αὐτός, ὦ Ἀριστότελες, ἐγκαλεῖς αὐτοῖς [...] καὶ προϊὼν δὲ τοῦτο ἐγκαλεῖς αὐτοῖς' ; 99.4-5 λέγομεν οὖν πρὸς τοῦτο ὅτι παγκάλως λέγεις, ὦ Ἀριστότελες, καὶ τὰ δοκοῦντα αὐτοῖς λέγεις ; 100.2 καλῶς λέγεις ; 105.31 ὥσπερ σὺ λέγεις ; 108.25 ὡς φὴς καὶ αὐτός ; 109.24-26 καθάπερ αὐτὸς λέγεις [...] οὕτως τοίνυν καὶ αὐτὸς ἐν τῇ Φυσικῇ ἀκροάσει πεποίηκας ; 111.2-3 ὥσπερ καὶ αὐτὸς φής, ὦ Ἀριστότελες ; 111.26-27 καὶ διηρθρωμένως ὁ Πλάτων καὶ πρὸ σοῦ, καὶ αὐτὸς ἐξ αὐτοῦ λαβὼν λέγεις.

# INDEX

## INDEX DES AUTEURS ANCIENS

# INDEX DES AUTEURS MODERNES

# INDEX DES TEXTES CITÉS*



* Pour les commentaires *In Met.* d'Alexandre d'Aphrodise, Ps. Alexandre d'Aphrodise (= Michel d'Éphèse), Asclépius et Syrianus, ainsi que pour tous les commentaires de Michel d'Éphèse, cet index n'enregistre que les textes qui font l'objet d'une analyse.

# INDEX DES TERMES GRECS

# PHILOSOPHIA ANTIQUA

A SERIES OF STUDIES ON ANCIENT PHILOSOPHY

EDITED BY

J. MANSFELD, D.T. RUNIA AND J.C.M. VAN WINDEN

1. Verdenius, W.J. and Waszink, J.H. *Aristotle on Coming-to-Be and Passing-Away*. Some Comments. Reprint of the 2nd (1966) ed. 1968. ISBN 90 04 01718 6
7. Saffrey, H.D. *Le περὶ φιλοσοφίας d'Aristote et la théorie platonicienne des idées nombres.* 2ème éd. revue et accompagnée du compte-rendu critique par H. Cherniss. 1971. ISBN 90 04 01720 8
13. Nicolaus Damascenus. *On the Philosophy of Aristotle.* Fragments of the First Five Books, Translated from the Syriac with an Introduction and Commentary by H.J. Drossaart Lulofs. Reprint of the 1st (1965) ed. 1969. ISBN 90 04 01725 9
14. Edelstein, L. *Plato's Seventh Letter.* 1966. ISBN 90 04 01726 7
15. Porphyrius. *Πρὸς Μαρκέλλαν.* Griechischer Text, herausgegeben, übersetzt, eingeleitet und erklärt von W. Pötscher. 1969. ISBN 90 04 01727 5
17. Gould, J.B. *The Philosophy of Chrysippus.* Reprint 1971. ISBN 90 04 01729 1
18. Boeft, J. den. *Calcidius on Fate.* His Doctrine and Sources. 1970. ISBN 90 04 01730 5
19. Pötscher, W. *Strukturprobleme der aristotelischen und theophrastischen Gottesvorstellung.* 1970. ISBN 90 04 01731 3
20. Bertier, J. *Mnésithée et Dieuchès.* 1972. ISBN 90 04 03468 4
21. Timaios Lokros. *Über die Natur des Kosmos und der Seele.* Kommentiert von M. Baltes. 1972. ISBN 90 04 03344 0
22. Graeser, A. *Plotinus and the Stoics.* A Preliminary Study. 1972. ISBN 90 04 03345 9
23. Iamblichus Chalcidensis. *In Platonis dialogos commentariorum fragmenta.* Edited with Translation and Commentary by J.M. Dillon. 1973. ISBN 90 04 03578 8
24. Timaeus Locrus. *De natura mundi et animae.* Überlieferung, Testimonia, Text und Übersetzung von W. Marg. Editio maior. 1972. ISBN 90 04 03505 2
26. Gersh, S.E. *Κίνησις ἀκίνητος.* A Study of Spiritual Motion in the Philosophy of Proclus. 1973. ISBN 90 04 03784 5
27. O'Meara, D. *Structures hiérarchiques dans la pensée de Plotin.* Étude historique et interprétative. 1975. ISBN 90 04 04372 1
28. Todd, R.B. *Alexander of Aphrodisias on the Stoic Physics.* A Study of the *De Mixtione* with Preliminary Essays, Text, Translation and Commentary. 1976. ISBN 90 04 04402 7
29. Scheffel, W. *Aspekte der platonischen Kosmologie.* Untersuchungen zum Dialog 'Timaios'. 1976. ISBN 90 04 04509 0
30. Baltes, M. *Die Weltentstehung des platonischen Timaios nach den antiken Interpreten.* Teil 1. 1976. ISBN 90 04 04720 4
31. Edlow, R.B. *Galen on Language and Ambiguity.* An English Translation of Galen's *De Captionibus* (On Fallacies), With Introduction, Text and Commentary. 1977. ISBN 90 04 04869 3

34. Epiktet. *Vom Kynismus.* Herausgegeben und übersetzt mit einem Kommentar von M. Billerbeck. 1978. ISBN 90 04 05770 6
35. Baltes, M. *Die Weltentstehung des platonischen Timaios nach den antiken Interpreten.* Teil 2. Proklos. 1979. ISBN 90 04 05799 4
37. O'Brien, D. *Theories of Weight in the Ancient World.* Four Essays on Democritus, Plato and Aristotle. A Study in the Development of Ideas 1. Democritus: Weight and Size. An Exercise in the Reconstruction of Early Greek Philosophy. 1981. ISBN 90 04 06134 7
39. Tarán, L. *Speusippus of Athens.* A Critical Study with a Collection of the Related Texts and Commentary. 1982. ISBN 90 04 06505 9
40. Rist, J.M. *Human Value.* A Study in Ancient Philosophical Ethics. 1982. ISBN 90 04 06757 4
41. O'Brien, D. *Theories of Weight in the Ancient World.* Four Essays on Democritus, Plato and Aristotle. A Study in the Development of Ideas 2. Plato: Weight and Sensation. The Two Theories of the 'Timaeus'. 1984. ISBN 90 04 06934 8
44. Runia, D.T. *Philo of Alexandria and the Timaeus of Plato.* 1986. ISBN 90 04 07477 5
45. Aujoulat, N. *Le Néo-Platonisme Alexandrin: Hiéroclès d'Alexandrie.* Filiations intellectuelles et spirituelles d'un néo-platonicien du Ve siècle. 1986. ISBN 90 04 07510 0
46. Kal, V. *On Intuition and Discursive Reason in Aristotle.* 1988. ISBN 90 04 08308 1
48. Evangeliou, Ch. *Aristotle's Categories and Porphyry.* 1988. ISBN 90 04 08538 6
49. Bussanich, J. *The One and Its Relation to Intellect in Plotinus.* A Commentary on Selected Texts. 1988. ISBN 90 04 08996 9
50. Simplicius. *Commentaire sur les Catégories.* Traduction commentée sous la direction de I. Hadot. I: Introduction, première partie (p. 1-9, 3 Kalbfleisch). Traduction de Ph. Hoffmann (avec la collaboration d'I. et P. Hadot). Commentaire et notes à la traduction par I. Hadot avec des appendices de P. Hadot et J.-P. Mahé. 1990. ISBN 90 04 09015 0
51. Simplicius. *Commentaire sur les Catégories.* Traduction commentée sous la direction de I. Hadot. III: Préambule aux Catégories. Commentaire au premier chapitre des Catégories (p. 21-40, 13 Kalbfleisch). Traduction de Ph. Hoffmann (avec la collaboration d'I. Hadot, P. Hadot et C. Luna). Commentaire et notes à la traduction par C. Luna. 1990. ISBN 90 04 09016 9
52. Magee, J. *Boethius on Signification and Mind.* 1989. ISBN 90 04 09096 7
53. Bos, E.P. and Meijer, P.A. (eds.) *On Proclus and His Influence in Medieval Philosophy.* 1992. ISBN 90 04 09429 6
54. Fortenbaugh, W.W., et al. (eds.) *Theophrastes of Eresos.* Sources for His Life, Writings, Thought and Influence. 1992. ISBN 90 04 09440 7 *set*
55. Shankman, A. *Aristotle's* De insomniis. A Commentary. ISBN 90 04 09476 8
56. Mansfeld, J. *Heresiography in Context.* Hippolytos' *Elenchos* as a Source for Greek Philosophy. 1992. ISBN 90 04 09616 7
57. O'Brien, D. *Théodicée plotinienne, théodicée gnostique.* 1993. ISBN 90 04 09618 3
58. Baxter, T.M.S. *The Cratylus.* Plato's Critique of Naming. 1992. ISBN 90 04 09597 7
59. Dorandi, T. (Hrsg.) *Theodor Gomperz. Eine Auswahl herkulanischer kleiner Schriften (1864-1909).* 1993. ISBN 90 04 09819 4
60. Filodemo. *Storia dei filosofi. La stoà da Zenone a Panezio* (PHerc. 1018). Edizione, traduzione e commento a cura di T. Dorandi. 1994. ISBN 90 04 09963 8
61. Mansfeld, J. *Prolegomena.* Questions to be Settled Before the Study of an Author, or a Text. 1994. ISBN 90 04 10084 9
62. Flannery, S.J., K.L. *Ways into the Logic of Alexander of Aphrodisias.* 1995. ISBN 90 04 09998 0

63. Lakmann, M.-L. *Der Platoniker Tauros in der Darstellung des Aulus Gellius.* 1995. ISBN 90 04 10096 2
64. Sharples, R.W. *Theophrastus of Eresus.* Sources for his Life, Writings, Thought and Influence. Commentary Volume 5. Sources on Biology (Human Physiology, Living Creatures, Botany: Texts 328-435). 1995. ISBN 90 04 10174 8
65. Algra, K. *Concepts of Space in Greek Thought.* 1995. ISBN 90 04 10172 1 66. Simplicius. *Commentaire sur le manuel d'Épictète.* Introduction et édition critique de texte grec par Ilsetraut Hadot. 1995. ISBN 90 04 09772 4
67. Cleary, J.J. *Aristotle and Mathematics.* Aporetic Method in Cosmology and Metaphysics. 1995. ISBN 90 04 10159 4
68. Tieleman, T. *Galen and Chrysippus on the Soul.* Argument and Refutation in the *De Placitis* Books II-III. 1996. ISBN 90 04 10520 4
69. Haas, F.A.J. de. *John Philoponus' New Definition of Prime Matter.* Aspects of its Background in Neoplatonism and the Ancient Commentary Tradition. 1997. ISBN 90 04 10446 1
71. Andia, Y. de. *Henosis.* L'Union à Dieu chez Denys l'Aréopagite. 1996. ISBN 90 04 10656 1
72. Algra, K.A., Horst, P.W. van der, and Runia, D.T. (eds.) *Polyhistor.* Studies in the History and Historiography of Ancient Philosophy. Presented to Jaap Mansfeld on his Sixtieth Birthday. 1996. ISBN 90 04 10417 8
73. Mansfeld, J. and Runia, D.T. *Aëtiana.* The Method and Intellectual Context of a Doxographer. Volume 1: The Sources. 1997. ISBN 90 04 10580 8
74. Slomkowski, P. *Aristotle's* Topics. 1997. ISBN 90 04 10757 6
75. Barnes, J. *Logic and the Imperial Stoa.* 1997. ISBN 90 04 10828 9
76. Inwood, B. and Mansfeld, J. (eds.) *Assent and Argument.* Studies in Cicero's *Academic Books.* Proceedings of the 7th Symposium Hellenisticum (Utrecht, August 21-25, 1995). 1997. ISBN 90 04 10914 5
77. Magee, J. (ed., tr. & comm.) *Anicii Manlii Severini Boethii* De divisione liber. Critical Edition, Translation, Prolegomena, and Commentary. 1998. ISBN 90 04 10873 4
78. Olympiodorus. *Commentary on Plato's* Gorgias. Translated with Full Notes by R. Jackson, K. Lycos & H. Tarrant. Introduction by H. Tarrant. 1998. ISBN 90 04 10972 2
79. Sharples, R.W. *Theophrastus of Eresus.* Sources for his Life, Writings, Thought and Influence. Commentary Volume 3.1. Sources on Physics (Texts 137-223). With Contributions on the Arabic Material by Dimitri Gutas. 1998. ISBN 90 04 11130 1
80. Mansfeld, J. *Prolegomena Mathematica.* From Apollonius of Perga to Late Neoplatonism. With an Appendix on Pappus and the History of Platonism. 1998. ISBN 90 04 11267 7
81. Huby, P. *Theophrastus of Eresus.* Sources for His Life, Writings, Thought and Influence. Commentary Volume 4. Psychology (Texts 254-327). With Contributions on the Arabic Material by D. Gutas. 1999. ISBN 90 04 11317 7
82. Boter, G. *The* Encheiridion *of Epictetus and Its Three Christian Adaptations.* Transmission and Critical Editions. 1999. ISBN 90 04 11358 4
83. Stone, M.E. and Shirinian, M.E. *Pseudo-Zeno. Anonymous Philosophical Treatise.* Translated with the Collaboration of J. Mansfeld and D.T. Runia. 2000. ISBN 90 04 11524 2
84. Bäck, A.T. *Aristotle's Theory of Predication.* 2000. ISBN 90 04 11719 9
85. Riel, G. Van. *Pleasure and the Good Life.* Plato, Aristotle, and the Neoplatonists. 2000. ISBN 90 04 11797 0
86. Baltussen, H. *Theophrastus against the Presocratics and Plato.* Peripatetic Dialectic in the *De sensibus.* 2000/ ISBN 90 04 11720 2
87. Speca, A. *Hypothetical Syllogistic and Stoic Logic.* 2001. ISBN 90 04 12073 4
88. Luna, C. *Trois Études sur la Tradition des Commentaires Anciens à la Métaphysique d'Aristote.* 2001. ISBN 90 04 120074 2